U d'/of OTTAWA
39003010553161

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/premiersvingtans00cur

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PREMIERS VINGT ANS

OUVRAGE DÉDIÉ A SES PAROISSIENS

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ
O. M. I.
Ottawa
LIBRARY ANNEX

Propriété de l'éditeur,

Tous droits réservés

—

1896

PREMIERS VINGT ANS

OUVRAGE DÉDIÉ A SES PAROISSIENS

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

A MES CHERS PAROISSIENS

Chapitre I. L'enfant au berceau et sur les genoux de sa mère. — Chap. II. L'éducation première au sein de la famille. — Chap. III. Premières visites à l'église. — Chap. IV. Le catéchisme et l'école. — Chap. V. L'année de la première communion. — Chap. VI. Les débuts de l'enfant dans la vie sociale. — Chap. VII. Morale civique et morale chrétienne. — Chap. VIII. Foi et science. — Chap. IX. Patriote et chrétien. — Chap. X. La passion de lire. — Chap. XI. La loi du travail. — Chap. XII. Formation du sens chrétien. — Chap. XIII. Pratique religieuse. — Chap. XIV. La lutte interne. — Chap XV. La probité. — Chap. XVI. Amour du luxe et du bien-être. — Chap. XVII. Plaisirs et délassements permis. — Chap. XVIII. La charité et ses œuvres. — Chap. XIX. Scandales dans l'Eglise. — Chap. XX. Au service de la patrie. — Chap XXI. Le nerf de la vie chrétienne. (Conclusion).

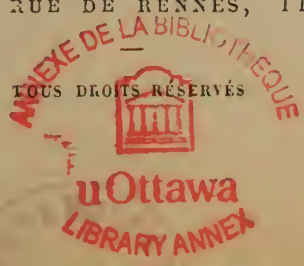
PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112BIS, RUE DE RENNES, 112BIS

TOUS DROITS RÉSERVÉS



BX
2355
.P727
1896

Approbation de Monseigneur Soulé

Administrateur de la Guadeloupe

Archevêque titulaire de Léontapolis

Monsieur le Curé,

Sous ce titre : « *Premiers vingt ans* », vous avez composé un remarquable ouvrage digne de fixer l'attention de toutes les familles chrétiennes. Avec une réelle compétence, vous avez tracé un programme d'éducation dont l'application ne peut que produire la plus salutaire influence pour la direction morale et chrétienne des jeunes gens. Les parents soucieux du salut de l'âme de leurs enfants, ne doivent pas laisser à d'autres qu'à

eux-mêmes le soin de les conduire dans le chemin de la religion, cette base essentielle de toute vie honnête ; avec justice et vérité vous dites aux parents : « n'attendez de personne que de vous le bonheur de les voir marcher dans la pratique des vertus dont vous leur donnez l'exemple. »

Votre livre est un traité complet d'éducation chrétienne. Cette œuvre magistrale est aussi riche par le fond que brillante par la forme. Certains points toujours difficiles sont touchés de main de maître, avec une délicatesse exquise. La hauteur des vues, la noblesse des sentiments s'unissent dans vos pages à une érudition de bon aloi. Votre ouvrage est écrit avec un incontestable talent dans cette langue claire, élevée mais simple et naturelle du grand siècle, que beaucoup d'auteurs contemporains ont oubliée, pour y substituer un genre de dialecte que je qualifie d'incompréhensible jargon.

Un diocèse doit être fier, car c'est un honneur pour lui, d'avoir des prêtres qui font, comme vous, produire des fleurs embaumées et des fruits délicieux à la solitude du presbytère ; qui donnent comme vous, le fortifiant exemple du travail intellectuel, et s'efforcent de consacrer encore au bien des fidèles les loisirs du ministère paroissial. Puissiez vous trouver de nombreux imitateurs !

Je forme les vœux les plus sincères, monsieur le Curé, pour que votre beau et excellent livre soit médité par le plus grand nombre de familles chrétiennes et qu'il obtienne le bienfaisant succès qu'il mérite.

† Clément SOULÉ

Administrateur de la Guadeloupe,

Archevêque titulaire de Léontapolis.

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION

DE VINGT A SOIXANTE ANS

PREMIERS VINGT ANS

OUVRAGE DÉDIÉ A SES PAROISSIENS

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

A MES CHERS PAROISSIENS

Le livre que je viens vous offrir est un cri d'alarme. Ce cri, d'autres l'ont jeté avant moi. Je le jette à mon tour, en suppliant les parents chrétiens et vous-mêmes dès lors de sauver parmi nous la religion et la société. A l'heure présente, vous seuls le pouvez mieux que personne. Le prêtre, malheureusement, n'y peut presque plus rien ; sans doute dans l'église il est toujours comme une sentinelle vigilante au milieu de l'obscurité des nuits, n'épargnant ni les avertissements ni les conseils ; mais l'écho de sa voix ne revient que pour lui apprendre qu'il n'est pas écouté de la plupart des hommes ; et d'ailleurs l'église où il a le droit et le devoir de se faire entendre, n'est-elle pas de plus en plus abandonnée et déserte ?

Nous avons donc voulu vous dire, parents chrétiens : « Plus que jamais vos enfants seront ce que vous les ferez. N'attendez de personne que de vous le bonheur de les voir marcher dans la pratique des vertus dont vous leur donnez l'exemple. Par la force des choses et grâce aux nouvelles lois scolaires, l'action de l'Église est la plupart du temps restreinte et affaiblie. Vos enfants n'en reçoivent pas comme auparavant une éducation religieuse toujours complète, et, sous ce rapport, n'ayant plus à dire que vous pouvez vous reposer entièrement sur ses ministres, puisque leur action

elle-même est limitée, vous devez y suppléer en les remplaçant au sein de vos familles. »

Mon dessein a été très simple, comme vous voyez. J'ai voulu vous fournir un programme d'éducation chrétienne, dès lors que vous êtes obligés de vous constituer désormais, pour la partie religieuse, les maîtres ordinaires de vos enfants. Avec ce manuel, véritable indicateur sous les yeux, j'espère que vous pourrez facilement leur inculquer les principes de la foi, conformément à leur âge et à leurs inclinations naturelles, jusqu'au moment décisif et critique où vos enfants eux-mêmes, autour de la vingtième année, devront prendre position dans le monde.

Durant mon travail, il m'a semblé toujours entendre les échos d'une supplication pressante qui vous était adressée à vous et à tous les parents chrétiens par l'Eglise, la société et la patrie : ces trois termes ou plutôt ces trois objets de notre amour et de notre fidélité, lesquels ne peuvent bien exercer leur empire sur nous qu'à la condition de former une unité parfaite dans les affections de nos cœurs. Il y a impossibilité absolue d'aimer l'Eglise sans aimer la société au sein de laquelle on est destiné à vivre; or, l'amour de la patrie n'est que le prolongement ou la localisation des deux premiers.

Aujourd'hui, plus que jamais, les parents chrétiens sont les dépositaires et les agents principaux d'un triple avenir : l'avenir de la religion, de la société et de la France catholique réside presque exclusivement dans leurs mains. La religion, malgré sa puissance divine ne peut rien au fait sans leur concours. Etant les maîtres de leurs enfants, et l'école malheureusement n'ayant plus la charge officielle de leur parler de Dieu, s'ils ne le font eux-mêmes et s'ils ne les disposent à recevoir en son temps l'action de l'Eglise, cette action forcément transitoire sera nulle. Il appartient à chaque famille chrétienne de devenir une fraction vivante de l'Eglise universelle, en s'obligeant à enseigner ses dogmes, sa discipline et sa morale. D'autre part, la société continuera à marcher à la dérive, sans respect pour l'autorité, pour les droits et pour les lois des citoyens, si sous le toit paternel la famille chrétienne, pénétrée des idées reli-

gieuses, n'estime pas, à leur juste valeur, ces choses précieuses qui furent partout et toujours le fondement d'un corps social bien organisé. C'est encore au sein de la famille chrétienne que se fomente le sentiment patriotique, principalement lorsque cette famille constitue une partie du grand tout qu'on appelle la France.

Ainsi tout notre espoir repose sur la famille chrétienne. C'est elle qui, à l'heure où nous sommes, peut sauver l'autel, l'ordre social et la patrie. C'est la famille chrétienne, sagement gouvernée dans son intérieur, qui fera reprendre à l'Eglise son autorité si imprudemment méconnue de nos jours, à notre société malade les principes de morale et de sagesse qui sont la force des nations, à la France enfin sa vieille renommée de bravoure et de gloire.

Mes chers paroissiens, ces choses-là et beaucoup d'autres non moins importantes, j'aurais voulu *vous les prêcher* et non vous les écrire. Mais puisque j'ai à déplorer de ne pas vous voir, le dimanche, vous presser régulièrement autour de ma chaire, accueillez ce livre comme un témoignage sincère de ma sollicitude pour le salut de vos âmes. Lisez-le avec attention ; faites-vous le lire par vos enfants. Il sera peut-être, et je le demande à Dieu pour toute ma récompense, un conducteur providentiel de la grâce céleste qui touchera vos cœurs, et vous ramènera peu à peu au goût que vous avez trop perdu des pratiques de la foi.

R. A. P.

Ancien missionnaire.

CHAPITRE PREMIER

L'enfant au berceau et sur les genoux de sa mère

L'enfant est le complément de la famille. Il en est l'épanouissement désigné, le but primordial et naturel. Aussi le sentiment de la maternité est en germe dans tout cœur de femme, et quand elle est foncièrement chrétienne, elle ne consent à se lier par le mariage qu'avec l'espoir de presser dans ses bras le fruit désiré de son sein.

Oui, il faut que l'épouse ait généralement en perspective les joies ineffables de la maternité, pour accepter d'avance les grands sacrifices qui sont inhérents à sa nouvelle situation. Mais perpétuer dans le monde le nom de l'homme à qui elle a uni son sort aux pieds des saints autels, à la pointe du jour lui présenter à baiser son image vivante, pour l'encourager à porter sans faiblir le poids du travail quotidien ; le soir le lui présenter encore comme un bouquet de fleurs pour embaumer son repos de la nuit, cette pensée donnera à la jeune mère la force d'accomplir des prodiges de dévouement et de patience. Et quand la famille, par l'enfant, sera arrivée à son développement complet, quand le père et la mère contempleront ensemble le miroitement de leur double vie dans ce petit être qui les résumera tous les deux, quand il sera devenu le centre de leur mutuel attachement, et qu'ensemble encore ils l'entoureront de leur plus active sollicitude, cette idole du foyer domestique au sourire si candide et si pur, leur communiquera à toute heure son charme délicieux, qu'ils goûteront sans pouvoir le définir, car il ne sera pas de la terre.

Mais avant que l'enfant ne parvienne à la plénitude de la vie, avant qu'il respire par lui-même l'air que nous respirons, et que son existence puisse faire nombre parmi les êtres vivants, sa mère, elle surtout, songe déjà à l'éduca-

tion qu'il devra recevoir et la lui donne par anticipation dans les constants soupirs de son cœur. J'abandonne aux spécialistes le soin de tracer à la mère les devoirs qu'elle aura à remplir durant les mois de son attente. Je m'en tiens à cette observation d'une importance capitale pour la question qui nous intéresse, c'est que l'état moral de la femme influe extraordinairement sur les dispositions natives de l'enfant qui vit encore dans son sein. Aussi, l'on a vu toujours les femmes vraiment chrétiennes redoubler alors de ferveur, fuir avec plus de soin le monde et son atmosphère corrompue, se tenir davantage dans une solitude relative, où le recueillement et la prière présidaient à tous leurs mouvements du corps et de l'âme. Pénétrés de respect pour la seconde vie dont elles étaient le centre, elles se considéraient comme une arche sainte qu'elles devaient défendre contre les incursions des ennemis du dehors.

Qui comprendra jamais les merveilleux effets de la sainteté de la mère communiquée ainsi à son enfant, même avant qu'il entre dans la vie? Et pour nous en tenir à un seul exemple, pourquoi Samuel fut-il sanctifié dès le sein de sa mère ? Ne sommes-nous pas autorisés à croire que les ferventes prières d'Anne, si longtemps éplorée, avaient, en quelque sorte, obligé la grâce divine à précipiter son cours et à se communiquer avant l'heure à l'âme de l'enfant pour récompenser la mère d'avoir eu foi en Dieu ?

Mais le nouveau-né est enfin dans les bras de sa mère... Les douleurs de l'enfantement ne peuvent se décrire. Elles ne s'expriment même pas par la femme qui les a endurées ; car elle a le privilège de les oublier aussitôt. Le premier baiser donné à son enfant opère ce miracle. Hélas ! à ce premier baiser la mère chrétienne parfois s'arrête. Elle n'ose pas toujours continuer. Ces lèvres, pourtant si roses et si fraîches, semblent avoir quelque chose qui la brûle, et répandre une odeur d'enfer qui décèle la présence de la lèpre formée dans l'âme de son enfant par la souillure du péché originel. Qu'on le porte donc sans tarder au baptême, et qu'on le lui rende purifié et tout empreint des parfums de la robe d'innocence. En le revoyant et en le

pressant de nouveau sur son cœur, la mère lui dira, avec le poète, dans un transport de joie toute divine :

« C'est aujourd'hui ton saint baptême
« Heureux enfant !
« De l'originel anathème
« Il te défend !
« Ton aveugle raison l'ignore,
« Bouton fermé,
« Qu'on arrose et qui doit éclore
« Tout parfumé
« Reprends les baisers de ta mère
« Son lait aussi.
« Joue et souris. La coupe amère
« Est loin d'ici !!.. (1)

Où serait en effet la tristesse maintenant pour ce cœur maternel ? L'ange nouveau du domicile conjugal imprime une senteur des cieux à tout ce qui l'approche. Car c'est bien un ange dont la pensée encore non éclose pour l'intelligence des choses d'ici-bas, se remplit silencieusement des clartés surnaturelles. Dans cette âme, n'y a-t-il pas déjà la vie du Rédempteur ? Partout où cette vie se forme, partout où le Christ s'établit lui-même au moyen de sa grâce, il est accompagné d'une nombreuse cour d'esprits bien heureux, qui l'adorent avec un saint et amoureux tremblement. La mère chrétienne sait tout cela ; et lorsque dans son sommeil, ou, d'autres fois, sous une excitation extérieure, l'enfant se prend à sourire, elle est toute joyeuse de penser qu'il *rit aux anges*, ses frères bien aimés.

Ce n'est point là d'ailleurs une simple fiction. C'est une vérité incontestable du dogme chrétien que l'enfant, par le baptême, devient un membre vivant du corps mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise. Il est donc nécessaire, selon l'opinion de saint Thomas (2) que, comme membre du Christ, l'enfant baptisé reçoive de son chef un écoulement, même actif, de sa grâce et de sa vertu. S'il en était autrement, les enfants qui après le baptême meurent avant

(1) Emile Deschamps.
(2) Sum. 3 p. q. 59. Art. 6. S 0.

l'usage de la raison, ne parviendraient pas à l'éternité bienheureuse, et dès lors il ne leur servirait de rien d'avoir été baptisés. Il faut savoir distinguer, ajoute le Docteur Angélique, entre une habitude et un acte, ou entre la disposition à agir et l'action elle-même; et de ce qu'un enfant n'est pas apte à pratiquer les vertus, dont il porte en lui-même le principe actif, ne pas conclure qu'il n'en possède réellement aucune. L'impuissance à laquelle il est condamné momentanément ne lui vient pas du manque d'*inclinations habituelles au bien*, mais d'un empêchement physique et de la faiblesse de ses organes corporels. C'est comme le sommeil qui suspend chez nous l'exercice de l'intelligence, de la volonté et des autres facultés de l'âme; mais qui ne les éteint pas.

Pour le remarquer en passant, lorsque l'un de ces petits êtres quitte la vie de ce monde, quelle pensée vient toujours si ce n'est celle de son bonheur éternel immédiat, et de sa transformation en ange protecteur du foyer domestique. d'où il s'est envolé ? N'est-ce pas aussi à cause de cette consolante certitude, puisée dans la foi, que les dehors du deuil ne doivent jamais se prolonger sur la mort d'un enfant chrétien, comme dit un doux poète :

« Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements !
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments !
Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau !
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau !... (1)

Chez l'enfant chrétien, à peine entré dans le monde, il y a une double vie à l'état passif. La vie matérielle, il est vrai, est douée de quelques mouvements; mais ce ne sont en réalité que des mouvements automatiques. La volonté n'y est pour rien. Et cette vie d'enfant se trouve à toute heure exposée aux plus grands périls. Sans défense personnelle, elle peut rencontrer sa fin d'un moment à l'autre.

(1) Jean Reboul, de Nîmes.

Un berceau mal assujetti, une position qui l'empêche de respirer convenablement, quelques instants d'oubli de la part de ses gardiens naturels, et cette existence si frêle court risque de ne plus être comptée parmi les vivants. Aussi, l'obligation de la mère principalement est d'avoir toujours l'œil ouvert. Cette obligation, la nature la lui dicte, elle la lui impose si impérieusement qu'il n'y a que les mères sans cœur, vrais monstres dans la création, qui puissent sciemment accepter à ce sujet la grave responsabilité d'une négligence coupable. Nous n'avons donc pas à insister.

Mais la seconde vie, la vie de l'âme dans l'enfant... Elle est passive elle aussi, nous l'accordons. Elle est aveugle, et en apparence plus automatique encore que celle du corps. Car parfois le petit enfant remue ses membres avec une certaine préméditation. Il sourit à sa mère, qu'il reconnait entre toutes les femmes ; il lui tend ses bras, et repousse en sa présence les avances les plus gracieuses qui lui seraient faites par d'autres. Mais qui oserait soutenir qu'il y ait là quelque chose de plus qu'un instinct ? L'agneau ne bêle-t-il pas en appelant sa mère, et n'est-ce pas d'elle exclusivement qu'il veut recevoir le lait qui lui donne la force de bondir si gentiment sur le gazon de nos prairies ?... Cependant, dans ces premiers élans, qui ne sont que la manifestation irréfléchie d'instincts souvent moins développés et moins sûrs que ceux des animaux, la mère de l'enfant se complaît à deviner les indices d'une raison précoce. Son amour lui trouve de l'esprit avant l'heure ; et sans bien se l'expliquer, elle se prend à songer qu'il saisit le sens de toutes les paroles qu'elle lui adresse. Ceux qui l'entendraient alors converser avec lui croiraient à un dialogue où la réponse suit invariablement la question. La mère, qui fait l'une et l'autre, se persuade à la longue que l'enfant y est bien pour sa part du discours.

Il faut parler de bonne heure à l'enfant, pour lui enseigner à parler à son tour. Quel serait plus tard son langage, ou même parlerait-il, s'il n'entendait jamais parler ? Il appartient aux savants de poser ce point d'interrogation,

et peut-être d'y répondre d'une manière satisfaisante. Pour nous, nous n'avons ici qu'à constater un fait, c'est que le langage de l'enfant, quant aux inflexions, au choix des termes les plus propres, au ton plus ou moins naturel, et plus ou moins respectueux, subit nécessairement l'influence de ceux qui ont l'habitude de lui parler. C'est dans l'ordre, et la mère chrétienne ne l'oublie pas. Elle veut être la première et si elle le pouvait toujours, elle serait la seule à épeler à son enfant les mots qu'il commence à balbutier. « C'est aux lèvres tendres et dévouées « de la mère que l'enfant trouve l'excitation destinée à « briser les liens qui retiennent ses facultés captives, et « à diriger vers leurs termes ses aspirations naissantes. « C'est à elle qu'il devra le premier développement de « son être moral dans tous les ordres qui le constituent : « dans l'ordre des sensations, de la conscience et de la « foi !! » (1)

Victor Hugo, qui aimait tant les enfants, a écrit quelque part ces lignes : « Savez-vous ce que c'est que d'avoir une « mère ? En avez-vous une vous ? Savez-vous ce que c'est « que d'être enfant ?... Pauvre enfant faible, nu, misérable, affamé, seul au monde ;... et de sentir que vous « avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, « marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous « vous arrêtez, souriant quand vous souriez, pleurant « quand vous pleurez ;... une femme (non, on ne sait pas « encore que c'est une femme) un ange, qui est là, qui « vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous « apprend à lire, qui vous apprend à aimer !!... Qui « réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans « ses genoux, votre âme dans son âme ! Qui vous donne « son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous » êtes grand, sa vie toujours. A qui vous dites : Ma « mère ! et qui vous dit : Mon enfant ! d'une manière « si douce, que ces mots-là réjouissent Dieu !! »

Oui, ces commencements d'éducation sont de la plus haute importance.... On voit des familles très honora-

(1) Mgr. Dabert. Sur l'autorité doctrinale de l'Eglise, 1866.

bles se désoler sur l'inconduite de leurs enfants, et se demander avec les accents d'une inquiétude à vous déchirer l'âme, d'où leur peut venir un si grand malheur, à elles dont la piété a été de tout temps une tradition non interrompue. De siècle en siècle on l'a vue se perpétuer dans leur race comme le plus beau des patrimoines, que n'ont pu jamais entamer ni les calamités publiques ni l'infortune des particuliers. Et voilà qu'un dernier rejeton de ces vieilles souches, ne se souciant plus des souvenirs glorieux du passé, repousse le joug de la foi et de la vertu pour s'abandonner à tous les désordres. Sa mère, si respectable, gémit amèrement dans le fond du cœur. Elle se traine aux pieds des saints autels, qu'elle inonde de ses larmes, en implorant le retour de son enfant.

Ces pleurs d'une mère sont assurément très louables. Mais si par la pensée elle remontait attentivement l'échelle des années, et qu'elle voulût écouter à la porte de cette chambre où une autre femme, une mercenaire, veillait sur le berceau de son enfant, sans doute elle aurait à se frapper la poitrine d'une toute autre manière en s'avouant elle-même coupable. Qu'une mère chrétienne accepte les soins d'une étrangère pour son enfant, cela peut se tolérer à cause surtout de la position sociale qu'elle occupe parfois. Mais si elle tient à lui conserver intacte l'innocence du baptême, ces soins lui seront donnés régulièrement sous ses yeux, et elle se réservera pour elle seule ces mots de tendresse, qui vont d'autant plus droit au cœur de l'enfant, qu'ils sont davantage l'effusion naturelle du cœur maternel.

Tout ce que nous disons maintenant s'applique aux rapports de la mère avec son enfant encore au berceau. Dans le chapitre suivant, nous traiterons de l'éducation proprement dite, telle qu'elle doit être donnée au bas âge, quand les paroles entendues renferment déjà une signification pour l'enfant puisqu'il y répond. Celle-ci pourrait appartenir à un degré presque égal au père et à la mère. Mais l'autre, l'éducation qui se donne sur les genoux, est plus exclusivement du ressort de la mère, et nous ne pouvons nous dispenser de tracer à son sujet encore quelques leçons.

Comme nous l'avons indiqué, c'est un ministère d'initiation que la mère remplit auprès de son enfant. Qu'elle ne perde donc pas de vue que toutes les âmes baptisées dans le Christ participent au fruit de son sacerdoce et qu'il y aurait profanation et sacrilège à les en détourner, parce qu'elles ont reçu une première consécration qui leur a imprimé sa propre image en caractères indélébiles. Qu'arrive-t-il, hélas ! trop souvent ? A côté d'un berceau, ou lorsque l'enfant commence à peine à bégayer quelques mots sans suite, on juge superflu de s'imposer aucune précaution, aucune gêne. Son intelligence est endormie, dit-on. Il entend et ne comprend pas. Il voit sans retenir l'empreinte de ce qu'il a vu !!... Mais qui oserait bien l'affirmer ? Si la grâce du Rédempteur, comme nous ne pouvons en douter, réside dans cette jeune âme, si, sans en avoir conscience, l'âme porte en elle-même ce riche talent à faire valoir dans la suite de sa vie, n'y a-t-il pas aussi la nature humaine, non plus souillée par le péché originel, mais encore assez meurtrie pour s'ouvrir plutôt au mal qu'au bien ? C'est un fait d'expérience : la pensée traduite par l'image pénètre mieux notre esprit que celle qui nous vient de la parole. Et nous voyons qu'aujourd'hui, pour corrompre les masses, on est relativement sobre de longs discours, tandis qu'on répand à profusion l'image sensuelle et pornographique. La parole et la lecture finissent par lasser les plus opiniâtres ; mais l'image allèche en projetant un philtre enchanteur.

C'est dans ces cas que la mère doit redoubler de vigilance. Sans doute, peut-être, l'enfant ne comprend pas encore ; mais ses yeux peuvent retenir les impressions reçues. Qu'il n'ait donc jamais à entendre que des discours honnêtes ! Qu'il n'ait à voir que des tableaux religieux ou exempts de tout ce qui peut exciter les instincts qui le prédisposent au mal !!...

Ne s'est-il pas formé de nos jours, et la honte nous monte au front en y pensant, ne s'est-il pas formé une école de dépravation, ayant pour but particulier de corrompre l'âme des enfants dès leur entrée dans ce monde ? Le génie

du mal ne peut pas aller plus loin et dans ce cas, n'est-ce pas l'enfer lui-même qui l'inspire? Ah!! ..

« C'est l'âme, c'est l'esprit, substance impénétrable,
« Qu'ils cherchent à tuer dans le naïf enfant!
« Ce principe de vie à Dieu même semblable,
« Ils veulent sans pitié le réduire à néant!!...

« Contre les grands penseurs ils désertent la lutte,
« Sachant bien que le droit n'est point de leur côté,
« Et qu'en vain le sophisme avec la foi dispute,
« Et que l'erreur blémit devant la vérité!!...

« Leur science n'ayant qu'une sombre origine,
« Ils visent l'inconnu sans fondement précis;
« Ce n'est pas au grand jour qu'ils prônent leur doctrine.
« Un soleil trop brillant rend leur œil indécis!!...

« Elevés dans la boue et saturés de vice,
« L'innocence les blesse et leur semble un défi;
« Et la rage les pousse à s'en faire justice;
« Et puis de la vengeance ils prennent le parti!

« Les cruels! se venger sur l'enfance débile!!
« Dès ses premiers instants lui verser le poison!!...
« Et lorsque à se défendre encore est inhabile,
« Lui passer le bandeau qui fausse sa raison!...

« Et ce crime toujours se commet par surprise.
« On dit : il faut laisser l'enfant libre en tout point!!
« Car de la liberté notre nature éprise
« Comme son premier don la respire en naissant...

« Certes, nous le savons, l'être humain a la somme,
« Dès son premier soupir au sein de l'univers,
« Des riches facultés qui le feront un homme,
« Ennemi par instinct de la gêne et des fers!?

« Nous savons qu'au berceau, lorsqu'il pleure, qu'il crie,
« Et qu'il tend ses deux mains pour implorer secours,
« C'est peut-être un héros qui commence sa vie,
« Ou peut-être un savant inaugurant son cours!!

« Nous savons que le ciel le contemple et l'admire,
« Que les anges de Dieu protègent son sommeil,
« Avides de cueillir son innocent sourire,
« Et l'éclair de ses yeux dès son premier réveil!!

« Nous savons que si Dieu se complaît dans le juste,
« C'est surtout à l'enfant qu'il attache son cœur!
« Car l'homme a la vertu sans doute plus robuste;
« Mais celle de l'enfant a bien plus de saveur...

« Nous savons que le gland porte en lui le grand chêne
« Et que le grain semé recèle la moisson;
« Que si toujours le champ se laboure avec peine
« Il offre des trésors cachés dans son sillon...

« Mais ce centre d'amour, de volonté, de joie,
« D'idée et de lumière, instinct et liberté,
« Le cœur, le sentiment, que la nature octroie,
« Comme son patrimoine à l'enfant nouveau-né;

« Tout cela, dans son âme en silence repose,
« Tel qu'un principe actif privé de l'action,
« Tel qu'un bouton de fleur encore non éclose,
« Un être raisonnable ignorant sa raison!...

« Petit être formé pour l'existence libre,
« De l'esclave en naissant il subit le destin,
« N'ayant pas dans son corps la plus légère fibre
« Qui ne doive plier sous l'étrangère main!!...

« Esclave dans le corps il l'est aussi dans l'âme...
« Il veut en grandissant ce qu'on lui fait vouloir...
« Vers le but qu'on lui montre il dirige sa flamme,
« Et son œil se complaît dans ce qu'on lui fait voir...
. . . . . .

« Ah! respectez l'enfant enveloppé de langes!!
« Respectez-le couché dans son petit berceau
« Où d'abord il sourit à ses frères les anges!
« Sur le monde avec soin, ah! fermez son rideau!... » (1)

« La première règle de convenance que les parents doivent observer envers leurs enfants est de ne jamais leur donner un mauvais exemple soit en parole soit en action. N'oubliez pas que les premières impressions de l'enfance ne s'effacent jamais et que souvent elles décident de ce que nous serons toute notre vie. » (2)

« Sous le soleil du Christianisme,... l'enfant, que le

(1) *Respect au Berceau*, Inédit.
(2) Villerange, *Politesse française*.

Paganisme vouait à tous les malheurs, a repris sa place sur le trône de l'innocence et au banquet de la tendresse. Autrefois, victime de la tyrannie, il est maintenant une victime sainte qu'on n'immole qu'à l'amour maternel, qu'on ne sacrifie qu'à la vertu. L'enfant est devenu en quelque sorte l'objet d'un culte particulier. Nous l'entourons d'un respect religieux. Plus il est maladif et malheureux, plus les pères et les mères, les sœurs et les frères s'étudient à couvrir de baisers et de fleurs ce petit roi dans son berceau. L'enfant, nous l'honorons comme le sanctuaire vivant et pur de la divinité. L'enfant, c'est le plus précieux des dépôts, le plus magnifique des trésors. » (1)

Ce culte de respect et de bonté envers l'enfance, c'est Jésus-Christ en personne qui l'a inauguré. Rappelons-nous avec quelle insistance il a parlé de l'obligation d'éloigner de l'enfant tout sujet de scandale. Jamais sur aucun crime il n'a fait entendre de plus fortes malédictions. *Il vaudrait mieux,* dit-il, *pour celui qui scandaliserait un de ces tout petits, qui croient en moi, qu'il eût attachée à son cou une meule de moulin, et qu'il fût ainsi précipité au fond de la mer.* Ce qui signifie clairement, pour quiconque est initié au langage du Rédempteur, que, dans sa pensée, le pardon du scandale donné aux enfants est presque reconnu de toute impossibilité auprès de Dieu. Corrompre une onde pure pour le seul plaisir de la voir troublée, c'est l'indice manifeste d'un mauvais cœur. De même obliger l'enfance, dont l'innocence et la simplicité sont les apanages naturels, à être témoin d'une action à la moralité plus que douteuse, c'est avoir perdu le sens de l'honnêteté dans le naufrage complet de la pudeur.

Mais écoutons ce qu'ajoute le divin Maître pour confirmer sa sentence : « La malédiction que je porte est d'autant plus méritée que les anges protecteurs de ces petits voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » Il semble que ce soit le même regard angélique ouvert à la fois sur Dieu et sur l'âme des enfants. Dès lors, l'injure, le mépris, l'outrage faits à ceux-ci blessent les anges et les contristent

(1) Le chanoine Galais, *Le mariage devant les lois religieuses.*

autant que l'offense faite à Dieu; et leur anathème contre les profanateurs de ces temples vivants, dont ils sont les gardiens, met le dernier sceau à la malédiction portée par Dieu lui-même.

D'autre part « quelle ineffable tendresse pour les enfants! Les cœurs des mères savent discerner à coup sûr la bonté parfaite. Quelques femmes de la Pérée, dans un élan irrésistible, apportent leurs petits enfants au nouveau prophète : elles sentent d'instinct qu'entre Jésus et ces êtres faibles et candides, l'affinité est naturelle. Les disciples veulent les éloigner; mais le Maître prononce cette douce parole qui fait vibrer toutes les fibres des cœurs maternels : « *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il les bénit de son sourire et nous présente l'enfance comme le type fidèle de l'humilité qui seule ouvre la porte du ciel. Quel tableau que celui-là ! Le pinceau le plus suave n'en peut exprimer l'exquise beauté. Voilà l'idylle vraiment céleste de la charité!! » (1)

Une mère chrétienne, qui méditerait attentivement ces pages du livre divin, y trouverait parfaitement dessinées toutes les lignes du programme à réaliser dans ses premiers rapports avec son enfant.

(1) De Pressensé, Vie de Jésus-Christ.

CHAPITRE II

L'éducation première au sein de la famille.

L'amour des parents avait jadis, sous l'influence du christianisme, tous les charmes d'un culte sacré. Que de respect alors pour l'autorité du père! Que de bonheur et d'empressement à recevoir les baisers maternels. Les vieillards, grands-pères et grands-mères jouissaient du privilège d'une vénération spéciale qu'inspiraient les vertus attachées par instinct à tous les cheveux blancs. Comme on aimait cette couronne argentée, encadrant des visages souriants sur lesquels se dépeignait la joie toujours nouvelle de pouvoir bénir de nombreux rejetons! Et quand un vieillard déjà mûr pour l'autre vie quittait sa demeure terrestre, les plus affligés, en les voyant partir, étaient bien ces petits enfants que chaque jour il avait bercés avec de si bonnes caresses.

Mais cette simplicité est devenue presque tout à fait étrangère à nos mœurs. Les égards pour la vieillesse semblent rayés du code de notre civilisation, et n'être plus qu'un article oblitéré dans l'éducation de la famille. *Il a fait son temps.* Voilà tout le regret sentencieux exprimé sur une tombe de vieillard par des bouches qui savent à peine assembler quatre mots pour former une phrase. C'est pitié vraiment, et ce serait même à désespérer de l'avenir d'une nation.

Oui, oui, le fait est navrant, et ceux qui ont le plus à s'en plaindre devraient au moins reconnaître que, la plupart du temps, ils en sont la principale cause.

Nous ne reviendrons pas à l'influence qu'exerce sur l'âme de l'enfant le simple souffle maternel, la communication immédiate des sentiments, la pureté ou la mondanité de celle qui lui a donné le jour. Entre ces deux êtres, il y a une sympathie tellement irrésistible, que non seulement leur vie matérielle peut se confondre dans un même tem-

pérament, mais leurs pensées, leurs impressions, leurs craintes, leurs peines ou leurs joies tendent à devenir les mêmes. Les mères chrétiennes ont garde de négliger ces relations intimes qui peuvent toujours avoir des conséquences très sérieuses pour leurs enfants.

Mais l'enfant n'est plus au berceau. Il marche, il parle, il fait du bruit, il a ses volontés, il a surtout ses caprices. Il est tour à tour gracieux et désagréable. C'est déjà la vie dans la plénitude de ses évolutions. Mais, comme cela n'offre point de doute, si le père et la mère doivent procurer à leur enfant tout ce que réclame sa vie matérielle pour se développer et s'affermir dans la société des hommes, ils ont des obligations encore plus impérieuses à l'égard de son âme. Ces obligations découlent du droit même de propriété qu'ils ont de par la nature sur leur enfant. « L'enfant appartient au père. Il lui appartient à raison de son existence même, et ce titre de possession, « écoulement de la grande paternité divine, est de tous le « plus inviolable et le plus sacré. Et il n'est pas le seul. « Qu'est-ce que l'enfant dès son entrée dans la vie? Un « être dénué de tout, impuissant à tout, sinon à mourir « Le père, en le recevant des mains de la Providence, lui « devient une seconde providence. Il le couvre, le nourrit, « le garde de tous périls; il le fait croître et grandir. L'enfant appartient donc encore au père à raison de sa conservation et de son développement corporel. Mais, s'i « en est ainsi, comment cesserait-il de lui appartenir au « regard de son développement moral? Pas plus que le Fils « de Dieu, le fils d'Adam ne peut être divisé. Ce que l'enfant est au père, il l'est dans son être total. Recevant de « lui les soins nécessaires à la croissance de ses forces « physiques, il faut qu'il en reçoive également l'éducation « nécessaire au développement de ses facultés intellectuelles et morales (1) ».

Il résulte de ces paroles que si la vie matérielle de l'enfant appartient aux parents, le droit qu'ils ont sur lui de ce chef implique pour eux le devoir de lui prodiguer tous

(1) Mgr Dabert, *Sur l'éducation*, 1873.

les soins que cette vie même exige ; il en résulte encore qu'un tel devoir s'étend à l'âme aussi bien qu'au corps.

A la vérité, il se trouve des esprits, et malheureusement en assez grand nombre, qui, sur ce dernier point, penchent pour la négative. L'âme, étant une création immédiate de Dieu, disent-ils, ne se transmet pas, à proprement parler, par la génération. Si elle est l'œuvre exclusive du Créateur, l'homme, quelles que puissent être ses lumières sur tant d'autres points, ne sera-t-il pas toujours inepte et même un profane pour remplir de si sublimes fonctions? Oui, parfois les parents se font un raisonnement analogue, qui n'est en somme qu'une misérable fin de non recevoir, cachant une excuse encore plus misérable. D'autres ajoutent que la formation des âmes à la vertu est l'affaire de l'Église et sa mission particulière dans le monde. Qui sait même si quelques-uns ne pensent pas lui faire beaucoup d'honneur par cette condescendance?

Rappelons que, par le baptême, l'Église a jusqu'ici accompli envers l'enfant tous les devoirs qui lui incombent d'une manière immédiate et absolue, en attendant qu'il lui soit non plus porté, mais ramené pour recevoir d'elle les principes fondamentaux de l'instruction religieuse. Ordinairement l'Eglise ne peut reprendre la plénitude de son action que lorsque l'enfant a atteint et souvent dépassé l'âge où son intelligence se révèle par une réflexion suivie. Aussi, la plupart du temps, elle a la douleur de le trouver imbu déjà d'enseignements mauvais. Tout y est à recommencer. L'éducation de la famille ou plutôt son absence a laissé presque toujours dormir la grâce du baptême, sans s'inquiéter si elle n'efface pas la première couche de l'onction divine sur les diverses facultés de cette jeune âme.

Afin de n'avoir pas à s'occuper par eux-mêmes de la première éducation de leurs enfants, les parents se basent encore sur ce prétexte dangereux qu'il ne faut pas contrarier leurs inclinations. C'est le vrai moyen, pensent-ils, que l'enfant puisse plus facilement discerner le bien du mal et se déterminer avec plus de liberté, lorsque la pleine raison sera venue. Aussi, l'abandonnent-ils à ses propres instincts. Tant mieux, s'il est naturellement porté à l'innocence,

comme s'il tourne au mal ce sera son fait personnel. Les parents tout les premiers auront bien sans doute à en gémir ; mais ils ne veulent pas prendre sur eux de porter remède à son indiscipline ou à ses désordres prématurés. Le corriger, ne serait-ce pas lui faire violence? Et pour qu'il puisse s'éclairer amplement sur le parti qu'il aura à prendre plus tard, n'est-il pas plus rationnel qu'il acquière par lui-même l'expérience du bien et du mal, ces deux puissants moteurs de la morale humaine, ces deux lutteurs infatigables, toujours aux prises sur le terrain de notre cœur ?...

Ils ont dit: « Évitons tout ce qui l'effarouche,
Abandonnons l'enfant à sa native touche.
Car du bien et du mal il a la liberté.
Dieu même, en le formant avec ce privilège
A juré de punir toute main sacrilège
Par laquelle il serait jamais violenté... »

Ils ont dit : « Il suivra les lois de sa nature!
Les désirs en sont droits et la voie en est sûre!
A chaque être en fixant d'impérieux instincts
Dieu sut donner toujours moyen de les atteindre.
Ce précepte sacré que nul ne doit enfreindre
Laisse toujours l'enfant maître de ses destins. »

Ils ont encore dit : « La foi surnaturelle,
L'espérance et l'amour d'une vie éternelle,
S'infusent dans notre âme et sont don gratuit...
Dieu, maître de ses dons, comme il veut les accorde,
Par l'effet prévenant de sa miséricorde...
Sans jamais précéder notre mérite suit...

Ils ont dit : « Si Dieu veut nul obstacle résiste.
Il plie à volonté tout être qui subsiste,
Et peut bien se passer de tout concours humain.
Oui, l'âme de l'enfant peut toujours être atteinte
Par la grâce de Dieu qui marque son empreinte
D'un trait ineffaçable, absolu, souverain... »

Ils ont dit : « La vertu qui n'est point volontaire,
Dans le cœur n'a jamais qu'un triomphe éphémère.
Ce qui convient dès lors c'est la neutralité
En face de l'enfant, cette adorable idole
Qu'on ne doit point forcer par signe ni parole
A rendre aucun hommage à la divinité... »

Cruels ! ah ! c'est ainsi que vous aimez l'enfance,
Et que vous respectez sa candide innocence !!
En voulant lui laisser tout libre sentiment,
Vous souffrez qu'elle vive avec l'instinct des brutes,
Du bien contre le mal qu'elle ignore les luttes,
Et se limite au corps comme unique élément!...

Non, non, il n'est pas vrai que de Dieu seul émane
La foi que votre bouche en pareil cas profane !...
C'est encor de l'ouïe et des mots entendus !
L'enfant croira toujours ce qu'on voudra lui dire;
Et sa naïveté lui fait subir l'empire
De quiconque lui parle ou vices ou vertus ! !...

Et quel est le discours où n'entrent ces deux termes ?
Sans eux donnerez-vous des leçons qui soient fermes ?
Que peut être l'enfant sinon bon ou mauvais?...
Et pour le devenir même votre silence
Lui servira de règle, et c'est votre influence
Qui dans l'ordre moral l'établit à jamais!!...

Vous ne lui parlez pas !! mais l'enfant vous écoute.
Votre profession de croyance et de doute,
A votre insu souvent, il sait la recueillir...
Et pour ne point agir sur son esprit précoce,
Il faudrait l'enfermer (mais il n'est pas féroce)
Dans l'un de ces réduits où l'on n'a qu'à gémir ! (1)

On pourrait se demander si la vertu établie dans l'âme humaine par les seules inspirations de l'innocence ne doit pas être préférée à celle qui s'y est formée par contre-coup, après les dégoûts ou la disette du vice. La question nous paraîtrait assez facile à résoudre. Car la perfection de la vertu dans l'homme se mesure sur le plus ou moins de ressemblance qu'elle lui donne avec Dieu. Il est évident qu'en Dieu il n'y a pas la vertu qui procède de la contrariété ou de la lutte entre le bien et le mal. Dès lors, plus une âme sera *ignorante* du mal, mieux elle sera disposée à la pratique des vertus, même de celles qui réclament la lutte ouverte contre les passions. Pour l'humanité, ce sera toujours une imprudence désastreuse de vouloir renouveler la lamentable scène de l'Eden, en se rapprochant trop de

(1) *Respect au berceau.* Inédit.

l'arbre du fruit défendu. Sa vue seule peut engendrer la concupiscence, et de là à cueillir le fruit et à le porter à sa bouche, il n'y a plus qu'un pas.

En réalité, les parents ne désirent certainement pas que leurs enfants tombent dans l'abîme. Pourquoi donc souffriraient-ils qu'ils y plongent leurs regards sans aucune défense? Serait-ce par respect pour leur liberté? Ne serait-ce pas plutôt les rendre volontairement esclaves de leurs passions, qui les domineront avant qu'il leur puisse venir la pensée de les combattre ?

La correction, cette partie de l'éducation qui a pour but spécial d'éviter les écarts de la conduite, est souvent fort négligée aujourd'hui dans les familles même les plus chrétiennes, où malgré tout on entend parfois des plaintes comme celles-ci : « Mon enfant est incorrigible. Je ne puis en venir à bout. C'est la dissipation incarnée. Il est si turbulent, si volontaire ! »

Qu'il soit dissipé et turbulent, si l'on fait du premier mot le synonyme du second, il n'y a pas encore grand mal. La turbulence dépend de la nature des êtres. Mais il est si volontaire, ajoute-t-on, si impérieux, qu'il faut que tout lui cède. Et de son côté, la mère surtout, après un tel aveu, se met à verser un torrent de larmes. Elle se dit la plus malheureuse des femmes, parce qu'elle a un enfant si volontaire, si insoumis.

Mais pourrait-il bien en être autrement? On a commencé par rire de tous les caprices de cet enfant gâté. On a regardé ses répliques, ses vivacités, ses colères, ses insolences mêmes quelquefois comme des gentillesses. On les citait avec orgueil et en sa présence comme autant de traits d'esprit, caractérisant les progrès successifs de son intelligence... Oui, sans doute, l'intelligence des enfants est souvent très précoce ; seulement, ainsi que nous l'avons déjà observé, elle l'est habituellement beaucoup plus pour le mal que pour le bien. Les parents gémissent sur leur insubordination à l'âge où ils ne devraient encore penser que par la pensée de leur père, où ils ne devraient vouloir goûter aucun plaisir qu'en compagnie de leur mère. Mais sont-ils corrigés avec prudence et fermeté?

Ce manque au devoir de la correction des enfants provient d'une plaie profonde qui ronge aujourd'hui les familles et les sociétés ; il provient de la tendance à ne vouloir aucune gêne autour de soi ; il provient de l'égoïsme, ce vice le plus invétéré des temps modernes. Le bruit des enfants agace les nerfs de la mère, et le père se drapant dans sa philosophie, ne se sent pas la vocation d'entrer dans les détails que comporte la première éducation de l'enfance. Il renvoie tout cela à la vie de collège ou aux soins du maître d'école. En attendant, sous le toit paternel ou au dehors, les enfants ont toute la liberté de faire les petits maîtres, pourvu que leur tapage trop bruyant ne soit pas cause de quelque pamoison autour d'eux.

Voilà d'une manière générale l'état actuel de la famille, état déplorable où les rôles sont complètement intervertis, où les enfants commandent plus qu'ils n'obéissent. Mais nous avons en même temps donné à pressentir et cela suffisamment, ce que serait la famille chrétienne, si la religion y présidait davantage, si le père et la mère, en élevant leurs enfants, se tenaient constamment sous l'œil de Dieu, qui les a rendus à leur sujet les dépositaires de son autorité. C'est donc l'absence de l'idée de Dieu dans les rapports qu'ils ont avec leurs enfants dès le bas âge, qui finit par les dépouiller de tout prestige et de cette auréole de supériorité qui impose le respect et la crainte par où prend naissance le doux sentiment de l'amour filial.

« Soyez bons envers vos enfants, dit un auteur déjà « cité; reprenez-les avec douceur; mais que votre bonté « ne dégénère pas en faiblesse. Le grand art pour faire « une bonne éducation consiste à les maintenir cons- « tamment dans le respect qu'ils vous doivent, sans les « faire tomber dans la crainte servile de votre personne. « Les cuistres et les pédants auront beau dire, il est dans « notre nature de ne pas aimer ceux que nous craignons (1). »

De la fidélité à suivre ces conseils ou de l'application des parents à former leurs enfants d'après les principes de

(1) Vallerange, *Politesse française.*

la religion, il résulte pour ces petits êtres un ensemble de qualités précieuses qui en font le charme permanent de la vie de famille. « Animé d'un respect sincère pour ses pa-
« rents, l'enfant remplira le facile devoir de leur en pro-
« diguer le témoignage. C'est, en effet, une loi de notre
« nature, que nos pensées et nos sentiments se traduisent
« au dehors, dans notre langage, dans notre maintien,
« dans tout l'ensemble de notre conduite. L'enfant vrai-
« ment respectueux n'a donc besoin ni d'étude, ni d'effort
« pour le paraître. Modeste sans contrainte au foyer do-
« mestique, il écoute avec une attention docile, et sa
« voix, quand il parle, douce et soumise, prend volontiers
« l'accent d'un disciple qui interroge et veut s'instruire,
« jamais le ton fâcheux d'un maître qui tranche et n'ad-
« met pas de contradiction. Gracieux autant que simple
« dans ses manières, empressé dans ses prévenances, sur
« ses lèvres naissent sans recherche les formules de poli-
« tesse (1). »

En écoutant seulement le cri de la nature, on a dit sans doute : « Rien ne peut nous dispenser d'aimer nos pa-
« rents, pas même leur indifférence apparente, pas même
« leur mauvais caractère (2). »

Il n'en coûte certainement pas beaucoup de l'affirmer. Mais comme on trouve des enfants dénaturés, on trouve aussi parfois des parents qui n'aiment pas leurs enfants, qui les maltraitent, qui loin de se dévouer pour eux ruinent leur avenir et les poussent dans la misère, en leur ouvrant le chemin du vice par leurs mauvais exemples. Les fils de tels parents doivent-ils les aimer, les respecter, les honorer de ce culte de l'amour filial, qui est le baume et le charme des familles ? Vous l'affirmez quand même. Comme vous nous l'affirmons ; mais nous ajoutons que, quoique la nature y répugne, le cœur mû par la grâce peut s'imposer ce sacrifice d'amour et de respect, et que sans le secours de la grâce divine il n'y parviendrait pas.

(1) Mgr Dabert, *Sur les devoirs des enfants envers leurs parents*, 1881.

(2) Gabriel Compayré, *Élément d'instruction morale et civique.*

C'est qu'il y a de ces éloignements irrésistibles, spontanés, de ces antipathies indiscutables quelquefois entre un père et un fils, entre une mère et le fruit de ses entrailles, éloignements et antipathies, qui se produisent on ne sait comment, et que la raison ne peut affaiblir, que le cœur est incapable de surmonter, si Dieu n'intervient par sa grâce. Or, vous montrez, vous imposez un but sans fournir le moyen souvent unique de l'atteindre. Oui, *l'amour filial est dans la nature.* Mais l'homme ne se laisse-t-il pas aller à des fautes et à des crimes que sa nature elle-même réprouve ? N'a-t-il pas besoin d'être soutenu dans la voie du devoir autrement que par le sentimentalisme ? Dieu a mieux fait que les modernes professeurs de morale. Sachant que malgré l'amour filial qu'il a placé au cœur de l'homme, celui-ci a toujours le pouvoir de le violer, il lui a commandé par un précepte formel d'aimer son père et sa mère. Il a posé ce commandement à la base de sa religion révélée, certain qu'il ne tiendrait pas à la base indécise de toute philosophie purement naturelle.

« Ce que nous devons surtout remarquer, c'est le ca-
« ractère religieux du respect que le précepte divin im-
« pose aux enfants envers leurs parents. Un père et une
« mère sont les représentants de Dieu sur la terre, non
« seulement parce que Dieu leur a donné sa bonté, sa
« tendre sollicitude, et quelque chose de sa souveraine
« sagesse pour élever leurs enfants, mais aussi parce qu'il
« en a fait *généralement* comme ses images personnelles
« et ses délégués immédiats, dignes d'être honorés en
« tout comme il est honoré lui-même ! Voilà ce qui
« donne à un père, à une mère, une autorité si vénérable,
« et une sorte de majesté divine. Et de là vient que parmi
« tous les devoirs imposés par la nature et par la reli-
« gion aux enfants des hommes, il en est un qui les
« domine tous, et qui doit survivre à tous, c'est le res-
« pect filial, c'est le respect de Dieu présent dans un père
« et dans une mère. Le respect filial n'est pas autre
« chose ; et c'est aussi pourquoi parmi tous les respects
« de la terre, il n'y en a pas de plus sacré. C'est un res-
« pect d'honneur, c'est un respect d'amour, et quoique ce

« ne soit pas un respect d'adoration, c'est un respect reli-
« gieux..... (1) »

Mais, on le voit, c'est la loi religieuse, unie à la loi de nature qui imprime au respect filial son caractère divin. Qu'on en fasse seulement un sentiment naturel, il pourra donner de lui-même de très beaux témoignages, s'élever jusqu'à l'héroïsme, nous n'en disconvenons pas. Mais ce ne sera pas sa note dominante et habituelle, comme quand l'esprit de foi se l'est identifié.

On a dit encore : « L'enfant doit obéir pour trois raisons : « 1° parce que sa désobéissance afflige les parents; « 2° parce que la volonté des parents est conforme à l'in-
« térêt de l'enfant; 3° parce que les ordres paternels et « maternels sont l'expression de la loi morale et civique (2). »

Il faut avouer que ces raisons-là sont passablement vagues. Que la désobéissance des enfants, considérée en elle-même, afflige les parents, c'est au moins fort possible. Ayant la peine de commander, car c'en est une très souvent, ils doivent certainement désirer d'être obéis, ne serait-ce que par pure satisfaction d'amour-propre. Mais à tout bien prendre, pourquoi les parents s'affligeraient-ils pour la désobéissance de leurs enfants? De plus, quel droit ont-ils de leur commander, si, comme on le prétend, les enfants ne doivent écouter que les inspirations de leur nature? La nature de l'enfant non encore suffisamment développée, sa raison plongée dans les ténèbres, n'est pas susceptible de comprendre les motifs de l'affliction de ses parents pour une désobéissance de sa part, si sa pensée n'a pas été habituée à s'élever à un ordre supérieur, et si, par la foi, il ne voit pas Dieu en leur personne.

On ajoute que l'enfant doit obéir parce que la volonté de ses parents est conforme à ses intérêts, et plus tard l'on dira que cette *obéissance doit s'étendre à tout*. Je m'arrête aux mots que je viens de souligner. Ils méritent une attention sérieuse; car, l'auteur qui établit ces règles,

(1) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*.
(2) Compayré, *Manuel*.

émet ailleurs l'idée que le père est le *maître absolu* de son enfant dans l'ordre religieux et moral, au point que l'enfant ne pourrait pas même servir Dieu et pratiquer sa foi sans le consentement de son père.

N'est-ce point là une prétention brutale ? Sous le rapport religieux les parents peuvent bien avoir sur leurs enfants un droit de direction ; mais de pression, jamais. Que deviendrait la liberté dont ils sont si fiers pour eux-mêmes ? Dans l'âme de l'enfant non moins que dans celle de l'homme fait, cette liberté a ses droits primordiaux qu'il y aurait une vraie profanation à vouloir amoindrir. Laissez-le à ses élans spontanés lorsqu'ils l'entraînent vers le bien. Respectez les inclinations natives qui le poussent aux œuvres de l'innocence et de la vertu chrétienne. Vous n'avez qu'un devoir, pères et mères, mais celui-là parfaitement dessiné, c'est de réprimer les mauvais penchants de vos fils, et de régler, sans jamais les combattre, leurs goûts prononcés, s'ils en ont, pour les pratiques religieuses.

Chassons les tristes pensées, qui, en ce moment, viendraient en foule obséder notre esprit. Nous vivons, il est vrai, dans un siècle d'indifférence religieuse. Plus encore, il n'y a presque pas parmi nous de foyer où l'impiété ne soit assise au moins en quelque coin. Seulement, grâce à Dieu, il est rare qu'elle soit le partage de tous les membres d'une famille, et la mère a généralement le privilège d'une foi que les épreuves ne sauraient affaiblir. Disons le donc, l'éducation chrétienne des enfants, surtout à l'âge où nous les prenons ici, est l'œuvre plus spéciale de la mère. C'est à elle qu'incombe l'obligation de les former à la piété filiale, en même temps qu'à toutes les vertus.

Parmi les moyens qu'a inventés le zèle catholique pour mettre son action à la portée de tous les efforts, il n'en est pas de plus facile que celui de l'*Apostolat de la Prière*. Or, cet apostolat si fécond, ce mode de participation à l'influence de l'Église dans le monde, à la réforme de la société, de la famille et des individus, la mère chrétienne ne manquera jamais de l'enseigner et de le faire pratiquer à ses enfants dès leur plus bas âge. Ces conversions étonnantes,

ces retours inattendus, qui parfois viennent réjouir toute une contrée, à qui les doit-on très souvent, si ce n'est à ces anges adorateurs du foyer domestique, qui ont pieusement épelé, matin et soir, en la recueillant de la bouche de leur mère chrétienne, la douce prière du pardon ?

C'est que la prière a la rapidité de l'éclair. Elle peut se cacher comme la pensée elle-même, et arriver à son terme sans que nul se doute de sa présence. Alors, dans le silence des nuits, elle veille sur les pas d'un voyageur ami, perdu au milieu des écueils du chemin ; elle effleure de son aile imprégnée de rosée céleste les membres robustes du travailleur, en lui communiquant une souplesse qui leur permet d'atteindre le soir sans plier sous le poids des fatigues du jour; elle apporte au libertin une lueur qui l'arrête sur les bords de l'abîme, et lui en découvre soudain le fond insondable.

Ah ! cette arme de combat, la mère chrétienne la connaît bien, et la sait placer juste à point entre les mains de ses enfants les plus jeunes, qui prient pour leur père souvent irréligieux, sans se douter encore qu'il puisse en avoir besoin.

Sait-on pourquoi un homme au caractère dur et maussade, aux manières brusques, au ton cassant et colère, se déride et se radoucit si vite parfois à la vue de son enfant, qui s'empresse de tomber dans ses bras? Nous ne craindrons pas d'affirmer que son changement subit de chaque soir est le résultat des prières dites pour lui par son enfant durant le jour. Comme il s'humanise par enchantement! Comme il devient calme, tendre même et a des câlineries pour ce petit être qui est son image et reflète sa vie. Écoutons un instant avec quelle douceur il lui parle :

.....Lorsque, le soir, abandonnant l'étude,
Ou revenant des champs rempli d'inquiétude,
Je rentre à mon foyer, n'est-il pas juste alors
Que tu m'ouvres, mon fils, tes plus riches trésors,
Et qu'enchaînant mon cou de tes petits bras roses
Tu verses tes baisers sur mes deux lèvres closes ?.....
L'amour fait tant de bien quand le cœur est souffrant...
Qui me caressera si ce n'est mon enfant ?...

Ange, qui me dois tout, tout jusqu'à la naissance,
Je ne veux rien de toi que la reconnaissance,
Qu'un peu de ton amour dont je suis affamé...
L'enfant qui n'aime pas ne sera pas aimé!...
Entre ta mère et moi partage tes richesses !
A nous deux tes baisers, à nous deux tes caresses !
Je ne puis à moi seul prendre tout le butin...
Ta mère doit avoir ton sourire au matin...
Mais lorsque je reviens accablé de fatigue
Le soir, tout est à moi, tu dois être prodigue.....
Bien plus, ô mon enfant, tu comprendras un jour
Pourquoi le cœur d'un père a tant besoin d'amour (1)!!..

On peut être certain que le cœur d'un père ne demanderait alors dans le secret le plus intime de ses impressions qu'à être vaincu sous le rapport religieux par son enfant. Quand il s'est livré ainsi à toutes les tendresses que lui offre son fils, quand il a bu longuement et goutte à goutte cet amour si réconfortant pour lui, oserait-il ne pas se rendre aux supplications quelles qu'elles soient de cet être adoré? Oserait-il ne pas être chrétien, quand c'est son enfant qui le lui demande comme une grâce faite à lui-même? Oh! que l'apostolat de l'enfance serait fécond, si les mères chrétiennes savaient le diriger et le faire agir à propos!!

(1) Alphonse Cordier.

CHAPITRE III

Premières visites à l'église

Maintenant c'est l'enfant de trois, quatre ou cinq ans qui nous occupera. Déjà, matin et soir, dans la prière qu'il a dite en répétant les paroles épelées par sa mère, il a appris que nous avons tous un père au plus haut des cieux, et que ce père du ciel, son père de la terre doit l'adorer comme lui. On a pu même, pour mieux faire entrer dans son esprit cette vérité fondamentale, lui mettre à la bouche l'*Hymme de l'enfant à son réveil*, dont nous allons d'abord citer quelques strophes :

O Père qu'adore mon père,
Toi, qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mére!...

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil !...

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié.
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature !...

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !!...

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté !
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !...

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,

A cause de cette innocence,
Que nous avons sans le savoir !...

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité.
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse !... (1)

Or, ce Dieu, *au nom terrible et doux*, qui habite dans le ciel, a aussi une demeure sur la terre, une maison de choix, où il cache sa gloire, mais où il se montre bon pour tous. Et cette maison c'est l'église.

L'église où il a reçu le baptême, doit être au chrétien ce qu'est à l'homme en général la maison ou il est né. Remarquons le donc, si l'enfant s'attache à la maison de sa naissance comme l'oiseau à son nid ; s'il lui suffit d'y avoir eu dès le berceau les soins si délicats de sa mère, et les caresses paternelles, non moins bonnes, quoique plus rares, pour qu'il ait la pensée qu'il ne trouverait dans aucune autre maison des avantages aussi précieux ; si, en entrant dans le monde, il n'a eu pour abri qu'une chaumière délabrée, et que cette chaumière il l'ait pourtant préférée aux palais les plus splendides; car les goûts de l'enfant se bornent et se déterminent sur les milieux où il commence à prendre ses ébats, et une règle très sûre pour son éducation première est de le maintenir dans les limites sociales dont sa naissance elle-même lui a circonscrit l'horizon ; si enfin il est dans notre nature d'embellir et de consacrer par notre amour tout ce qui a pu contribuer à développer notre vie et à nous en faciliter la libre jouissance, remarquons qu'un phénomène en tout semblable à celui-là se produit en nous par rapport à l'église de notre baptême. C'est ce que l'on a l'habitude d'appeler l'amour du clocher, amour qui tend à disparaître, comme disparaît sensiblement l'amour du village et de la famille. C'est une des plaies des temps modernes. C'est aussi la désorganisation graduelle de la société. Mais le moment n'est pas encore venu d'aborder ces questions brûlantes.

(1) de Lamartine, *Harmonies*.

Nous prenons ici la famille chrétienne dans la simplicité de son institution, telle qu'elle est ou telle qu'elle devrait être sous l'empire de la foi.

L'enfant, dès lors, connaît de bonne heure le nom de l'église, et s'il ne l'a pas encore vue, que de fois dans les conseils qu'elle lui a donnés, ou dans une correction trop bien méritée, sa mère lui a fait cette promesse encourageante : *Sois sage, mon enfant, et je te conduirai à l'église*. N'était-ce pas à ses yeux la suprême récompense de sa docilité ? Dans la maison du bon Dieu, maison qui ne ressemble en rien à aucune autre, d'après les descriptions qui lui en ont été faites, l'enfant soupçonne des merveilles dont la pensée hante sa jeune imagination, et dont la vue seule calmera les impatiences de sa curiosité réveillée ainsi à dessein.

Un jour donc, jour heureux qui comptera dans sa vie d'enfant, sa mère le prend par la main, et aux approches du temple sacré, elle lui dit ;

« Vois-tu cette maison où la cloche t'appelle,
Sa haute tour sculptée en légère dentelle,
Ses vitraux mêlés d'or, d'écarlate et de bleu,
C'est l'église !... oh ! viens donc y faire une prière !!
Vois tous les saints rangés sur le portail de pierre
Pour compter les enfants qui viennent prier Dieu. (1) »

Mais en dehors même de la porte, et au moment d'en franchir le seuil, des voix plaintives, échos de toutes les misères, font tressaillir l'enfant, et seraient capables de le remplir de frayeur. Alors la mère, pour le tranquilliser, lui tient tout bas ce discours : « Mon enfant, c'est ici la mai-
« son d'où les pauvres ne sont jamais repoussés. C'est sur-
« tout à cette porte qu'ils ont le droit de se tenir et de tendre
« la main ; car le maître de la maison, c'est Dieu, Dieu, de-
« vant qui le riche n'est pas plus que le pauvre. Et puisque
« nous allons demander au bon Dieu l'aumône de sa grâce
« et de son amour, donnons à ces mendiants, pour que
« Dieu daigne nous traiter comme nous les aurons traités

(1) Mme *Anaïs Ségalas*.

« nous-mêmes. Ne sont ils pas nos frères en Jésus-Christ ? « Quand la charité, mon enfant, a préparé notre âme à la « prière, les anges de Dieu viennent la cueillir sur nos lèvres « avant qu'elle soit entièrement prononcée, pour l'em- « porter aux pieds de son trône éternel. Apprends ici que « l'aumône est un sacrifice que l'on doit toujours faire au « vestibule du temple, et que la prière du riche n'est bien « entendue là haut que si elle y est accompagnée par les « remerciements et les louanges du pauvre. »

A ces paroles de sa mère, l'enfant du riche fait tomber les sous dans les mains qui lui sont tendues et la bénédiction bruyante des mendiants célèbre son entrée dans l'église en sanctifiant sa premiere aumône.

Maintenant c'est la nouveauté dans son plein qui se présente. Par tout ce que voit l'enfant, ses yeux sont éblouis, et d'un air interrogateur, ils fixent les yeux maternels en attendant la réponse désirée. Supposons-les un instant séparés de la foule, et par la pensée, écoutons les explications de la mère. « Moi, ta mère, je t'ai mis au monde dans « la chambre où tu reposes, la nuit à mes côtés, et où je « ne cesse de veiller sur ton sommeil. Mais c'est ici, c'est « dans cet espace grillé où tu vois une piscine, c'est dans « cette piscine même que le lendemaiu de ta naissance, tu « as reçu une nouvelle vie, la vie de l'âme, bien supérieure « à celle du corps. C'est ici que tu es devenu chrétien par « le baptême. Enfant du démon avant le baptême, aussitôt « après tu étais enfant de Dieu, comblé de sa grâce et de « son amour. L'Eglise, à cause de la naissance surnatu- « relle qu'elle t'a donnée, est réellement ta seconde mère ; « et tu lui dois encore plus de respect et de soumission « qu'à moi. Tu m'aimes bien, je le sais ; mais rappelle-toi « que si jamais, par impossible, tu devais renoncer à l'un « de ces deux amours, à celui de l'Eglise ou au mien, il te « faudrait me préférer l'Eglise, qui t'a engendré pour le « ciel, tandis que tu tiens de moi seulement la vie de la « terre. »

A ce discours, que toute mère chrétienne, vraiment soucieuse de la bonne éducation de son enfant, devrait plus ou moins explicitement lui tenir dès les premières

fois qu'elle le mène à l'église, il se fait dans son jeune esprit un jour tout nouveau, et comme un travail secret qui peut avoir pour son avenir dans l'ordre moral les plus sérieuses conséquences. Quelle doctrine inattendue pour lui ! Jusqu'à ce moment il n'avait eu des yeux que pour sa mère. Il la mettait au-dessus de tout. Il la trouvait la plus belle et la plus aimable ! Et c'est elle-même qui lui enseigne qu'il en a une autre, et que cette autre, il doit l'aimer davantage, et que ses avis doivent encore lui être plus chers. Il ne saisit pas bien; mais sa mère, *qui dit toujours vrai*, le lui apprend. Il le croit sur la foi de sa mère ; et l'amour de l'Eglise prend place ainsi dans les régions supérieures et encore inexplorées de son âme, tandis que l'amour maternel reste toujours autant expansif dans la partie sensible du cœur.

Cette priorité en faveur de l'Eglise est surtout l'œuvre de la mère et pour arriver à bien l'établir nous reconnaissons qu'elle doit être profondément chrétienne; qu'elle doit avoir à un degré très élevé la vertu de l'abnégation, en acceptant de ne venir qu'en seconde ligne dans l'amour de son enfant. Mais comme ceci est un peu transcendental, elle saura sans inquiétude maintenir un accord parfait entre les droits de l'Eglise et les siens, et, dès cette première visite, cimenter dans l'âme de son enfant, un amour indestructible pour la céleste épouse du Christ.

La même leçon sera donnée plus tard, mais comme elle est fondamentale pour l'enfant chrétien, personne mieux que la mère ne pourrait solidement la lui inculquer dans le bas âge. Il y a de ces paroles qui ne s'oublient pas, d'abord à cause de l'impression durable qu'elles produisent par elles-mêmes dans l'esprit, ensuite à cause de l'être qui les a prononcées. Un rapide retour sur notre passé ne suffirait-il pas pour nous convaincre que nous portons en nous la trace indélibile d'une ou plusieurs sentences tombées un jour de la bouche de nos mères, sentences qui ont plané sur notre vie comme une devise ou comme un phare mystérieux pour nous guider vers le port ? Les mères ont grâces d'état en cela. Il leur appartient de définir quelquefois d'un seul mot le caractère de leurs enfants,

et par ce mot de préciser sur bien des points quel sera leur avenir. Qu'elles ne perdent donc pas de vue la mission que la Providence leur a confiée, de nourrir constamment dans l'âme de leurs enfants un amour de préférence envers la mère mystique de leur seconde vie, se souvenant que sur un tel sujet, les discours d'une mère ont toujours une immense portée.

Dans une autre partie retirée de l'église, l'enfant aperçoit un meuble dont il ne sait pas le nom, mais que nous appellerons, nous qui le connaissons, un tribunal où les fidèles comparaissent tour-à-tour. Pourquoi ces allées et ces venues ? Pourquoi ces pauses solitaires, accompagnées parfois de gémissements, et d'où l'on ne se relève qu'en portant sur ses traits les marques du repentir et aussi celles du pardon ? La vue d'un confessionnal, et du va et vient qui se passe autour de lui, a toujours eu le privilège d'intriguer les enfants, et de captiver leur attention; et la mère, qui doit veiller partout à l'éducation du sien, ne manque pas de profiter de sa curiosité même pour faire entrer plus avant dans son esprit la foi des enseignements chrétiens. Ici, elle sera tout naturellement éloquente, de cette éloquence du cœur, qui prend la vérité sur le fait de notre propre vie. « Voilà une seconde piscine, mon fils, « où les grandes personnes viennent puiser la grâce « qu'elles ont eu le malheur de perdre par le péché. Quand « tu ne m'obéis pas, quand tu n'es pas sage, que tu « mériterais d'être puni, tu te jettes dans mes bras en me « demandant pardon, en me promettant de ne plus « m'attrister, et je te pardonne en levant toutes les péni- « tences. Eh bien ! les pécheurs se conduisent comme toi « à l'égard de Dieu. Ils l'ont offensé, en manquant à sa loi « sainte ; et pour se réconcilier avec lui, ils se proster- « nent aux pieds du prêtre qui les absout au nom de Dieu « dont il est le ministre. Retiens cette leçon que tu « comprendras mieux plus tard ; le pécheur ne peut « recouvrer l'amitié de Dieu, quand il l'a perdue, que par « l'absolution sacramentelle du prêtre qui est son repré- « sentant ici-bas. »

C'est la doctrine chrétienne enseignée sur place, et l'on

peut être certain qu'elle ne sera pas oubliée. Heureux l'enfant qui la recevra ainsi de la bouche de celle qui *pour lui ne se trompe jamais.*

Mais *dès les premiers pas qu'elle lui fera* faire à l'église, la mère chrétienne ne s'arrêtera point dans le bas de l'enceinte avec son enfant. Il convient que celui-ci puisse à la première fois en concevoir une idée complète, bien que confuse peut-être encore. J'expliquerai ma pensée par ce qui m'arriva quand je voulus visiter *Saint-Pierre de Rome*, ce chef-d'œuvre, qui semble toujours offrir quelque chose de nouveau aux yeux de l'observateur. Mon guide, religieux belge, savant et très entendu dans la matière, me dit ces paroles pleines de sens pratique :

« Nous allons à Saint-Pierre, et dans l'espace d'une « heure, je vous aurai montré tout ce monument. En une « fois, vous aurez tout vu, mais vous ne connaîtrez pas « Saint-Pierre. Revenez-y souvent et tout seul ; et sur mes « indications générales, étudiez longuement chaque chose « en particulier ! »

Durant quatre mois et deux ou trois jours par semaine, j'y demeurai en contemplation plusieurs heures, et si je dus quitter la ville éternelle avec le regret de n'avoir pas encore épuisé *mon Saint-Pierre,* j'emportai au moins une notion suffisante pour pouvoir affirmer qu'en fait d'art il n'existe rien de plus achevé dans l'univers.

Or, c'est un effet semblable que sous la direction de la mère chrétienne devrait produire dans l'âme de son enfant la visite de l'église qu'elle soit ou non monumentale. Car, dans toute église, petite ou grande, il y a des choses à remarquer, qui sont à peu près partout les mêmes et qui en font cependant un édifice à part et lui impriment un air de surnaturel qui ne se trouve pas pour nous aussi bien ailleurs, quand c'est surtout l'église de notre baptême. Ce surnaturel qui en impose tant, cet atmosphère unique qui n'est pas de ce monde, ce sentiment du divin dont on y est pénétré malgré soi, tout cela doit être exposé à l'enfant et mis à la portée de son intelligence dans des termes faciles à saisir tels que sa seule mère peut savoir en employer avec lui.

Grâce surtout à cette sage direction maternelle, l'église peut bientôt devenir un livre ouvert sous les yeux de l'enfant, qui commence à y découvrir les symboles les plus délicieux et les plus variés. Voyez : tout a le don de l'intéresser et de l'émouvoir ! Son attention se porte-t-elle maintenant sur la lampe dorée qui brûle et se balance devant l'autel du Seigneur ! Dans la petite lumière il se figurera l'œil même de Dieu, qui de ce fond relativement obscur voit se remuer les lèvres du petit enfant et compte tous les mouvements de son cœur, lorsqu'il prie. Ou bien ce point de lumière qui tremblotte à la moindre brise venant du dehors, c'est l'âme, comme si souvent le lui a dit sa mère, se consumant d'amour divin, et consacrant un à un à cet amour tous les instants de sa vie.

« Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu ! !

Et jamais, jamais tu n'oublies
De diriger vers lui mon cœur,
Pas plus que ces lampes remplies
De flotter devant le Seigneur ! » (1)

Ne lui a-t-on pas appris encore que dans le tabernacle, toujours si bien fermé, réside jour et nuit le Dieu des chrétiens, ce Fils éternel du Père éternel, et enfant de Marie dans le temps, qui après avoir donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut des hommes, a voulu continuer à vivre parmi nous dans le sacrement, en s'y couvrant de voiles impénétrables, afin de ne pas nous effrayer par l'éclat de son adorable majesté ? Et les mains jointes, les yeux baissés, l'enfant adore, et pareil aux anges ses frères, agenouillés à droite et à gauche, sur les gradins de l'autel, il murmure l'hymne de l'éternelle louange que sa mère lui a enseignée : *Saint, saint, saint, le Dieu des armées.*

Dans cette maison du bon Dieu, ordinairement si vieille

(1) Larmartine, *Harmonies.*

et toujours si imposante pour lui, l'enfant, peut-être plus que tout autre, se sent vivre en plein mysticisme. D'après les dispositions de son âme ingénue, les statues de bois ou de pierre semblent pleurer ou lui sourire ; elles l'épouvantent ou elles le comblent de joie ; mais c'est avec le surnaturel qu'il se tient constamment en relation. Si, pour notre compte, nous ne pouvons pas ici entrer dans tous les détails, les mères qui voudraient les faire parler sur ce qu'ils ont vu et éprouvé à l'église, s'apercevraient facilement qu'une révolution s'est opérée dans l'ame de leurs enfants, et qu'elles pourraient en quelque sorte y toucher du doigt la marche progressive des lumières de la foi à partir de ce moment.

L'église est le *chez soi* de tout le monde. Et quand, pour la première fois l'enfant y est conduit par sa mère, une autre chose vient le frapper, et lui fait une impression qu'il ne sait ni définir ni traduire, mais qui reste en lui comme une lueur cachée de l'ordre divin. Il a pu la voir sa mère bien aimée, peut-être alors habillée très simplement, se mettre pourtant à genoux à côté d'une chatelaine toute ruisselante d'or et de pierreries, couverte des dentelles les plus riches ! Il a pu voir son père, travailleur peut-être aux mains calleuses, prier lui aussi au milieu des hommes les plus marquants par l'éclat de leur fortune ou de leur position sociale. Et enfin la bénédiction du ministre des autels s'est étendue également à toutes les classes ; sa parole s'est adressée à tous sans distinction. Et lorsque le pain eucharistique a dû être distribué, l'enfant a vu tous les fidèles qui l'ont voulu, après s'y être dûment préparés, les nobles et les bourgeois, les riches et les pauvres, le seigneur et son paysan se présenter à la même sainte table et y recevoir chacun une hostie de même petite dimension.

Oui, à ce ravissant spectacle, de l'égalité de tous les hommes dans la maison de Dieu, qu'ils appartiennent aux plus hauts ou aux plus bas degrés de l'échelle sociale, il s'opère chez les plus jeunes enfants un sentiment de justice, qui peut réprimer ici les timidités de la honte et refouler ailleurs les vains mouvements de l'orgueil. De ce

que leurs parents ont prié tous ensemble sur les dalles de la même église, les enfants se jugent unis par des liens communs de fraternité qui, sans en faire des camarades, entretiennent entre eux les marques d'un respect mutuel et d'une considération relative. C'est déjà une anticipation de cette vie uniforme du ciel, où l'enfant chrétien, sous la sage direction de sa mère, au foyer domestique, a si souvent élevé les yeux! C'est la parfaite égalité établie par Dieu entre tous les élus, qu'il rend participants de sa gloire et de son bonheur, sans tenir aucun compte des distinctions individuelles, pour s'attacher uniquement à la substance humaine et récompenser les personnes selon les mérites acquis. Assurément de telles émotions se succèdent dans ces jeunes âmes sans qu'elles puissent bien les définir ; mais c'est toujours une semence destinée à porter ses fruits et que les parents ne doivent pas négliger!

Il ne sait pas bien pourquoi, mais dès qu'il y fait sa première entrée, l'enfant aime l'église ; et de deux réunions, l'une mondaine dans une salle le plus somptueusement ornée ; l'autre religieuse et à l'église, celle-ci serait-elle la plus pauvre du monde, l'enfant, s'il a la liberté du choix, choisira l'église, parce qu'il s'y trouve plus à l'aise, qu'il s'y passe des choses qui vont mieux à son âge, et sont plus conformes aux naïves images qui hantent déjà son esprit.

La célébration des saints mystères, malgré la majesté qui l'accompagne, a toujours une teinte de simplicité et de jeunesse qui ne déconcerte pas l'enfant, ainsi que pourraient le faire les manifestations bruyantes de beaucoup d'autres assemblées. On y respire si bien ce doux parfum de candeur que répandent partout après elles les communications intimes avec la divinité! Il a été dit à l'enfant que Dieu est notre Père. Si Dieu est un père, pense-t-il avec raison, il est abordable, et les rapports entre lui et les hommes doivent être faciles. Dans sa grandeur, il doit se baisser pour que les petits enfants puissent recueillir les conseils et les bénédictions de sa bouche, comme mon père qui est si grand, pense encore le jeune enfant, s'incline pour me baiser au front et m'enlever dans ses bras.

En écrivant ce chapitre, chacun pourra le comprendre, nous avons voulu simplement tracer une voie; dire aux parents, à la mère chrétienne surtout, qu'ils ont une belle mission à remplir en conduisant eux-mêmes leurs enfants à l'église. Pour les explications, dont nous avons vaguement entrouvert le programme devant leurs yeux, nul ne pourrait les remplacer ni faire aussi bien. Il y a là des nuances qu'eux seuls ont plus spécialement le don de saisir, et d'exposer avec la clarté et le ton qui leur conviennent. C'est un de leurs devoirs et ce devrait être leur préoccupation incessante.

Voici donc un fait bien acquis, pourvu qu'aucune main criminelle n'y vienne mettre obstacle : c'est que l'attrait de l'église l'emportera toujours dans le cœur de l'enfant. Laissez-le à ces bons penchants, tels qu'a dû les former l'éducation première de la famille : il regardera le clocher comme un point central vers lequel gravitera son âme, et le nom de l'église fera le sujet préféré de ses rêves et de ses discours. Bien plus, il renouvellera avec une sorte de passion et d'entraînement tout ce qu'il a vu faire à l'église, et les cérémonies sacrées, répétées par lui, deviendront, sous le toit paternel, la source la plus commune de ses plaisirs innocents. Que nul ne le trouble alors; car les anges du bon Dieu se plaisent à le servir comme les acolytes servent le prêtre au saint autel.

Au moment de terminer ce chapitre, nous voudrions pouvoir soutenir que la visite à l'église dont nous venons de parler, ne serait pas complète si elle n'était pas suivie d'une autre au champ des morts. Eloigné ou attenant, le cimetière fait partie morale ou intégrante de l'église. Les fidèles défunts qui y reposent ne continuent-ils pas pour la plupart à former le corps mystique de l'épouse du Christ? Ses prières les plus ferventes, ne les adresse-t-elle pas au ciel en faveur de ses enfants endormis et qui rêvent toujours de la résurrection dernière?

La mère chrétienne doit diriger de bonne heure l'attention de son enfant de ce côté, d'autant plus que sa propre nature ne s'y porterait pas toujours, comme le remarque si justement un auteur qu'on est sûr de rencontrer chaque

fois qu'il s'agit de peindre les sentiments les plus délicats de l'âme humaine.

« Un oubli trop commun, parmi les enfants, c'est l'oubli
« des morts. Il en est qui jouent sur les tombes du cime-
« tière comme sur les pelouses de la colline. Il en est qu
« comblés de caresses et de toute la sollicitude que la
« tendresse invente, ont oublié leur mère au lendemain
« de la cérémonie funèbre ! Mais nous ne voulons pas
« blâmer les petits, lorsque les grands eux-mêmes aban-
« donnent trop souvent le culte des souvenirs. Nous par-
« donnons à ces enfants le défaut qui nous afflige, et qu'i
« faut attribuer à leur légèreté, non à leur ingratitude. » (1

Ce défaut déplorable, disparaitrait bien vite, ce nous semble, si on prenait la peine d'inspirer aux enfants le même respect pour l'*église silencieuse et endormie* du cimetière que *pour l'autre église* bruyante et animée par la prière des vivants. »

(1) Le chanoine Galais, *Joseph Vigouroux.*

CHAPITRE IV

Le catéchisme et l'école.

L'époque peut-être la plus critique de la vie humaine est celle de l'éclosion de la pensée chez l'enfant, parce que, pour lui, l'avenir peut dépendre de ses premiers sentiments accompagnés de réflexion. Il s'établit alors au fond de son esprit des axiomes invincibles qui formeront la base de ses raisonnements et auxquels une sorte d'instinct le ramènera toujours. C'est ce que nous appellerions le tempérament de sa pensée, l'atmosphère spéciale qui se répandra plus tard sur toutes ses évolutions en leur imprimant une note parfaitement connaissable pour tout observateur sérieux.

Cette époque est aussi celle des grandes responsabilités du père et de la mère. Il leur incombe de par les droits de la nature et de la religion de présider aux premiers essors d'une pensée qui commence à se faire écho à elle-même, qui se répond, et qui a la tendance innée de se croire maîtresse absolue de son vol, mais qui serait sans cesse exposée à des écarts irréparables, si une autorité prudente et amie ne venait diriger ses élans, par lesquels la liberté se réclame d'un champ sans limites au point de vue moral.

Mais la grâce du baptême est là encore dans toute son intégrité. Sans doute, chez l'enfant, les défauts déjà peuvent être nombreux. Ils peuvent même avoir causé de très graves inquiétudes pour sa future position dans le monde ; et, comme nous l'avons remarqué dans un chapitre précédent, le père et la mère n'ont probablement pas attendu cette heure pour s'en attrister. Cependant, si les défauts sont malheureusement enracinés dans la nature, ils n'ont pas encore atteint la vie propre de l'âme, cette vie qui a sa source en Dieu, et que n'a pas flétrie *la faute morale*, fruit gâté d'une volonté perverse. Jusqu'ici la grande loi de la responsabilité n'a pas été connue de l'enfant; mais cette

loi, la raison, qui la développera par éclairs progressifs, va se charger de la promulguer dans sa conscience. Il n'y a donc plus aucun temps à perdre. Maintenant, il est nécessaire, sous peine de mort pour l'âme, que la grâce du baptême s'y fasse active, à l'encontre de ces premières années de l'enfance, durant lesquelles la raison étant endormie, la grâce se trouvait également condamnée au repos.

Le baptême a été reçu à l'église. C'est à l'église aussi que doit avoir lieu la première diffusion active de sa vertu. Non pas que cette œuvre ne puisse être accomplie par d'autres que par le ministre ordinaire des sacrements. Mais, comme il entre dans sa profession spéciale, hors le cas de nécessité, de donner le baptême, il semble que le soin officiel d'instruire les enfants sur la religion revienne également au prêtre d'une manière plus directe. C'est tellement vrai, que si l'enfant reçoit ailleurs une instruction religieuse, le prêtre aura toujours le droit de contrôle, et qu'à lui seul il appartiendra de décider si elle est ou non suffisante pour faire un pas de plus dans la pratique de la vie chrétienne.

L'enfant, d'ailleurs, a besoin d'un maître qui lui en impose sans le terroriser. Et si par une pression criminelle, on n'a pas faussé ses idées natives sur le caractère sacerdotal, il verra clairement dans le prêtre le représentant de Dieu, au point que lorsqu'il l'écoutera, à l'église surtout, il croira entendre la voix de Dieu lui-même. Avec la vivacité de son imagination, il se persuadera facilement que la voix du prêtre retentissant sous les voûtes du temple sacré est la prolongation d'une parole qui chaque fois tombe du ciel. Ne troublez pas, en le détournant, le cours naturel de ses idées. L'enfant, laissé à lui-même, attribuera toujours au prêtre qui l'instruit, des communications intimes avec la divinité ; et s'il lui arrive de répéter au dehors une de ses leçons, volontiers il emploiera ces paroles avec une conviction absolue : *Cela est vrai, parce que M. le curé l'a dit*, voulant signifier par là que le prêtre, qui tient la place de Dieu, ne se trompe pas, et qu'il ne peut pas se tromper.

En général, tout maître doit être implicitement revêtu

d'infaillibilité, au moins par son disciple. Car si ce dernier peut s'arroger le droit de discuter pour admettre ou rejeter l'enseignement qu'il écoute, c'en est fait même de son instruction : ou il perdra son temps dans la critique, ou il ne sera jamais sûr de rien. Le *Magister dixit* est certainement une règle bien rigoureuse, et qu'aujourd'hui surtout on juge tyrannique et inhumaine pour l'intelligence, qu'elle semble dépouiller de toute initiative. Sans elle, cependant, il n'est pas possible d'avancer avec méthode et sûreté dans l'acquisition de n'importe quelle science. Il n'est pas, au surplus, inutile de remarquer dès à présent que ceux-là mêmes qui condamnent le principe d'autorité absolue avec le plus d'acrimonie, en font maintes fois à l'égard des enfants une application pleinement arbitraire.

Mais lorsqu'il s'agit de la science religieuse, de la science de Dieu, de l'âme et de l'éternité, il est de la plus haute importance que l'enfant ne puisse pas douter de la véracité des leçons qu'il reçoit. Or, les enseignements donnés au catéchisme ont un caractère d'universalité qui les approprie à tous les âges, à tous les états, à toutes les aspirations de la vie humaine. Le catéchisme ou la doctrine condensée de l'Eglise, c'est le code même de tous les chrétiens, code indispensable, sans la connaissance duquel les pratiques de la foi deviennent *inintelligentes*, et par suite souvent nulles pour la marche des âmes dans la vertu. Ce travail d'ensemble, l'esprit de l'enfant ne peut pas le faire encore. Mais dès son entrée dans la vie morale, réglée par la conscience, il demande à être guidé par une main entièrement sûre, et, encore une fois, cette assurance il la trouve à l'église, sous la direction du prêtre.

Nouveau trait de garantie pour la confiance de l'enfant. Le prêtre qui l'instruit remplit son devoir, c'est vrai; mais il n'en retire réellement aucun bénéfice personnel. Il n'attend ni salaire ni récompense. Ce qu'il enseigne ne lui profite pas; et, s'il s'acquitte d'un devoir, c'est toujours un devoir de dévouement. De plus, il s'en acquitte avec amour, sans aucune rigueur systématique, et, quand le disciple se sent aimé du maître, son intelligence, comme par enchantement, s'ouvre à la vérité. Aussi, le catéchisme peut très-

bien devenir l'aliment naturel d'un esprit d'enfant qui s'y sent vivre avec un paisible bonheur. C'est le but que doivent d'abord se proposer les parents et les catéchistes eux-mêmes. Il est si facile de croire ce que l'on aime, et il n'y a pas de science plus agréable pour l'enfant que celle du catéchisme, si on sait bien lui en inspirer le goût et le lui rendre intéressant.

Mais le catéchisme répond-il suffisamment aux questions qui se pressent dans l'âme de l'enfant, dès le premier réveil de sa raison? Nous parlons, cela se devine, de l'enfant chrétien, qui de bonne heure a entendu prononcer, sans toujours les comprendre, les noms de Dieu, de Jésus-Christ, de l'âme, de la vie future, de ses récompenses et de ses châtiments. Il se souvient de les avoir perçus comme dans un rêve ; et maintenant qu'il se sent vivre d'une vie personnelle et consciente, il est naturel qu'il veuille savoir si la réalité sera conforme à ses premières visions.

Il peut donc se dire désormais à lui-même dans une pensée complètement réflexe et raisonnée : « Oui, c'est vrai, je viens de Dieu. Je tiens sans doute l'existence de mon père et de ma mère ; mais d'autres la leur avaient donnée, et ces autres la tenaient d'autres encore, et ainsi toujours, jusqu'à ce que je remonte à une source commune de la vie, que l'on appelle Dieu, et qui la possède dans sa plénitude sans la devoir à personne. Comme il est grand et riche et infini cet Être de qui émanent tous les êtres de la création !!... Dieu n'est pas un corps. Tout corps est périssable et Dieu est immortel. Il est esprit ; mais ce n'est pas un esprit comme le mien. Je ne comprends pas tout ce que je veux ; et quand je pense trop longtemps et avec trop d'application, mon cerveau se fatigue. Dieu voit tout, comprend tout, sans avoir besoin de réflexion, jusqu'à nos pensées les plus secrètes.

Arrivé à ce point de sa théodicée, et si peu qu'il veuille se recueillir, l'enfant pourrait être saisi d'épouvante sous le regard divin qui le poursuit dans tous les lieux, qui l'accompagne dans le sanctuaire du cœur, qui pénètre ses sentiments les plus cachés, connaît tous ses actes de légèreté et de dissipation propres au jeune âge, les connaît tous dans

le détail et peut l'en punir; ces faits que tant de fois il rougirait de dévoiler même à sa mère, à laquelle pourtant il a le besoin inné de tout dire... Oui, Dieu, sans qu'il les lui dise, les voit tous! Le voyez-vous alors, ce tout craintif enfant! Dès les premières leçons du catéchisme, il rencontrerait pour sa conscience à peine en fonction des terreurs insurmontables, si la direction prudente du prêtre n'était là pour les calmer, en lui enseignant que ce regard divin, même dans sa sévérité, est toujours guidé par l'amour et une bienveillance infinie.

Ainsi conduit, certain désormais de trouver partout la bonté de Dieu, l'enfant parcourra avec une joie tranquille les diverses étapes de la doctrine chrétienne. La création de l'univers, la vie intime de Dieu dans sa Trinité de personnes; le péché originel par la désobéissance de nos premiers parents, l'attente du Rédempteur depuis le commencement du monde, la vie sublime dans sa simplicité de ce Jésus-Christ fils de Dieu et de l'homme, Dieu et homme tout ensemble; ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, ses sacrements, sa présence réelle et permanente dans l'Eucharistie, tenant toujours ainsi ouverte sur l'Eglise et sur les âmes la source inépuisable de ses grâces et de son amour; la pénitence lavant les souillures du péché et peuplant le ciel par les élus du repentir; ce ciel, qui est le comble de tous les bonheurs réunis, devenant le terme et le couronnement glorieux de toutes les existences humaines qui se seront consacrées avec bonne volonté au culte de Dieu et de son Christ; l'enfer éternel comme châtiment nécessaire pour ceux qui n'auront pas voulu écouter les tendres appels de la miséricorde divine. Ces vérités, qui embrassent dans leur ensemble toute la vie humaine du berceau à la tombe et au-delà, se présentent à l'esprit de l'enfant dans l'ordre logique le plus parfait et le plus délicieux. C'est l'harmonie la plus variée entre la terre et le ciel, entre l'homme et la divinité. Toute science pâlit à côté de celle-là, ou sans celle-là n'est rien. Elle n'est qu'une fumée que le vent emporte, et qui ne laisse à l'esprit humain, si elle est seule, rien de fondé et de solide. Nous en verrons plus tard les preuves.

Mais en même temps qu'il va à l'église prendre sa leçon religieuse, l'enfant doit s'asseoir aussi sur les bancs de l'école. Par suite, deux enseignements lui sont à peu près toujours donnés à la fois. Dans les siècles passés, l'enseignement de l'école n'était que le prolongement de celui de l'Eglise. L'idée fondamentale de part et d'autre était toujours la même. Sous une couleur à peine distincte, le Christ régnait à l'école comme à l'église. C'étaient deux sœurs étroitement unies, ou plutôt deux mères qui s'entr'aidaient mutuellement pour viser et atteindre un but unique, à savoir l'éducation de l'intelligence de l'homme chrétien.

Qu'il y ait l'école en plus de l'église, que l'État soit chargé comme aujourd'hui, de pourvoir lui-même aux frais de l'instruction publique, personne ne pourrait guère trouver à redire, je pense. Mais que l'école et l'église, à côté le plus souvent l'une de l'autre, vivent comme étrangères, n'est-ce pas un contre-sens, une anomalie, une folie même, qui pourrait préparer les ruines sous lesquelles s'effondrerait la patrie, si l'on ne s'arrêtait à temps dans cette marche périlleuse?

Nous accordons pourtant sans peine que l'État ne puisse pas se désintéresser de l'enseignement, et que : « lorsqu'il « sait se contenir dans les bornes de la décence et de « l'honnêteté, l'enseignement contribue puissamment à la « grandeur et à la prospérité publiques ; le commerce, « l'industrie, les arts peuvent en recevoir un merveilleux « élan, la civilisation en retirer une de ses plus belles « gloires. L'on comprend que dans ces conditions ce n'est « pas seulement le droit de l'État, c'est encore son rigou- « reux devoir de protéger l'enseignement, de l'honorer, et « au moyen de ses encouragements, et même des fonds « du Trésor, d'en promouvoir et d'en protéger les utiles « progrès (1). »

Mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que la question de l'enseignement fut maintes fois une cause de graves dissensions entre l'Église et l'État. Le

(1) Mgr Dabert, *Sur l'Éducation*. 1873.

pouvoir civil, et c'est peut-être en lui une tendance naturelle et irrésistible, accepte difficilement de ne pas avoir le monopole des idées par l'instruction. Maître absolu à l'extérieur de gouverner les citoyens d'après les lois établies, il peut souffrir de ne pas exercer le même empire au point de vue religieux ; et s'il renonce à régner sur les âmes en leur imposant un culte de sa création, parce que ce serait entrer, chose impossible, dans l'ordre surnaturel et dans l'inspiration divine, il voudrait au moins s'attribuer la haute direction de l'esprit pour les investigations scientifiques. Et ne constaterions-nous pas, l'histoire en main, que plus les gouvernements, à toutes les époques, se sont éloignés de Dieu, plus ils se sont sentis pressés du besoin de règlementer les intelligences, de se les assujettir par un programme à eux, et de les identifier avec leur propre athéisme ? L'Église, qui reçoit immédiatement ses lumières du ciel, s'appuyant dès lors sur son droit de primauté intellectuelle, s'est toujours grandement émue de ces tendances secrètes des états, et a résisté avec énergie à tous les empiètements du dehors.

Pourrait-on l'en blâmer ? Elle est la gardienne des vérités, surtout des vérités qui sauvent les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, son divin fondateur ; et elle a reçu de lui la sainte mission de les conduire, à travers l'océan du monde, jusqu'au port de l'éternité bienheureuse. Or, l'Eglise sait, et au besoin la simple raison le dirait assez, elle sait qu'il existe une parfaite harmonie entre toutes les facultés de l'âme humaine, et que si l'une de ces facultés maîtresses, comme est en première ligne l'intelligence, vient à être détournée de sa voie et de ses fonctions naturelles, tout l'édifice spirituel des vertus menace ruine.

Aussi Pie IX, dans sa lettre apostolique du 14 juillet 1864, a dit ces paroles qui méritent bien d'être recueillies par nous : « L'enseignement, qui ne s'occupe que de la « science des choses naturelles et des fins de la société « terrestre, et qui s'éloigne des vérités révélées de Dieu, « tombe inévitablement sous le joug de l'esprit d'erreur et « de mensonge ; et l'éducation, qui prétend former, sans

« le secours de la doctrine et de la morale chrétiennes,
« l'âme tendre des jeunes gens et leur cœur, qui reçoit
« comme la cire les empreintes du vice, engendre inévita-
« blement une race, qui, livrée à ses passions dégradantes
« et à l'orgueil de sa raison, causera aux familles et à
« l'État les plus grandes calamités. »

Nous le croyons sans peine. L'enseignement, qui n'aurait en rien la religion pour base, ne serait ni solide ni surtout complet. Car, qu'il le veuille ou non, l'homme naît religieux ; et refuser ou empêcher systématiquement qu'il soit donné d'une manière ou de l'autre quelque satisfaction à ce besoin inné qui l'élève et le pousse à remonter vers la source divine de son être, dès que sa raison se met en exercice, ce serait ni plus ni moins un crime de la part de ceux qui doivent veiller à sa première instruction.

Et l'Etat, chez nous, a décrété de ne plus s'occuper par lui-même de l'instruction religieuse de l'enfant, mais seulement de son instruction civique et intellectuelle, en abandonnant la première aux soins de l'Eglise. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Nous répondons sans hésiter que c'est le plus grand mal des temps modernes ; que si la religion était périssable, elle en périrait certainement chez nous ; mais qu'en tout cas la société n'y gagne rien, et que si ce système néfaste de la *neutralité* persiste encore un peu ce sera bientôt l'anarchie universelle, à moins qu'on ne rapporte la loi si bien dénommée *loi scélérate*. N'est-ce pas là, pour le dire en passant, la nécessité extrême que semblent redouter déjà les propagateurs officiels du fameux article 7, ou de la doctrine de l'Ecole sans Dieu ? Écoutons quelques instants l'*Estafette* dans son numéro du 12 juin 1895. Nous voudrions voir, dans ses aveux, disons-le tout d'abord, un *meâ culpâ* sincère et non un accès de dépit. Mais c'est une constatation bonne quand même à recueillir pour démontrer que le peuple français pourrait bien finir par se lasser d'un système contraire à son tempérament naturel, qu'on a droit de définir un tempérament essentiellement chrétien malgré ses défaillances.

Le système de l'obligation et de la gratuité de l'enseignement primaire laïque « n'était point seulement, dit

« donc l'*Estafette*, le développement et la mise en valeur « du talent et du génie naissants dans les couches pro- « fondes de la démocratie, assurées désormais, c'était « aussi un avantage au moins aussi appréciable : le vaga- « bondage de l'enfance supprimé à sa base, le rappel à « leur devoir des familles indifférentes du sort de leurs « enfants, l'éducation et l'instruction primaire distribuées « également à tous.....

« Il convient de dire aujourd'hui hautement que rien de « cela ne s'est encore suffisamment réalisé pour que le « parti républicain puisse se glorifier entièrement de son « œuvre.....

« Il semble que le rôle des maîtres soit fini, une fois « qu'ils ont fait leur classe, distribué les leçons à appren- « dre le lendemain. Qu'après cela les rapports des enfants « entre eux soient grossiers, violents ou même cruels, « que les cours des récréations entendent les propos les « plus malsonnants, les termes de l'argot le plus choisi, il « semble trop souvent qu'on ait à tâche de ne pas s'en « préoccuper.....

« Étonnez-vous après cela que nombre de familles, « même d'ouvriers, ayant le souci de la bonne tenue de « leurs enfants, ne tiennent que médiocrement à les con- « fier à des écoles où leur éducation leur paraît insuffi- « samment protégée ! !...

« Il est temps de réagir. Il convient de songer que si « les choses devaient se continuer de la sorte,..... il pour- « rait se produire contre l'œuvre de la réforme scolaire, « le cléricalisme aidant, un mouvement d'opposition vio- « lente d'autant plus difficile à vaincre qu'il aurait quelque « apparence de raison..... »

Le *Monde*, qui consigne cet *énorme aveu*, comme il l'appelle, ajoute : « Ainsi périssent, ainsi doivent toujours « périr les espérances de progrès fondées sur des prin- « cipes destructeurs qui ne sauraient engendrer que la « décadence. »

Nous aussi nous nous attachons fortement à cet espoir. Nous croyons que la chose ne tiendra pas indéfiniment.

Et n'aurions-nous pas déjà le droit de nous réjouir en

voyant jusque dans le haut personnel de l'enseignement scolaire des hommes tels que M. Félix Pécaut, inspecteur général, reconnaître que cet enseignement *manque d'un principe central d'inspiration et que ce principe ne peut être qu'un principe religieux*? Un jeune avocat, M. Jacques Bouzon, ne soutient-il pas de son côté et presque en même temps, dans l'*Art et la Vie*, que l'école publique organisée par nos récentes lois, est dépourvue de vie et d'inspiration morale *parce qu'elle n'a point d'âme* ?

Il nous serait aisé de produire un grand nombre de citations dans ce sens, et de prouver avec leur aide, qu'il y a parmi les savants, comme une poussée de réaction qui les ramène vers l'idée religieuse pour en faire de nouveau la base de l'éducation enfantine. Mais cette idée religieuse, comment la comprennent-ils, comment surtout veulent-ils la présenter afin qu'elle redevienne, ce qu'elle n'est plus, *l'âme de l'école, comme ils disent?*

« Le jour est loin, s'écrie en particulier, M. Félix Pécaut « le jour est loin (s'il doit jamais venir) où la France, sous « les auspices de la libre pensée, et non plus de l'autorité « dogmatique, retrouvera le sens et la saveur de l'antique « tradition chrétienne, depuis longtemps et de plus en plus « oubliée. Aujourd'hui l'idée religieuse, la simple idée de « Dieu, sans être proscrite aucunement, occupe dans les « mœurs scolaires la même place que dans les program- « mes, et dans les programmes la même place que dans « l'âme française ; elle couronne l'enseignement de la « morale; elle le complète; elle s'y ajoute ; elle ne le pénè- « tre pas ! »

Cela est clair. Là où l'idée religieuse se montre encore, et c'est rare, sur le seuil de l'école française, *elle n'y pénètre pas*. Je le crois bien; on veut qu'elle s'y présente sous les auspices éphémères de la libre pensée et non sous ceux du dogme établi. Une idée religieuse sans dogme, sans croyance religieuse, qu'est-elle donc ? Que peut-elle être ? Et quelle âme peut-elle donner à l'école ?

« L'âme de l'école, écrit M. George Fonsegrive, doit être « à la fois supérieure aux âmes individuelles, une, forte,

« pure, sainte, réalisant dans son essence l'idée complète « de la perfection et de la vertu ; une telle âme ne saurait « se rencontrer dans aucun objet terrestre, si noble soit-il. « L'âme de l'école est d'ordre divin, et, si dur que ce nom « soit à prononcer pour certaines bouches, elle s'appelle « la Religion. Cette religion peut demeurer à l'école « rationnelle et purement naturelle; l'école peut demeu- « rer distincte du temple; mais il faut que le passage qui « mène de l'école au temple ne soit pas muré, afin que si « quelques-uns peuvent hésiter à pénétrer sous les voûtes « mystérieuses du sanctuaire, les autres puissent aussi « venir y chercher la force qui leur manque, et avec un « surcroit de lumière un complément de vitalité !! »

Mais en attendant le programme est là ; et d'après les règles existantes il ne devra jamais être parlé à l'école pour les y faire entrer comme parties de l'enseignement officiel, ni de Dieu, ni de l'âme, ni de la conscience, ni de l'Eglise, ni des sacrements, ni de la vie future, l'école n'ayant pas pour mission de former des *chrétiens*, mais simplement des *citoyens*. Or, à ce silence absolu du maître sur des sujets si palpitants et si universels, à ce silence, s'il peut toujours avoir lieu, avons-nous un remède réel, ou au moins un heureux palliatif à opposer? N'y a-t-il pas un moyen très efficace pour atténuer si non enrayer tout à fait la funeste influence que, dans la pensée des auteurs de la *neutralité*, un tel silence est destiné à produire sur l'âme des enfants? Que les parents chrétiens les aident un peu ; et le mal venant de *l'abstention* du maître sera à son tour *neutralisé* ou considérablement affaibli. Voici la méthode à suivre pour cela.

Que doit apprendre l'enfant à l'école? D'abord à lire et à écrire. Mais c'est là un travail plus mécanique qu'intelligent, et nous n'avons pas à nous y arrêter. Après cette initiation et ces préliminaires indispensables, l'enfant apprend tantôt à compter, tantôt à exprimer un jugement logique et une pensée par l'application des règles grammaticales. Ici, à l'aide de la géographie, il embrasse le monde dans toutes ses latitudes ; il en étudie les divers climats, voire même le génie de ses habitants, selon la

place qu'ils y occupent. Là, par l'histoire, il promène son esprit de siècle en siècle, et y lit les événements remarquables qui ont signalé la vie des peuples. C'est, si l'on veut bien, tout l'enseignement scolaire à sa base et à son sommet. Sous n'importe quelle forme, tout cela s'y trouve, mais il ne s'y trouve guère que cela.

Or, ne troublez pas l'enfant, en lui soufflant des idées hors de propos. Ne contrariez pas, en le détournant, le cours habituel de sa pensée interne. A toutes ces choses que vous lui enseignez, il peut parfaitement rapporter les leçons de son catéchisme, et par son catéchisme deviner tout ce que votre nouvelle profession de foi *vous défend* de lui expliquer en termes précis et formels. Lui enseignez-vous les éléments du calcul ? Il verra, sous vos démonstrations, l'unité se décimer, se multiplier ou se fractionner en des nombres infinis. Mais aussitôt il se souviendra d'une unité incomparable, qui ne se multiplie ni ne se fractionne, unité de laquelle dépendent toutes les autres, et qui ne dépend d'aucune. Cette unité indivisible, c'est Dieu même. Et alors résonne dans l'esprit de l'enfant comme une harmonie des cieux cette affirmation de son catéchisme : *il n'y a qu'un Dieu et il ne peut y en avoir plusieurs.*

Le maître enseigne à l'enfant à joindre des mots pour en former une phrase qui exprimera une ou plusieurs pensées. Ceci demande de la tension d'esprit et un certain travail. C'est comme un monde nouveau qui s'ouvre devant les yeux de son intelligence. Il parlait jusqu'ici, mais sans se rendre bien compte des termes employés et de leur valeur logique. Si peu qu'on le fasse réfléchir à la beauté de sa pensée mise ainsi en action, l'enfant pourra d'abord s'admirer lui-même ; mais avant qu'il se produise dans son cœur un sentiment de complaisance, il se rappellera très à-propos qu'il est l'image de Dieu, et qu'en Dieu il existe une parole éternelle, qui se nomme son Verbe, image consubstantielle du Père, ce Fils par la vertu duquel tout a été créé dès le commencement, et qui, dans la suite des siècles, est descendu sur la terre, en se faisant homme, pour opérer le salut du genre humain.

Ainsi, en pourrait-il être pour toutes les branches de l'instruction donnée à l'école. Dieu se trouve dans toutes et dans chacune d'une manière à peine voilée pour l'esprit de l'enfant, qui ayant retenu les leçons de son catéchisme, doit le voir présent partout, soutenant les mondes par la seule puissance de son doigt, et distribuant à tous les êtres, que sa main a formés, les éléments nécessaires à leur subsistance. La géographie lui montre Dieu à tous les points du ciel et de la terre, dirigeant la marche du soleil et des astres, et selon les latitudes, faisant vivre sur la surface du globe les espèces infinies, mais bien distinctes entre elles, des plantes et des animaux.

Oui, *Dieu est partout, au ciel, sur la terre, en tous lieux*. Il est dès lors aussi à la base et au sommet de toutes les connaissances que l'homme a le pouvoir d'acquérir au moyen de l'étude. Son souffle se fait sentir à toutes les idées qui germent dans notre intelligence; et si l'enfant s'en tient résolument à la lettre et à l'esprit du catéchisme, il sentira la présence de ce souffle fécondant jusque dans les blasphèmes ou les négations qui malheureusement pourraient tomber aujourd'hui de la bouche de ses maîtres. Le catéchisme bien compris et bien appliqué serait donc dans ces cas, rares sans doute, mais possibles, le correctif immédiat des enseignements de l'école. Mais si, en temps ordinaire, nous aimons à le croire, il ne doit pas en être le correctif pour les redresser, le catéchisme peut toujours en devenir le supplément, pour y ajouter ce que, par système, l'école passerait sous silence.

Comme on le voit, dans notre pensée, le catéchisme devrait être habituellement entre les mains de l'enfant chrétien une arme facile à retourner contre les principes neutres ou inactifs de l'école moderne. Les vérités qu'il contient devraient former dans son esprit une provision inépuisable d'aphorismes clairs et prompts qui, au besoin, seraient jetés par lui comme des flèches à la tête de tout promoteur de systèmes impies.

Mais on le sait encore, malgré les abondantes lumières qu'il reçoit à l'église, l'enfant par lui-même soutiendrait péniblement la lutte. Alors qu'au retour de l'école, il

trouve toujours au sein de la famille, ou à défaut de la famille, qu'il aille régulièrement puiser à l'église l'instruction religieuse supplémentaire dont nous avons parlé plus haut. Que cette instruction mette Dieu là où l'école n'en dit plus rien ; la vertu morale là où l'école ne veut parler que de vertu civique ; la grâce ou le principe surnaturel de toutes les vertus, là où l'école, pour les pratiquer, n'admet que les forces de la nature : dans ce cas le mal ou l'absence de bien provenant de l'école officielle trouvera un remède sûr et immédiat; et les enfants eux-mêmes traverseront sans trop de dommages sérieux pour l'avenir de leurs croyances une époque malheureuse que les parents chrétiens ont tant de motifs d'envisager avec frayeur ! !

Nous nous adressons particulièrement ici à ces familles bien pensantes et il y en a beaucoup, nous le savons, qui ne pourraient pas, sans compromettre gravement leur position sociale et disons-le, même leur gagne-pain, se dispenser de confier leurs enfants aux écoles du gouvernement, et qui gémissent d'y être obligées. Mais ce n'est pas assez de gémir. Il faut que les parents qui ont la foi mettent la main à l'œuvre, et qu'ils travaillent en particulier l'âme de leurs enfants. Ils en sont, par les droits de la nature, les premiers éducateurs. Ce devoir sacré, moins que jamais ils peuvent s'en rapporter à d'autres pour le remplir ; et si par suite de l'école neutre, la génération actuelle devient à vue d'œil, tout à fait impie, avouons-le, car c'est notre conviction, la négligence des familles les rend plus responsables encore de cette impiété envahissante.

Il est vrai que nous écrivons ces lignes du fond d'une campagne, et que dans nos campagnes, en général, la famille chrétienne n'existe presque plus. Existe-t-elle davantage dans les villes ? Peut-être non, d'après certains échos qu'elles nous envoient. Le mal est donc doublement grand, et pour l'enrayer, pour le réduire à de moindres proportions, puisque, dans l'état actuel, nous ne pouvons rien sur l'école, nous usons de notre droit en rappelant à leurs devoirs les familles où règne encore la foi, et en les exhortant à réagir au plus vite.

Et le prêtre pleure, il se lamente aux pieds des saints autels. Je le crois certes bien. S'il peut encore, à l'âge voulu, prendre un peu sous sa main la génération nouvelle, il la trouve, en fait de religion, neutre du côté de l'école, et plus neutre souvent du côté de la famille. Voilà les deux plaies morales des temps présents ; et l'on ne saurait vraiment dire laquelle des deux est la plus profonde.

Pour nous, dans ce travail, nous cherchons surtout à guérir et à fermer la seconde de ces deux plaies, et nous n'y parviendrons qu'avec le concours des parents. Ce serait aussi le moyen le plus sûr de rendre l'autre moins inguérissable et moins cruelle...

CHAPITRE V

L'année de la première communion

L'année de la première communion de leurs enfants exige l'attention la plus sérieuse de la part des parents chrétiens. Nous dirions la même chose pour les maîtres chrétiens, quand les enfants ont l'avantage d'être élevés dans un établissement religieux. Mais nous raisonnons surtout d'après le milieu où la Providence divine nous a placés. Ce milieu d'ailleurs n'est-il pas celui du plus grand nombre ?.,. Nous reprenons.

Que les enfants obtiennent des succès dans leurs études, ou qu'ils se distinguent dejà dans la société par une tenue parfaitement correcte, par un caractère ouvert et aimable, il n'en faut pas souvent davantage pour rendre fier un père, et la mère, en particulier, éprouve, à cette vue, des satisfactions intimes qui valent pour elle un monde d'indicibles bonheurs.

Tout doit céder pourtant à la pensée de la première communion qui approche. Les lauriers du collégien ou du simple écolier pâlissent devant le prix de sagesse que le jeune communiant remportera durant cette année mémorable entre toutes. Non, ce n'est plus l'étudiant couronné qui excitera l'admiration générale ; c'est le chrétien accomplissant pour la première fois l'acte le plus solennel de la vie chrétienne, que cet acte soit considéré en lui-même ou dans ses conséquences.

Mais nous ne nous attarderons pas à étudier l'acte sacramentel dans sa beauté et dans sa grandeur. Nous croyons plus utile de déterminer les dispositions que doit avoir l'âme de l'enfant pour s'en approcher dignement et avec fruit.

Aprés donc avoir traversé pour ainsi dire une plaine verdoyante, où la marche nous a été rendue facile par la

douce atmosphère que les enseignements de la famille et de l'Eglise n'ont cessé de répandre autour de nous, nous voilà arrivés à un point culminant où va se commencer la formation de la vie chrétienne dans l'âme encore neuve de l'enfant. D'une telle hauteur mesurant l'horizon nouveau qui lui sera montré, il se sentira lui-même investi de droits et de devoirs immenses jusqu'alors inconnus. On lui dira, dans les termes les plus précis, que désormais il s'appartiendra en propre, et que sa destinée morale et éternelle sera l'œuvre de ses mains. Maintenant il ne s'agira plus de cette partie de l'éducation ou instruction qui a pour mission immédiate d'emplir de lumière les puissances intellectuelles, en les développpnt selon leurs aptitudes spéciales. Car l'heure est venue de donner sa couleur normale et caractéristique à cette faculté maitresse qui se nomme la conscience, et qui étend son activité aux diverses régions de l'homme intérieur pour lui communiquer des clartés toujours sûres dans le chemin déjà grand ouvert de la responsabilité personnelle.

« Le nerf de la vertu, la conscience droite
« C'est là ce que le saint avec ardeur convoite...
« Tout le reste, c'est rien : extases, visions,
« Ravissements de l'âme, humiliations.
« Fuite dans le désert, amour de solitude,
« Esprit de l'oraison, tempéré par l'étude,
« Et l'abnégation des propres volontés,
« Et penchants vicieux sans cesse tourmentés,
« Et sur l'autel fumant de l'humain sacrifice,
« Holocauste immolé plié dans un cilice; ...
« Ou bien la charité qui par élan divin
« Va porter son secours au malheureux prochain,
« Le pardon de l'injure à celui qui l'offense,
« A l'ingrat qui l'oublie une autre bienfaisance.
« Ces aimables reflets pour nous si séduisants
« A prouver la vertu ne sont pas suffisants !!...
« Si l'arbre jusqu'au ciel se déploie et s'élève,
« Tandis que sous l'écorce il est privé de sève.
« A la fin ce grand corps sur le sol étendu
« N'est plus pour le passant qu'un colosse perdu.
« Il va s'asseoir auprès de cette lourde masse.
« Mais ne lui trouvant plus sa primitive grâce,

« Ni son ombrage frais ni son fruit savoureux,
« Il part en lui jetant un coup d'œil dédaigneux !!...
« De même doit tomber cet arbre d'une vie,
« D'héroïques vertus à nos regards remplie,
« Mal assise, branlante, au fondement miné,
« Bien que son faîte soit de gloire couronné...
« Que de vertus au vent dans l'humaine conduite
« Avec rayons dorés, mais veuves de mérite !!...
« Je le demande aussi, pourquoi ces soubresauts
« Et pourquoi ces retours, ces élans inégaux,
« Et tantôt l'accalmie et tantôt la tempête,
« Extrêmes opposés dans une même tête ?
« Pourquoi ?... Ces virements résultent du départ,
« En partant on a mal assuré son regard.
« D'abord il faut viser le but qu'on se propose ;
« Mais bien savoir aussi sur quoi le pied reposé !
« Le pied, l'ancre, le roc, ou le ferme terrain,
« Oui, c'est la conscience, inspirant l'acte humain,
« Et cette faculté, seule dans son espèce,
« Embrassant toute l'âme, en est la forteresse.
« La plus simple fissure ouverte dans ses flancs
« Peut vite la livrer à la fureur des vents ;
« Et de tout l'édifice enfin la voûte croûle,
« Et ce palais de Dieu dans la poussière roûle....
« C'est à la conscience, à sa saine lueur
« Que s'éclaire l'esprit et s'affermit le cœur !
« Elle fixe à l'esprit les lois de la science,
« Limite pour le cœur ses droits de jouissance.
« Elle trace à chacun sa voie à parcourir,
« Son plaisir à goûter, son devoir à remplir.
« C'est là que pour tous deux consiste le mérite,
« Atteindre, mais jamais dépasser la limite....
« C'est une loi formelle : il faut agir jamais
« Contre son dictamen... Actes bons ou mauvais
« Par elle sont admis ou repoussés par elle.
« Le bien comme le mal par elle se nivelle ;
« Le bien quand elle affirme, et le mal quand sa voix
« Commande en le niant de n'en pas faire choix !
« Cet éloge est divin : *homme de conscience.*
« Et n'attire-t-il pas de tous la confiance ?
« Mon Dieu, n'as-tu pas dit que ce verbe secret
« Qui se parle dans moi peut me rendre parfait,
« Et que, si je l'écoute, et que je sois docile
« A son appel, ton joug pour moi sera facile ?...
« Car toi-même, mon Dieu, tu le parles d'abord ;
« Entre nous deux par lui tu fondes cet accord
« Qui met dans ma pensée unie à ta pensée
« Une ardeur par laquelle elle est toujours poussée

« A te louer sans fin, à s'élever vers toi
« Pour t'aimer, t'adorer avec toute ma foi !! » (1)

. . . . . .

La conscience est la règle des mœurs. Elle est aussi ce sentiment interne de plaisir ou de peine qui nous fait justement apprécier la valeur morale de nos actions. D'après St Thomas la conscience doit se définir *un témoignage* qui se produit en nous et qui nous rappelle ce que, dans le passé, nous avons fait ou n'avons pas fait ; *un lien* ou *un stimulant*, qui nous oblige à agir ou à ne pas agir selon les circonstances ; enfin *une excuse* ou *un remords*, lorsque la conscience nous affirme que nous avons bien ou mal fait.

Agir contre la voix de la conscience clairement entendue est toujours mal. Mais s'ensuit-il qu'on ferait toujours bien de se gouverner sur les inspirations de sa conscience? Est-elle une règle absolument infaillible par elle-même ? Qui ne comprend que toutes les consciences ne se ressemblent pas? Ce qui est juste pour l'une paraît injuste à l'autre. Et si les opinions des hommes diffèrent parfois à l'infini sur le même sujet, on peut dire que le dictamen des consciences n'est pas moins varié.

Cette variété des sentiments peut dépendre des principes vrais ou faux sur lesquels notre conscience a été formée ; des milieux où nous avons ordinairement vécu, des conversations qui ont bercé notre enfance et notre jeunesse ; des exemples que nous avons eus fréquemment sous les yeux. Il y a encore le tempérament, il y a la nature avec ses inclinations particulières, qui peut donner sa note à la conscience, en la contraignant à juger des choses et des événements comme elle les perçoit habituellement elle-même.

Il peut donc y avoir une conscience fausse qui inspire au rebours du bon sens et de la vérité. Cette conscience, qui au point de vue des destinées de l'âme, est le plus grand de tous les malheurs, se produit communément à la suite d'une vie de désordres, et d'une longue et flagrante infidé-

(1) Les règles de la conscience, *Inéd't.*

lité aux inspirations de la grâce divine. Mais elle peut venir encore d'une direction incomplète surtout à l'époque de la première communion. Ce n'est pas assez alors que l'enfant soit purifié après l'aveu, précédé ou accompagné de contrition, de toutes les fautes qui jusqu'ici peuvent avoir souillé son jeune cœur. Si la conscience n'est pas fondée sur des bases solides, l'absolution touchera l'âme en enlevant les rugosités du péché pour le jour de la fête; mais la vertu n'y aura pas encore posé ses assises, et, au premier souffle de la passion, elle sera emportée peut-être sans retour.

Et n'est-ce pas ce qui arrive la plupart du temps principalement dans nos campagnes? Le jour de la première communion, le plus beau de la vie, selon le terme consacré, cette fête qui met sur pied toute une paroisse;... ces chants joyeux qui vous enlèvent... ces airs de modestie qui vous font rêver de l'autre monde et des phalanges angéliques, se mouvant autour du trône de l'Eternel!... Ah! si ce jour est beau pour les pères et les mères, pour les enfants... au milieu de cette joie universelle, un cœur, celui du prêtre, malgré lui, malgré sa propre joie qui déborde souvent, un cœur, au fond, est angoissé... Car cette fête, si religieusement bruyante, il ne le prévoit que trop, n'aura pas de lendemain... Il a préparé les voies au Seigneur; et le Seigneur a bien fait son entrée triomphale dans ces jeunes âmes! Mais, non, elles ne sauront pas retenir en elles l'hôte divin. Devant Dieu, c'est là une des plus grandes épreuves du prêtre! Avoir tant semé le bon grain dans une terre parfaitement épierrée! Savoir que ce grain y a été mis dans les meilleures conditions, et que pourtant il ne germera pas... Mais chassons les noires pensées et poursuivons notre marche.

La conscience doit être formée d'abord sur la parfaite distinction, sur la claire notion du bien et du mal. Ces deux termes, il est vrai, se contrarient et s'éliminent mutuellement. Le mal, qui n'a pas d'existence propre ou essentielle, est la simple privation du bien dans l'individu. Dieu est le bien suprême, le bien absolu et infini. A vrai dire, il ne peut pas y avoir un mal suprême, puisque le mal n'est qu'une qualité défectueuse et négative dans les créatures.

Voilà pour ce que nous appellerons le côté physique. Mais dans l'ordre moral, le règne du mal n'a pas de bornes bien déterminées. Car il arrive facilement jusqu'à la négation de Dieu, négation de pensée et de désir par le refus formel d'obtempérer à sa loi. Puissance terrible de notre volonté, qui par un seul acte interne peut porter à Dieu un coup de mort!! Dieu n'est pas atteint dans son essence; mais il l'est réellement dans ses communications intimes avec l'âme, communications qui, de fait, lui sont alors interdites par la perversité humaine.

Mais en quoi consiste donc le bien moral, ce bien ou cette vertu, qui, nous unissant à Dieu, pacifie notre conscience et nous rend présentement dignes de son amour et des récompenses éternelles? Ce bien, le seul vraiment désirable et que nous devons préférer à tous les biens d'ici-bas, c'est la conformité pleinement active de notre volonté avec la volonté divine... Il y aurait contradiction dans les termes à soutenir que Dieu peut aimer autre chose que le bien. Il l'aime partout où il l'a semé, et nous savons qu'il n'existe pas hors de lui un seul être qui n'en porte le reflet en lui-même. Mais le bien moral, qui est le produit direct de la volonté mise librement en action, c'est uniquement dans l'âme humaine, que Dieu peut le moissonner, et c'est par ce bien, image de sa vie, qu'il réalise son besoin naturel de se répandre et de se communiquer.

La volonté de Dieu est donc la règle première et fondamentale de notre conduite, et la connaissance de sa loi ou de sa volonté manifestée aux hommes est l'élément constitutif d'une conscience humaine parfaitement éclairée. Or, cette loi positive, il n'est permis à personne de l'ignorer, au moins dans ses parties essentielles, et le catéchisme, qui en contient les articles, donne la notion exacte du bien et du mal, appliquée aux diverses situations, dans lesquelles peut se rencontrer la conscience.

Ce qui précède montre déjà assez la marche qu'il y a à suivre pour affermir dans la justice une conscience d'enfant. Il ne faut jamais lui voiler l'étendue de la loi divine, ni sous prétexte de lui rendre la religion aisée et aimable, lui en atténuer les rigueurs. Dieu, qui est la bonté même

envers ses fidèles serviteurs, exerce cependant contre les méchants une inexorable sévérité, et l'art d'une sage direction consiste à maintenir l'esprit de l'enfant entre la crainte et la confiance, sans jamais lui permettre de se porter aux extrêmes d'aucun côté. C'est ainsi que sa conscience s'habituera à rester toujours éveillée, et que, par un sentiment de délicatesse, qui serait ici le plus grand des dons de Dieu, elle tremblera à la simple idée du mal, en se cachant amoureusement à l'ombre des vertus.

Cette délicatesse de la conscience est aussi le nerf de l'honnêteté. Mais ce serait une grave erreur de la confondre avec ce que les moralistes ont nommé le scrupule, lequel, s'il n'est pas toujours un péril imminent, peut devenir au moins une vraie calamité pour le gouvernement des âmes. Le plus sûr moyen de prévenir l'enfance contre un semblable écueil, est de la former à une conscience ferme, mais éclairée, indomptable lorsqu'il s'agit des principes en eux-mêmes, mais souple pour les accessoires, L'honnêteté, disions-nous, se trouve là, cette honnêteté qui a souverainement horreur des compromis et ne transige jamais avec la loi connue. Ce point est capital; et c'est au commencement qu'il importe de le bien établir, afin que la marche de l'âme ne soit pas interrompue par des arrêts subits et déplorables, qui viendraient la rejeter en arrière.

Mais on n'arrive à une telle solidité de conscience qu'en visant surtout la volonté qui est la faculté foncièrement pratique de l'âme. Oui, que de toutes les leçons qu'il recevra durant cette année de préparation, l'enfant sorte bien persuadé que la volonté est le principal agent de la vertu, qu'elle seule la perfectionne, qu'elle seule en a le secret et le mérite final; que la volonté est le sanctuaire où se font les plus intimes communications de l'âme avec Dieu ; que là doivent toujours achever de descendre les clartés de sa grâce céleste pour y allumer le feu sacré qui consume les passions jusque dans leurs racines, et les remplacer par les tendres pousses de la sainteté.

Pourquoi parmi les chrétiens de nos jours voyons-nous une foi si faible, une charité si languissante, un zèle tellement nul qu'à peine mérite-t-il d'en porter le nom? C'est

que l'axe de la vie intérieure a été presque partout déplacé. Cet axe semblerait se trouver dans toutes les parties de l'âme humaine, excepté à l'endroit unique qui lui fut désigné par l'auteur même de notre nature. Aussi il ne nous paraît pas superflu de nous arrêter quelques instants pour examiner cette erreur fondamentale, qui, étant une erreur de principe, ouvre la voie aux conséquences les plus désastreuses.

Nous n'avons qu'à prêter quelque peu attentivement l'oreille, pour entendre divers appels qui nous sont adressés des points multiples de notre âme. L'imagination nous appelle, la sensibilité nous appelle, notre cœur nous appelle également. Tous les trois voudraient avoir le privilège de nous conduire en devenant la règle infaillible de nos sentiments et de nos mœurs. En somme, pourrions-nous bien nous en plaindre? Ces trois choses ne font-elles pas partie intégrante de notre être pensant? Nous est-il possible de vivre sans imagination, sans sensibilité, et sans le cœur qui l'éprouve? Ces facultés ne participent-elles pas en même temps au fonctionnement de notre vie, et cette vie, sans leur triple concours, pourrait-elle atteindre son but?... Y aurait-il dès lors quelque danger à nous abandonner à leur influence, et à les laisser maîtresses toutes à la fois ou chacune en particulier de nous guider dans la recherche de la vérité et dans la pratique du bien ?

Ce raisonnement, à première vue, présenterait sans doute quelque subtilité. Il est certain que chaque partie peut et doit même, dans sa sphère d'action, contribuer au perfectionnement du tout, et, par suite, à sa félicité ; mais à une condition essentielle, pourtant, c'est que la conscience brillera constamment comme un phare pour diriger le navire de notre âme vers le port. Le mal n'est pas d'avoir de l'imagination et de la sensibilité. La vertu peut même y trouver largement son compte. Le mal serait de ne vouloir accepter pour flambeau que son imagination ou la sensibilité de son propre cœur. C'est là l'écueil à montrer à la jeunesse, à l'enfance. Il faut souvent lui répéter que le sentiment n'est pas la vertu ; et qu'on n'est pas vrai chrétien par cela seul qu'on a de la poésie religieuse dans l'imagination.

Tel est bien malheureusement le caractère dominant de la vertu dans notre société moderne, là où il s'en trouve, vertu qui reçoit son inspiration du tempérament, plutôt que d'une foi parfaitement éclairée. C'est une vertu ennemie de toute gêne, vertu d'entraînement ou de convenance, vertu à laquelle la contrariété et la lutte n'apportent presque jamais leur appoint de perfection. La lutte, si elle ne peut s'éviter complètement, on la tourne par des accommodements faciles, grâce auxquels on a encore l'air de demeurer debout, tandis qu'on est aplati dans la lâcheté la plus honteuse.

C'est parce que la volonté n'est pas considérée toujours comme le foyer et le point de départ de la vertu, que celle-ci perd tant de fois de la supériorité de sa nature. Je m'explique. La volonté, comme l'intelligence, est une faculté purement spirituelle. Ainsi, séparez l'âme du corps ; elle aura toujours son intelligence et sa volonté ; mais elle n'aura plus l'imagination et la sensibilité proprement dites. Si ces deux dernières facultés appartiennent à l'âme, elles ne lui appartiennent réellement de fait, quant à leur activité, qu'autant que l'âme est encore unie au corps. Donc, les vertus que nous attribuerions à l'imagination et à la sensibilité, conserveraient toujours quelque chose de matériel, qui ne serait pas le produit immédiat de l'essence de l'âme, laquelle étant un pur ésprit, il faut nécessairement que la vertu qui en émane soit elle-même un effet spirituel. Pareillement la sensibilité et l'imagination ne sauraient produire que des vertus moitié spirituelles et moitié sensuelles. Et n'est-ce pas la définition qui conviendrait le plus à la vertu, telle qu'elle est comprise par un trop grand nombre de nos chrétiens même pratiquants ?...

Sur ces questions de haute morale, doivent spécialement se porter les conseils de tout directeur d'un premier communiant. Car il s'agit pour lui de combattre ou de prévenir dans ce jeune cœur une tendance périlleuse qui a pris des proportions désespérantes parmi les chrétiens soi-disant pieux de nos jours, tendance qui consiste à ne compter pour fautes pouvant souiller la conscience, que les actes externes opposés aux lois de Dieu et de l'Eglise. Oubliant

que c'est dans la seule volonté que se consomment en définitive le bien et le mal, le vice et la vertu, on laisse une pleine liberté aux idées qui assiègent l'imagination, et à tous les sentiments qui encombrent le cœur. Pourvu que nul regard indiscret n'y puisse pénétrer, on se croit autorisé à toutes sortes d'évolutions dans le domaine intérieur des pensées et des désirs.

Oh ! que le mal nous semble grand sous ce rapport. Les volontés ne sont pas dégagées comme il le faudrait ; elles ne sont pas libres dans leur choix ; elles ont parfois des compromis honteux avec les facultés secondaires de l'âme, compromis surtout avec la sensibilité, qui touche de si près à la chair, qui prend d'elle sa première origine, et qui se change si facilement en sensualité. Elles sont bien nombreuses de nos jours, et jusque dans le camp béni de la dévotion, les âmes qui aiment à côtoyer les bords verdoyants mais malsains de la sensualité et de la vie purement matérielle ! Elles ne veulent pas, non, de la grossière volupté des sens. Elles gardent encore assez de dignité et de noblesse pour ne pas s'oublier sur le terrain boueux des passions. Non, non, leur conscience n'est pas endormie à ce point. Mais sans marcher ouvertement dans la large voie des plaisirs, ne cherchent-elles pas avec empressement les promenades ombrées qui les avoisinent? Ne se disent-elles pas que le souffle du monde, quand il leur vient de loin comme une brise légère à travers les grands arbres, ne peut être tellement mauvais que leur conscience doive s'en effaroucher au point de les obliger à le fuir?

Mais avec un pareil langage, quels sont les résultats obtenus? Que voyons-nous avec cela, sinon des âmes efféminées, molles, engourdies, plongées dans le sommeil de la tiédeur, image de la mort, et plus redoutable maintes fois que la mort elle-même? Le sensualisme a étendu si avant ses ramifications sur l'ensemble de cette piété, que le mot de sacrifice, qui est la sève des âmes fortes et divinement trempées, ne peut plus être prononcé qu'avec ménagement dans une réunion de chrétiens. La richesse, le plaisir, le progrès, dans un sens tout à fait inverse de celui que patronne et favorise la religion, voilà le cercle

d'idées, dans lequel s'agitent les âmes encore attachées à la foi, mais dont les vertus n'apparaissent, en général, que comme des météores oscillants dans la profonde obscurité des nuits.

Or, s'il convient de lutter à toutes les époques de la vie contre ce courant de sensualisme, qui menace de devenir, s'il ne l'est déjà, la religion du plus grand nombre, il serait encore plus important de l'endiguer tout à fait en préparant l'enfance à la première communion. Alors les âmes sont neuves et fraîches ; elles sont candides, et généralement remplies de bon vouloir ; elles savent même par instinct que les bases de la vertu vont s'établir en elles ; elles savent que l'action du prêtre les soumet lentement à une régénération si complète, si définitive, qu'elles ne la reverront plus se renouveler. Et sans attribuer à l'acte de la première communion l'effet sacramentel du baptême, elles ont appris cependant, ces jeunes âmes, que la première communion devra leur imprimer un caractère à elle, un certain caractère *immanent*, si bien que son souvenir sera ou le plus doux pour le cœur, ou le plus amer pour la conscience.

C'est donc la conscience qu'il faut asseoir sur des fondements inébranlables, en la développant dans l'âme de l'enfant, non pas d'après les caprices de l'imagination et la mobilité du cœur, mais d'après la loi divine, acceptée et aimée par la volonté.

On a bien dit, et cela avec raison, que *la lettre tue et l'esprit vivifie*. Mais en le disant, l'apôtre saint Paul n'a pas voulu détruire la lettre qui est la manifestation de la loi. La connaissance de cette loi ou de cette lettre est absolument indispensable ; et c'est elle qu'il faut d'abord enseigner à l'enfant. Mais sans négliger les beautés et les harmonies qui en découlent, et qui peuvent captiver si fort son imagination et son cœur, on ne doit pas non plus lui laisser ignorer que la loi reçue par la volonté et mise en pratique par elle, avec le concours de tout l'être moral et physique, peut seule réaliser en nous la vertu et nous faire mériter les récompenses éternelles que Dieu lui a distinées.

Encore plus : c'est bien sur la volonté de Dieu manifestée par l'ensemble de ses lois, que la conscience doit se former, et il importe dès lors de montrer à l'enfant l'étendue de ses devoirs avant de lui parler de ses droits à la récompense qui sera la sanction même de sa docilité. Mais ce dernier point si essentiel de la doctrine chrétienne demande à son tour à être approfondi, quoiqu'on puisse dire que l'amour de la vertu pour sa seule beauté, n'entre pas, depuis la chute originelle, dans les conditions de notre nature. L'homme ne travaille plus pour le seul plaisir d'exercer ses forces, ou de donner de la souplesse à son corps et de l'ampleur à ses facultés. Il travaille sous une forme ou sous l'autre pour *gagner son pain*. C'est la loi universelle de la déchéance. Il est donc vertueux, il est moral, il est honnête, il lutte contre ses passions, il repousse les saillies importunes de la concupiscence, il vit de privations en fuyant les plaisirs du monde, parce que la parole de Dieu, cette parole qui est la vérité et qui ne passera point, lui a garanti un salaire proportionné aux efforts qu'il se sera imposés pour le servir. Aussi après avoir enseigné à l'enfant que Dieu est notre suprême législateur, et que notre devoir le plus impérieux est de porter constamment le joug de sa loi, il est également indispensable de le lui montrer sous les traits d'un rémunérateur souverainement juste qui ne laisse jamais sans récompense, même un verre d'eau donné en son nom.

De l'explication de ces vérités, qui entrent dans le fondement du culte que nous rendons à Dieu, naîtra dans l'âme de l'enfant l'heureuse habitude de ramener souvent à son esprit l'image de l'éternité ! il rêvera du ciel en le considérant comme le port désiré après cette vie toujours orageuse, et si les tableaux de l'enfer le jettent dans l'épouvante en l'éloignant du mal, cette frayeur lui sera particulièrement salutaire. Ce serait un tort très préjudiciable, sous l'aveugle prétexte de ne pas frapper sa jeune imagination, de ne le conduire jamais sur les bords de ces abîmes. Pourrait-on-affirmer que, parmi les vertus qui ne cessent de peupler le ciel de nouveaux habitants, la plupart n'aient pas été inspirées par la peur de l'enfer ?...

Mais ni ces espérances ni ces craintes ne suffisent pour rendre l'homme vertueux. Si elles peuvent lui en inspirer le désir, ce désir par lui même reste maintes fois frappé d'impuissance. Il faut ici insister sur la nécessité absolue de la prière. Car toute la force morale de l'homme pour éviter le mal et faire le bien, procède de Dieu. Les conseils, les considérations philosophiques sur la fragilité des choses humaines, ou sur l'àmabilité inhérente à la pratique des vertus, sur la satisfaction intime d'avoir fidèlement rempli son devoir, et sur la paix ineffable de la conscience, qui en est le résultat naturel, tout cela est beau et persuasif sans doute. Mais ce n'est pas encore l'exécution et la mise en acte. C'est le désir, c'est la volonté, ce sont les facultés de l'âme parfaitement disposées à céder à l'impulsion vers le bien. C'est même déjà un bien dont l'homme a le mérite; car cette préparation a pu être son fait personnel. Néanmoins nous ne sommes pas encore sortis des bornes de notre pouvoir naturel, et la vertu proprement dite, la vertu chrétienne digne de l'éternelle récompense a son principe actif au-dessus de nous.

Ce principe actif réside en Dieu, qui est la source de tout don parfait et de toute vertu surnaturelle. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit d'une manière absolue, pour ce qui regarde l'ordre moral en particulier, *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (1) Et saint Paul : *Nous ne pouvons former aucune bonne pensée comme venant de nous. Toute notre suffisance vient de Dieu.* (2) Et encore : *Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort? Le bien que je veux je ne le fais pas et je fais le mal que je ne veux point.* (3) Et il se répond immédiatement à lui-même avec la joie d'une confiance sans bornes : *C'est la grâce de Dieu qui me délivrera par l'intermédiaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (4) Voilà donc l'unique moyen pour éloigner tout ce qui fait

(1) *Joan. IV.* 5.
(2) Corinth. III. 5
(3) Rom. VII. 24.
(4) Ibid. 25.

obstacle au bien moral : la grâce divine. Mais la grâce elle-même ne force pas notre volonté, et dans le cours ordinaire de notre vie morale, pour intervenir, elle attend d'être requise par nous. Seulement il est de foi qu'elle est toujours accordée à celui qui la demande convenablement. C'est donc la science, c'est l'art divin de la prière qu'il importe par dessus tout d'*inculquer* aux chrétiens novices. Il faut leur apprendre à imiter la conduite du Sage et à dire comme lui : *Quand j'ai su que je ne pouvais me garder moi-même sans un don de Dieu je me suis adressé à lui et je l'ai prié.*

Aussi bien, pour éveiller et entretenir dans l'âme de l'enfant une confiance absolue dans la prière, serait-il utile de l'y exhorter souvent en employant par exemple ces magnifiques paroles de Bossuet : « Quand nos mau-« vaises habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus « profondes racines que les arbres ne font sous la terre, « nous leur pouvons dire : déracinez-vous! Quand nous « serions plus mobiles et plus inconstants que des flots, « nous dirons à un arbre : va-te planter là, et à notre « esprit : fixe-toi là, et il y trouvera du fond. Quand notre « orgueil s'élèverait á l'égal des plus hautes montagnes, « nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer « et de s'y abîmer, tellement qu'on ne voie plus aucune « marque de leur hauteur. Osons donc tout pour de tels « miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très « certainement que Dieu veut que nous entreprenions. « Osons tout, et pour petite que soit notre foi, ne craignons « rien ; car il n'en faut qu'un petit grain gros comme du « senevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait « rien, dit le Sauveur ; je ne demande que la vérité et la « sincérité ; car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu. « qui l'a donné, le fera croître. » (1)

En même temps que la prière, faite dans les conditions voulues, est l'arme la plus sûre pour triompher du mal, elle est aussi le principe de la vraie dignité de notre âme,

(1) *Méditations sur l'Evangile.*

de sa dignité active et personnelle. C'est par la prière que l'âme, allant jusqu'à Dieu, se met en relation directe avec lui. La connaissance des mystères fondamentaux de notre sainte religion, l'économie providentielle des sacrements, qui prenant l'homme à son berceau le conduisent à la tombe, par des sentiers tout empreints de la grâce divine, la vie du temps si étroitement unie à la vie de l'éternité, Dieu lui-même entretenant des rapports continuels avec sa créature de prédilection, et faisant toutes les avances les plus amoureuses pour la sauver, en quelque sorte, malgré elle, s'il le fallait : tout cela est essentiel à l'achèvement d'une éducation chrétienne ; mais tout cela encore ne serait que peine perdue, si comme perfection de cette science, il ne s'y ajoutait la science de la prière. Oui, c'est une science, et la science spéciale du cœur, d'où part l'onction facile de la confiance et de l'amour. A l'âge surtout où l'enfant est ici considéré, l'habitude de la prière doit s'établir en lui comme un besoin imprescriptible, comme une nécessité de son être moral. La prière qui est la respiration de l'âme chrétienne, la maintiendra dans l'atmosphère du divin et du surnaturel, où les passions toujours basses et rampantes du côté de leur origine, ne pourront pas l'atteindre.

Nous venons d'esquisser un programme de direction pour l'année préparatoire. Quoiqu'il soit un peu sommaire, nous croyons qu'il suffira ; si les parents veulent seconder le ministre de Dieu, en travaillant eux-mêmes à disposer leurs enfants à ce jour solennel entre tous, où pour la première fois ils se présenteront au banquet divin !!

CHAPITRE VI

Les débuts de l'enfant dans la vie sociale

Dans les campagnes et souvent dans les villes, l'enfant, qui a fait sa première communion, ferme son catéchisme qu'il a plus ou moins bien appris, pour ne plus l'ouvrir. Son bagage d'instruction religieuse, il le croit suffisant. Et le malheur, c'est que les parents eux-mêmes la plupart du temps s'associent à de telles idées. Mais, disons-le, et cette remarque motivera les cinq ou six chapitres qui vont suivre, sans le catéchisme de persévérance qui est la religion plus approfondie, le catéchisme enfantin aura certainement porté déjà un fruit magnifique ; seulement ce fruit n'aura pas atteint son entière maturité, et sa substance, quelque délicieuse qu'elle soit par elle-même ne contiendra pas encore toutes les propriétés nécessaires pour s'inoculer à l'âme et se l'assimiler, en la maintenant dans une vitalité complète, ou pour plus de clarté, l'âme ne sera pas assez préparée à une transformation durable et définitive.

Après ce simple exposé, voyons d'abord ce que doivent être les premiers rapports de l'enfant chrétien avec le monde extérieur. Par son contact avec la divinité il s'est senti grandir, et dès le lendemain de sa première communion, il s'est peut-être éveillé en se croyant un homme. Cette pensée, quand elle est accueillie avec calme, peut produire un bien réel. Il est certain que l'enfant portera désormais en lui les forces sensiblement croissantes de la virilité, et que dans l'ensemble de sa conduite il ne devrait plus rien admettre de puéril. Librement il se rendra à l'église ; librement, il reviendra se présenter au tribunal de la pénitence ; même aux premières Pâques qui suivront il s'approchera, mais s'il le veut. Voilà, certes, une brillante conquête de la liberté ; l'enfant désormais s'appartient au moral ; et si, de fait, il accepte encore la tutelle de l'Eglise,

cette tutelle ne l'humilie pas, parce qu'il la désire et qu'il l'aime sans subir aucune contrainte.

Non, avec l'enfant qui entre ainsi dans la vie, nul genre d'intimidation ne pourrait plus guère être mis en œuvre. La raison seule, la sienne ou celle de ses directeurs naturels, aura le droit d'exercer sur lui une réelle influence. Mais le moment aussi est des plus critiques. Heureux alors l'enfant chrétien qui aura toujours sa mère pour veiller avec une tendre sollicitude sur son éducation. Car, malgré tout l'acquis qu'il peut avoir, il ne possède pas encore, tant s'en faut, une éducation achevée. Heureux s'il a la possibilité d'affirmer plus tard ce que Lamartine a dit de lui-même dans ses *Confidences :* « Mon éducation était « toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le « sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Les rènes de « mon cœur étaient dans le sien. Elle ne me demandait « que d'être vrai et bon. Je n'avais aucune peine à l'être ; « mon père me donnait l'exemple de la sincérité jusqu'au « scrupule ; ma mère celui de la bonté jusqu'au dévoue- « ment le plus héroïque. Mon âme, qui ne respirait que « la bonté, ne pouvait plus produire autre chose. »

Être vrai et bon. Ces deux qualités offrent le plus riche apanage de la nature d'un enfant qui commence à paraître au milieu de la société et qui y porte déjà, aux yeux de tous, la responsabilité de sa conduite. Nous ne parlerons pas d'une manière explicite de la première de ces qualités ; son existence est toujours supposée, attendu que la sincérité se trouve à la base même de l'édifice que nous voulons bâtir, et qu'elle doit adhérer à toutes ses parties.

Mais arrêtons-nous à cette *bonté*, que Dieu, en créant l'homme à son image, *avait placée* à la racine de son être, selon ces belles paroles de Bossuet : « Lorsque Dieu « forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit « premièrement la bonté comme propre caractère de « la nature divine, et comme la marque de cette main « bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc « faire le fond de notre cœur, et devait être en même « temps le premier attrait que nous aurions en nous- « mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur

« qui vient par dessus, loin d'affaiblir la bonté n'est faite « que pour l'aider à se communiquer davantage, comme « une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les « cœurs sont à ce prix : et les grands dont la bonté n'est « pas le partage, par une juste punition de leur dédai- « gneuse insensibilité, demeurent privés éternellement du « plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des « douceurs de la société (1). »

La bonté est de tous les temps et de toutes les condiditions. Peut-on dire aussi qu'elle est de tous les âges ? Il semblerait que non ; car le poète a prononcé cette cruelle sentence au sujet des petits enfants : *Cet âge est sans pitié*. Cependant, malgré les ravages du péché originel, la bonté est parfois encore dans la nature, et l'on voit des enfants qui la portent innée en eux dès le berceau. Mais le plus souvent, elle est une vertu active, soit que la volonté l'ait acquise par ses actes répétés, soit que les exemples fréquents, qu'on a eus sous les yeux, l'aient produite peu à peu dans l'âme. Cette bonté acquise ne serait-elle pas la meilleure et la plus forte, par la raison que l'habitude devient en nous une seconde nature ?

Mais si ce sentiment de bonté découle de l'ensemble du christianisme, c'est spécialement à l'époque où le jeune chrétien garde encore tout frais et tout empreint de la grâce divine le souvenir de sa première communion, qu'il doit se plier aux aimables lois de la bienfaisance. N'appartenant plus à l'*âge sans pitié*, et suivant les attraits d'une sage direction, son cœur se dilatera et se répandra sur toutes les infortunes pour les plaindre et les soulager. Que les parents ne l'oublient jamais : si la pitié, la compassion, la commisération pour les souffrances d'autrui, ne naissent pas alors dans l'âme d'un enfant, ce sera généralement fini. Il restera dur, et il n'y aura que sa sècheresse pour égaler son orgueil. Car la bonté, c'est la charité elle-même, se fondant en bienfaits ; *Charitas benigna est*, selon le langage de Saint Paul. « Être utile à tous, « les secourir s'il le faut et, quand elle le peut, les conso-

(1) *Oraison funèbre du prince de Condé.*

« ler tout au moins et travailler à leur bonheur en les « aimant, voilà son objet. Elle peut être dénuée de tout « avantage matériel, mais son empressement à se dévouer « est une richesse inépuisable (1). »

La bonté est la clef la plus sûre pour ouvrir à l'adolescent les portes de la vie sociale. Avec les traits de cette fée mystérieuse dépeints sur son visage, il produira autour de lui un charme irrésistible. La bonté a son entraînement particulier qui finit par triompher de toutes les préventions, Et si ce parfum émane d'une vertu cachée et nourrie au fond du cœur, d'une piété franche et bien comprise, s'il est réellement le résultat de l'amour de Dieu et du prochain, il se communique aux autres, qui le traduisent aussitôt par l'admiration ou par la louange. « La bonté « toute seule, a remarqué un auteur déjà cité, suffit pour « vous faire aimer dans le monde. Elle a une telle puis- « sance sur l'âme humaine, qu'un seul de ses actes peut « faire oublier plus d'une action douteuse. Un homme « doué d'une grande bonté, ne peut pas manquer de poli- » tesse ; car elle est dans sa nature ; et quant à l'usage du « monde, à la rigueur il pourrait s'en passer, s'il ne « tenait qu'à être bien reçu partout (2). »

Avec la bonté dans le cœur, passée dans ses manières, l'enfant pourra donc affronter la société sans crainte. Peut-être trouvera-t-il les méchants sur ses pas; mais s'il est bon lui-même, il les désarmera toujours.

Que de misères cependant dans la vie, que de faiblesses, que de crimes même, dont le jeune chrétien sera peut-être le témoin ? N'est-il pas à plaindre au moment surtout où son intelligence va prendre son essor ? Le spectacle que lui donnera la société moderne est si affligeant !! Il semble que la corruption la plus effrénée se tienne et écoute à tout seuil de maison où vit dans l'innocence un cœur de douze à quinze ans, pour s'en emparer dès sa première sortie, et l'enlacer dans ses filets crochus et trompeurs!!.. Ici, il faut le reconnaître, la bonté ne suffirait plus. Car il

(1) *Voix de la Vérité.*
(2) *La politesse française, d'origine gauloise.*

s'agit de se défendre soi-même. Que l'on jette un regard de tristesse et de pitié sur ces êtres perdus qui, à leur tour, aident le démon à perdre la jeunesse; que par une bonté, qui a sa source dans le cœur du Maître divin, l'on prie pour tant de malheureux que la passion aveugle, c'est évidemment une œuvre pleine de mérite. Mais la bonté toute seule résisterait difficilement à cette lutte ouverte. Il faut une arme de plus, et cette arme, le jeune chrétien la trouvera d'abord dans le sentiment de sa propre dignité. Voilà la barrière que ne devront jamais franchir les idées malsaines et dégradantes du monde, et la cuirasse dont tout enfant doit être revêtu au sortir de sa première communion. Sur ce vêtement d'acier s'émousseront les sarcasmes, les tentations, les appels les plus pressants d'une jeunesse qui ne rêve que plaisirs et se meut dans l'impiété.

Retenons cette sentence de Bossuet, si propre à nous inspirer une juste estime de nous-mêmes. « Tous les « hommes, dit ce génie au vol d'aigle, tous les hommes « sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour « posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il « n'a besoin que de lui-même, l'homme est aussi grand, « lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de « Dieu (1). »

Ce n'est pas là un cri d'orgueil; c'est le cri d'une fierté très légitime. Quand le jeune homme se dira avec une conviction que rien ne saurait ébranler ! « Je suis l'enfant « de Dieu, tirant mon origine de lui par la création, et « aspirant à retourner à lui par toutes les tendances « de mon être »; quand il se dira : « Dieu est mon « principe et ma fin », sans s'inquiéter à l'excès des êtres intermédiaires, il se tiendra debout, le front haut et *droit*, défiant le monde et l'enfer de toucher à ses nobles prérogatives. Il jugera comme une profanation de s'abaisser jusqu'à l'amour d'une créature périssable, en pensant que l'*amour de Dieu* l'a déjà fait son égal. Les plaisirs de la terre, maintenant qu'il a goûté les délices

(1) *Sermon sur l'Honneur.*

de l'union avec Dieu, ne pourront avoir pour lui que de l'éloignement.

Il est vrai que la société moderne, dont le jugement est si faux sur les choses de Dieu et de la religion, se récrie hautement à une semblable doctrine. Elle dit ouvertement que c'est une tyrannie de gouverner et de pressurer ainsi un cœur d'enfant. Il se trouvera des mères qui, par une tendresse aveugle, chercheront à relâcher, de leurs propres mains, le joug de la vertu, à desserrer en faveur de leurs fils les liens de la morale. Elles iront jusqu'à prétendre qu'aussi bien que l'Eglise le monde peut devenir pour eux une école salutaire, et que l'expérience ne s'acquiert pas en demeurant en arrière des idées du jour. Nous leur répondrons qu'il y a telles expériences qu'il vaut mieux n'avoir jamais faites, et que les idées perverses qui ont cours dans le monde, se jugent d'autant plus sainement qu'on ne les pratique pas et qu'on n'en est pas troublé. Si l'on en fait la règle de sa conduite, elles assombrissent l'esprit, corrompent le cœur, éteignent la voix de la conscience, et finissent même par changer le sens naturel des mots.

Dans les questions religieuses, ce n'est pas de bas en haut qu'il faut juger, mais en se plaçant sur les sommets à l'exemple de Jésus-Christ, qui pour vaincre le tentateur l'attendit de pied ferme sur la cime d'une montagne. Cette montagne, cette élévation d'où nous pourrons aisément dominer le monde, doit faire la demeure ordinaire de notre âme : élévation des pensées et des sentiments, élévation du cœur, qui, par l'habitude de cette atmosphère supérieure, contracte l'heureux besoin de trouver en dehors de Dieu, toute chose indigne de son amour.

On nous objectera encore : mais cette perfection est-elle bien à la portée du jeune chrétien, à l'âge peu avancé où vous le prenez en ce moment ? Ne lui présentez vous pas une idéal trop sublime ou du moins trop sérieux, au-dessus de sa compréhension et de ses forces ?... Oui, peut-être, si l'on perdait de vue que nous traçons simplement un programme de direction, on pourrait penser à la rigueur que nous avons outrepassé le but et que nos conseils

s'adressent plutôt aux parfaits de la vie chrétienne. Mais quand il s'agit de la vertu, si l'on veut monter sûrement au niveau qui convient à sa propre taille ou aux inspirations reçues, il est nécessaire de viser toujours très haut et de ne pas marcher côté à côté avec ses ennemis.

Après cette explication, que chacun comprendra, nous reconnaîtrons sans peine que l'éducation de l'adolescence chrétienne se heurte à un écueil assez difficile à surmonter. Cet écueil c'est *qu'il n'y a plus d'enfants* !! « Autrefois, « écrit un publiciste moderne, on ne visait guère à l'homme sérieux qu'à partir de trente ans. Maintenant on commence à dix-sept ou dix-huit ans; la jeunesse est si précoce ! A dix ans, en effet, l'écolier boit du genièvre, fume la pipe culottée. A quinze ans il ne rit plus, ne joue plus, et se promène de long en large dans le préau du collège, en devisant politique, économie sociale, etc., avec quelque camarade. A vingt ans, il sourit d'un air méprisant, quand on lui parle des divertissements de nos aieux. Il se dit et se croit blasé !! »

Ah ! les enfants d'aujourd'hui !!...

Ils ne savent plus rire !... Une morne tristesse
Sur leurs fronts soucieux marque des plis amers !!...
Ils ne connaissent plus la facile allégresse,
Eux qui n'ont pas encor vécu leurs quinze hivers !!...

C'en est fait, les frimas, et la neige et la glace
Ont comblé les sentiers de leurs printemps fleuris;
Et du mois des parfums le souvenir s'efface,
Et les fruits de l'été sur l'arbre sont pourris !!

On ne les verra plus folâtrer dans la plaine;
A l'ombre des grands bois se livrer à leurs jeux,
Ou dans un doux repos au fond de la garenne,
Réveiller les échos par leurs concerts joyeux !!

Non, ils ne chantent plus; car le vrai chant exprime
La gaieté d'un cœur pur en célestes accords.
En les voyant, on dit : le chagrin les opprime !
Ils ne sont pourtant pas à l'âge des remords !!

Ils ne savent plus rire !!... On rit à l'espérance.
Eux, ils n'espèrent rien, n'ayant aucune foi.

Ils appellent vapeur, ou songe l'existence,
Et leur suprême doute est de douter de soi !!...

Le souffle des tombeaux a passé sur leur être !
Sans connaître la vie ils rêvent de mourir !
Et blâmant le destin de les avoir fait naître,
Ils envoient au néant leur plus pressant désir !!

La mort ne suffit pas à leur cruel lyrisme.
Car la mort laisse encore après elle le nom.
Ils ont trouvé le mot brutal de *nihilisme*,
Qui seul à leur visée avec clarté répond !... (1)

Oui, le mal de notre époque pour ce qui concerne l'enfant, c'est qu'il cesse trop tôt de l'être. Il vit de la vie d'homme avant l'âge, et veut en cueillir les fruits avant leur parfaite maturité. Voilà pourquoi il y a de l'amertume dans son jeune cœur; quelquefois même des tempêtes ou un froid glacial, lorsque le fleuve de l'innocence devrait encore y entretenir la fraîcheur et les charmes paisibles d'un printemps perpétuel. Avec les systèmes d'éducation, il faudrait plutôt dire d'instruction, qui sont à la mode aujourd'hui, l'enfant perd beaucoup trop vite son adorable naïveté. Il est encore tout enfant par son âge, qu'attendu les leçons qui lui sont données, il a le droit déjà de se croire un homme par les sciences qu'il a commencé à acquérir. On lui a fait effleurer toutes les questions à l'ordre du jour; il a pris une teinte de toutes les branches de l'enseignement. La plupart du temps c'est fini. Le livre au moins *professionnel* se ferme, et voilà cet enfant, ne craignant plus aucun obstacle sur rien, et s'appliquant volontiers ce dicton vulgaire : *Son maître n'a plus rien à lui apprendre* ; dicton ridicule, mais qui a si bien la propriété de satisfaire l'orgueil des parents. Or, c'est là le comble de la science vaniteuse ou de ce qu'on nomme la demi-science. Enveloppée de ténèbres dans tous les sens, elle se figure et affirme qu'elle voit toujours très clair. De là est né l'esprit de suffisance et de pédantisme.

Mais il a été dit : « Ne croyez pas à la science d'un

(1) *Les enfants d'aujourd'hui.* Inédit.

« pédant. Le pédant que l'on ne rencontre que trop « dans le monde, porte la tête et le verbe haut..., Son « faux orgueil se montre dans son geste impérieux, dans « ses manières tranchantes. Il croit que ses paroles sont « des jugements sans appel, et cependant il parle en fou- « lant aux pieds ce précepte de Properce, que peut-être il « n'a jamais lu :

« *Navita de ventis, de tauris narrat arator* ;

« *Enumerat miles vulnera, pastor oves.*

« Le navigateur parle des vents, le laboureur de ses « bœufs : le soldat compte ses blessures et le berger ses « moutons. » (1)

Au pédantisme, l'éducation chrétienne oppose la modestie ; non pas cette modestie qu'on appelle la *conscience des sots*, mais celle qui est la sœur ou l'une des multiples ramifications de l'humilité, placée elle-même à la base de tout l'édifice spirituel. Car l'*humilité*, dit saint Thomas, *est une vertu qui affermit le cœur pour empêcher tout désordre dans ses mouvements.*

L'humilité est une vertu essentiellement chrétienne et dès lors complètement ignorée des *morales civiques* qui ne s'appuient que sur la raison. Ces morales diront bien au jeune homme ; *Soyez modeste*, c'est-à-dire, évitez le pédantisme, qui vous rendrait ridicule et insupportable à la société. *Soyez modeste et non vantard*, le vantard grimpant sans cesse sur les épaules des autres, pour paraître le plus grand, est un des plus assommants personnages que l'on puisse trouver dans le monde. *Soyez modeste et jamais fat* ; l'homme qui, pour satisfaire sa vanité, se vante de ce qu'il n'a pas fait, peut devenir un scélérat et le plus sot de tous les sots est celui qui se vante non pas de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il fera. *Soyez modeste*, et évitez de vous donner pour un homme *important*. Car celui qui joue un tel rôle peut faire quelques dupes parmi les gens simples, mais dans le monde il se donne un ridicule qu'on ne lui pardonnera jamais. C'est la grenouille qui à force de se gonfler pour

(1) Boitard. *Manuel de la bonne compagnie.*

atteindre la taille du bœuf finit par crever, comme dit notre grand fabuliste... (1)

Ainsi qu'on peut le voir, dans ces sortes de conseils et malgré leur excellence, c'est toujours le côté humain qui transpire, et cette modestie étudiée n'est en somme qu'un raffinement d'orgueil caché au plus profond de l'âme. Mais l'homme ne dit point en son propre nom à un autre homme : *Sois humble*. S'il le lui dit ce ne peut être qu'au nom même de Dieu ; car l'humilité est d'essence divine, étant l'expression directe de la vérité, dont Dieu seul est la source. Or, la vérité ne dégrade jamais. *La vérité vous affranchira*. C'est la parole même de Jésus-Christ. Dans l'humilité il y a donc un fond de grandeur, puisque la vérité s'y trouve comme chez elle. L'humilité rend justice à l'homme et à Dieu en même temps : à l'homme, en le montrant tel qu'il est à ses propres yeux, ou sans mérites personnels : à Dieu, en reconnaissant que tout le bien de l'homme procède de sa libéralité infinie.

Mais ce sentiment de vraie humilité se produit et réside dans l'âme sans aucune contrainte pour les rapports extérieurs ; car d'après le texte évangélique, l'humilité et la douceur sont deux termes parfaitement corrélatifs et marchant de pair, si bien que l'un suit l'autre par une sorte d'enchaînement logique, que rien ne peut infirmer. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*, dit le divin Maître. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » La douceur, l'aménité, la bienveillance dans les manières, ces heureuses qualités, qui rendent toujours un enfant si aimable, découlent de l'humilité comme de leur source naturelle, et c'est leur ensemble, qui dans le jeune chrétien, prend le nom charmant de modestie : parfum de l'âme qui se répand sur les traits et dans les paroles, et reflète sur la personne entière comme les rayons de la vie du ciel.

Tout ce que nous venons de dire se rapporte à ce que nous nommons l'éducation sociale de l'enfant, à ce qu'il doit être pour faire brillamment sa première entrée dans le

(1) Boitard, *Ibid. Passim.*

monde au point de vue chrétien. Abordons maintenant l'étude d'une qualité qui sera une sorte de synthèse de toutes les règles qui ont été indiquées déjà. Cette qualité est le respect. Royer-Collard a dit, dans un certain affaissement de son esprit si élevé.

« Le respect est éteint. Rien ne m'afflige, ne m'attriste « davantage ; car je n'estime rien plus que le respect. Mais « qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans ?... »

Hélas ! que respecte-t-on aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout ?... La famille, l'autorité civile et religieuse, mais plus l'autorité religieuse, Dieu, les hommes, la patrie, le malheur même, la parole donnée, les idées, la conduite des autres, tout, en un mot, est devenu un sujet de critique, et quand je dis de critique, je veux plutôt dire de mépris. On juge toute chose sévèrement et avec malveillance. Voilà la société du présent, et plus sans doute celle de l'avenir, à cause de l'éducation que reçoivent l'enfance et la jeunesse presque partout. Que les parents se ravisent donc pour arrêter ce courant d'insolence et de dédain qui menace d'entraîner aux abîmes la génération actuelle. Qu'ils se fassent le devoir le plus sérieux d'enseigner eux-mêmes les premiers le respect à leurs enfants : respect pour l'autorité ; car toute autorité légitimement établie vient de Dieu, et ne pas lui obéir c'est désobéir à Dieu lui-même ; respect envers la faiblesse, qui s'offre à nous de tant de façons au sein de la société ; quel que soit son état, elle mérite toujours nos égards ; respect pour la supériorité soit de la fortune, de la position sociale dans le monde ou du talent : à cette triple supériorité nous devons le tribut sincère de notre considération et de nos déférences.

On a tout dit généralement d'un jeune homme qui ne donne aucun espoir pour l'avenir, quand on a pu affirmer qu'il ne respecte rien ; et c'est bien là où en arrivent communément ces êtres criminellement abandonnés aux instincts d'une nature vicieuse. Aussi, répétons-le avec un écrivain distingué : « Ya-t-il beaucoup de choses que nos « contemporains respectent ? Et si quelques tristes expé- « riences ont détruit dans leur âme ce sentiment qui seul « nous préserve de la pourriture morale, ont-ils du moins

« la pudeur de cacher à leurs enfants leur néant intérieur?
« Non ; car si d'une part on aime trop ses enfants aujour-
« d'hui pour les associer aux actes de sa propre vie, d'une
« autre, on s'aime trop soi-même pour s'imposer une
« contrainte, pour contrôler son langage, pour s'interdire
« une parole malséante qui ira atteindre le sens moral de
« l'enfant et lui porter les premiers et irrémédiables
« coups. « (1)

Sans doute quelques-uns de ces détails se rapporteraient plus particulièrement à la première enfance ; mais comme les plis reçus alors se redressent difficilement dans la suite, et que les mêmes parents qui négligent l'éducation de l'enfance, par la force des choses président ordinairement avec le même sans gêne aux premiers essors de l'adolescence, voici ce qui arrive toujours. Nous donnons de nouveau la parole à l'auteur qui vient d'être cité. Aussi bien le portrait esquissé par lui est trop fidèle pour que nous en retranchions une seule ligne : « *Le collégien n'a jamais tort, jamais.* Il le soutient ; sa mère en est convaincue ; et le père, après s'être démontré qu'une créature issue de lui ne peut avoir de défaut sérieux, se joint à l'enfant et à sa mère pour blâmer le professeur ignare, injuste, violent, cruel, qui fait peser sur son élève *nécessairement intelligent et fort remarquable* le joug d'une autorité condamnable par cela seul qu'elle existe et s'exerce. Et le collégien se venge de ce qui le domine, en raillant, abaissant, méprisant *le chef* quel qu'il soit. Et ce sentiment le suivra plus tard dans le travail qu'il entreprendra et se manifestera d'autant plus vivement qu'il travaillera moins. Les années s'écoulant alors sans lui apporter les ressources que d'autres ont trouvées dans un labeur opiniâtre et dans une économie persévérante, il ne manquera pas, cet enfant élevé sans le respect de la famille, de l'autorité, du savoir, du travail et du caractère, il ne manquera pas de s'ériger en réformateur d'une société injustement organisée, et offrant à chaque instant le monstrueux spectacle de la richesse coudoyant la pauvreté et la misère. Se dira-t-il alors que la richesse,

(1) *Em. Raymond.*

la pauvreté ni la misère ne se font pas toutes seules, et qu'il faut absolument travailler pour acquérir la fortune, si nous la désirons, pour éviter la misère, si nous la redoutons?... Oh! non!... Se dire tout cela, ce serait se blâmer soi-même, ce serait le commencement de la sagesse. Aussi a-t-on bien soin de ne pas contrister cette pauvre vanité en lui révélant les conséquences de sa sottise... Et c'est sur autrui, en général, *sur les chefs* en particulier, que l'on fait peser la responsabilité de tous les échecs, de tous les insuccès dont on ne veut pas chercher l'origine en soi-même. »

N'est-ce pas là une peinture malheureusement trop exacte de ce qui arrive aujourd'hui jusque dans les familles les plus ouvertement chrétiennes? Aussi que de déboires, que de déceptions, que d'amertumes dans le cœur des parents, qui peuvent s'en plaindre d'autant moins qu'ils en ont été eux-mêmes la cause! Par contre, l'enfant respectueux fait la joie et l'orgueil de sa famille, la joie de ses compagnons d'âge et de la société qui l'observe avec admiration. Toutes les bouches le bénissent; et l'âme de la patrie se sent tressaillir à sa vue; car ce sont bien les plus respectueux qui, dans les sphères diverses de la vie sociale, deviennent toujours ses plus fermes défenseurs!!...

CHAPITRE VII

Morale civique et morale chrétienne.

Que voulons-nous dans ce livre? Travailler à former l'homme chrétien, en opposition ou en plus de l'homme citoyen, serait-il parfait sous ce rapport. Or, tout enseignement contient en lui-même sa morale comme tout principe sa conséquence. L'enseignement laïque proprement dit produit donc une morale laïque ou le civisme indépendant basé préférablement sur le Code. Cette morale, quelle que puisse être son excellence en soi, ne suffit pas au chrétien, qui, pour la pratique des vertus le faisant tel, doit toujours remonter à la source du bien surnaturel ou de la grâce divine. Ainsi, la différence essentielle de ces deux morales, la morale chrétienne et la morale civique, c'est que la première reçoit ses inspirations et sa force de Dieu, tandis que la seconde s'appuie sur les simples données de la raison et sur sa libre conformité aux lois humaines. On le voit déjà, quant à leur souffle inspirateur, il n'y a pas de comparaison entre elles, puisque l'une tend au ciel, et l'autre limite son ambition à l'atmosphère terrestre et à la vie du temps.

Voulons-nous dire par là qu'il n'existe aucun bien dans la morale civique ? Dieu nous en garde, car les règles posées par les manuels scolaires ne sont autres, en plusieurs cas du moins, que les règles de l'Evangile, et après les avoir lus attentivement, un moraliste chrétien pourrait en général être autorisé à les signer des deux mains, s'il n'en était empêché par l'absence trop clairement voulue du principe surnaturel.

Voyez par exemple pour la charité. La charité est un mot tellement passé dans les habitudes du langage pour signifier la bienfaisance ou la philanthropie, qu'elle a perdu aux yeux de plusieurs son caractère divin. On a oublié qu'elle est une vertu essentiellement chrétienne; et

à cause de cet oubli nous la voyons figurer même dans les manuels de l'éducation *purement morale et civique*, les quels affectent, d'autre part, de ne vouloir rien emprunter à la révélation. Prenons, pour nous en convaincre, le *Manuel* de M. Gabriel Compayré au chapitre de *la justice et de la charité*. Vous croiriez à un simple commentaire de l'Evangile, dont il va jusqu'à citer les textes. Ainsi : « Vous n'êtes pas quittes envers vos semblables parce « que vous avez soigneusement évité de leur faire du mal; « il faut encore désirer leur bien et contribuer selon vos « forces à le réaliser.

« L'aumône n'est qu'une des formes de la charité. Il y « en a d'autres qui sont accessibles à tout le monde, aux « plus pauvres comme aux plus riches. Vous pouvez tous « aimer votre prochain, et c'est déjà quelque chose que « de désirer le bien d'autrui, même quand on ne peut pas y « contribuer soi-même.

« La justice est le respect des égalités naturelles; mais « la charité est le remède aux inégalités nécessaires. Sans « la justice, la société ne pourrait subsister un seul instant; « sans la charité, la société pourrait subsister encore, mais « dans quel état ? Avec tous les maux qui résultent de la « pauvreté non secourue, et de la faiblesse abandonnées « à elles-mêmes. »

Et un peu plus loin, comme résumé de ces principes : « Quant à la charité, elle exige que nous fassions du bien « à tous les hommes, quoique nous n'ayons rien à attendre « d'eux ; elle exige plus encore que nous fassions du bien « à ceux qui nous ont fait du mal. »

Ce sont là des conseils vraiment admirables ; et un jeune chrétien qui déjà au catéchisme les a entendus dans des termes analogues, pourrait être tout porté à croire qu'on calomnie l'enseignement laïque. Sans le dire, absolument et en tout, mauvais, remarquons au moins que même ici il n'est pas complet. Assurément on y parle de charité, parce que notre sainte religion a poussé dans la société de si profondes racines que ses ennemis les plus déclarés, pour mieux faire accepter leurs leçons, se voient souvent obligés de s'exprimer comme elle. Sans cette précaution, ou si l'on

veut, sans cette habileté, ils ne seraient peut-être ni écoutés ni compris. C'est au surplus une preuve parmi tant d'autres que la religion est bien encore chez elle parmi nous, et qu'elle ne se laissera pas dessaisir, sans résistance, d'un domaine qu'elle détient par le droit d'une possession tant de fois séculaire et dès lors très légitime.

Mais en réalité, sous la plume et dans la bouche de nos moralisateurs modernes, la charité est un barbarisme; elle est un manifeste contre-sens. Elle ne rend pas, comme expression, justement leur pensée, ou elle la rend avec excès. La charité est toute de création divine, et le souffle de l'homme n'en aurait jamais pu faire une vertu; car la vertu que ce mot renferme dépasse infiniment les conceptions les plus hardies de l'esprit humain ; elle les dépasse au même degré que la rédemption opérée par le Verbe fait chair laisse derrière elle les programmes de tous les prétendus réformateurs de l'humanité.

On devrait en dire autant de toutes les branches de la morale chrétienne, qui à l'acte humain, émis selon les lois de l'honnêteté naturelle, ajoute la nécessité de recourir à l'impulsion divine. Pour notre faible esprit, il semblerait bien que c'est peu ; mais, en réalité, c'est l'infini devant lequel le fini et le créé ne sont qu'une ombre; c'est Dieu surpassant l'homme de toute son immensité.

Pour les jeunes intelligences non accoutumées encore aux distinctions ou aux subtilités du raisonnement, nous convenons qu'il pourrait y avoir là un écueil formidable. C'est à l'Eglise alors et à ses ministres, c'est aux parents chrétiens qu'il incombe de l'éloigner en instruisant les enfants sur ce mobile actif qui nous vient de Dieu, et qui peut communiquer à nos œuvres les plus ordinaires un mérite sans mesure.

Après cette explication qui nous a paru nécessaire, passons à un autre ordre d'idées. La pauvre humanité est portée à abuser de tout; et parce que la morale civique s'est réservé la charge de former, à elle seule, les citoyens, il n'a pas manqué de gens qui en ont tiré cette conséquence entièrement fausse, c'est que le chrétien ne peut jamais être un citoyen irréprochable et parfaitement attaché aux

lois de son pays ; que la religion retient l'homme dans une sphère à part, où sont contenus les sentiments dont se nourrissent de préférence les sociétés modernes ; qu'en un mot, les idées religieuses toujours puisées à la même source, ont forcément quelque chose de l'immutabilité de cette source ; qu'elles ne se prêtent point à la marche progressive de l'humanité, à sa perfectibilité ascendante, et que, par conséquent, elles lui deviennent une entrave dont il est plus que prudent de la débarrasser. Volontiers, sous une forme ou sous l'autre, on ne cesse de répéter : « L'Eglise a fait son temps. La religion du Christ est une vieillerie. Elle alourdit la raison. Elle l'étouffe dans l'étroitesse de ses dogmes. Elle ne comprend rien à nos aspirations les plus légitimes. D'ailleurs elle est hostile à nos institutions. Elle travaille à saper les fondements de l'édifice social élevé par nous avec tant de sollicitude et de patience. Pour assigner enfin son vrai sens au mot fameux : *le cléricalisme, voilà l'ennemi*, la religion, dans son ensemble, ne mérite plus de prendre part au gouvernement de l'humanité, qu'elle abâtardirait par ses doctrines d'une autre époque.

Il est absolument nécessaire de nous prémunir et plus encore de prémunir les jeunes intelligences contre ces déclamations aussi peu sensées qu'elles sont impies. Raisonner de la sorte, c'est nier l'histoire du passé, histoire claire comme le jour, et calomnier le présent de l'Eglise dans ses rapports avec la société, pour se donner l'infernale satisfaction de lui fermer, autant que possible, toute espérance dans l'avenir. C'est, de plus, un abus de force et de pouvoir, que nous devons ici dénoncer à l'impartialité de nos lecteurs quels qu'ils soient.

Rappelons donc un fait incontestable, c'est que, sous aucun gouvernement, il n'y a eu jamais de meilleurs citoyens que les vrais disciples de l'Evangile, et l'on peut affirmer que le civisme a marché toujours de pair avec la foi chrétienne dans les cœurs. Le civisme, c'est la fidélité aux lois établies et le respect pour lepouvoir dont elle s émanent ou qui a la charge de les faire exécuter. C'est l'honnêteté inviolable engendrée et constamment soutenue

par l'amour du devoir. C'est l'obéissance sans restriction à tout ce qu'impose la puissance législative. Par cette obéissance se forme le bon citoyen, et se distingue ouvertement de celui qui ne l'est pas.

Mais ce n'est également qu'à cette condition qu'on peut se dire bon chrétien. Sans l'obéissance aux pouvoirs publics légitimement constitués, on n'est pas reconnu par le divin Maître comme membre vivant de son Église. Car il a ordonné lui-même, par un commandement exprès, de rendre *à César ce qui est à César*. Puis, devant le tribunal de Pilate, qui lui rappelle, qu'il aurait bien le pouvoir de le faire mourir, en sa qualité de représentant de l'empereur romain, que répond le Sauveur? *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut.* Quelle profonde doctrine? Pourrions-nous, mieux que par cet exemple, démontrer l'esprit de soumission qui doit caractériser le chrétien à l'égard des lois civiles et de ceux qui sont chargés de veiller à leur exécution? Remarquons que Pilate accomplissait ici une action mauvaise ; que par sa lâcheté il se rendait complice du plus odieux forfait que l'humanité ait jamais commis ; que par sa coupable condescendance aux passions d'un peuple en délire, il allait même jusqu'à outrepasser son mandat, puisque sa conduite fut plus tard condamnée par l'autorité supérieure. N'importe, malgré l'abus évident que Pilate va en faire, le Seigneur reconnaît son pouvoir, et il s'incline tout résigné à le subir.

Oui, c'est là le modèle des chrétiens. Pas plus sur ce point que sur tous les autres, il ne nous est permis de ne pas travailler à lui devenir semblables. Qui dit un chrétien, dit un homme obéissant à Dieu, comme Jésus-Christ, et par suite à ses lieutenants dans ce monde. Il n'y a pas de doute que tout pouvoir légalement constitué est revêtu pour nous de l'autorité de Dieu, dans les choses qui ressortissent naturellement de ce pouvoir. Saint Paul, dans son Epître aux Romains, le déclare en ces termes très formels : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; et celles qui existent sont établies par Dieu* (1).

(1) *Rom. XIII.*

Il est à observer que l'Apôtre adresse cette exhortation aux chrétiens qui habitent Rome, et qui, par conséquent, pour le civil, sont soumis à des gouverneurs infidèles. Aussi quels que soient, au sujet de la religion, les sentiments personnels de celui qui exerce le pouvoir, le chrétien est obligé d'obéir aux lois qu'il édicte ou qu'il a la charge de faire exécuter.

Mais le même apôtre dit aussi que notre obéissance doit être conforme à la raison. *Rationabile obsequium vestrum*. Cela signifie, par une induction toute naturelle, que le législateur, de son côté, ne doit pas s'opposer au sens commun, et que les lois, qui répugnent à la raison, étant injustes et iniques, n'obligent pas la conscience. Bien plus, il peut se présenter des cas où le chrétien se parjurerait en ne résistant pas, des cas où, à l'exemple des Apôtres devant le Sanhédrin, il ait à répondre formellement qu'il *vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, et à donner sa vie plutôt que de transiger avec la foi par une capitulation honteuse. Mais alors ce n'est pas vraiment de la désobéissance ; car celui qui commande a outrepassé ses droits, et ayant le devoir, comme tenant la place de Dieu, d'administrer pour la justice et le bien de ses sujets, ne cherche qu'à leur nuire, puisqu'il voudrait leur imposer le joug de l'impiété.

Dans ces circonstances toujours si pénibles, mais heureusement devenues très rares, le chrétien sincère commence par s'abstenir. A la violence, si elle était employée pour le pousser dans la voie du mal et de l'infidélité, il oppose la force terrible de l'inertie, et si les moyens extrêmes viennent à être mis en œuvre contre lui, sa résistance ira jusqu'au sacrifice de sa vie du temps, pour ne pas perdre ses droits à la vie éternelle. D'un côté sévit la persécution, de l'autre triomphent les martyrs. Mais leur sang généreux, qui a coulé avec tant d'abondance durant les trois premiers siècles de l'Eglise, qui même, à aucune époque de l'histoire, n'a jamais depuis complètement cessé de rougir les marches des échafauds, dressés par les ennemis du Christ, ce sang ne s'est pas donné une fois la joie de rejaillir sur les bourreaux en signe de vengeance. Le res-

pect dû à la majesté du pouvoir tomba constamment de la bouche de ceux qui souffrirent ou qui moururent victimes de ses abus.

Qu'on fouille avec soin les annales de la persécution, on y trouvera invariablement de la part des martyrs les sentiments que l'héroïque légion thébaine fit exprimer à l'Empereur, au moment où ses soldats, toujours si intrépides dans les batailles, tendaient le cou comme des moutons à l'épée du bourreau, selon le magnifique langage de Bossuet : « O Empereur, disaient-ils, nous sommes vos soldats, « mais nous sommes serviteurs de Dieu ; nous vous devons « le service militaire, mais nous lui devons l'innocence ; « nous sommes prêts à vous obéir comme nous l'avons tou- « jours fait, lorsque vous ne nous contraindrez pas à l'of- « fenser. Pouvez-vous croire que nous puissions vous gar- « der la foi, si nous en manquons à Dieu ? Notre premier « serment a été prêté à Jésus-Christ, et le second à vous. « Croirez-vous au second, si nous violons le premier?... »

Tels furent les derniers ordres qu'ils donnèrent aux députés de leur corps pour porter leurs sentiments à l'empereur Maximin. « On y voit, ajoute Bossuet, les saintes « maximes des chrétiens fidèles à Dieu et au prince, non « par faiblesse, mais par devoir... Qu'on ne dise point « qu'une légion ne pouvait point résister à toute l'armée ; « car les maximes qu'ils posent, de fidélité et d'obéissance « à l'Empereur font voir que leur religion ne leur eût pas « permis de lui résister quand ils auraient été les plus « forts ; et, enfin, si les chrétiens avaient pu se mettre dans « l'esprit que la défense contre le prince fut légitime, sans « conspirer de dessein formel la ruine de l'Empire, ils au- « raient pu songer à ménager à l'Eglise quelque traitement « plus doux, en montrant que les chrétiens savaient vendre « cher leur vie, et ne devaient pas être poussés à l'extré- « mité. Mais c'est à quoi on ne songeait pas ; et si on obtint, « comme il arrivait souvent, des édits plus avantageux, ce « n'était pas en se faisant craindre, mais en lassant les « tyrans par la patience (1). »

(1) *Cinquième Avertissement, Sur les lettres de M. Jurrien.*

Dans son Apologétique n° 46, Tertullien se glorifie de ce que parmi tant d'attentats contre la personne sacrée des Empereurs, il ne s'est jamais trouvé aucun chrétien. « En « vérité dit-il, nous avons garde de rien entreprendre « contre eux. Ceux dont Dieu a réglé les mœurs ne doi- « vent pas seulement épargner les Empereurs, mais « encore tous les hommes. Nous sommes pour les « Empereurs tels que nous sommes pour nos voisins. Car « il nous est également défendu de dire ou de faire ou de « vouloir du mal à personne. Ce qui n'est point permis « contre l'Empereur n'est permis contre personne; ce qui « n'est permis contre personne l'est encore moins sans « doute contre celui que Dieu a fait si grand. »

« Nous sommes trop loin aujourd'hui, observe un « écrivain distingué, pour bien apprécier l'étendue des « préceptes apostoliques, et la difficulté réelle de leur « exécution. N'oublions pas cependant que les lois « religieuses étaient lois de l'Etat chez les Romains et « chez les Grecs ; que pendant trois siècles les chrétiens « furent poursuivis en qualité de rebelles aux lois de « l'Empire, que le peuple et les magistrats ne voyaient « en eux ou affectaient de n'y voir que des révoltés. » L'Etat n'eut pourtant jamais de meilleurs citoyens, « quand il ne confondit plus les lois divines et les pres- « criptions humaines (1).

Il y a dans l'homme un sanctuaire inviolable, auquel nulle puissance de la terre n'a le droit de porter atteinte, c'est celui de la conscience. Là réside sa vraie force et sa dignité. Là se passent des mystères qu'aucun regard étranger ne découvre, mystères de souffrance intérieure et souvent aussi de sourde révolte contre les infamies du dehors, révolte silencieuse qui ne fait qu'effleurer les sentiments intimes, et qui ne transpire jamais par les actes externes de l'impatience ou d'une acrimonieuse désapprobation. C'est l'image du parfait chrétien que nous venons de tracer dans ces quelques lignes. Qu'on ne croie pas qu'en se taisant il applaudisse toujours au fond du cœur. Il a ordi-

(1) *Deramey, l'Apôtre St. Paul.*

nairement, en politique, ses opinions personnelles solidement établies et auxquelles il peut tenir par toutes les fibres de son être. Souvent, tant les choses de ce monde sont variables, il est gouverné par des hommes dont les idées diffèrent des siennes comme la nuit du jour. Mais s'il lui arrive de manifester ses regrets et ses espérances, ce n'est pas en joignant à ses paroles une conduite d'insubordination au pouvoir établi. Il le laisse aller sans entraver sa marche, et il obéit à ses maîtres du moment en remplissant avec une rigoureuse exactitude tous les devoirs d'un honnête citoyen. Si l'on veut bien se donner la peine d'y réfléchir, on verra que, comme dans le passé, le vrai chrétien est encore aujourd'hui le plus fidèle observateur des lois civiles.

Pourquoi donc ses intentions sont-elles suspectées ? Pourquoi, puisque sa vie de citoyen est irréprochable, n'a-t-on pas confiance dans ses sentiments, et le traite-t-on parfois en ennemi de l'ordre public ? Il ne fait rien pour le troubler. S'il n'approuve pas, il se tait, ou, encore une fois, s'il parle, il n'introduit jamais dans ses discours aucun de ces mots acérés qui engendrent l'émeute et la révolte. Ah ! c'est que sa conduite seule est prise pour une condamnation surtout à cause du principe qui lui donne l'inspiration et le mouvement. Ses actes peuvent bien ressembler à ceux de la vie la plus vulgaire. En apparence rien n'est changé. Qui distinguerait, au simple regard, un chrétien pratiquant de celui qui ne l'est pas ? Mais les hommes qui relevant immédiatement de l'Etat, ont présentement la mission de diriger les jeunes intelligences, savent qu'il n'y a pas à s'y tromper. Entre la nature et la grâce il existe tout un monde ; et ne voulant pas du surnaturel pour l'acquisition de leurs vertus civiques, ils vont parfois, hélas ! jusqu'à jeter le blâme et le ridicule sur toutes les pratiques religieuses, comme sur autant de superstitions dégradantes pour l'esprit humain. C'est leur tactique auprès de la jeunesse, tactique qui malheureusement ne leur réussit que trop bien.

C'est aussi et surtout la promulgation de cet axiome brutal que *la force prime le droit*. Ils sont les maîtres dans

la place et ils veulent s'y maintenir en rejetant tout ce qui ne vient pas d'eux. C'est l'ostracisme et la tyrannie poussés à leur comble. C'est le retour accentué à la haine du Paganisme contre la religion du Christ, parce qu'on lui reconnaît une puissance de moralisation qui gêne, et qui finirait par rendre vains tous les efforts contraires, si l'on ne lui fermait pas obstinément l'entrée des esprits.

Mais avec un tel principe, que devient en réalité l'obéissance aux lois ? On commence par asservir l'intelligence de l'enfant. On abuse de sa simplicité pour lui imposer le joug d'idées toutes personnelles, en les faisant remonter d'ailleurs à une date très récente, puisqu'on ne veut relever que de la *grande révolution française*. C'est en somme avoir peu de fierté. Et le jeune homme qui entend les apologies ampoulées de la science moderne a le droit de penser que cette science, si pompeusement acquise, pourrait bien ne pas réussir à justifier toutes ses prétentions. Quoi ! vous êtes d'hier et vous voulez tout envahir !! Nous connaissons votre origine ! Nous la touchons encore du doigt. D'après vos aveux, vous avez un siècle d'existence, et vous jugeriez l'humanité assez naïve pour accepter vos doctrines de préférence à cette vérité immortelle que Jésus-Christ par sa présence a ravivée dans le monde, et dont le monde se nourrissait déjà implicitement depuis les premiers jours de la création ? Comme la vérité a sa racine en Dieu et que par son essence elle est éternelle, toutes les nouveautés sont odieuses du premier abord.

Mais chez nous Français. il faut bien le reconnaître, le mot *révolution* est devenu un mot fatidique et l'on ne se lasse de dire tout haut, à la jeunesse principalement, que ce qui nous distingue des autres peuples en fait de civilisation, de gloire, d'administration savante, de libertés individuelles et publiques, a été inauguré à cette époque si douloureusement mémorable. Nous ne voulons pas pourtant contester d'une manière absolue, que de ce grand mal il ne soit sorti quelque bien. Car nous confessons qu'il appartient à toute méthode d'enseignement, qui a pour but la saine morale, de montrer la Providence de Dieu toujours attentive à faire servir à sa propre gloire et au bon-

heur du genre humain les plus épouvantables commotions par lesquelles on a vu passer de temps en temps les sociétés les plus florissantes.

Néanmoins, le bien qui résulte du mal, si nous pouvons le recueillir et en profiter, aucune morale ne nous autorise à le bénir dans sa source. Ce sera toujours de fait une source maudite. Et tel est le principe révolutionnaire. Il semble aujourd'hui occuper le premier rang en politique, au moins comme le plus bel idéal que puisse rêver un peuple en voie de réformation. Quelle imprudence !! Ceux qui professent une doctrine si monstrueuse ne voient-ils pas qu'à tout instant elle peut se retourner contre eux et les dévorer ? Ils crient bien haut, avec un enthousiasme digne d'une meilleure cause : « Nous sommes les fils de la Révolution ! A une heure solennelle de notre histoire, l'impatience nous est montée au cœur ; et fatigués d'un pouvoir qui nous opprimait, nous l'avons renversé par un coup de main suivi d'une infinité d'autres. Nous avons enfin conquis la liberté. » Malheureux et aveugles !! Mais si vous êtes les maîtres, ne craignez-vous pas que ces leçons fortifiées par vos exemples, ne produisent des fruits dont les premiers peut-être vous sentirez toute l'amertume ? Vos propres disciples, pour être dignes de vous, ne voudront-ils pas vous imiter en vous balayant ?

Ah ! c'est à la morale purement civique qu'on veut s'en tenir pour former les nouvelles générations. Eh bien, voici comment ces générations auront désormais le droit de raisonner. Les Manuels scolaires étalent aux yeux des étudiants, avec une abondance prodigieuse de décors, les bienfaits de cette grande Révolution de laquelle ils font sortir tout naturellement le régime gouvernemental dont se trouve présentement gratifiée notre chère France. Avec une complaisance bien sentie, on y parle de toutes les branches de l'Administration civile : Le Sénat, la Chambre des Députés, le Ministère ou le Gouvernement proprement dit, et le Président de la République à la tête de tout. Puis le Département, la Préfecture ou la Sous-Préfecture, le Conseil général, le Conseil d'arrondissement, le Maire, les conseillers municipaux : c'est une filière qui n'en finit pas,

un enchaînement des plus compliqués d'autorités diverses, qui toutes représentent la loi et sont chargées plus ou moins de veiller à son exécution. Sans contredit, et à certains égards, ces développements peuvent avoir leur intérêt et même quelque charme. Mais sans le principe surnaturel, sans la foi à l'intervention divine dans les choses humaines, qu'est ce que la loi, sinon une entrave pour la liberté ? Qu'est ce que le magistrat sinon un cerbère veillant au sanctuaire des lois ? Que sont tous ces palais où résident les chefs des administrations et des ministères publics? Les hommes sans foi, si peu que le mécontentement et l'indiscipline s'en mêlent, se persuaderont aisément que ceux qui les habitent remplissent à leur sujet le rôle de geôliers, à la différence que les vrais détenus vivent en plein air, et qu'ils doivent en subir toutes les intempéries, tandis que leurs gardiens se prélassent sous les lambris dorés. Pour quiconque ne croit pas, de cette foi chrétienne qui divinise le pouvoir dans quelque main qu'il se trouve, tout supérieur est un tyran. De là à vouloir s'en débarrasser il n'y a qu'un pas, et la révolte qui couve dans le cœur n'attend qu'une occasion pour éclater.

C'est affreux, mais c'est de la logique révolutionnaire ; logique implacable dans ses conclusions. Sans doute, et il faut en remercier le ciel, ce raisonnement n'est pas général. Il y a du reste des natures souples et paisibles auxquelles les idées de révolte font instinctivement horreur. Heureusement aussi que ces natures constituent le plus grand nombre, et que, dans tous les temps comme dans tous les états, les rebelles ont fourni la minorité des citoyens. Ne serait-ce pas une preuve que la religion a poussé des racines profondes jusque dans les consciences qui se font un jeu de la rejeter, et que la morale du Christ les dirige à leur insu ? S'il en était autrement, la société marcherait à toute heure sur un terrain volcanisé et personne ne pourrait être assuré pour un seul jour de sa vie. Oui, si la religion de l'Évangile n'est pas dans les cœurs, elle plane cependant encore dans l'atmosphère que nous respirons, et c'est toujours elle qui nous sauve en empêchant la religion de la nature d'arriver à

ses dernières conséquences parmi nous. Que deviendrait le monde si le torrent de la révolution n'était pas intercepté dans son cours par le contre-coup des coutumes chrétiennes !...

« Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la société ne peut « vivre qu'en se maintenant en communication avec les « sources mêmes qui lui ont donné l'existence ; et cette « vie est d'autant plus pleine que cette communication « est plus libre et plus entière. Maintenant cherchez les « sources de la vie sociale ailleurs que dans la religion : « vous ne les trouverez pas. La société vit par les « bonnes mœurs, par le culte du devoir et du droit, par « la soumission des inférieurs à l'autorité qui com- « mande, et le respect des supérieurs pour l'inférieur « qui se soumet, par le dévouement de tous au bien « commun. Mais ne voit-on pas qu'il faut à la société « toute la puissance de la religion pour se maintenir en « possession de ces grandes choses, contre les entraîne- « ments de la passion et les durs retours de l'égoïsme, « contre les envahissements du despotisme et les violences « de l'anarchie (1). »

Les coutumes chrétiennes, dont nous parlions un peu plus haut, passées dans le sang des nations, les entretiennent dans le respect des lois, malgré l'insubordination, qui s'agite souvent au fond des cœurs. Mais le Code pénal n'est-il pas là, objectera-t-on ? Ne suffit-il pas pour mettre l'obéissance à la place de la raison prête à se révolter? C'est vrai ; le Code est un terrible épouvantail. Mais s'il menace de punir les crimes, les empêche-t-il toujours ? Et la loi qui peut les prévenir n'est-elle pas cent fois préférable à la loi qui en édicte les châtiments ? Avec le Code pénal et la perspective de la correctionnelle, la crainte domine tout. Or, comme dans ce cas, la conscience ne joue aucun rôle élevé, puisqu'elle n'a que la peur pour guide, sa morale se mesure sur l'industrie que chacun sait employer pour mieux tromper la loi : si bien que les plus sages sont alors les plus audacieux, et les coups de la for-

(1) Mgr Dabert, *Mandement de 1865.*

tune dépendent de la chance dont on est favorisé. Ce ne sont pas, au demeurant, les plus grands criminels qui expient toujours leurs forfaits dans les cachots humides. Le principal consiste dans cette morale de la simple nature à ne pas tomber sous la vindicte des lois et de la justice humaine.

Voilà bien quels sont aujourd'hui pour les masses, les vrais excitatifs à la morale, à la vertu, à l'honnêteté. Soyez bon citoyen et parfait observateur des lois, si vous voulez éviter la prison et le bagne. Et comme les coquins les plus effrontés espèrent toujours s'y soustraire, l'immoralité va son train sous la forme de vol ou de supercherie. Le vol! quel mot! Les lois humaines le poursuivent sans relâche et ne semblent guère avoir de plus grand souci que de réprimer ses coupables hardiesses. Mais, on en a souvent fait l'expérience, la morale purement civique a beaucoup de peine à en inspirer l'horreur. Pour cela il serait d'abord nécessaire de bien établir les bases de la propriété. Sans doute les raisons qui militent en faveur de cette thèse éminemment sociale ne manquent pas, et il ne faut pas être très profond légiste pour s'en convaincre. Mais peut-être les plus intéressés à la question n'auraient pas le pouvoir ou le loisir de l'étudier avec tout le sérieux qu'elle comporterait. Aussi, sans la lumière de l'Evangile, qui jette une si vive lueur sur l'ordre social tel que Dieu lui-même l'a fondé, le pauvre, l'ouvrier, l'homme de peine et de travail regardera constamment d'un œil jaloux et avide les détenteurs de la richesse en ce monde. Celui qui ne possède pas cette richesse, s'il n'a que ses instincts pour se gouverner, se demande anxieusement pourquoi tout auprès le seigneur opulent vit dans le repos et s'engraisse des produits d'une terre qu'il ne cultive pas, tandis que lui, prolétaire, du matin au soir attaché à la glèbe qui le plus souvent ne lui appartient pas, il se nourrit d'un pain dur, donné pour salaire et avec parcimonie. Fouillant alors par moments de sa main calleuse sa poitrine ardente, il y sentira les mouvements fiévreux de son ébullition. Dans cet état, où la misère conseille mal, il ne tiendra nul compte des vieux parchemins du propriétaire. Et

s'il peut former *légion*, s'il peut s'associer des complices, après avoir crié bien haut que toute propriété est un vol, il se rendra maître par la violence du patrimoine longtemps convoité et qu'il vole à son tour. Pourvu qu'il sache éviter tout démêlé avec la justice, qui pourra lui persuader qu'il a mal fait?...

En principe, dit-on avec Proudhon, la propriété est un vol. D'autres ont volé. Je vole comme eux, et autant que possible, je jouis paisiblement du fruit de mes rapines. C'est la morale de l'adresse et de la ruse. C'est l'agiotage pratiqué sur une grande échelle. C'est la honte de notre temps. C'est le vol policé, mais c'est le vol quand même et toujours. Affirmerions-nous qu'il est la conséquence nécessaire de la morale purement civique? Non. Cette morale peut conduire à l'honnêteté. Le vol, lui, devient parfois une administration organisée par l'entente de plusieurs sociétaires. Mais ce ne sont ordinairement que des sociétés restreintes et pour un genre d'exploits déterminés. Il est de plus à remarquer que ces associations se disent secrètes, parce qu'elles ont besoin du mystère et de l'ombre pour agir. Mais la morale, la vraie, est une continuité d'actes tendant à un but spécial, qui est la perfection relative des individus, et qui a de plus pour règle de ne jamais se cacher systématiquement, attendu que sa pratique est ouverte à tout le monde.

A ce dernier point de vue, nous l'avouons, notre idéal de morale pourrait bien convenir aux plans généraux de l'enseignement laïque. Mais malgré les beautés de ses leçons, si cet enseignement est seul, il ne pourra pas mettre un frein aux passions humaines. Qu'on modère ces passions par le raisonnement ; qu'on leur imprime une direction honnête nonobstant leur violence ; oui, cela peut, à la rigueur, être le rôle d'une éducation fondée sur la loi naturelle ; mais ramener les natures entièrement dévoyées, d'un assassin, d'un voleur, d'un homme plongé dans tous les vices, faire un homme nouveau et un modèle de probité, cette transformation ne s'accomplit que par le secours de la grâce qui est le principe et l'onction de la morale chrétienne. Sans doute on a vu, sous les

fers, des criminels s'humaniser et se repentir, changer même complètement de vie. Derrière les grandes murailles d'une prison, quelquefois la morale se prend à briller d'un éclat prodigieux. Mais si la religion ne venait pas s'y ajouter, on constaterait tôt ou tard que cette conversion n'est souvent qu'une tactique pour hâter l'heure de la délivrance, et l'heure aussi de s'abandonner au dehors à de nouveaux exploits dans la criminalité. Si la raison, par ses lumières natives, peut conseiller la sagesse, il lui est généralement impossible de la rappeler lorsqu'elle a été tout à fait perdue. Au contraire, les prompts retours d'une vie orageuse au calme et à la sérénité d'un ciel pur, sont des triomphes très fréquemment remportés par la morale chrétienne. La spiritualité, la dévotion des âmes, se nourrit chaque jour de la contemplation de ces tableaux réconfortants.

Enfin, disons-le, la morale civique est un corps sans âme. C'est toujours la nature laissée à elle-même et devant puiser dans ses propres inspirations le mobile actif de ses vertus. Dès lors, il arrive communément qu'on s'en tient aux apparences et à ce qui frappe les sens. La morale civique ne pénétrant pas dans le sanctuaire de l'âme qu'elle semble complètement ignorer, n'attribue aucune vertu à la pensée et aux affections du cœur. Elle se contente de la forme et de l'observation de la lettre. Le domaine de l'esprit lui demeure étranger. Voilà pourquoi ses préceptes s'usent vite et ne s'enracinent pas dans la volonté par des dispositions persistantes qui sont les habitudes même du bien. Ce qui fait donc, pourquoi ne pas le dire encore? ce qui fait l'incomparable supériorité de la morale chrétienne, c'est qu'elle commence par s'établir dans la région la plus cachée de l'être humain. Elle est une force qui part de l'intérieur, soumise aux lois d'une vie intime, même avant de se manifester par son obéissance à tout ordre positif venant directement de Dieu ou de l'Eglise, qui est ici-bas l'interprète naturel de ses volontés.

En général on ne parle pas assez au jeune chrétien du monde intérieur qu'il porte en lui, et à la beauté duquel il ne s'attache pas parce qu'il lui est inconnu. Il ne peut

s'agir ici, dans notre pensée, d'un profond mysticisme; il s'agit seulement d'assigner à chaque chose sa juste valeur. Or, la morale, la vertu, nous l'avons dit déjà, s'étend aux idées, à l'imagination, aux désirs les plus secrets. Elle s'étend jusqu'aux confins les plus reculés de ce domaine de l'âme, dont nul regard humain ne peut mesurer les dimensions, tandis que la morale civique, qui forcément est limitée à la nature, diffère de la morale religieuse inspirée par la foi comme la terre diffère du ciel, le corps de l'âme, le fini de l'infini.

Quel usage pourrait-on jamais faire du Code pénal contre un homme, qui non seulement vit étranger à toute participation au crime, mais dont les affections les plus secrètes se nourrissent habituellement de justice et d'innocence? Que la loi chrétienne, cette loi qui régit les sentiments aussi bien que les actions, exerce dans le monde son empire : plus ne sera besoin de mesures répressives, et une équité parfaite formera la note dominante des rapports de tous les hommes entre eux!!...

CHAPITRE VIII

Foi et Science.

Un des plus beaux spectacles que la religion puisse nous offrir, c'est la piété d'un adolescent au milieu de la corruption du siècle. Je ne parle pas ici de cette vertu passive, qui consiste à rester éloigné, par goût ou par la force majeure d'une situation sociale, des bruyants plaisirs et des vanités séduisantes du monde. Quelquefois même le tempérament enfante ce prodige, lequel étonne à cause de sa rareté, mais que l'on n'admire pas avec une sorte de respect religieux, comme on le ferait si le souffle divin en était l'inspiration directe. Ce qui nous charme et mérite sans réserve nos applaudissements, c'est la conduite irréprochable d'un jeune chrétien, conservant dans ses rapports avec la société, l'innocence de sa première communion et les ardeurs d'une foi toujours sereine. Oui, une telle sérénité pourrait à juste titre passer pour miraculeuse, tant une foi encore inexpérimentée est exposée à rencontrer des obstacles sur sa route !!

Mais, pour en arriver là, il est urgent que la foi s'affermisse solidement dans l'âme Or, mettons en face l'une de l'autre la foi et la science humaine. Ce rapprochement ne peut que faire ressortir l'excellence de la première. Sans nier les avantages de la science acquise par le travail de la raison, la possession de la foi surnaturelle élève notre esprit à des hauteurs tellement supérieures, qu'une comparaison entre elles devient presque impossible. Voilà la thèse, voilà le fait.

Appuyons la d'abord notre thèse sur ces paroles remarquables d'Alexandre Dumas fils : « Il en est de la science et de « la philosophie à la recherche de la grande vérité comme « des convois de chemin de fer qui traversent un tunnel « en plein jour. L'obscurité est au milieu, mais le jour est

« aux deux bouts. Quel que soit le côté par lequel on sort, « c'est toujours dans la même lumière qu'on rentre. C'est « le même Dieu qui est au commencement de la foi et à la « fin de la science. »

Maintenant qu'il faille par ses discours et par l'ensemble de sa vie affirmer ses croyances, ce devoir s'impose à tout chrétien sans exception, et, comme nous le verrons plus tard, il est parfois si impérieux, que l'abstention pourrait compromettre gravement la conscience. Il y a plus : l'impiété oppose des arguments si subtils, que si le jeune chrétien n'avait pas de bonne heure l'habitude de *raisonner sa foi*, il courrait souvent le risque de tomber dans les pièges qui lui sont de toute part tendus. Ne nous faisons aucune illusion : l'ennemi en veut principalement à l'enfance, à la jeunesse. Et ce n'est pas assez pour les parents et les maîtres bien pensants de la rendre pieuse : ils ont de plus l'obligation de l'éclairer, en la rendant capable de se défendre elle-même à l'occasion.

Dans la méthode employée aujourd'hui pour répandre partout l'enseignement, il y a un chapitre nouveau qui mérite de ne pas passer inaperçu, et que les parents en particulier ne doivent pas regarder avec indifférence. Pourtant. par lui-même, il est bien ingénu. Il s'agit du chapitre intitulé : *Leçons de choses*, auquel on attache, semble-t-il, une haute importance. On veut par là, et nous ne pouvons, en somme, qu'approuver cette grande sollicitude, on veut que l'attention de l'enfant, dès le premier âge, dès la première lueur réfléchie de sa raison, s'appesantisse sur le phénomène de la transformation des choses qui nous tombent sous les sens. En voici un exemple :

Au retour de l'école primaire, tandis que sa mère lui servira son assiettée de soupe ou son morceau de pain noir, l'enfant de nos campagnes pourra désormais lui dire la provenance et les origines de ce pain, d'après les explications du maître. Il les lui démontrera très souvent avec une emphase grotesque. Il lui dira : « Ce pain. que je « mange, est venu des grains de blé que mon père, à la sai- « son d'automne, sema dans la terre. L'humidité de la » terre les fit pourrir, gonfler et germer. Peu à peu leurs

« tiges poussèrent au dehors; grâce à la chaleur, elles « grandirent, et, au sommet de chacune d'elles, il se forma « un épi rempli de grains. Le tout une fois mûr fût mois- « sonné. Les grains furent séparés de la paille et portés au « moulin qui les réduisit en farine. La farine démêlée et « pétrie est devenue une pâte, qui, mise au four chauffé à « point, s'est cuite : d'où le pain que nous mangeons. »

Certes, il ne fallait pas un grand effort d'esprit pour apprendre cela. L'enfant n'avait qu'à demeurer à la ferme et à accompagner son père dans les travaux des champs. Il aurait vu s'opérer successivement sous ses yeux ces diverses transformations desquelles il fait tant de parade, parce qu'on lui en a parlé à l'école.

En réalité, pourtant, c'est fort beau, et l'on ne saurait trop accoutumer l'enfant à admirer les richesses de la nature dans leur ensemble comme dans leur variété. Mais quel fruit pourra bien porter cette leçon reçue à l'école, si elle n'est reprise, continuée et développée dans le sens chrétien? Si une intelligence amie ne vient s'adjoindre à cette intelligence jeune et inexpérimentée pour la faire remonter graduellement à la première cause de tous les êtres, dont le nom n'a peut-être pas été prononcé au milieu de ses leçons scolaires?... C'est alors que la mère chrétienne, si elle n'a pas oublié son catéchisme, devra *retoucher* le récit de son enfant, récit qu'elle a écouté néanmoins avec une légitime admiration, sinon avec un sentiment de fierté aussi très pardonnable. Elle pourra lui dire à son tour : « Cette transformation du grain, je l'admire comme toi, et « je suis toute heureuse de la précocité et du sérieux de « ton entendement. Mais il manque ceci à ton explication; « c'est que le grain a beau être mis dans la terre, si la « pluie, *cette miséricorde Dieu*, comme l'appelent les « peuples orientaux, ne vient en son temps humecter con- « venablement le sol; le grain ne gonflera pas, ne germera » pas, et ne produira ni tige ni épi; il n'y aura, par consé- « quent, ni farine ni pain. Dieu au commencement, Dieu « au milieu, Dieu à la fin de toutes les choses, Dieu par- « tout et toujours, mon enfant, par l'action non interrom- « pue de sa Providence!! N'oublie jamais cela!!... »

Heureux les enfants qui trouveront ainsi autour d'eux et dans leur famille ce supplément d'instruction : l'instruction religieuse pour corroborer et rehausser l'instruction laïque, l'instruction qui va directement à l'âme pour spiritualiser et faire fondre en sentiments chrétiens les glaces qu'apportent avec eux et par eux-mêmes les principes presque toujours froids de la science purement humaine.

Sans cela, que devra-t-il forcément arriver?... L'enfant, dans la simple leçon des choses, comme ensuite dans les plus profonds théorèmes et dans les problèmes algébriques, ne voyant rien au-dessus de la nature, la divinisera...

L'exposé des forces secrètes de cette nature, leur épanouissement en sens si divers, l'harmonie de leurs mouvements, la constance de ces lois physiques qui font tourner le monde comme sur un pivot par la plus régulière de toutes les impulsions; la pousse et la chute des feuilles arrivant l'une et l'autre à la saison qui leur a été assignée; tous ces phénomènes, toutes ces évolutions sur un même globe absorberont si fort les pensées de l'étudiant, qu'au milieu de ces êtres déjà si admirables par leur structure et leurs innombrables spécialités, il se sentira content de lui-même, lui seul être intelligent dans cette brillante création !

C'est bien là le but poursuivi de propos délibéré. On voudrait faire de la science un paradis de délices, où l'esprit humain trouvant un repos complet, ne pousserait ni plus haut ni plus loin les désirs de lumière dont il est dévoré. Par la facilité que nous avons de raisonner sur les choses qui nous entourent et de nous les adapter comme des compagnes amies de notre vie terrestre, la science moderne, qui est par dessus tout la science forcenée de la matière et des sens, voudrait nous fermer entièrement la vue sur d'autres horizons, en nous entretenant dans le doute d'abord, et puis dans la négation d'un Être suprême. Le nom de cet Être souverain est si bien inscrit au frontispice de toute la création, que ceux qu'on appelle les savants à l'ordre du jour s'efforcent de le couvrir du voile d'un scepticisme absolu pour nous empêcher de le voir. Plus encore, ils le cachent sous les couches épaisses d'un sensualisme effréné.

Analysez leur programme dans ses parties multiples, il n'en sortira pas autre chose. Aussi, est-il de toute nécessité de savoir leur répondre par un programme opposé, mis à la portée de la jeunesse. Ils soutiennent hautement que la foi est l'ennemie de la science, et qu'elle commence par l'exclure afin de conserver seule la direction de l'esprit humain. Mensonge d'autant plus criminel qu'il s'adresse à des intelligences dont la crédulité naïve forme un des attributs les plus charmants.

Avant de passer outre, je vais mettre sous les yeux du lecteur un tableau saisissant de ce qu'on nomme avec tant d'emphase *la science moderne*.

. . . . . .

« Son axe est déplacé... Telle qu'une furie
En désordre elle roule aux chemins de la vie...
On la voit chanceler dès son point de départ.
Pour s'appuyer n'ayant aucune base ferme,
De sa course rapide elle ignore le terme,
Et sur des points douteux promène son regard...
Où donc s'arrêtera la grande échevelée?...
Saura-t-elle jamais goûter un doux repos,
Et de lauriers conquis sa gloire révélée
Aux âges à venir, réveiller les échos?...

Elle est reine pourtant!... Partout elle domine...
Partout on la révère et partout l'on s'incline...
Elle seule gouverne avec autorité...
Sans elle l'on n'est rien ; tout pâlit dans le monde,
Et loin de ses faveurs la misère profonde
Est pour l'homme ici-bas un lot trop mérité...
Elle ouvre ses deux bras à quiconque l'implore...
Prodigue d'elle-même et féconde en bienfaits,
Elle veut rehausser tout homme qui l'honore,
En l'ornant de blasons aux lumineux reflets...

A ses brillants tournois chacun peut prendre place...
Là le pauvre grandit et l'opulent s'efface...
La science est un titre aujourd'hui souverain!
Qui la possède n'a besoin d'autre noblesse ;
Et le savant, s'il est avide de richesse,
Pour s'en ouvrir la porte a la clé dans la main...
Toute disparité par elle s'égalise...
Sa flamme avec amour échauffe tous les cœurs,
Attire les esprits, entre eux les harmonise,
Et sans distinction leur souffle ses ardeurs!...

Mais peut-elle tenir toujours ce qu'elle annonce?...
Sans clarté bien souvent, hélas! elle prononce...
Et malgré ses grands mots, ses airs impérieux,
Sa fougue à plonger l'œil au dedans du mystère,
Soulevant le rideau de son aile légère,
Sa parole vous laisse indécis, soucieux...
La science jamais ne doit être pressée...
Aux principes rivée et forte de son droit.
Sans fatigue, sans trouble, et calme en sa pensée,
Elle s'attache au vrai qu'elle aime et qu'elle voit...

Ce n'est plus la science à la lueur céleste,
Mais l'érudition, ramassis indigeste,
Qui sustente l'esprit de nos savants du jour...
Sachant sur toute chose arrondir une phrase,
Et des faits du passé bien saisir chaque phase,
A décrire, à parler mettant tout leur amour,
Il n'est pas dans le ciel, il n'est pas sur la terre,
Phénomène caché, ni d'élément obscur,
Qui ne doive subir l'éclat de leur lumière,
Par un raisonnement qui se dit toujours sûr!!...

Non, nous ne nions pas de ce temps les mérites.
N'inaugure-t-il pas le progrès sans limites?
Jamais avait-on vu dans les siècles passés
A ce point s'élever notre humaine nature?...
Le savoir n'est-il pas sa gloire la plus sûre,
Le savoir par lequel les hommes empressés
Cherchent la mine d'or, ou la place ou le titre?...
L'ignorant, vrai prodige en ce siècle éclairé,
Est une énormité, portant nom de bélitre,
Indigne de l'honneur qu'il n'a point désiré...

Mais il est un reproche à faire à la science.
Avec tout son esprit, c'est à faux qu'elle pense.
L'imagination, et la mémoire aussi,
La sensibilité par nature mobile,
Le cœur, l'impression, la larme à l'œil facile,
De ce cercle sortir elle n'a nul souci!...
Juste est ce qui la flatte et jamais ne la gêne...
L'obstacle qui l'encombre, elle le jette au loin...
Le mystère ose-t-il lui donner quelque peine...
A nier le mystère elle met tout son soin!!...

Puisque en Dieu seulement le vrai cache sa source,
Vainement notre esprit veut le prendre à la course.
L'œil de l'âme le voit quand il est au repos,
Et guidé par la foi le fixe bien en face,

Sans les traits incertains et menteurs d'une glace,
Sans le trémoussement des brises sur les eaux !...
Le vrai n'a qu'une note, immuable harmonie,
Qui dit son chant d'amour au cœur souple et croyant,
Et projette les flots d'une immortelle vie,
Sur quiconque les boit comme un docile enfant !!...

Mais ce n'est pas la source où nos savants vont boire !
Ennemis de tout joug ils ne veulent pas croire.
La foi les déshonore en bornant leur savoir.
Insensés ! mais la foi relève la nature,
En lui communiquant une clarté plus pure,
Et pour voir le divin un deuxième regard !!...
Par cette double vue alors l'esprit pénètre
Le monde d'ici-bas et le monde d'en haut,
Et découvre bien mieux les profondeurs de l'être,
Le juge tel qu'il est, et l'aime comme il faut (1). »

Reprenons. Vous niez la possibilité d'un accord entre la foi et la science. Mais vous, savant peut-être très illustre parmi vos concitoyens, vous n'émettez pas un principe scientifique, vous n'écrivez pas une phrase, vous ne vous livrez pas à une expérience, sans faire un ou même plusieurs actes de foi. Ah ! il ne faut admettre que ce que l'on comprend, répétez-vous à vos jeunes disciples. Mais vous, les premiers, n'admettez-vous pas une infinité de choses que vous ne comprenez pas, que vous ne comprendrez jamais, au moins dans la vie présente? Cette vie, quelle que soit votre connaissance de ses parties constitutives, de son fonctionnement régulier, de la transformation des aliments qui la maintiennent dans son activité, cette vie, prise en elle-même ou dans son essence, demeurera toujours un mystère pour vous. Etudiez les uns après les autres tous les phénomènes de la nature : de la vue, de l'acoustique, de la production, de la croissance, de la mort de l'homme et des animaux.

La physiologie et la physique établiront des lois très précises pour vous faire arriver à constater sans erreur possible la présence de ces phénomènes et de beaucoup d'autres. Mais, en réalité, *comment* se produisent-ils? Il ne s'agit plus du mécanisme ou de la fonction des

(1) Leur science. *Inédit.*

organes; il s'agit du fait en lui-même, du fait *psychologique et intrinsèque*. Un opticien, par exemple, après avoir fait de l'œil une fort juste description, se résumera ainsi : « L'œil n'est autre chose qu'une véritable chambre noire « en miniature. La pupille est l'ouverture du volet; le « cristallin, la lentille qui sert à former l'image; et la rétine, « l'écran, sur lequel elle va se peindre renversée et très « petite. De là, c'est le nerf optique qui, portant au cer- « veau l'impression produite par les vibrations de l'éther « sur le système nerveux de la rétine, nous donne la per- « ception des objets extérieurs; et c'est du plus ou moins « grand nombre de vibrations que résulte la sensation « spéciale à chaque couleur. » (1)

Mais cette sensation de la vue qui provient de la perception des objets extérieurs, est aussi une affection de l'âme, c'est l'âme qui l'éprouve. La comprenez-vous dans sa nature intime, c'est-à-dire en tant qu'elle est éprouvée par l'âme? Et ici, comme en mille autres cas, ne devez-vous pas vous incliner devant le mystère? Le mystère est semé partout sous vos yeux. Bon gré malgré, il vous faut croire en sa présence, et ce n'est qu'en faisant un *acte de foi naturelle* que vous pouvez avancer dans l'étude des œuvres du Créateur. « Le mystère, c'est-à-dire, la vérité « incompréhensible en elle-même, remarque Mgr de « Ségur, est le cachet de tout ce qui est sorti des mains « de Dieu. L'homme comprend tout ce que fait l'homme; « mais il est obligé d'admettre sans le comprendre tout ce « que fait Dieu. »

Or, il est bon que le jeune chrétien se rappelle à temps que l'homme ne peut, à proprement parler, *produire aucun être*, qu'il ne *peut rien créer,* tant dans l'ordre matériel que dans celui de la pensée et de la morale. Dans l'ordre matériel, pourvu cependant que Dieu soutienne ses forces et son industrie, il peut transformer certains êtres, en leur imprimant un cachet nouveau. Il peut, en un mot, devenir savant compositeur et artiste célèbre : *créateur*, jamais, si ce n'est par simple méta-

(1) Janet, *Cours de Physique.*

phore. Dans l'ordre moral, son insuffisance éclate peut-être encore plus. La volonté ne peut se mouvoir, même pour le mal, qu'en usant de la force que Dieu lui communique, et ne cesse de lui communiquer. Quel mystère impénétrable ? Un être qui peut agir en toute liberté, mais qui pour chacune de ses actions, a besoin de *la promotion physique* de Dieu, qui finalement le détermine à agir, en laissant à sa liberté toute la plénitude de ses droits! Qui donc a jamais palpé cet *influx physique* de Dieu dans les actes humains? C'est portant un fait permanent. C'est aussi un perpétuel mystère dans notre vie libre.

Il n'y a que des hommes sottement orgueilleux pour se révolter à la pensée de ces assujettissements nécessaires de notre esprit; car après tout la carrière reste toujours grande et glorieuse pour la raison, qui sollicite, au lieu de le récuser, le concours de la foi.

« La voie du raisonnement est trop lente et trop incer-
« taine. Ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut
« prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe
« même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut
« être résolu d'abord; il faut nécessairement en croire
« quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il
« trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver,
« parce que la foi lui décide tout, et que Jesus-Christ lui a
« proposé de telle sorte les vérités nécessaires que s'il
« n'est pas capable de les entendre il n'est pas moins
« disposé à les croire. Ainsi, par le même moyen, Dieu a
« été honoré parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur
« sa parole ; et l'homme a été instruit par une voie courte,
« parce que sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité
« de la foi l'a mené dès le premier jour à la certitude. » (1)

Au surplus : « Dès que l'homme a embrassé par la foi
« la vérité révélée, il sent naître naturellement en lui le
« désir de la posséder par la science; et ce désir se pro-
« nonce d'ordinaire avec d'autant plus d'ardeur que la foi
« acquiert elle-même plus de vivacité. C'est à cette ten-
« dance féconde favorisée encore et stimulée de tout temps

(1) Bossuet, *Sermon sur la divinité de la religion.*

« par des excitations venues du dehors, que nous devons « toutes les grandes œuvres, qui constituent la tradition « catholique. » (1)

Si l'homme était destiné à se nourrir de spéculations et de vérités problématiques, l'on comprendrait qu'il se livrât à des recherches à perte de vue. Ce serait le divertissement de sa pensée de fouiller dans tous les principes fondamentaux de science, pour se donner le plaisir d'en extraire les conséquences qui lui conviendraient davantage. Mais il n'est pas fait pour des évolutions stériles. Sa vie doit se rendre pratique ; sinon elle est nulle, et dès lors mauvaise comme n'atteignant pas son but.

Disons-le, la crainte des œuvres que commande la foi divine plonge une foule incalculable de personnes dans l'incrédulité de conduite et d'action plutôt que de parole. Ceux qui parlent ou qui écrivent en prônant bien haut les privilèges exclusifs de la raison, la supériorité de ses lumières, la clarté plus que suffisante de son flambeau pour diriger l'esprit humain dans l'investigation de toute vérité, ceux-là, soyons en sûrs, ont contracté des liens secrets, quelquefois peut-être inconscients, mais pour eux humainement indissolubles, avec le sensualisme, dont l'épaisse fumée intercepte désormais toute communication de leur pensée avec les rayons du soleil de justice. Intéressés à ne pas voir le but final que Dieu a marqué à leur existence terrestre, ils l'effacent, ils le suppriment de leur autorité privée. Et lorsque le but a été assombri et rendu invisible par le tapage de leurs passions, ils ont hâte de se défaire de Dieu, en le niant, parce que son idée les importune.

Dans de telles dispositions, comment la foi aurait-elle une raison d'être pour eux ? Mais comme d'un autre côté ils tiennent à leurs titres pompeux de savants et aussi à faire école, ils se perdent dans des discours ampoulés qu'ils pensent devoir être d'autant plus beaux pour la jeunesse étudiante qu'elle les comprendra moins. Le plus souvent c'est bien, en effet, ce qui arrive. De grands mots,

(1) Mgr Dabert, *Autorité doctrinale de l'Eglise, 1865.*

des axiomes éblouissants, des circonlocutions explicatives qui ne tarissent pas, tout cela pour démontrer l'importance des *sciences exactes*, comme ils disent, ne leur laisse plus le temps de songer à l'éducation religieuse.

Nous voilà revenus à une idée déjà énoncée au commencement de ce chapitre; mais elle est capitale pour les programmes modernes de l'enseignement, lesquels ne veulent plus accorder aux vérités de la foi, même le temps de se faire jour dans les jeunes intelligences. Car qui ne sait que de soi ces vérités marchent très vite, et que la raison unie à la foi peut faire dans la science des pas de géant, en laissant sensiblement derrière elle la raison pure ?

Cela ne doit étonner personne. Dès son premier réveil, si elle a été éclairée par l'enseignement chrétien, la raison a vu Dieu dans les œuvres de la création. Elle s'est accoutumée à lire son nom partout. Dans les belles nuits d'été elle l'a lu reluisant en lettres d'or à la voûte du firmament; elle l'a lu pendant le jour dans la course régulière du soleil à travers l'espace ; elle l'a lu avec émotion dans les bruissements des grandes herbes de la prairie sous la brise du matin, dans le bourdonnement des insectes, dans le murmure des ondes, dans le vent qui module le sifflement des feuilles du chêne des forêts. Elle l'a lu surtout dans les sourires d'une mère tendrement aimée, et dans la bonté d'un père qui, par son travail de chaque jour, procurait à son enfant le pain nécessaire à l'alimentation de sa vie. Elle l'a lu, ce nom adorable, dans tous les êtres de la création, dans les plus petits comme dans les plus grands, ayant compris dès lors qu'aucun d'eux ne peut exister qu'en vertu de l'action providentelle de l'Etre souverain qui les a tirés du néant. Et par la méditation de ces vérités de simple expérience, la raison est montée graduellement plus haut ; mais au moment où elle aurait pensé de pouvoir pénétrer dans la nature de cet Être auteur de tous les êtres, et sur les bords de cet océan sans bornes où il lui aurait été si facile de s'égarer, elle a senti, grâce aux soins maternels de l'Eglise, la main d'une sœur lui pressant amoureusement la main pour l'attirer à elle, et cette sœur disait à la raison :

« Je suis d'origine céleste et je me nomme la Foi. « J'habite le sein même de Dieu. Je vis de sa vie. Je suis « une émanation directe et non interrompue de sa lumière. « La lumière que je vais répandre en toi, je la puise donc « au foyer divin. Sois sans crainte. Mais tu sentiras ma « présence sans me voir. Nous ne serons séparées que par « l'épaisseur du voile dont je dois encore me couvrir, afin « de ménager la faiblesse naturelle de ta vue. Je m'établirai « dans l'âme dont tu es le flambeau, et la même vérité « divine nous nourrira l'une et l'autre ; et à nous deux nous « formerons pour l'homme croyant une science parfaite « dans l'ordre intellectuel, moral et physique, une science « que n'atteignent jamais les plus profonds génies, qui « rejettent mon influence ! »...

« Et alors, dans les splendeurs de cette lumière plus « haute et plus vive que sa propre lumière, mais qui « s'alliait si bien avec elle, la raison humaine put, non seu- « lement contempler les merveilles de l'ordre surnaturel, « mais voir s'étendre encore sous son regard les limites « de l'ordre moral. Pénétrant plus avant dans les principes, « elle put acquérir une connaissance plus étendue de leurs « conséquences. La théologie accomplit ce grand et bean « travail depuis dix-huit siècles ; elle le poursuit avec « succès, parce qu'elle marche sous la sûre lumière de la « révélation et sous l'infaillible *autorité de l'Eglise.* » (1)

Naïveté que tout cela, dira-t-on peut-être. Vérité incontestable, répondrons-nous. Pour la nier, il faudrait nier en même temps la possibilité de l'intervention divine. Or, s'il y a un Dieu, ce Dieu est le créateur de l'univers. Si c'est sa main qui nous a jetés dans l'existence, il doit s'intéresser à son œuvre et ne pas l'abandonner à tous les hasards. Interrogez plutôt dans un calme parfait, le cri de de votre conscience ; elle vous instruira sur la réalité des rapports de Dieu avec ses créatures. C'est elle aussi qui vous affirmera que la nature est impuissante à entretenir la dignité de ces rapports et que sans le rayonnement de la foi tout est ténébreux dans le monde moral. Mettons ici

(1) Mgr Dabert, *Mandement de 1865.*

cette remarqne de Châteaubriand : « On découvre au pre-
« mier coup d'œil dans la partie des mystères, un grand
« avantage de la religion chrétienne sur les religions de
« l'antiquité. Les mystères de celles-ci n'avaient aucun
« rapport avec l'homme et ne formaient tout au plus qu'un
« sujet de réflexions pour le philosophe ou de chants pour
« le poète. Nos mystères au contraire s'adressent à nous ;
« ils contiennent les secrets de notre nature. Il ne s'agit
« plus d'un futile arrangement de nombre, mais du salut
« et du bonheur du genre humain. L'homme, qui sent si bien
« chaque jour son ignorance et sa faiblesse, pourrait-il
« bien rejeter les mystères de Jésus-Christ ? Ce sont ceux
« des infortunés ! »

Les arguments des libres penseurs ne parviendront jamais à ébranler notre foi sur l'intervention providentielle de Dieu tant dans nos actes que dans les événements de la vie et dans tout l'ensemble de la création. « Nous
« sommes tous attachés, a écrit Joseph de Maistre, au
« trône de l'être suprême par une chaîne souple qui nous
« retient sans nous asservir. Ce qu'il y a de plus admira-
« ble dans l'ordre universel, c'est l'action des êtres libres
« sous la maiu de Dieu ; librement esclaves, ils opèrent
« tout à la fois librement et nécessairement ; ils font
« réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger
« les plans généraux. »

D'ailleurs, même les hommes les moins religieux reconnaissent sans trop de difficulté que l'univers forme un grand tout, tendant à ses fins naturelles, sous la constante pression de celui qui l'a fait. Les trois règnes dont il se compose ont leurs lois qu'ils ne peuvent pas enfreindre. Parmi les êtres créés, les uns tendent *fatalement* ou nécessairement au but qui leur est assigné par leur nature ; les autres, c'est-à-dire les hommes seuls dans le monde visible, y tendent librement, quoique de la même façon, ou sans jamais dévier, quant à leur ensemble, de la carrière qu'ils ont à fournir. Dieu, qui a l'immutabilité pour attribut essentiel, a pareillement établi cette immutabilité dans tous les êtres, dont chaque classe ou chaque espèce jouit de ses qualités incommunicables et propres qui la

font distinctement ce qu'elle est. L'être *spécifique* peut se modifier, mais pas se dépouiller de sa nature. Ainsi dans la variété on voit toujours l'unité parmi les êtres et conséquemment leur immutabilité relative, image plus ou moins explicite de celle de Dieu.

De même dans les phénomènes qui frappent nos sens : telle cause produit invariablement tel effet : le chêne son gland, le pommier sa pomme ; car, comme dit l'Evangile : *on ne cueille pas des figues et des raisins sur des buissons.* Eh bien, ces faits d'expérience commune sont facilement admis, et encore une fois dans la conformité des lois naturelles on reconnaît sans peine l'action de la Providence divine !! Mais le Miracle !!... N'a-t-il pas une part trop grande dans les dogmes de la foi chrétienne ?... Le miracle au moins n'est-il pas contraire à la raison ?... Cette arme est parfaitement de mise dans la philosophie de nos rationalistes, et avouons que pour la défense de leur cause, ils ne s'y prennent pas trop mal. S'ils parvenaient à prouver l'impossibilité du miracle, d'un seul coup ils auraient sapé dans ses fondements le Christianisme, qui, à tous les points de vue, s'est miraculeusement établi sur la terre.

Résumons en quelques mots bien précis autant que possible et surtout à la portée de la jeunesse, la réponse à faire aux principaux arguments contre la *possibilité des miracles*. Ces arguments paraissent avoir d'autant plus de poids aux yeux de nos sceptiques modernes que c'est Voltaire en personne qui les a formulés : ce qui pour nous, bien entendu, ne détruit pas leur complète ineptie et leur insanité.

Voltaire a donc écrit que *le miracle est la violation des lois mathématiques divines, immuables et éternelles; que la notion du miracle est une contradiction dans les termes*... S'il y a, répondrons nous, contradiction dans les termes, c'est bien dans ceux qu'emploie le philosophe railleur pour donner une définition entièrement fausse comme celle-là.

Quand Dieu édicte des lois pour ses créatures, peut-il avoir l'intention de se les imposer à lui-même ? N'est-il pas sa propre loi ? Et doit-il, lui, l'Etre absolu, et le sou-

verain des êtres, s'astreindre à des préceptes qui dénotent toujours l'infériorité de ceux qui en portent le joug ? De plus, le miracle est essentiellement une *exception* ; mais ce n'est pas aux lois mathématiques et éternelles, qui, pas plus que Dieu, ne peuvent changer que cette exception est faite. Elle est faite seulement aux lois physiques. Que le soleil s'arrête subitement au milieu de sa course, que le rocher frappé par la verge de Moyse, arrose aussitôt le désert pour apaiser la soif de tout un peuple ; qu'un mort couché dans son tombeau depuis quatre jours revienne à la vie et passe encore de nombreuses annés dans la société de ceux qui avaient senti l'odeur fétide exhalée par son cadavre déjà en putréfaction ; voilà des miracles de premier ordre sans doute ; mais qui sont toujours limités à la nature tangible et dès lors variable ; car il appartient à l'essence même de cette nature de subir des changements.

Pour plus de clarté rappelons le raisonnement de Bossuet sur les miracles de l'ancienne loi, raisonnement qui peut très bien convenir à ceux de toutes les époques, et qui expose admirablement la matière : « Si pour se faire « connaître dans le temps où la plupart des hommes « l'avaient oublié, Dieu a fait des miracles étonnants, et a « forcé la nature de sortir de ses lois les plus communes, il « a continué par là à montrer qu'il en était le maître « absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient « l'ordre du monde.

« L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre « suite, et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite, que « de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé « comme dans un fidèle registre la mémoire de ces mira- « cles, et nous donne par là l'idée véritable de l'empire « suprême de Dieu, maître tout puissant de ses créatures, « soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a éta- « blies, soit pour leur en donner d'autres, quand il juge « qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup sur- « prenant le genre humain endormi. » (1)

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, 2e *partie. Ch. 1.*

A quoi bon insisterions-nous sur ce point ? Celui qui fait une loi, non seulement a le pouvoir de la modifier, mais aussi de l'abroger à sa convenance. Ce qu'il importe de bien retenir, c'est que le miracle en lui-même est toujours l'œuvre de Dieu, et qu'il arrive en dehors des lois de la nature, telles qu'il les a posées par son acte créateur, et que par cette interruption momentanée de leur cours dans telle ou telle circonstance, il n'en contrarie pas l'ordre universel. Sans voir *partout le miracle*, à l'imitation de certains esprits faibles, reconnaissons en la parfaite possibilité, car *tout est possible à Dieu*, et sachons garder la fermeté en même temps que la simplicité de notre foi. Cette simplicité n'est pas l'ignorance ; elle est l'adhésion raisonnable de notre intelligence aux enseignements et aux vérités de la révélation chrétienne, adhésion qui, dès ici-bas, donne à la science purement humaine une seconde vue jusque sur les mystères de la vie future.

CHAPITRE IX

Patriote et Chrétien

En affirmant que l'*ennemi* est du côté du *cléricalisme* ou de la religion, on a dit une insanité. Pas n'est besoin d'en fournir les preuves. Mais plus que bien d'autres folies jetées dans les masses, celle-là a été ramassée par elles avec une frénésie dont les échos répercutés à tous les coins du sol français y produisent encore les vibrations d'un défi menaçant. Que signifiait donc un tel défi ? Si le cléricalisme est le principal ennemi à combattre, tous ceux qui tiennent à la foi, à la religion, à l'Eglise, ne méritent-ils point d'être traités en perturbateurs de l'ordre public? Oui, voilà bien le vrai sens de cette sorte d'aphorisme révolutionnaire. Et si après ce signal donné de haut, comme on sait, les foules ne se sont pas ruées sur les chrétiens ou sur ceux qu'on nomme, en politique courante, les conservateurs, c'est que les croyances populaires ont résisté beaucoup plus qu'on ne s'y attendait. Malgré les secousses et l'acharnement, la foi, comme un colosse, se tient debout, élevant fièrement son front vers les cieux d'où émane son inépuisable vitalité. Mais si le voyageur est impuissant contre le rocher qui surplombe sa route, il a sa voix pour le maudire et ses insultes pour le salir. Ridicule vengeance sur l'immobilité narquoise du rocher, mais faute d'autre, c'est quand même une vengeance, où un moyen de répandre sa bile. Or, la religion a toujours eu le sort de ce rocher dans le monde, et peut-être plus particulièrement chez nous. Tout passe et elle reste. Chaque époque lui porte son coup spécial de blasphème et d'impiété ; les générations insolentes, comme les eaux d'un fleuve se précipitant vers la mer, disparaissent pour faire place à d'autres non moins insensées : la religion, elle, ne remue pas et rien ne la change. Elle pourrait se

rire des folies humaines; elle en a seulement pitié et ne s'en trouble point.

Quelle est donc aujourd'hui, au sujet de la religion, l'accusation qui domine tout? Que reproche-t-on à la foi chrétienne? On lui reproche d'éteindre dans les cœurs le feu sacré qui s'appelle l'amour de la patrie. Cet argument revêt toutes les couleurs et se mêle à toute chose. Il est au fond de toutes les harangues et de tous les écrits dans le camp des adversaires de la foi. Et pour exclure sur toute la ligne les membres reconnus fidèles et adeptes fervents de cette religion, on leur attribue une croyance antinationale.

Nous entreprenons de démontrer dans ce chapitre que jamais accusation ne fût moins fondée; et nous voudrions faire pénétrer bien avant notre conviction dans les jeunes intelligences, elles que l'idée de patrie a le don de rendre souvent si rêveuses. Mais nous entrerons d'abord dans quelques considérations générales sur la vraie notion du patriotisme.

On donne communément à ce mot beaucoup trop d'élasticité. Il a paru si harmonieux et si attachant qu'on a voulu en prolonger les échos à tous les horizons. De là, l'idée de patrie universelle confondant en un seul tous les peuples, qui sont destinés désormais à *se donner la main par dessus les montagnes et à travers les océans*, dans l'unité parfaite des mêmes aspirations. Mais ce n'est là qu'une creuse phraséologie, à laquelle rien n'a répondu ni du côté de l'expérience, ni du côté des besoins réels de l'humanité; protestations sonores qui ne peuvent produire qu'une décevante illusion. Malheureusement plusieurs se sont laissés prendre à de si brillantes paroles, en raison même de leurs goûts pour la nouveauté. Il est vrai encore que parmi ceux qui suivent les idées du jour, il y a plus de victimes que de gens convaincus. Ces idées ont les allures d'un torrent furieux, entraînant une grande partie de la génération présente, qui va de l'avant sans mesurer sa voie. Il est donc bien nécessaire de rappeler que le mot patrie a essentiellement une signification restreinte. Car l'humanité n'est plus un seul peuple ne parlant qu'une

langue. La Tour de Babel, qui est devenue un principe de confusion pour les habitants de la terre, les a par le fait séparés en plusieurs nations différentes. Pour changer ce partage, qui a été l'œuvre même de Dieu, la main de l'homme sera toujours impuissante. Ce serait folie de vouloir déplacer les bornes que le Créateur a plantées entre les peuples. On le sait d'ailleurs, la conquête elle-même a rarement réussi à produire la pleine fusion des vainqueurs et des vaincus.

En outre, c'est vouloir de l'homme une chose impossible que d'imposer à son patriotisme l'obligation de s'étendre à tous les points du globe et à tous ses habitants à la fois. C'est bon pour la charité chrétienne d'aimer ainsi par une inspiration d'en haut et le soutien de la grâce divine, mais ici il s'agit d'un sentiment, noble sans doute, et qui ne sort pas des bornes de la nature humaine. Or, il est dans les règles de notre nature de nous porter à ne bien aimer que ce qui nous tombe sous les sens et qui d'une manière ou de l'autre nous est mis sous la main. De plus, l'idée d'une patrie universelle n'entre pas dans les conceptions usuelles de notre esprit. C'est une idée trop vague pour le satisfaire. Quant à nous, la patrie, c'est la famille agrandie et développée, vivant sur un sol qui a, dans sa variété, l'unité en partage. Quelle que soit l'étendue du territoire par lequel la patrie se trouve circonscrite, il faut que l'uniformité des mœurs et des lois y entretienne un sentiment particulier de bonheur et de joie, à la seule pensée qu'on l'habite.

L'homme s'attache à son pays natal par une inclination qu'il porte en effet dans sa nature. Par suite son pays lui semble toujours le plus beau de la terre. Assurément cette conviction intime soutiendrait difficilement une contre-épreuve, puisque en réalité il y a des régions plus splendides les unes que les autres. Tantôt ce sont des panoramas délicieux où l'œil se complaît à découvrir des lignes de plus en plus belles, des sites de plus en plus charmants, et tantôt c'est l'horreur même, au milieu de la nature la plus sauvage et la plus désordonnée. Ici le sol disparaît sous l'abondance de ses fruits de toute espèce ; là, à peine

quelques lieues plus loin et tout à côté, c'est le désert, la steppe, l'aridité complète, la mort. Et cependant, la montagne à la cime dépouillée, aux flancs rocailleux, aux précipices sans fond, offre plus d'attraits à son modeste habitant que la plus riante plaine avec sa luxuriante fertilité. Il y a de ces amours qui se sentent et ne s'expliquent pas, de ces préférences qui n'ont leur raison d'être que dans le cœur. Aux yeux de son enfant, la mère est toujours la plus belle des femmes. Ne dites jamais à l'enfant que sa mère a un défaut : il ne vous croirait pas, parce que l'idée qu'il se forme des perfections exceptionnelles de sa mère a sa source seulement dans l'amour inné qu'il lui porte. Ainsi en est-il du sentiment patriotique selon ces mots du poète :

« Qui t'a mis dans nos cœurs, amour de la patrie ?
« Qui nous attache aux lieux où l'âme fut nourrie
« D'exemples paternels et de sages leçons ?
« Notre œil est-il épris des bords où nous naissons ?
« Non ; tout homme a souvent trouvé, dans ses voyages,
« De plus riants aspects, de plus frais paysages,
« Des bois plus imposants, de plus riches côteaux,
« Qu'un fleuve aux cent détours réfléchit dans ses eaux.
« Oui, mais ce n'est point là qu'entre les bras d'un père
« Il sentit les douceurs des baisers de sa mère !
« Oui, mais ce n'est point là que variant ses jeux
« Il essaya sa vie en admirant les cieux!! (1) »

« Un sauvage, observe à son tour Châteaubriand, tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais; et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre celui du premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde le souvenir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. C'est une plante de la montagne. Il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies ; les abris et le soleil de la plaine la font mourir. Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimau dans son épouvantable patrie ?

(1) Gustave Drouineau.

Que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé ?..... L'arabe n'oublie point le puits du chameau, sa gazelle et surtout le cheval compagnon de ses courses; le nègre se rappelle toujours sa case, son bananier, et le sentier du zèbre et de l'éléphant. »

Le patriotisme prend naissance au foyer domestique. Il rayonne un peu plus à mesure qu'il grandit. Peu à peu l'amour du hameau embrasse la commune; de là il étreint la province; et toute la nation, toute la France,... car c'est à elle seule que nous devons penser maintenant,... ne tarde pas à être comprise dans l'amour fort, généreux et exclusif que l'on a eu d'abord pour son *humble hameau*. Nous disons amour exclusif : le patriotisme a nécessairement ce caractère. C'est une erreur capitale, comme nous l'avons suggéré un peu plus haut, d'enseigner à l'homme qu'il doit aimer simultanément tous les pays et tous les peuples. C'est même probablement le plus sûr moyen de ne lui en faire aimer aucun.

Sortons maintenant des généralités pour nous attacher à l'étude du caractère spécial de la patrie française? Comment s'est formée notre chère et grande patrie?.. Avant d'en arriver à la parfaite unité, avant de prendre dans le monde la place glorieuse qu'elle y a occupée durant tant de siècles et quelle y occupe encore malgré ses derniers désastres, qu'elle a été son idée dominante et l'âme pour ainsi parler de toutes ses entreprises? Dans quel sens se sont remuées ses populations diverses jusqu'à l'heure de leur fusion en un seul peuple? Entre elles l'histoire a consigné des hostilités sanglantes. Et ce que nous appelons aujourd'hui le sol français fut longtemps un champ de bataille où ses habitants du Nord et du Midi, de l'Est, du Couchant et du Centre s'égorgèrent tour-à-tour. Mais quand même l'unité y était en germe. Dieu l'y avait semée de sa bienfaisante main; et un observateur sérieux aurait pu toujours reconnaître dans ces combattants, malgré leurs discordes farouches, une pensée qui leur était commune, celle du progrès et de la défense de la religion. C'est qu'alors chaque province se croyait être le pivot de

la patrie française; et l'âme de la patrie semblait de son côté se concentrer toute entière dans la plus petite portion du territoire qui devait constituer plus tard d'une manière indivisible l'unité du sol national.

Voyez-le donc, ce sol béni ! Grâce à l'idée religieuse dont les esprits sont communément animés, il est fouillé de part en part et foulé par des légions en guerre; Mais il se transforme jusque sous leurs chocs les plus violents. Le cliquetis des armes ne peut décourager les vaillants pionniers de l'avenir. Ici, les forêts disparaissent abattues qu'elles sont par la hache infatigable des moines, qui, en s'y établissant comme colonies agricoles, donnent par leur travail la fertilité à des terrains jusqu'alors incultes, et aux âmes la rosée d'une prière non interrompue. Là, toujours sous la savante direction des moines, qui vivant dans la solitude et la paix ont plus de loisir pour se consacrer à la culture de tous les arts, s'élèvent ces magnifiques cathédrales, dont les tours et les flèches à perte de vue répandent jusque dans les airs les épanouissements de la foi chrétienne qui vivifie les cœurs.

Il en est de même dans tout district pouvant former un corps social capable de mettre en commun les intérêts, civils et religieux des membres qui le composent : agglomération petite ou grande, qui conserva longtemps parmi nous le seul nom de *Paroisse*, pour désigner sans doute que la pensée chrétienne devait présider à tous les rapports des fidèles entre eux. Aussi bien, l'amour du clocher avait le même sens que l'amour du pays natal. Le clocher, l'église, le champ des morts qui l'entourait, tout cela renfermait pour nos aieux un attrait irrésistible ; et si les exigences de la vie, des relations commerciales ou autres, les en éloignaient parfois, leur rêve permanent était de revoir ces lieux si chers avant de mourir, et de pouvoir y reposer enfin dans la mort à côté des ancêtres.

C'est que, comme nous l'avons observé, la pensée religieuse alors dominait tout, la pensée religieuse, qui, parmi toutes autres, est bien celle qui se plaît davantage à remonter vers sa source. Quelle est donc la cause de ce besoin si fort qu'on éprouve aujourd'hui de se porter vers les

grands centres ? D'où vient la fièvre délirante qui pousse en particulier l'habitant des campagnes à les déserter pour aller demander aux villes le bien-être ou la fortune ? Dans cette fièvre nous entrevoyons le symptôme d'un lamentable avenir. Mais il n'entre pas dans notre plan de l'étudier en lui-même. Nous en cherchons seulement l'origine, et nous l'attribuons, sans crainte de nous tromper, à l'affaiblissement de la foi et à l'indifférence pour les saintes coutumes qu'elle avait implantées dans les populations françaises. D'autre part, le vrai patriotisme y perd d'autant plus de son intensité. Car c'est dans le sol natal qu'il enfonce ses racines les plus vivaces, comme c'est de là qu'il a tiré primitivement son nom : *Caritas patrii soli.*

Mais l'amour de la patrie n'est-il pas en opposition formelle avec une religion dont le mérite essentiel consiste à recevoir d'une autorité étrangère ses inspirations et la règle de ses croyances? Voilà l'argument décisif aux yeux de plusieurs, argument que paraîtraient accepter sans trop de peine les catholiques dits libéraux, préparant, peut être à leur insu, les voies à une église nationale, dont le premier pas aboutirait au schisme... J'ai voulu lire, il y a peu de temps, parce qu'on me les avait grandement vantées, quelques pages d'un de ces écrivains désignés sous l'appellation de *catholiques libéraux.* Il s'agissait du patriotisme. Certes, le feu sacré, qui en inspirait le style, et un style entraînant, y marchait toujours de pair avec l'élévation des sentiments ; même la pensée religieuse y dominait d'un bout à l'autre, mais sans dire ouvertement ce qu'elle était en réalité. Ces pages brûlantes, écrites cependant par un homme supérieur, auraient pu s'adresser indistinctement à la jeunesse de tous les cultes, et je les aurais volontiers admirées, si, en finissant ma lecture, je n'avais été douloureusement convaincu que, sous la plume d'un catholique militant, elles portaient complètement à faux. Tout français, juif ou protestant, aurait le droit de les écrire avec autant de passion et d'enthousiasme. Ce serait là une sorte de patriotisme international, qui n'aurait de français que le langage, ou la situation particulière du moment entre la France et les autres pays; et nous voulons ici

repousser un contre-sens qui froisserait la vérité de l'histoire, en condamnant les catholiques à un mépris universel sous l'inculpation d'un patriotisme menteur ou même dangereux.

Il nous faut donc éclairer en quelques mots précis un point de litige, qui serait de nature à se présenter avec des formes, tellement captieuses que le jeune catholique, s'il n'était préalablement instruit, pourrait facilement s'y laisser tromper. Qu'il sache bien que la foi, ayant une origine céleste, n'est point soumise à la fluctuation des opinions humaines ; que le vrai croyant, *en sa qualité de croyant*, n'a pas de patrie dans ce monde, où il mène la vie d'un exilé. A ce point de vue, il ne relève d'aucune autorité que de celle de Dieu ; et si pour la règle de sa foi, il a un chef visible représentant Jésus-Christ par institution divine, ce n'est pas à l'homme proprement dit qu'il se soumet, mais à la doctrine dont cet homme est le dépositaire et l'oracle vivant. A part l'injustice flagrante d'une spoliation violente que rien n'avait motivée, et que tout vrai catholique condamne et déplore, à part la perte d'un patrimoine dont le droit se légitimait par la possession de tant de siècles, à part les graves inconvénients qui résultent aux yeux de tous d'un état contraire, que le chef de l'Eglise universelle siège à Rome ou ailleurs, cela ne fait rien directement aux questions de la foi. Ce serait mal, sans doute, d'avoir seulement de l'indifférence pour la question du domaine temporel des Papes, et le catholique sincère doit désirer, et faire des vœux ardents pour qu'il leur soit rendu en vue surtout de la liberté de l'Eglise ; mais en réalité et pour la pratique de sa foi, il lui suffit de pouvoir connaître toutes les décisions dogmatiques et disciplinaires de celui qui est le docteur infaillible par excellence pour tout ce qui concerne les croyances religieuses.

Quant à la politique, il faut bien se garder de soutenir qu'elle ne saurait être de la compétence du Chef de l'Eglise ; car elle est abandonnée en somme aux discussions de chacun ; et le Pape a le droit, sinon le devoir absolu de s'en occuper : ce qu'il peut faire à notre avis, plus sainement que personne. Mais, en principe, la foi s'accommode

de tous les régimes, des républiques et des monarchies, des empires et des gouvernements constitutionnels, quelque nom qu'on veuille leur donner. Ce sont avant tout les âmes que l'Eglise veut gouverner. Et l'âme d'un Hottentot converti à la foi lui est aussi chère que celle de l'homme le mieux civilisé, dès lors qu'elles peuvent toutes les deux également devenir dignes du bonheur éternel.

Ce point de vue, où d'ailleurs elle se place toujours, rend l'Eglise tout à fait indépendante des mille susceptibilités qui animent les hommes et les entretiennent souvent dans une complète divergence d'idées sur les faits de la vie présente. Voilà bien pourquoi, avec une foi religieuse également éclairée et vive, deux hommes peuvent avoir une foi ou une opinion politique diamétralement opposée. La foi politique peut être une résultante du tempérament, de l'éducation reçue, des milieux qu'on a habituellement fréquentés, et la plupart du temps des évènements dont on a eu sa part soit de succès soit de souffrances ; enfin du pays où l'on a vu le jour. La foi catholique, au contraire, est essentiellement une, la même en deça et au delà des monts. Elle est ni italienne, ni française ; elle est la foi partout, comme Dieu est Dieu partout sans aucune variante.

Il est évident, dès lors, que l'amour de la religion ne doit pas être confondu avec l'amour qu'on a pour son pays. Ce sont deux amours également sacrés, destinés parfois à se fortifier mutuellement dans les cœurs, mais deux amours pourtant distincts du côté de leur origine. Le premier est divin et touche à la révélation. Le second a son point de départ dans la nature même. Il est seulement à remarquer que, grâce à un accord providentiel et mystérieux, ces deux sentiments ne se contrarient jamais en nous. La patrie deviendrait infidèle, elle manquerait ouvertement à sa mission dans le monde ; au lieu de soutenir les autels du vrai Dieu, elle les renverserait en se plongeant dans l'apostasie ou dans le schisme, aux yeux du catholique ce serait quand même la patrie qu'il aimerait dans les pleurs, mais qu'il aimerait toujours avec autant sinon avec plus de tendresse.

N'abandonnons pas ces dernières pensées, qui sont les seules bien admissibles, lorsqu'il s'agit du patriotisme parmi nous. Chaque peuple a sa trempe particulière, son caractère bien dessiné, comme nous le disions plus haut ; ce qui sans doute ne définit pas encore parfaitement la patrie. Mais nous nous y attachons de préférence, parce que cette notion nous fera mieux saisir la spécialité qui convient exceptionnellement à la patrie française. Ici la philosophie de l'histoire peut jouer un rôle très considérable, et il importe essentiellement qu'elle ne s'égare pas dans ses jugements. C'est pour n'avoir pas compris le passé de la France que tant d'esprits superficiels l'apprécient si mal elle-même dans le présent et lui préparent un avenir qui romprait la chaîne de ses plus brillantes traditions. Le fait est là cependant, et rien n'est éloquent et logique comme un fait. La France entre toutes les nations catholiques est la Fille aînée de l'Eglise. Ce n'est pas là un vain titre d'honneur. Elle l'a conquis dans le monde entier en y faisant sur tous les points l'œuvre même de Dieu, *Gesta Dei per Francos*, et sa place dans l'univers catholique est devenue ainsi littéralement celle qu'occupait la tribu de Juda au milieu des enfants d'Israël.

« O peuple des Francs, s'écriait le cardinal Pie, remonte le cours des siècles, consulte les annales de tes premiers règnes, interroge les gestes de tes ancêtres, les exploits de tes pères, et ils te diront que dans la formation du monde moderne, à l'heure où la main du Seigneur pétrissait de nouvelles races occidentales, pour les grouper comme une garde d'honneur autour de la seconde Jérusalem, le rang qu'il t'a marqué, la part qu'il t'a faite, te place à la tête des nations catholiques. Tes plus vaillants monarques se sont proclamés les Sergents du Christ, et l'Eglise reconnaissante de tes services chevaleresques t'a adjugé la plus glorieuse des progénitures, »

Nous n'avons qu'à rappeler ces choses et non à en faire la preuve. Mais la conséquence est facile à tirer. Notre patrie a sa vie propre ; elle a sa vie physique et sa vie morale dans un parfait équilibre de force et d'expansion,

elle a le Code de ses lois que l'expérience à la longue a adapté à son génie. Mais ses lois civiles elles-mêmes doivent se ressentir de sa propre manière de comprendre les rapports habituels de l'homme avec Dieu. Nous touchons par là au point capital du patriotisme français. Ce patriotisme sera incomplet et manquera toujours son but, s'il ne s'appuie pas sur le caractère spécial de la nation; caractère ineffaçable que lui a imprimé le baptême de Clovis, comme le remarque un poète, en s'écriant :

« Ah ! ne scindez-donc pas l'œuvre de la nature,
Mais écoutez plutôt cette voix forte et sûre,
Qui dit à tout français avide de grandeur :
Garde-toi de troubler l'ordre du Créateur !
Du monde désormais tenant les avant-postes,
Et sacrificateur de mes saints holocaustes,
De toute éternité c'est moi qui t'entrevis
Et daignai t'enrôler sous la foi de Clovis.
En ce jour solennel de ma main infaillible
En le sacrant, me fis une armée invincible,
Dans ton noble pays pour défendre mes droits,
Et publier mon nom aux plus lointains endroits.
Tes pieds se sont posés sur tous les points du globe.
Le midi, l'aquilon, et le couchant et l'aube
Ont tour-à-tour senti la force de ton bras,
Et compris que mon souffle est sans cesse où tu vas !
Car partout je te fis porteur de mes nouvelles.
Comme à l'ange du ciel je te donnai des ailes,
Une ardeur, un amour, une intrépidité
Par lesquels tu répands à tous ma vérité !...
Ainsi Dieu peut parler, ainsi parle l'histoire !
La foi pour le Français est sœur de la victoire !
Et qu'il le veuille ou non c'est un fait accompli
Que seul un insensé pourrait mettre en oubli » (1)

Les passions peuvent aveugler les hommes jusqu'à les pousser à réagir contre de tels sentiments devenus naturels à tout cœur français. Rien n'y fera en définitive, car c'est le Christianisme qui a fait la France ce qu'elle est, et un peuple ne se suicide pas comme un individu. Sans la foi chrétienne à notre base et comme épanouissement

(1) *Patriotes sans epithète. Inéd.*

extérieur de notre vie, nous serions une nation quelconque, plus ou moins illustre par ses exploits guerriers, mais non avec cette trempe religieuse qui a identifié notre destinée à celle du christianisme dans le monde. Dès lors ne pas honorer une religion pour laquelle la France a tant combattu, de laquelle elle a vécu de si longs siècles, en mettant sa première gloire à la défendre et à la propager sur toutes les latitudes, ce n'est pas seulement faire acte d'impiété, c'est pour un Français faire acte de mauvais citoyen, qui ne pourrait trouver une sorte d'excuse que dans son ignorance.

Et quand la patrie a été malheureuse, quand les hordes étrangères ont dévasté son sol, quand, il y a un quart de siècle à peine, un ennemi hautain et implacable ne nous accorda la paix qu'en morcelant ce sol sacré pour faire de deux de nos provinces les plus riches fleurons de sa couronne, sur tous les points de la France retentit une longue clameur de deuil pareille aux cris déchirants d'une mère à laquelle on arracherait les fruits de ses entrailles. L'âme française et catholique a pris alors le ciel à témoin de ses infortunes, et en s'inclinant sous la main vengeresse de Dieu, pour lui dire sa peine elle s'est justement approprié les accents des prophètes et des héros de la nation sainte, aux jours les plus tristes de son histoire.

Oui, durant cette année néfaste, que de Français, en pleurant sur les humiliations de leur patrie, ont dû lire avec attendrissement le discours de Mathathias pleurant lui aussi sur les ruines de Jérusalem et de sa chère Judée !! « Malheur à moi ! Pourquoi suis-je né pour voir « la ruine de mon peuple et celle de la cité sainte ! « Puis-je y demeurer davantage, la voyant livrée à ses « ennemis, et son sanctuaire dans la main des étrangers ? « Son temple est déshonoré comme un homme de néant ; « ses vieillards et ses enfants sont massacrés au milieu « des rues, et sa jeunesse a péri dans la guerre ! Quelle « nation n'a pas ravagé son royaume et ne s'est point en- « richie de ses dépouilles ? On lui a ravi tous ses orne- « ments ; de libre elle est devenue esclave ; tout notre « éclat, toute notre gloire, tout ce qu'il y avait parmi nous

« de sacré a été souillé par les gentils ! Et comment après « cela pourrions-nous vivre ? »(1)

« On voit là, observe Bossuet, toutes les choses qui unis- « sent les citoyens et entre eux et avec leur patrie; les au- « tels et les sacrifices, la gloire, les biens, le repos et la « sûreté de la vie ; en un mot, la société des choses divines « et humaines (2). »

Cette *société des choses divines et humaines*, cette marche simultanée de la foi chrétienne et de la gloire de notre pays, le désir de les y voir toujours se donner la main, voilà donc ce qui constitue le trait caractéristique du patriotisme français.

Est-il besoin de spécifier en termes plus formels que si le patriotisme est un sentiment naturel à tout cœur bien né, il trouve dans ce cœur un autre sentiment qui lui sert de corollaire, de confirmation et de preuve ? que ce nouveau sentiment porte les citoyens à défendre leur patrie, chaque fois qu'elle est menacée ? Alors, s'il le faut, le peuple doit se lever en masse comme un rempart d'airain pour s'opposer aux envahissements de l'ennemi, ou pour le chasser du territoire, s'il l'a déjà profané de sa présence. Dans ces cas extrêmes, toutes les ressources de la nation sont requises et employées : la lâcheté deviendrait un crime; la félonie un délit punissable de mort.

Qui ne se souvient des prodiges de valeur opérés à une époque encore récente, époque de deuil et de sang, que nous avons rappelée un peu plus haut? La défense s'organisa sur une échelle immense. Pas un citoyen, d'une manière ou de l'autre, qui demeura sourd à ses pressants appels. Mais l'histoire dira de quel côté furent les vrais héros ! Elle dira, dans son impartialité, que les plus intrépides défenseurs de la patrie en péril furent aussi les chrétiens les plus fervents. Sur tous les champs de bataille, ces Français-là donnèrent sans calcul un sang pur et dévoué comme celui des martyrs ! ! La défense ! Ce cri n'a-t-il pas retenti alors à nos oreilles d'une manière insolite? Mais

(1) I *Mach.*, c. 11, v. 7 et suiv.
(2) *Politique tirée de l'Ecriture Sainte. Liv. I.*

tandis que les Français vraiment dignes de ce nom, avec leur conscience de chrétiens, à la foi robuste et inébranlable, faisaient des prodiges de bravoure, en ne songeant qu'à vaincre ou à mourir, oui, l'histoire dira, elle a déjà dit, ce que faisaient les calamiteux propagateurs de cette défense à outrance ! Hélas ! N'ont-ils pas travaillé par leur ineptie et leur cupidité et même par leur trahison à précipiter la ruine de la patrie !!...

« Pauvre France! humiliée, mutilée par la défaite, sans « l'influence qui lui convient (mais qu'elle a reprise un peu, « Dieu merci) dans les conseils de l'Europe, déchirée uu « dedans par les haines et les luttes de parti, le patriotisme « ne la contemple aujourd'hui qu'avec une amère douleur. « Mais qu'on ne s'étonne pas de cette situation désolante ; « la France a méconnu, elle a trahi sa mission providen- « tielle. Brisant la chaîne de ses traditions séculaires, non « seulement elle a délaissé la cause de l'Eglise ; elle s'est « tournée contre elle et elle a pris rang parmi ses ennemis. « C'est là sa grande prévarication, son péché national. Or, « il est écrit que *le péché fait les peuples malheureux.* « Voilà l'oracle divin dont il nous a fallu subir la rigou- « reuse application (1). »

Il n'y a pas à se faire illusion ! Nous étions alors, quand nous avons été frappés et vaincus, et ne le sommes-nous pas encore ? une *nation qui avait perdu sa voie.* La retrouverons nous jamais en son plein? Cela dépend de nous, mais particulièrement des leçons qui seront données à la génération présente. A cette génération, que l'esprit du mal menace d'emporter encore plus loin que nous, montrons les écarts réalisés et les fautes commises depuis l'heure où la France s'est éloignée de la religion qui l'avait faite si grande, pour se jeter dans l'indépendance ou même larévolte. Cela dépend surtout des éducateurs de la jeunesse, et aussi de l'éducation donnée par les parents chrétiens. Qu'ils ne cessent de mettre sous les yeux des enfants les gloires du passé en les confrontant avec les humiliations de l'heure présente ou les humiliations d'hier.

(1) Mgr Dabert; *Instruction pastorale sur le Mariage*, 1879.

La honte de ce que nous sommes devenus pourra produire en eux, par la force du contraste, le sentiment de l'admiration pour ce que nous étions autrefois, et grâce au désir occulte qui accompagne toujours le regret, une nouvelle France, une patrie renouvelée naîtra des efforts réunis de tous les honnêtes gens !!

CHAPITRE X

La passion de lire.

En commençant ce chapitre, nous nous reportons par la pensée à l'époque de la vie où l'adolescent éprouve l'irrésistible besoin de rompre avec la monotonie des auteurs classiques ou élémentaires, et de se nourrir l'esprit par des lectures de son choix, besoin beaucoup plus commun qu'on ne pense en général. Il pourra sans doute revenir à ces vieux maîtres du langage et du bon goût, quand l'expérience lui aura démontré qu'ils sont bien toujours les plus sages et les plus sûrs. Mais pour le moment la fièvre de la liberté l'entraîne, et comme il s'agit de l'éducation de l'intelligence, on est ordinairement peu porté, surtout dans les familles, à contrarier ces premiers ébats dans le champ de la littérature. N'est-ce pas d'ailleurs par une lecture attentive et multipliée avec discernement que le jugement pratique se forme, et l'érudition acquise ainsi n'apporte-t-elle pas un appoint sérieux à la science dont on a posé les fondements dans les cours des premières années scolaires? Nous n'envisagerons ici que ce genre de liberté, quoique la jeunesse aspire déjà à tant d'autres. Et ce que nous disons maintenant de l'adolescent ou de l'enfant, nous entendons le dire également de la jeune fille.

Chose digne de remarque, les élèves les plus faibles et les moins appliqués à l'étude des questions portées au programme, tant dans les lycées, collèges, que dans les pensionnats de demoiselles ou dans les simples écoles, sont ceux qui pendant les cours et après montrent souvent beaucoup plus d'empressement à lire que les autres. Comment définir ce phénomène qui n'est certes pas aussi rare qu'on pourrait le supposer? En général, il faut le reconnaître, il est d'un assez bon augure pour les parents, qui après avoir longtemps gémi sur l'incurable paresse de leurs enfants, croient découvrir dans cette passion inattendue pour les

livres un complet changement de leurs dispositions habituelles. Ils s'en réjouissent au point d'oublier parfois tous les ennuis de la première période scolaire, et sans s'inquiéter davantage du genre de lectures auxquelles ils les voient s'occuper, ils concluent, dans les satisfactions de leur amour-propre, que ce que l'école où le collège n'a pas obtenu, ils l'obtiendront eux-mêmes grâce à la douce influence de la vie de famille.

Ne craignons pas de l'affirmer cependant, un grand nombre de parents, bons chrétiens du reste dans l'ensemble de leur conduite, manquent totalement de tact et de perspicacité à cet égard. Pour leur compte personnel, malheureusement accoutumés à tout lire sans distinction et sans remords, parce que peut-être plus rien ne les impressionne assez, ils jugent avec une légèreté impardonnable qu'il doit en être ainsi pour tout le monde. Nous touchons ici à une des plaies les plus profondes et les plus invétérées de la société moderne. L'aberration est tellement grande sur ce point qu'on pourrait voir quelquefois à côté de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont on ne se coucherait pas sans avoir lu tout au moins un chapitre, le roman ou le feuilleton destiné à appeler le sommeil ou à prolonger agréablement la veille dans les heures silencieuses de la nuit. La mère a eu cette habitude ; la fille la prend d'elle; et toutes les deux souvent se targueront avec cela d'une conscience délicate et timorée. Ce serait vraiment à vous faire craindre le renversement prochain du sens commun.

Mais, sans dévoiler encore toute l'énormité du mal, cherchons à comprendre pourquoi il est devenu si facile à commettre, et pourquoi l'on songe si peu à se prémunir contre son invasion.

Que cela procède de l'éducation que nous avons reçue ou de nos inclinations particulières, il est évident que les impressions de l'intelligence nous frappent moins que celles du cœur. Cette différence doit être attribuée aussi, sans doute, à l'état présent de notre nature, qui penche beaucoup plus du côté des affections de la chair que du côté de celles de l'esprit. Quand l'âme est foncièrement

timorée, le trouble de la conscience se produit au plus simple bruissement entendu dans la partie sensible ou sensuelle. Toute image, tout souffle de corruption arrivant de là, l'épouvante et la couvre de honte. Sous ce rapport, il faut le reconnaître, les consciences délicates sont, Dieu merci, encore très nombreuses, et sans éprouver toujours dans son entière intensité le feu sacré du mysticisme et du surnaturel, il y a des personnes tellement bien douées qu'elles n'admettraient, ni en pensée ni en acte, le plus léger amoindrissement de ce parfum délicieux qui émane d'un cœur pur. Ce privilège, toutefois, n'est pas exclusivement le produit de la grâce divine. Il peut dépendre de la complexion elle-même, en dehors de tout mérite de la part des individus. Assez souvent la volonté, et par suite la vertu n'y sont pour rien. Ce qui n'empêche pas, tout au contraire, qu'on ne se montre d'une sévérité inflexible à l'égard des autres. Une civilité parfaite, une éducation soignée, où a été enseigné un profond respect de soi-même et où la dignité humaine a été exposée dans son plus beau jour, a pu suffire, avec le concours des plus heureuses dispositions, pour maintenir la nature dans les limites d'une honnêteté irréprochable. Nous appliquons principalement notre observation à certains tempéraments de femmes, qui, dès le berceau, n'ayant respiré autour d'elles que des sentiments nobles et élevés, s'en sont fait pour leur cœur une cuirasse invincible, contre laquelle s'émoussèrent toujours les folles idées du monde et les plus entraînantes de ses passions. Sont-elles vertueuses dans toute la force du mot? Non; mais elles ne sont pas vicieuses non plus; parce que le vice dégrade, et qu'une fierté, louable en elle-même et pour ses bons effets, les a constamment sauvées des déplorables écarts qu'amène d'ordinaire avec elle la sensualité.

Mais il n'en est pas ainsi pour ce qui concerne les actes purement intellectuels de notre âme. Il semble qu'avec cette région supérieure de notre être, nous ne puissions pas vivre dans la même intimité. Son organisation nous échappe; et bien que nous nous plaisions à la parcourir dans tous les sens, les déviations que nous pouvons y faire

atteignent beaucoup moins notre conscience. Comme nous l'avons remarqué dans un autre chapitre, les fautes de l'esprit nous touchent plus faiblement. Dans le monde, ces fautes là, peu appréciées, n'excitent guère le repentir. Rien n'étant plus caché ni plus individuel que la pensée humaine, chacun est enclin, pour son propre compte, à la juger infaillible et par suite impeccable. Quelles que soient ses divagations, elle ne fait tort ni aux autres ni à soi. La pensée est chose inoffensive de sa nature ; et elle peut se donner libre carrière dans toutes sortes de sujets, sans enfreindre pour cela les lois de la morale.

On ne le dit pas toujours si ouvertement. Cette doctrine néfaste, on a encore soin peut-être de ne pas trop la soutenir devant la jeunesse. Peut-être même ne saurait-on pas la définir et s'en rendre un compte bien exact. Quoiqu'il en puisse être, il nous faut rappeler l'enseignement chrétien pour les parents qui l'auraient oublié.

La foi est une vertu qui a son siège dans l'intelligence. Elle est un don de Dieu et un don gratuit ; mais pas un don que nous puissions garder soigneusement comme un trésor caché et à l'insu de tout le monde, uniquement pour nous. De même que les autres vertus, la foi doit avoir son activité spéciale. C'est un germe, le grain de sénevé, dont parle l'Evangile, que Dieu dépose en notre esprit, et qu'il nous appartient de féconder et de rendre productif par notre libre coopération. Le laisser enfoui, ne pas favoriser son éclosion, l'entourer et le couvrir de la poussière de notre indifférence , c'est déjà un mal ; c'est manquer aux vues de la Providence, c'est s'exposer volontairement à ne pouvoir pas fournir la carrière distincte qu'elle nous a tracée parmi les êtres de la création. Mais la foi est encore la source de tous nos mérites devant Dieu, en ce sens que la grâce, qui nous fait pratiquer les vertus, laisse toujours entendre, comme absolument nécessaire, la présence de la foi au dedans de notre âme. Sans la foi, dès lors, nos œuvres les plus parfaites sont frappées de stérilité et de mort. Elle est le premier principe de nos rapports avec la vie future. C'est elle qui engendre l'espérance dans nos esprits, et la charité dans nos

cœurs. Otez la foi : l'édifice spirituel des âmes est par là même démantelé. Il n'y a plus que des ruines pour garder un reste éphémère des vertus évanouies.

L'unité de la foi répond à l'unité de Dieu. Détournez cette source unique ; creusez-lui un lit arbitraire pour qu'elle puisse arriver jusqu'à vous. Ne passant plus par le canal que Dieu lui-même leur a ouvert et désigné, ses eaux entraîneront dans votre âme les matières de courants divers dont le mélange ne pourra produire que la confusion dans vos esprits. Tout s'y enchaîne d'une manière si admirable que la faiblesse d'un point se manifeste immédiatement d'un bout à l'autre; et quand la foi s'ébranle dans l'âme, ou qu'elle commence à se scinder, et à perdre de sa force qui lui vient toute de l'unité, c'en est fait ; le règne moral est sur le champ mis en péril, et l'on peut compter les progrès de sa destruction par les brèches que subit la croyance elle-même.

Ce fait est indéniable pour quiconque a su approfondir les bases constitutives de notre sainte religion. Or, il s'en suit que dans l'ordre moral, rien n'est plus important que l'intégrité de la foi, et que, pour les parents, le plus sérieux de tous les devoirs est de veiller à sa parfaite conservation dans l'âme de leurs enfants. Mais dès lors que la foi siège dans l'intelligence où toutes nos idées viennent se former, il est clair que ces idées elles-mêmes sont destinées à s'y rencontrer avec la foi, pour la contrarier ou pour se soumettre à son influence. D'où il résulte encore que la lecture étant un des plus essentiels éléments de l'éducation de l'esprit, qui, pour elle, fait sa provision de pensées, toute lecture ne peut pas lui être également profitable. Il y a de bons et de mauvais livres, c'est certain ; il y en a qui portent à la vertu, d'autres qui soufflent le vice ; ceux-là entretiennent l'âme dans les sentiments de la piété ; ceux-ci l'en détournent. Peut-il être indifférent de laisser la jeunesse y faire elle-même son choix ? A cet âge où la nouveauté offre tant de charmes, on est impatient de tout savoir, et la curiosité est le mal endémique de l'adolescence.

Je ne parle pas de la curiosité de savoir dans le but de

se former une instruction solide et durable. Cette curiosité là n'est pas dangereuse, et elle accepte facilement une direction qui en tempère les ardeurs en lui traçant une ligne sûre. Mais l'autre, qui ne tend qu'à connaître en vue de sa satisfaction du moment ne discerne pas. Un ouvrage sérieux la fatiguerait. Elle aspire avant tout à rencontrer le fruit défendu ; non peut-être à le détacher de l'arbre ; mais à en contempler au moins tout à son aise les belles couleurs et à s'enivrer de son parfum. Que de foyers aujourd'hui où le roman fait son apparition périodique et régulière, sans que les parents se donnent la peine, comme il le faudrait, d'exercer à cet égard une surveillance sévère et scrupuleuse !

Nous ne pouvons qu'indiquer ici l'origine d'un grand mal, et le principe de tant de calamités qui s'abattent souvent sur des familles très honnêtes, au moment où elles se croyaient le plus en droit de jouir tranquillement d'une prospérité bien acquise. Pourquoi leur espoir est-il subitement frustré ? Pourquoi même voient-elles quelquefois s'éteindre, sous un coup de foudre, ces existences si précieuses de jeune homme ou de jeune fille sur lesquelles elles avaient déjà établi, dans leur juste ambition, les assises d'un brillant avenir ? Le roman lu en cachette a tout à fait troublé ces cerveaux mal équilibrés. Il a fait surgir dans leur esprit les conceptions d'un bonheur au-dessus de leur portée naturelle et dès lors irréalisable. Et comme l'idéalisme pur ne produit de sa nature que creuse rêverie et fantômes décevants, l'aridité est bientôt le partage de ces intelligences sans guide, et de ces cœurs sans appui. Le dégoût parachève enfin son œuvre de sourde destruction. Pauvres êtres aveugles et imprudents ! Avant d'avoir pu connaître la vie dans son plein, ils demandent à la mort de les délivrer d'un malheur qu'ils n'ont pas encore défini ! !...

« Que trouvons-nous dans ces romans de tout format « et de tout prix qui, depuis longtemps, ont envahi les « villes, et qu'un affreux colportage répand à profusion « dans les campagnes ? Que trouvons-nous dans ces feuille- « tons que publient la plupart des journaux de la capitale

« et des provinces ; qu'ils étalent dans leurs colonnes « comme autant d'appâts tendus à l'amour du luxe par « la convoitise ? Ah ! le spectacle est lamentable ! !... Nous « y voyons la pudeur outragée, la sainteté du mariage « profanée ; la foi conjugale flétrie comme un esclavage « intolérable ; la chair réhabilitée ; tous les instincts per- « vers de la nature légitimés et anoblis ; nous y voyons le « lâche suicide exalté comme un acte d'héroïsme, la res- « ponsabilité du crime imputée à la société qui en souffre, « et le bagne où il l'expie offert à la pitié publique comme « le séjour immérité du malheur. Voilà la forte et saine « nourriture que nos moralistes modernes présentent « chaque jour à l'ardente avidité des populations (1). »

Jules Vallès lui-même a écrit dans les *Réfractaires* les lignes suivantes : « Joie, douleur, amour, vengeance, nos rires, les passions, les crimes, tout est copié, tout. Pas une de nos émotions n'est franche ; *le livre est là...* Combien j'en ai vu de ces jeunes gens dont un passage lu un matin a dominé, défait ou refait, perdu ou sauvé l'existence ! Souvent, presque toujours, la victime a lu de travers, choisi le faux, et le livre l'a traînée après lui, faisant d'un poltron un crâne, d'un bon jeune homme un mauvais garçon, d'un poitrinaire un coureur d'orgie ; un buveur de sang d'un buveur de lait. Balzac, par exemple, comme il a fait travailler les juges et pleurer les mères ? Sous ses pas, que de consciences écrasées ! Combien, parmi nous, se sont perdus, ont coulé, qui agitaient au-dessus du bourbier où ils allaient mourir une page arrachée à la *Comédie humaine !!...* »

C'est que la vie de l'esprit a son hygiène comme la vie du corps. Il lui faut des aliments qu'il puisse digérer ; et ces aliments non plus ne doivent être ni trop nombreux ni trop lourds. Il y a, en outre, qu'on veuille bien permettre ce détail un peu vulgaire, il y a le travail de la mastication ou de la réflexion aussi nécessaire pour la nourriture de l'intelligence que la mastication matérielle pour celle du corps. Si vous dévorez sans discernement toute espèce de

(1) Mgr Dabert, *Mandement de 1863.*

mets, vous pouvez contracter une gastralgie de l'estomac, et ce dernier alors, à cause de l'inflammation qui en résulte, ne pourra bientôt plus fonctionner d'après ses lois naturelles; tout votre système vital sera enfin mis en péril par votre intempérance. La même règle produit les mêmes effets désastreux. A force de lire tout ce qui nous tombe sous les yeux, nous sentons notre pensée s'épaissir; elle perd graduellement aussi de sa perspicacité native, et finit par n'avoir plus aucun goût, soit pour les harmonies de la phrase, soit pour la noblesse des idées qu'elle exprime. Oui, on lisait autrefois pour se procurer le très louable plaisir de passer quelques heures sous le charme d'une belle littérature, et pour former sur des modèles autorisés tant sa pensée que sa manière de parler ou d'écrire. L'adage des écoles pouvait avoir son entière application : *Timeo hominem unius libri.* C'est à dire qu'il n'y a rien à craindre pour la précision ou la clarté du style, pour la force et la logique du raisonnement, pour l'ampleur de l'éloquence, comme un homme qui possède parfaitement son auteur de prédilection, si cet auteur est un vrai maître. Par ce moyen il y avait des savants que la solidité de leurs principes rendait en quelque sorte *redoutables*, tandis que la méthode moderne n'est bonne qu'à former le plus promptement possible des *érudits* et très souvent même de la plus mauvaise eau.

Ce volume tout frais, qu'une presse en furie,
Elabore la nuit pour les oisifs du jour,
Un peuple, avant le soir, le parcourt, l'étudie,
Puisant en ses feuillets ou la haine ou l'amour !!

Et pour le lendemain c'est nouvelle pâture!
Le livre de la veille est déjà trop ancien !
On se prend de dégoût pour la leçon qui dure,
Et de profonde horreur pour tout vieux parchemin !

Jamais on ne lira deux fois la même page !
Et le livre tout neuf par le lecteur coupé
Mérite d'obtenir son bienveillant suffrage,
Si deux heures durant il s'y tient occupé !!

Il tourne sans compter, lit à travers les lignes ;
Dans les champs de l'idée il marche à la vapeur !

Les longs raisonnements ne sont plus jugés dignes
De l'esprit enfiévré du moderne penseur !

Même il ne pense pas. Il happe à la volée
Les plus friands morceaux vantés par les gourmets ;
Ou, sans discernement, fondu dans la mêlée,
Il court d'après besoin ramasser d'autres mets !!

Ecrivez donc, vous tous qui tenez une plume,
Ecrivez sans calcul pour ce peuple assoiffé !
Présentez-lui l'eau claire ou des bourbiers l'écume !
Il boira jusqu'au bout par la lie étouffé !

Lire le jour, le soir, et la nuit plus encore !
Le livre dans la main s'étendre pour dormir !
Et sans l'avoir fermé laisser poindre l'aurore !
S'éveiller en sursaut afin d'y revenir !!

Ah ! vous savez à fond l'instinct de votre race,
Vous qui lui préparez des plats selon ses goûts !
Vous flattez avec art son appétit vorace,
En lui servant toujours ses plus aimés ragoûts (1) !!...

Voilà bien la manière de lire aujourd'hui ; et dans les romans qui constituent le premier fonds de la littérature à la mode, les idées sont tellement délayées qu'on ne les y découvre plus que comme des ombres fugitives ; à la fin du volume, que l'on a parcouru avec une rapidité vertigineuse, on peut se demander si l'on a réellement lu *quelque chose*. En tout cas, si le lecteur volage en conserve une impression, qui ait la chance de lui rester chère, on peut être sûr qu'elle est à peu près toujours mauvaise et dangereuse. Pour se produire, le bien n'a pas besoin de tous ces détours. Son langage n'est ni ampoulé ni contrefait. Il va droit au but, à l'exemple de la vérité dont il est l'expression.

Et maintenant chacun peut facilement comprendre pourquoi l'Eglise, qui est la gardienne et la colonne de la vérité, se désole à la pensée de tant de publications malsaines répandues chaque jour au sein de la société. Peut-elle bien en considérer la lecture comme un simple passe-temps ? Quand l'esprit est gâté et corrompu totalement par une

(1) *Les livres du peuple*. Inédit.

pâture immonde, le cœur, de son côté, peut-il garder longtemps son innocence? Avec les habitudes d'un si grand nombre de chrétiens de laisser à leur imagination curieuse la pleine liberté de prendre ses ébats à travers les fouillis de toutes les passions, n'a-t-elle pas raison d'élever la voix et de chercher à mettre un frein à ce libertinage éhonté?

Mais il s'est rencontré des chrétiens, adonnés pourtant aux pratiques religieuses, qui ont trouvé à redire au droit revendiqué par l'Eglise de contrôler par un examen préalable les ouvrages qui doivent être mis entre les mains des fidèles. Que la jeunesse encore peu réfléchie, trouve là une grande sévérité et qu'elle s'en plaigne; qu'elle ne saisisse pas bien toujours les motifs d'une prohibition formelle portée dans certains cas; qu'elle en murmure; qu'elle veuille passer outre, par ce penchant rappelé plus haut, qui l'entraîne de préférence vers les fruits défendus, d'autant plus attrayants pour elle qu'ils semblent recéler un mystère plus profond, cela se comprend et peut avoir une apparence d'excuse, à raison du manque d'expérience et de fixité dans les convictions. Mais que les parents ne soient ni plus fermes ni plus éclairés, c'est là une calamité publique de l'ordre moral contre laquelle l'Eglise ne saurait se dispenser d'appliquer les remèdes les plus énergiques. Il est vrai aussi que ces remèdes sont malheureusement délaissés peut-être par le grand nombre. Mais pour mettre à couvert sa propre responsabilité, le médecin dicte une ordonnance conforme à la nature du mal. Si l'ordonnance n'est pas suivie et que le malade succombe, sa conscience au moins ne lui reproche rien.

De même la sainte Eglise. Au milieu des ombres qui s'amoncellent chaque jour davantage dans l'esprit humain, tandis que la corruption étend ses eaux bourbeuses dans les âmes, et que la société, à son tour, menace d'être submergée, elle crie aux parents de sa voix la plus forte : Prenez garde; veillez à toutes les issues; car l'ennemi ne cesse pas de rôder autour de la maison! Et quel malheur, si la jeunesse n'était pas en sûreté même au sein des familles, et si le poison allait l'atteindre jusque sous vos yeux!!...

Non seulement l'Eglise conseille, avertit, prophétise les

maux qui ne manquent pas de s'abattre sur les insoumis et les récalcitrants; elle formule et édicte des lois de répression. Elle dit à l'homme qui a reçu sa foi : « J'ouvre sous les clartés divines de mon inspiration le champ le plus vaste que tu puisses convoiter pour le libre exercice de ton esprit. Je prends ta raison avec toute sa fécondité native; et je lui offre des voies incommensurables à parcourir. Les secrets de la nature m'étant connus à moi-même, à cause de ce souffle d'en haut qui ne m'abandonne jamais, je les livre à tes investigations, avec la réserve que tu ne franchiras point les limites tracées par moi, et au delà desquelles sont creusés les abîmes d'où l'on ne revient plus. Dans les trois ordres, intellectuel, moral et physique, qui forment le cercle où se meut ta pensée, et la source inépuisable des sentiments de ton cœur, avec la sollicitude d'une mère pour son enfant, je te nourrirai de lumière et de joie, de façon qu'à ce double point de vue tu n'aies rien à envier à ceux qui ont rompu avec mes infaillibles enseignements. »

Nous n'avons pas à démontrer que l'Eglise tient toujours les promesses qu'elle fait ainsi à notre intelligence. Mais si elle peut les tenir, s'il est vrai qu'elle porte seule dans ses mains le dépôt de la vérité en ce monde, n'est-ce pas pitié d'autre part d'entendre des chrétiens soi-disant catholiques lui contester le droit de planter des bornes d'arrêt devant l'intempérance dévergondée de certains esprits ? Sans doute, et nous l'avons déjà remarqué, ce me semble, ses barrières, malgré la défense positive, seront franchies par plusieurs; mais la pensée que la licence est au-delà, inspirera la crainte à un grand nombre aussi. Car si le libertinage des idées est trop étendu, il y a encore, grâce à Dieu, beaucoup d'âmes qui ne l'accepteraient pas pour règle de leur volonté, ou mieux qui n'enfreindraient pas une défense connue, manifeste, et expressément portée par le législateur de tous les chrétiens.

Or, cette loi existe, loi formelle, nette, parfaitement promulguée. Par cette loi il nous est prohibé de lire et de donner à lire certains ouvrages que l'Eglise a soin de nous signaler au fur et à mesure de leur publication. Il nous doit

suffire de savoir qu'ils sont condamnés par elle pour que nous devenions coupables en les lisant.

Nous rappellerons que les ouvrages dont la lecture est défendue aux chrétiens consciencieux peuvent être classés en trois catégories bien distinctes: 1° Les ouvrages d'un hérétique déclaré en matière de foi; 2° Les écrits portant directement atteinte aux bonnes mœurs, ou entachés de pornographie ; 3° Enfin, ceux qui, tout en ne blasphémant pas contre la religion, par une critique ouverte de ses dogmes, soutiennent cependant qu'on peut se passer d'elle. Nous comprenons spécialement dans cette catégorie ces œuvres en apparence indifférentes au sujet de la religion, mais que leurs auteurs, à raison même de cette indifférence plus ou moins bien déguisée, tendent à imposer comme *livres ou manuels classiques.*

En poursuivant l'ordre des opérations de notre âme, tel que nous l'avons énoncé dès le début de ce chapitre, nous disons logiquement que l'hérésie tue la foi de même que la corruption du cœur tue la charité ou la grâce sanctifiante. Selon le langage de l'Ecriture sainte, *c'est par les fenêtres que la mort entre dans l'intérieur du logis* ou de notre âme. Les fenêtres ici, ce sont nos yeux, ce sont nos sens; et comme la vie surnaturelle de l'âme se maintient ou se perd par le bon ou par le mauvais usage des organes corporels, c'est une loi en quelque sorte mathématique que notre foi doit s'altérer quand nous nous complaisons à lire des écrits qui la combattent. Et si le mal provenant de la lecture d'ouvrages immoraux est plus sensible et peut être plus prompt, le premier finit généralement par être plus tenace et plus subversif.

Dans les ouvrages de la troisième catégorie, l'Eglise combat principalement, en défendant de les lire, *un mal de tendance...* On veut accoutumer l'homme à vivre uniquement de sa vie personnelle, sans reconnaître la nécessité de l'intervention divine pour le gouvernement de sa vie. C'est dans ce cas la nature laissée à elle-même, à ses propres et seuls instincts, à sa pleine liberté d'agir comme elle l'entend. Quand ce système tend à prédominer, ainsi que nous le voyons aujourd'hui, dans l'éducation de

l'enfance, de la jeunesse, quand il est clair qu'on ne veut que ce système d'enseignement pour former la génération présente et les générations de l'avenir, un chrétien, un catholique pourrait-il trouver que l'Eglise est trop sévère dans sa vigilance, et qu'elle a tort, au besoin, de fulminer des anathèmes? Quelle serait donc sa mission dans le monde, si elle n'avait pas avant tout celle de s'opposer aux envahissements de l'erreur?...

En se conformant pour eux-mêmes et pour leurs enfants à cette loi prohibitive, les parents chrétiens travailleront de la manière la plus efficace au progrès de la religion, au bon ordre de la société, à la paix des familles dans notre France bien aimée, que la licence des idées produite par la passion insatiable de tout lire indistinctement pourrait pousser aux abîmes aussi bien que tout autre désordre !...

CHAPITRE XI

La loi du travail.

Dans les chapitres qui ont suivi celui de l'*Année de la Première communion*, nous avons voulu former la conscience de l'enfant chrétien et lui tracer, ainsi que nous le disions, comme les grandes lignes d'un catéchisme de persévérance. Nous pourrions encore, avant de sortir de cette seconde période d'éducation religieuse, toucher à beaucoup de sujets très importants, mais ceux que nous avons peut-être trop sommairement effleurés, en laissent entrevoir une foule d'autres qu'il sera facile à l'enfant d'aborder de lui-même, si son esprit est sagement entretenu par ses parents ou par ses maîtres dans les pensées de la foi.

Nous le supposons maintenant à sa seizième ou dix-septième année. Il va lui falloir songer à prendre position dans le monde, à y fournir sa carrière. Ne le laissons pas cependant quitter, s'il le faut, le toit paternel, sans qu'il ait encore recueilli quelques leçons utiles de la bouche de ses parents non moins que de leurs exemples.

Qu'a donc vu l'enfant autour de lui et dans sa famille?... Ce pain dont il s'est nourri à discrétion; ces vêtements si propres que sa mère lui tenait prêts à des jours marqués, au moins chaque semaine,... ce travail incessant, cette industrie artistique, ce commerce, pratiqué parfois sur une si grande échelle, auquel son père, si non sa mère elle-même, se livrait du matin au soir et souvent jusqu'aux heures avancées de la nuit, ces mouvements divers d'une activité rarement interrompue, tout cela avait un langage secret, tout cela avait dû éveiller dans l'âme de l'enfant l'idée d'un devoir imposé, d'une tâche à remplir; car si ce n'était pas une tâche obligatoire, il n'aurait pas pu comprendre qu'on s'y appliquât avec tant de régularité malgré la lassitude qui en était la conséquence, et dont il ne man-

quait pas non plus de s'apercevoir. Ah ! ce besoin d'action, cette loi surabondamment promulguée au plus profond de la nature humaine, loi commune, universelle, qui pèse sur tous, c'est la loi même du travail, faite à l'homme par le Créateur, comme une peine du premier péché.

Une éducation qui ne porterait pas cette vérité bien établie à sa base, serait incomplète. Il est absolument nécessaire que, dès le principe, l'enfant sache qu'il aura à travailler non pas un jour, mais tous les jours de sa vie, et qu'aucune condition ne pourra le dispenser de cette loi essentiellement réparatrice. Nous avons tous péché en Adam ; tous aussi nous devons expier par le travail, et par le travail reconquérir les droits que nous a fait perdre la faute originelle. Quiconque, de parti pris, ne travaille pas, se met en opposition ouverte avec l'état actuel de l'humanité, en se révoltant contre l'ordre divin. Cet ordre est un fait. Nous n'avons pas à le discuter ; et quelque onéreux qu'il puisse nous paraître, il nous le faut accepter, si nous ne voulons pas nous insurger contre la raison elle-même. L'accepter, disons-nous, non comme une sorte de philosophie platonique, ou comme un système d'économie sociale, ou encore comme un moyen d'affirmer ou de développer ses forces physiques. Le travail sans doute peut aussi se recommander à ces divers points de vue. De semblables considérations peuvent très bien nous servir d'encouragement, flatter notre ambition et nous entraîner dans une voie laborieuse par un charme secret et irrésistible auquel se rendent sans efforts certains tempéraments. Mais il ne s'agit pas ici de nos goûts particuliers. Il s'agit d'une loi placée tout à fait en dehors de nous ; loi positive et indépendante aujourd'hui de notre volonté. Personne n'a le droit de dire : Je ne travaillerai pas. En le disant, il s'exclurait par le fait des lois qui régissent l'humanité toute entière ? Voilà le principe. Il est indéniable. Et après l'avoir reconnu, il ne nous resterait qu'à tirer les conséquences qu'apporte avec elle sa non application.

Mais nous allons répondre d'abord à une objection assez commune. La loi du travail a été promulguée non seulement comme une loi d'expiation ; mais encore comme

l'unique moyen de subvenir aux besoins matériels de la vie, et de se procurer le pain de chaque jour : *In sudore vultûs tui vesceris pane.* Or, par la suite des temps, il s'est formé plusieurs classes parmi les hommes, et il s'en est trouvé, il s'en trouve toujours, qui ont leur pain gagné d'avance. Ils n'ont qu'à se laisser vivre en jouissant de la fortune qu'ils trouvent toute faite. Ceux-là doivent-ils travailler ?... Remarquons dès à présent qu'il y a travail et travail. Mais Dieu, malgré la différence survenue dans les fortunes, n'a rapporté sa loi en faveur de personne, loi qui, après comme avant, existe pour tous avec la même rigueur.

Il serait inutile de prolonger cette démonstration. La loi du travail est une loi positive et générale dont, à tout bien prendre, le riche n'est pas plus dispensé que le pauvre. Pour ce dernier, si l'on veut, c'est une question de vie ou de mort, attendu que sans travail il ne mangerait pas ou n'aurait pas par lui-même de quoi manger. Pour l'autre, pour l'opulent, le travail est surtout *une loi morale* plus encore pour lui du moins que pour le pauvre et l'ouvrier, obligé au travail déjà par sa condition sociale et *physique*. Pour le riche, en un mot, plus que pour le pauvre, la travail est surtout *une loi expiatoire*, nous pouvons ajouter une loi de persévérance dans la vertu, et plus encore une loi de préservation. Ah! le pauvre, l'ouvrier qui doit travailler pour vivre, celui-là, s'il porte le poids du jour avec résignation, est établi, par un droit de nature, dans la voie de la sainteté. Il n'a pour s'y maintenir qu'à purifier son œuvre en l'accompagnant d'une intention toujours droite et conforme à celle de Dieu. Heureux ceux-là, s'est écrié le Rédempteur des hommes, qui savent accommoder leur esprit, leur pensée, leurs affections à leur état précaire de pauvreté et de travail. Cette seule disposition les rendra dignes du royaume des cieux : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Mais dans toutes les conditions de la vie, les infractions à cette loi sont nombreuses, et soit que l'on prenne le travail pour une humiliation, soit que notre nature ait instinctivement en horreur toute gêne, c'est un fait patent

comme le jour en plein midi qu'il y a dans le monde des gens inoccupés et oisifs par système. D'autre part, à côté d'une activité dévorante, telle qu'il ne s'en est pas vu dans aucun des siècles passés, les paresseux pullulent plus que jamais. En tout cas, dans notre société moderne où l'amour de la jouissance l'emporte, le travail par lui-même n'est pas en honneur, et l'on ne s'y livre la plupart du temps avec une si grande activité, que pour parvenir plus vite à en secouer le joug dans un voluptueux repos. Aussi, l'amour du travail n'est guère plus regardé comme *une vertu réparatrice*. Tant qu'il le faut pour chasser la misère on peut bien s'y soumettre et se résigner à le subir. Mais on ne l'aime pas de cœur et par conviction.

C'est pourtant l'amour du travail qu'il est surtout urgent d'inspirer à la jeunesse. C'est l'amour du travail qui pourra a prémunir contre les passions naissantes. Il n'y a pas comme la paresse et l'oisiveté pour engendrer les idées malsaines, les idées de perversion. *Quantas malitias docuit otiositas*, nous dit l'Esprit-Saint lui-même. On peut affirmer que tous les vices ont leur source dans l'oisiveté, et que, par contre, un homme constamment occupé ne donne jamais prise au mal. Consultez l'histoire du bien et de la vertu. De tous les héros du Christianisme qui ont étonné le monde par leur sainteté, cherchez; vous ne trouverez pas dans leur multitude innombrable un seul paresseux, mais toujours des êtres vaillants, attentifs à ne pas perdre un seul moment de ce temps dont une seconde renfermait pour eux le poids immense et la valeur, le prix même de l'éternité. Sous une forme ou sous une autre, ils avaient tous pour ligne de conduite celle de ce grand saint du dernier siècle, qui s'était engagé par vœu solennel à ne pas laisser s'écouler une minute sans travailler.

Que l'on soit riche ou pauvre, le travail est donc une condition indispensable pour opérer son salut. Telle est la conséquence à tirer de ce qui précède. Il est bon de ne pas oublier que toutes les actions de notre vie devraient aboutir à ce terme qui est le but primordial de notre création. Tout acte humain, qui ne vise pas au moins implicitement cette fin, ou qui lui serait ouvertement contraire, est nul et

vicié avant d'être émis. C'est un fruit mort avant d'éclore, un fruit pourri dans le bourgeon qui le préconise. A première vue, nous le remarquions un peu plus haut, jamais peut-être l'humanité ne sembla aussi active que de nos jours; jamais elle ne produisit avec tant de fécondité, dans les arts, dans l'industrie, dans les sciences; jamais elle ne fit rendre si abondamment à la nature ce qu'elle cache dans son sein; jamais elle ne la comprima avec tant de force pour arracher à ses flancs tous les trésors dont elle a le dépôt.

Mais cette activité fébrile est-elle bien la vraie? Doit-elle purement et simplement être conseillée à la jeunesse? Pouvons-nous vouloir dire d'une manière absolue et sans restriction : jeunes gens, qui êtes l'espoir de l'avenir, de la patrie, de toutes les saintes aspirations, armez-vous de la pioche; fouillez la terre jusqu'au fond de ses entrailles, et demandez à ses diverses couches votre part de richesses?... Oui, le pouvons-nous, sans ajouter aucun correctif à nos paroles? Non, assurément; car ceux qui font ce travail tout matériel, ne sont pas ordinairement les ouvriers du bon Dieu. A cette activité qui dévore l'espace, l'air et tous les éléments, il en faudrait une autre, et cette autre est mise de côté par le plus grand nombre aujourd'hui. Le travail ainsi exécuté demeure incomplet, inachevé devant Dieu, et la bénédiction céleste ne s'y attache pas; travail éphémère, travail perdu, travail improductif au sens chrétien. Or, ce sont des chrétiens, dans la force du mot, que nous tendons ici à former. Rien de tout cela n'est sans doute condamnable par soi-même; et si les intentions étaient mieux dirigées, plus droites, plus divines, cette activité matérielle pourrait se changer en vertu de l'esprit, tandis qu'elle reste à l'état de simple vertu physique, se détruisant par son propre usage, et ne laissant après elle aucun parfum de sainteté. Encore une fois, vaine agitation, travail sans résultat positif et durable, œuvres plus ou moins éclatantes, mais incapables d'accompagner par de là le temps l'homme qui les a faites.

C'est un but surnaturel qu'il faut assigner au travail en y exhortant l'enfant chrétien. Par lui-même, le travail, quel

qu'il soit, répugne, dès qu'il est présenté comme un devoir ; et peut-on bien, après la chute originelle, le présenter autrement? Mais, quand au devoir accompli, on peut assurer une récompense qui dépasse les ambitions les plus engageantes et les plus étendues de cette vie, quand la grandeur de la fin qu'on se propose en travaillant efface entièrement l'humiliation inhérente au travail, alors on peut arriver à s'en faire un vrai point d'honneur. Et il appartient, en effet, à notre religion de nous enseigner que le travail ainsi entendu relève et ennoblit tout le monde quel que soit le rang qu'on occupe dans la société. C'est pour cela que l'Eglise a toujours entouré de tant de sollicitude le travailleur, l'ouvrier, l'homme de peine. C'est pour cela qu'elle lui met au front dès ici-bas l'auréole de la sainteté, pourvu qu'il soit chrétien et qu'il vive en chrétien. Elle se prosternerait devant lui, elle lui baiserait les pieds et les mains parce qu'*il continue* dans son genre de vie, le premier ouvrier du monde, Jésus-Christ, son divin fondateur.

Quel ravissant spectacle et quel encouragement pour nous! Lui, le Fils de l'Eternel, lui par qui le monde a été tiré du néant, et par qui toutes choses ont été faites, lui le Roi immortel des siècles, le voilà, dans le temps, depuis sa plus tendre enfance et jusqu'à sa trentième année, attaché, *pour gagner sa vie*, à la boutique d'un ouvrier, ouvrier lui-même, recevant, *parce qu'il en a un besoin réel*, le prix convenu de sa peine, mais renouvelant aussi aux yeux de tous, par son exemple, cette loi primitive du travail, et élevant l'ouvrier, qui l'accomplit, au plus haut poste d'honneur dans la société.

Ce n'est donc pas une honte de travailler, tout le contraire. Occuperait-on un trône, posséderait-on la fortune la plus étendue et la mieux établie, on serait toujours blâmable de vivre sans rien faire et les bras croisés. Mais les fortunes même les plus solides peuvent s'ébranler facilement par le temps qui court. Rien n'est stable dans nos sociétés modernes, où les revirements sont si subits que l'on y passe assez souvent et d'un jour à l'autre, de l'opulence à la misère la plus profonde. Impossible, par conséquent, de s'appuyer d'une manière absolue, soit sur les

vieilles souches dont peut-être ont est sorti, soit sur les trésors, rentes ou terres, amassés par les ancêtres. Tout cela peut disparaître emporté par le vent des révolutions, qui flotte et mugit incessamment dans l'air: si bien que c'est un signe non équivoque d'une éducation mal orientée que cette façon de voir d'un grand nombre de jeunes gens d'aujourd'hui, qui se croient dispensés de tout travail parce qu'ils voient l'abondance régner sous le toit paternel. Ce toit est-il donc tellement ferme qu'un fort ouragan ne puisse l'ébranler? Ne sommes-nous pas dans un temps où tout homme, chez le prolétaire non moins que dans les classes élevées, doit devenir *le fils de ses œuvres?* Si nous comprenons bien ces mots passés dans notre langue comme un aphorisme, nous conviendrons toujours que les parents ont reçu du ciel le devoir et la charge d'élever leurs enfants chrétiennement, mais en leur laissant entrevoir qu'au sortir de leur tutelle ils devront se préparer eux-mêmes un avenir et une position dans le monde. Nous entendons ici particulièrement la position matérielle, position sociale et de fortune. Car, dans l'état actuel du monde, il faut se dire que chacun doit songer de bonne heure à s'y faire la sienne. *Aux fils de famille*, qui voudraient encore s'attarder dans les traditions de leur race, nous conseillerons de méditer avec soin cette sentence d'un écrivain célèbre: « L'orgueil de race est le plus légitime de tous, « après celui qu'on tire de son propre mérite(1). » Ce qui veut dire évidemment que le nom, le blason, le titre nobiliaire doit céder le pas à celui qu'on s'est fait soi-même par son travail personnel, et que les biens acquis de la sorte sont plus estimables que ceux qui procèdent de l'hérédité, quelque légitime qu'elle puisse être. Ce n'est pas seulement au genre humain pris dans son ensemble, que Dieu a imposé la loi du travail, mais à l'individu, sans distinction, afin que chacun ait la satisfaction et la louable fierté de pouvoir se dire en son temps : *Ce que je suis, je me le dois* d'abord à moi-même; je le dois à ma volonté et à la constance de mes efforts.

(1) Jules Sandeau, *La maison de Penarvan.*

Reconnaissons-le à la honte de notre temps. Il y a aujourd'hui peu de caractères ainsi trempés. Et cela vient d'un défaut dominant dans l'éducation reçue, surtout au sein des familles riches. Les parents s'y complaisent beaucoup trop à étaler leur avoir aux yeux des enfants qui, à force d'entendre dire que leur avenir est bien assuré, en tirent cette malheureuse conclusion, que dès lors ils travailleraient sans but ; et leur vie ne s'employant à rien, se perd et se consume dans l'oisiveté la plus complète.

Travailler pour travailler ! Peut-être bien, à la vérité, ce serait un mobile grand et noble, mais plus idéal que pratique. Il faut à l'homme une fin prochaine et déterminée pour se livrer à une occupation quelconque dans les sciences, dans les arts ou dans les travaux manuels. Si le laboureur ne peut pas espérer de voir germer le grain qu'il confie à la terre, et de récolter la moisson au temps marqué, il ne labourera pas. Si le lutteur est d'avance certain d'être vaincu, pourquoi se battrait-il ? L'homme est pratique avant tout, et les froides théories l'énervent. Il est intéressé ; et si sa peine est destinée à ne rien lui produire, il ne la donne pas. Pourquoi le riche, qui n'a aucun besoin, se condamnerait-il à un travail pénible et qui le dégraderait ? Car, nous l'avons peut-être observé déjà, l'opinion publique se tournerait contre lui s'il s'oubliait, même en apparence, à mener une vie de mercenaire. Mais pour couper court à de tels préjugés, le riche peut donner à son travail un but qui sera très bien accepté de tous, celui de travailler pour les autres. N'est-il pas sur la terre auprès des pauvres la Providence de Dieu ? Son superflu étant le patrimoine des pauvres, ne peut-il pas l'augmenter par un travail ou une industrie volontaire, afin de se mettre à même de leur donner de plus en plus ? On ne saurait jamais trop insister sur ce point. Et c'est un devoir sacré pour les parents chrétiens, qui ont la fortune en partage, de former leurs enfants au travail, en lui assignant toujours un but de charité. Ce sont alors les anges de la terre, qui servent les pauvres, souffreteux ou indigents, tandis que les anges du ciel, recueillent avec amour les pures intentions des pères et des mères

qui savent si bien les occuper tout les premiers aux travaux que comporte leur âge.

Le travail du riche, afin de mieux subvenir aux besoins du pauvre ! Quelle thèse admirable et féconde pour démontrer la divinité du christianisme ! Et qu'il est consolant de penser que dans les palais les plus somptueux il peut exister un laboratoire spécial où des mains enfantines et délicates s'emploient, chaque jour, à des œuvres multiples destinées, soit à couvrir les membres nus des pauvres, qui sont plus particulièrement les frères privilégiés de Jésus-Christ, soit à leur procurer le pain dont ils seraient privés sans cela... Vrai moyen encore de rapprocher les classes et d'effacer ces lignes de démarcation, où l'orgueil dédaigneux d'un côté et de l'autre une humiliation sourde et souvent mal contenue entretiennent la haine la plus profonde parmi les fils de la grande famille humaine... La charité, qui ouvre la main du riche pour donner au pauvre mérite de sa part la reconnaissance la plus vive ; mais la main du riche qui travaille et qui fatigue pour avoir le droit de donner davantage aux indigents, mérite d'être bénie, bien plus d'être adorée par eux. Car il y a vraiment là du divin et du surnaturel ; et ce divin, ce surnaturel, mis à la portée de l'homme, l'enfant chrétien, l'enfant fortuné. fille ou garçon, peut et doit commencer à l'opérer lui-même dans le sens que nous venons d'indiquer.

Mais ce serait le ciel déjà vécu sur la terre ; et malheureusement, sous ce raport, la terre semble de plus en plus éloignée du ciel. Il nous faut donc encore prouver la nécessité du travail par une courte étude des funestes conséquences que les vices qui lui sont contraires apportent inévitablement avec eux. Car les répulsions qu'inspire le vice peuvent souvent nous attacher à la vertu aussi bien que la vertu elle-même.

« Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel. » a dit Voltaire ; ce qui résume ce que nous avons dit jusqu'ici sur la nécessité et sur les avantages du travail. Mais Voltaire ajoute :

« . . . . . Fuyez l'indolente paresse :
« C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux.

« L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux.
« Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse... »

Dans l'âme du paresseux, le plaisir, le vrai, l'honnêté plaisir, ne peut pas se faire jour, d'autant plus qu'il ne prend pas la peine de se le procurer, et tout plaisir qui n'est pas l'œuvre personnelle de l'homme serait incapable de le satisfaire pleinement. Nos joies sont une liqueur d'autant plus agréable qu'elles nous ont coûté plus d'efforts pour les faire jaillir de leur source. Le travailleur actif connaît seul, en leur temps, les délices du repos. Le paresseux, lui ne les connaît jamais. Et l'ennui, le dégoût d'une existence, dont il ne sait faire aucun louable emploi, est le fruit de son oisiveté.

« A ces heures d'ennui, le moral, le physique
Se meuvent vainement sous un nuage épais,
Pour calmer et chasser l'humeur mélancolique,
Et secouer leur faix !

« Rien n'y peut; le soleil n'a que des rayons sombres;
Et le ciel est d'airain ; la terre sans clarté ;.,.
Et partout l'on ne voit que d'affligeantes ombres,
Sans forme ni beauté !!

« Pour l'ennuyé, les fleurs ont perdu leur langage !
Et même leurs parfums ne frappent plus ses sens !
Le gracieux oiseau voletant au bocage
L'agace par ses chants !!

« Et l'enfant qui folâtre auprès dans la prairie,
Où court le papillon avec ses cris joyeux,
Rivant de plus en plus la tristesse à sa vie,
Lui devient odieux !!

« Il s'ennuie au travail... Et l'étude elle-même,
La lecture qui charme et raccourcit le jour,
Et le jeu qui récrée... En son dégoût extrême,
De rien il a l'amour !!

« Il cherche... Mais sur quoi faut-il qu'il se repose ?...
L'amitié !.. C'est un mot de plus en plus trompeur.
Le mensonge !... Il le voit planant sur toute chose,
Prêt à mordre son cœur !!

« O Dieu ! délivre-moi du mal que je déplore,
De l'ennui qui détourne et fausse la raison ;

Qui de la vérité cachant la pure aurore,
M'en voile le rayon !

« Donne-moi de connaître une gaieté sereine
Qui sache tempérer ma peine et mon plaisir,
Et tenant mon esprit sous sa paisible haleine,
L'empêche de faiblir.

« Car l'ennui c'est la mort des facultés de l'âme,
Ce sommeil agité de noires visions,
Qui d'un homme innocent pourrait faire un infâme,
Au feu des passions !! (1)

Nous l'avons remarqué, l'homme occupé, l'homme qui travaille, n'a rien à redouter pour son âme ni des ennemis du dehors, ni de ceux du dedans. Il n'a le temps ni d'en accepter les attaques ni d'en être vaincu. Mais contre le paresseux, tous les ennemis se réunissent à la fois pour le perdre. Ils en triomphent même avant de le combattre.

« Un homme paresseux et mou, a dit Fénélon, n'est pas un homme, c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours, malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni s'astreindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger...

« C'est le paresseux de l'Ecriture, qui *veut et ne veut pas*, qui veut de loin ce qu'il faut vouloir; mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail. Que faire d'un tel homme ? Il n'est bon à rien...

« La mollesse énerve tout ; elle affadit tout ; elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme faible et petit en tout ; il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour ; car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde ; c'est un néant ; il est comme s'il n'était pas... »

(1) *L'ennui*. Inédit.

Ce tableau n'est pas flatteur; mais étant plein de vérité, il devrait suffire pour donner à toute nature d'homme une poussée salutaire qui l'arracherait à l'indolence dans laquelle elle pourrait se trouver plongée. C'est surtout le côté moral que les considérations précédentes ont visé et atteint. Voici maintenant le côté social avec les troubles que la paresse peut y apporter. Il s'agit ici dans ma pensée du paresseux appartenant à la classe qui est destinée au travail comme étant son unique moyen de subsistance. Victor Hugo a dit : *La première élégance, c'est l'oisiveté; l'oisiveté du pauvre, c'est le crime.* La première partie de cette sentence, je la prends dans le sens que j'ai relevé plus haut, à savoir qu'il est de mode que le riche ne travaille pas. Déplorons cette mode malheureuse qui est la cause de la mollesse, et peut-être aussi de l'aplatissement des caractères à notre époque. Mais, *l'oisiveté du pauvre, c'est le crime* ! O terrible vérité !! D'où viennent donc toutes ces idées malsaines, qui, de nos jours particulièrement, hantent l'esprit du pauvre peuple, de l'ouvrier, du travailleur par état ou par position sociale ? Les communistes, les socialistes de tout poil et de toute forme, les partageux enfin, d'où sortent-ils en général ? Quelle est leur origine immédiate et directe, si ce n'est la paresse, l'oisiveté ? Ils ont laissé tomber à terre leur bèche et leur outil. Ils se sont croisé les bras dans une attitude souvent provocante. Mais voyant que par ce moyen le pain cessait d'arriver à leur bouche, l'estomac tiraillé et le ventre creux, ils se sont dit sur un ton peu rassurant : Pourtant il faut manger ! Et ne voulant pas appliquer leurs mains au travail qui leur aurait donné un pain salubre, ils les ont appliquées au crime qui leur a donné un pain trempé dans le sang, plus propre à exciter leurs appétits qu'à les assouvir !! Oui, oui, qu'on approfondisse la criminalité moderne si variée dans ses manifestations !! Qu'on se demande bien d'où peuvent surgir tous ces assassins, ces incendiaires ces dynamiteurs qui épouvantent si fort la France et l'Europe entière ! La réponse est facile : La paresse les a conçus les a pétris, les a engendrés !!...

Or, dans notre temps plus que jamais, l'enfant ne peut

manquer d'entendre une fois ou l'autre tant de méfaits que relate chaque jour la chronique moderne. Il est par conséquent impossible qu'il ne lui vienne pas à l'idée que la société marche à toute heure sur un volcan, et que ce sont les paresseux, qui, ne voulant pas se livrer à un travail honnête, minent sourdement, pour y trouver leur compte, en pêchant dans l'eau trouble, les bases sur lesquelles repose l'ordre public. De là à prendre la résolution de travailler, à fuir la mollesse, à aimer le travail, à cause de ses salutaires effets sur l'âme comme sur le corps, il n'y a qu'un pas très facile à franchir, si l'on a su inspirer à l'enfant chrétien l'horreur du vice dont la paresse est certainement la principale source !!...

CHAPITRE XII

Formation du sens chrétien.

On peut dire de la vie qu'elle est un mouvement perpétuel, non interrompu, et que le premier arrêt dans ce mouvement, c'est le terme final, la mort. Ou encore, la vie c'est une source qui coule, une source jaillissante. Cesse-t-elle de jaillir : elle n'est plus une source vive, et ses eaux sont taries ou corrompues. Voilà pour le côté physique de la vie humaine. Car nous pouvons le remarquer, dans l'homme, les conditions et les principes essentiels de la vie animale sont les mêmes que dans tout être vivant. Mais quelle estime ne sommes-nous pas obligés d'avoir déjà, pour notre vie, à ce point de vue purement temporel? Certes, oui, elle est notre premier bien *sensible*, et par suite, l'attachement que nous avons pour elle doit être le plus fort de tous. Que nous voulions en convenir ou non, l'amour de la vie est tellement enraciné en nous, que rien ne pourrait l'y ébranler, et qu'en un mot et finalement la folie seule est cause du suicide. Cette proposition, que nous ne faisons ici qu'énoncer, chacun prévoit qu'il nous serait aisé d'en fournir des preuves multiples.

Si nous rappelons d'ailleurs par là une vérité de principe, ce n'est que comme transition pour entrer plus profondément dans l'étude de la vie morale et de ses développements progressifs. Cette vie nous la prendrons maintenant dans sa troisième période d'activité, et après avoir démontré de notre mieux ce qu'elle doit être dans la première enfance et dans l'adolescence, nous allons la suivre quelque temps encore pour en diriger la marche à travers le monde ; pour lui prodiguer, autant qu'il sera en nous, les lumières de la foi, qui auront, plus que celles de la raison, le pouvoir de la préserver des écueils semés sur sa route.

Nous reconnaissons donc ouvertement et tout d'abord

que si la raison, avec ses lueurs natives, peut indiquer la voie qui mène à la vertu, elle n'est pas suffisante pour y maintenir particulièrement une âme de jeune homme, et que c'est surtout au moment où la vie humaine se produit au dehors avec la précipitation d'un torrent, que les données de la foi s'imposent à elle afin de lui faire éviter dans l'ordre moral des écarts souvent irréparables dans la suite,

Il est de toute évidence que le jeune chrétien doit être fortement armé pour la lutte, et que sortant du sein de sa famille ou de l'un de ses asiles pieux, dont la paisible atmosphère l'a protégé jusqu'ici, pour aller fournir dans la société sa carrière indépendante, s'il n'a pas d'abondantes provisions de guerre à son service, il sera battu. Ah ! le monde, cet être impersonnel, indéfini, impalpable et qui touche à tout, hydre à sept têtes, dont chaque bouche vomit autour d'elle les eaux infectieuses de tous les vices, le monde, dis-je, guette au coin de toutes les avenues l'âme inexpérimentée qui y fait les premiers pas loin de ses guides naturels !

A cette jeunesse qui, la plupart du temps, se jetterait tête baissée à la gueule du loup, non parce qu'elle est mauvaise, mais parce qu'elle ignore le péril, n'ayant respiré, d'ordinaire, que les parfums de l'innocence dans les milieux où elle a vécu, nous voudrions dire sans retard : Fouillez résolument dans votre sein; fouillez dans votre esprit et dans votre cœur. Vous y trouverez une arme invincible, une arme propre à tous les combats, une arme qu'à la longue vous avez trempée vous-même dans les forts principes d'une saine éducation, sous le regard de vos parents ou de vos maîtres religieux ; et cette arme, nous la nommons le *sens chrétien*, ou le sens pratique de la foi.

Le sens chrétien n'est pas une marque visible. Il ne se manifeste pas dans l'homme par un organe spécial, comme l'ouïe, la vue, l'odorat ou le toucher. Sur la physionomie rien ne paraît, et son action est toute à l'intérieur. Là, c'est une vie qui échappe à tous les yeux, parce qu'elle a posé ses fondements dans la divinité elle-même, qui est toujours le *Dieu caché* par excellence, et dont cependant les touches merveilleuses transforment une

âme au point de changer de fond en comble sa manière de voir naturelle.

Pourquoi ne pas le dire ici? J'ai longtemps vécu parmi des peuples qui n'adoraient pas Jésus-Christ et que notre sainte Église ne comptait pas au nombre de ses enfants. Ils ignoraient jusqu'aux barrières extérieures de son bercail, et ne connaissaient pas non plus la richesse de ses sacrés pâturages ; ils ne s'inquiétaient aucunement de n'avoir pas entendu son appel. Ils ne soupçonnaient pas les précieux avantages d'une si sublime vocation. Je sais cependant que, dans leur conduite, grand nombre de chrétiens n'ont pas la valeur morale de beaucoup de ces infidèles, et que sous les lois de Mahomet, de Confucius et autres il peut se trouver des justices supérieures à celles qui se forment sous la loi évangélique. Le derwich des mosquées et le mandarin des pagodes feraient souvent rougir par la pureté de leurs mœurs les habitués de nos temples chrétiens.

N'importe : jusque dans un état trop fréquent d'indifférence ou même quelquefois de dissolution, il y a chez le chrétien une supériorité marquée et caractéristique. Sans aucune préméditation de sa part et comme par un instinct nouveau ajouté à sa nature, son jugement devient plus droit, plus sain, plus éclairé. En lui le sens commun paraît plus étendu. La première notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, que tout homme entrant dans la vie reçoit comme une attribution inhérente à son être moral, est prodigieusement augmentée, toujours en raison de la grâce du baptême qui en a fait une créature à part.

Dans le chrétien il y a une sorte de justice immanente qui ne se rencontre pas chez celui qui ne croit pas au Rédempteur divin. Pour les intérêts sociaux comme pour toutes les questions qui touchent à la politique générale, le coup d'œil du chrétien est plus sûr, indépendamment de sa vie pure ou licencieuse, à plus forte raison quand sa vie est en rapport avec sa foi. Si l'on observait bien, on finirait toujours par découvrir le manque de foi chrétienne dans ces grands politiques de tous les temps, si une fois ou l'autre on les a vus, et cela n'est pas rare,

commettre des erreurs à révolter le jugement le plus vulgaire.

Pour le commerce ordinaire de la vie, le sens chrétien supplée presque toujours à l'insuffisance de l'instruction. Qu'ils sont donc admirables ces hommes du peuple au jugement si droit!! Ils ne possèdent pas, comme les savants qui ont pu passer par toutes les branches de l'enseignement officiel, cette élocution fébrile et abondante, qui captive les foules en leur imposant ses idées. Leurs phrases ne visent même pas à la correction dont ils n'ont pas appris les règles. Ils parlent sans étude et aussi sans la moindre préoccupation de l'effet à produire ; mais leur langage est simple et naturel comme la vérité, dont la foi illumine secrètement leur esprit, et sans le savoir, ils mettent en pratique cette sentence si judicieuse de Boileau :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
« Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Qu'un philosophe naturaliste se présente dans une réunion de nos chrétiens des campagnes, pour leur débiter ses théorèmes filandreux et obscurs. La plupart du temps il n'en sera pas compris, parce qu'il n'est pas compréhensible lui-même ; mais par la force du sens intime, que Dieu maintient en eux à leur insu, et qui est le fruit immédiat du baptême, tous ces fidèles éprouveront comme un frisson glacial, un mouvement de répulsion et de déplaisir, et sans pouvoir s'expliquer pourquoi, mais avec une conviction qui tiendra toujours de l'évidence, ils déclareront au philosophe orgueilleux que tous ses beaux discours sont pleins de mensonge, par cela seul qu'ils ne peuvent se caser dans leur propre cerveau.

« Oui, l'homme de la glèbe et du travail pénible,
Aux produits de ses mains uniquement sensible,
Et qui du champ interne ignorant les trésors,
De ce côté jamais n'a porté ses efforts,
Souvent peut mieux juger de l'actuelle vie,
Et par ses mûrs conseils aux savants faire envie.
Le bon sens n'est-il pas de Dieu le premier don.
Et le plus sûr reflet que jette la raison ?

N'est-il pas le flambeau de mon intelligence,
Qu'avant qu'il brille en moi je tiens de ma naissance ?
S'il manque, quelque soit l'acquis de l'intellect,
Au sein de ses lueurs il demeure incomplet !
Placé sur les sommets et frappé de vertige
Comme un arbre fleuri, mais rongé dans sa tige,
Il portera des fruits gâtés sans être mûrs
Et ses raisonnements toujours seront obscurs !
Que peut faire à l'oiseau de fendre le nuage,
Si dans ce vol hardi doit tomber son plumage ?
A quoi me servirait de fixer le soleil,
Si mon œil ébloui ne connaît plus l'éveil ?...
Si mon esprit enfin inondé de lumière
Doit marcher en aveugle à son retour sur terre ?...
Et de plus le bon sens sauvegarde l'esprit...
C'est lui, qui, dans le peuple, avec finesse rit,
Quand devant lui s'étale, en parole pressée,
De nos savants du jour la doctrine entassée !
C'est lui qui d'un mot bref, simple mais incisif,
Prononce sans détour, mais d'un ton décisif,
Que tout savant, sans Dieu, se heurte à la folie,
Que la foi révélée à la raison s'allie !...
O mon Dieu, le bon sens, ce mot intérieur,
Le verbe en moi parlé de l'esprit et du cœur;
Ce dictamen secret, cet infaillible juge,
Quand c'est toi qui lui sers d'un assuré refuge,
Cette lumière innée à toi seul je la dois,
A toi je la rapporte ainsi qu'en toi je crois !
Que toute autre lumière en moi devienne obscure !
Mais laisse moi de toi la clarté la plus pure,
Droiture de l'idée et de ce sens caché
Que hors de toi tout homme eût vainement cherché (1) »

Le sens chrétien, c'est donc le sens commun agrandi, sens pour l'ordinaire si droit et si prompt à s'éveiller en temps opportun, et qui, à cause de cet accroissement, devient alors la première et la plus précieuse des faveurs pour le peuple fidèle. L'ennemi le sait bien, lui qui voudrait particulièrement fermer le cœur des simples aux ouvertures de la foi. Le sens chrétien, insistons là dessus, ne peut pas se détruire en nous. Il y est établi, non pas comme une seconde nature dont nous aurions été doués par la régénération baptismale, mais il y est tellement

(1) *Les premiers principes*, Inédit

répandu que l'anéantissement seul de notre être pourrait maintenant nous en priver. Le chrétien est irrévocablement chrétien avec la même force de vérité qn'il est homme, et désormais, qu'il le veuille ou non, il pense toujours en chrétien, soit pour affirmer de plus en plus ses croyances, soit pour les renier positivement ou d'une manière implicite.

Ainsi que tous les autres sens, notre sens chrétien se développe et se perfectionne par l'usage, et cet usage consiste à penser habituellement en chrétiens, à vouloir en chrétiens, à sentir en chrétiens.

La pensée est l'œil de l'âme ; et comme entre l'œil de l'âme et l'œil du corps, il y a corrélation, celui-ci, pour bien voir, a besoin que la vue intérieure soit sainement exercée. Les merveilles de la nature frappent votre regard par l'harmonie de leurs lignes et la variété de leurs contours. Vous vous extasiez peut-être ; mais si votre pensée, si votre imagination, si votre poèsie, car tout homme devient poète en face des œuvres de Dieu, quand il sait adorer la puissance infinie qui les forme, si votre âme, dis-je, ne les anime pas, en leur communiquant quelque chose de sa vie, cette contemplation muette vous fatigue bientôt. Ce n'est qu'en établissant entre nous et les êtres de la création une sorte d'entretien, un commerce familier et intime, dans lequel le nom du Créateur ne peut manquer une fois ou l'autre d'intervenir, que notre pensée s'applique positivement à l'objet qui lui est directement propre et naturel.

L'homme se distingue des autres êtres animés par sa pensée, son intelligence, sa raison, et de ce côté-là il leur est infiniment supérieur ; c'est-à-dire qu'aucun rapprochement d'une affinité parfaite ne peut réellement s'effectuer entre eux et lui. La pensée humaine se rapetisse chaque fois qu'elle s'arrête à un objet périssable, si l'idée de Dieu ne l'accompagne, ne la soutient et ne la rehausse, en lui rappelant son origine et sa fin. Elle doit dominer tous les êtres de l'univers, ne jamais se mêler ou se confondre avec eux ; mais en étendant ses ailes comme pour un vol majestueux et vrainement royal, plâner au-dessus de toute la création, soutenue alors par le sentiment de sa dignité,

et ne cessant pas de fixer son regard sur Dieu qui est son premier soleil.

Voilà le secret, voilà l'industrie d'une âme qui veut passer dans le monde sans se souiller à son contact : en le regardant, car elle y est souvent contrainte, ne pas détourner de Dieu son œil intérieur ou sa pensée. C'est le moyen de tout juger avec une impartialité absolue, et aussi de ne jamais perdre le calme de l'esprit, au milieu de tant de choses qui sont faites pour le troubler. Car à peine le jeune chrétien aura-t-il vécu un jour dans la société moderne, qu'il pourra y constater le désarroi complet des idées et des sentiments. Quant aux idées elles lui sembleront marcher tout-à-fait au rebours de la logique.

C'est pitié, vrainement, pour une âme tant soit peu établie en Dieu, que de suivre le cours ordinaire des idées parmi les gens du monde. Non seulement elles sont basses en général, parce qu'elles côtoient la matière et les jouissances du temps, mais elles sont fausses; elles offensent la raison qui ne les engendre pas ; elles tiennent plutôt de l'instinct, et comme, de lui-même, l'instinct est le plus souvent capricieux, les idées qui en découlent sont volages et incohérentes au suprême degré. Dieu n'y est pour rien, et la vérité non plus, dès lors. Et c'est la vérité qui plait, qui charme finalement un cœur droit et pur, comme dirait l'auteur de l'Imitation. Ajoutons pour notre compte que c'est le signe non équivoque d'une éducation parfaite, quand, dès son entrée dans le monde, au lieu de se laisser entraîner par ces conversations où domine la légèreté sinon le libertinage, le jeune chrétien n'en éprouve que du dégoût. Mais convenons-en, ce dégoût ne peut procèder que d'une habitude contraire, celle de savoir lui-même converser avec Dieu, ou avec sa propre pensée fixée en Dieu.

Croit-on que c'est là un effort surhumain? Croit-on aussi que l'âme n'y trouverait pas son intérêt et son plaisir? Mais si elle n'a pas été détournée de sa fin naturelle, qui est l'union avec Dieu par la pensée et par l'amour, si au contraire elle a été entretenue dans la voie qui lui fut ouverte dès son entrée dans la vie, et spécialement dès

l'éveil de sa raison par une éducation foncièrement chrétienne, elle sera mal à l'aise partout ailleurs. Partout ailleurs elle mènera une vie de contrainte. Elle sera à l'étroit, gênée, parce que rien ne correspondra à ses aspirations. Et alors elle se renfermera volontiers en elle-même; elle se complaira à ruminer pour ainsi dire les principes variés et substantiels qu'elle a reçus de ses premiers maîtres. Grâce à cette concentration, à ce recueillement de son esprit, jusqu'au milieu des agitations du monde, le jeune chrétien se formera une atmosphère à lui, où, dans leur ensemble, ses idées resteront nobles, sans être atteintes ni jamais troublées par les vapeurs écœurantes qui montent des bas fonds de la société qu'il a sous les yeux.

Ce que nous appelons le sens chrétien ne se trouve bien que sur les hauteurs. Car il est une attraction qui captive l'être tout entier pour le rendre étranger à ce qui se passe au-dessous de lui, ou s'il ne peut toujours se dispenser, comme nous le disions, d'y prêter une certaine attention pour lui apprendre que ce ne doit être qu'une attention de second ordre, ou d'indifférence, ou souvent de mépris. Ce qui signifie encore que le sens chrétien a pour mission particulière de relever l'homme, et qu'en face de la dégradation et des bassesses où se traîne en général aujourd'hui la pauvre humanité, l'on ne saurait trop se maintenir dans sa dignité personnelle, afin d'éviter de tomber à son tour.

Qu'il serait donc à désirer que l'on sût mettre en pratique les prudents conseils que le savant Ampère se donnait à lui-même dans les termes suivants :

« Travaille en esprit d'oraison. Etudie les choses de ce « monde, mais ne les regarde que d'un œil. Que ton autre « œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. « Ecoute les savants; mais ne les écoute que d'une oreille. « Que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux « accents de ton ami céleste.

« N'écris que d'une main. De l'autre, tiens-toi au vête- « ment de Dieu, comme un enfant se tient attaché au « vêtement de son père. Sans cette précaution tu te briseras « infailliblement la tête contre quelque pierre.

« Que je me souvienne toujours de ce que dit St-Paul : « *Usez de ce monde comme n'en usant pas.* »

Ainsi que la conscience, le sens chrétien s'étend à toutes les facultés de l'âme et sur chacune d'elles il peut exercer son empire. La volonté, de laquelle dépend en derrière analyse, le bien et le mal, la volonté elle-même se plie à son influence, Voyez-la chez les martyrs. La force brutale avait finalement raison de leur corps. Elle les étendait sur les chevalets, les plongeait dans des chaudières d'huile bouillante, les déchirait et les mettait en lambeaux. Mais jusqu'au dernier soupir, arraché par la violence des tourments, leur volonté restait ferme. C'est elle, en somme qui triomphait, elle qui faisait ce qu'elle *voulait* sans subir aucune intimidation. Le jeune chrétien, soldat du Christ et de la religion, se présente lui aussi dans l'arène, et certes il va s'y trouver en face de bourreaux nombreux et cruels, qui ne le lâcheront jamais. Le caractère de ces bourreaux, déjà il le connaît, et nous n'avons pas à nous étendre là dessus. Ce qu'il doit bien se dire, c'est qu'aucune puissance créée du monde et de l'enfer, ne saurait le vaincre, s'il ne le veut pas.

Ceci n'est pas de la présomption. Si l'on se basait sur ses seules forces, il y aurait péril sans doute à raisonner ainsi. On sait bien trop, par une expérience souvent malheureuse, que la volonté humaine, quelque résolue qu'elle soit, plie, comme le roseau, au moindre souffle de la passion ou de l'adversité, et qu'elle finirait par rompre, si le souffle divin de la grâce n'était là pour la relever à temps. C'est que nous disons, nous disciples du Christ, que pour la lutte nous ne sommes pas seuls, et c'est précisément une telle conviction qui relève dans l'homme le sens chrétien, en le faisant s'écrier, lorsqu'il reçoit la grâce, comme renfort de la nature :

« Est-ce bien toi, mon Dieu, qui passes en moi-même
En m'honorant ainsi de ton présent suprême?...
Non, non ! Je reste moi. Nous sommes toujours deux.
Tu donnes; je reçois... Par ton don généreux,
En t'attachant à moi jusqu'à toi tu me hausses,
Et moi sujet qui prie, et toi roi qui m'exauces,

A ce simple contact d'un intime rapport,
Je me sens honoré du rôle le plus fort!!
Pourvu qu'à toi mon âme et se lie et s'unisse,
O grâce, n'attends pas que je te définisse,
Et que pour expliquer ton être essentiel,
Je veuille tourmenter dans ses secrets le ciel!!
Je te sens une force infuse en ma nature,
Quand je demande à Dieu de ma voix la plus pure,
Son secours, son appui pour les combats du temps,
Qu'aux justes il accorde ainsi qu'aux repentants!!
Si je ne peux savoir par l'humaine science
Ce qu'il en est de toi, je sens bien ta présence!
Oui, je ressens ton acte et tes coups répétés,
Dans l'esprit et le cœur souvent répercutés!...
Ta grâce c'est ta vie en ma vie épandue!
C'est une double vie en une confondue!!
Je vis, ce n'est pas moi, c'est toi qui vis en moi.
Tu vis, c'est toi toujours, c'est moi qui vis en toi!!
C'est moi qui me transforme en toi que rien ne change.
De cette nouveauté je te dois la louange...
Moi, je n'y suis pour rien. Je n'en ai que le fruit.
Mais je cherche à savoir comment il se produit...
Mystère! Faudra-t-il que partout je te trouve?
Et sentant redoubler l'angoisse que j'éprouve
Je ne puisse jamais pénétrer le secret
De ce qui dans moi-même à mon insu se fait?...
Ah! pourtant je la sens cette grâce divine!
C'est elle qui m'éclaire, et me pousse et m'incline,
Elle qui me tourmente, elle qui m'avertit,
Voyant que je me perds aussitôt me le dit!!...
Non, mon Dieu; non, mon Dieu, je ne veux pas comprendre
Ce que tu me défends de vouloir même entendre!
Car c'est dans le silence et le calme profond
Que ta grâce m'attire ou qu'elle me confond!!...
Ici l'expérience est la meilleure école,
Et de ne pas tout voir elle au moins me console!
Reste, reste, mon Dieu, caché pour mon regard!!
Encore j'aime mieux te sentir que te voir (1)...

C'est bien surtout la grâce qui engendre le sens chrétien dans l'homme, en y opérant une telle transformation que les jugements, les impressions ne sont plus les mêmes, que le cœur s'habitue à sentir d'une manière différente ; que les choses, et particulièrement les évènements agréables ou

(1) *Le divin dans l'homme*. Inédit.

pénibles de la vie changent pour ainsi dire de nature. Les plaisirs du monde, par exemple, pour un homme dont le sens chrétien est dans toute la plénitude de son activité, ces plaisirs-là, si le côté sensuel de son être en est puissamment affecté, produisent cependant en lui une gêne, une répugnance, un remords qui l'abreuve secrètement de fiel au moment où il en jouit peut-être davantage. On ne peut pas dire de lui ainsi que du jouisseur impie qu'il *avale l'iniquité comme l'eau.* S'il l'avale, son sens chrétien lui en fait trouver l'amertume, et son acte de péché, commis maintes fois par surprise, a été heureusement accompagné d'un commencement de repentir. N'est-ce pas encore à notre sens chrétien que nous devons de ne pas être des pécheurs endurcis? N'est-ce pas lui qui nous porte à nous frapper la poitrine presque aussitôt que nous avons offensé Dieu; s'il n'a pas réussi quelquefois, vu la violence des tentations, à nous arrêter complètement et à empêcher nos chûtes?...

Si le sens chrétien était mieux développé dans les âmes, la criminalité en serait diminuée d'autant, cette criminalité qui ne fait que grossir au sein de notre société sans Dieu et qui se manifeste particulièrement parmi les jeunes. Ce sont les jeunes qui pillent, qui tuent, qui incendient. C'est que par l'éducation donnée, on n'a rien mis dans leurs consciences, rien qui puisse les réveiller en temps opportun, et les retenir en haut du précipice qui s'ouvre béant sous leurs pas.

« L'assassin est tout près, sur les bords de l'abîme,
Avec intention d'y jeter sa victime,
Dès qu'il aura plongé dans son sein le poignard,
Au centre du grand bois, tout à fait à l'écart!!...
Il la guette, il l'attend, de ses lenteurs s'irrite !...
Pour ne la pas manquer à bien viser s'excite...
Il est seul, sans témoins, protégé par la nuit !
Ne peut-il la tuer sans le moindre bruit?...
La voilà, sans défi, du pas le plus tranquille,
Suivant l'obscur sentier droit vers son domicile...
L'autre, l'arme en sa main, tout prêt à faire feu,
Pour lui donner la mort n'a qu'à presser un peu...
Non, se dit-il soudain, sentant sourdre une larme,
Non, pour ne pas tuer, tiens, je brise mon arme !!...

D'où vient ce changement ?... Est-ce par lâcheté
Qu'il n'accomplira pas son crime projeté ?...
Lui, lâche !! mais du crime il s'est joué sans cesse !!
Mais le sang répandu le mettait en liesse !
Et pareil à ce fauve habitant les forêts,
Qui respire le sang par chacun de ses traits,
Il le voyait partout et toujours sa pensée
A combiner des morts se montrait empressée !!...
En a-t-il donc perdu l'idée et la saveur ?
N'aurait-il pour son goût plus aucune douceur ?..
Le brigand calabrais s'arrête dans la voie,
Et pouvant la saisir il laisse fuir sa proie !
Et lui qu'on a dépeint pour être si cruel,
A la bouche n'a plus que paroles de miel !!...
De ces retours subits serait longue l'histoire !!
Je ne veux insister ici que sur la gloire
Qu'acquiert dans le secret toute âme qui se rend
A la voix de la grâce alors qu'elle l'entend.
Assassins et brigands l'avaient bien entendue,
Cette grâce criant d'une voix éperdue...
Elle-même en a fait des vases précieux,
Des saints et des élus qu'ont réclamés les cieux !!
O grâce de mon Dieu, vaillante voyageuse,
Que de fronts tu baignas de ton onde joyeuse !
Que de cœurs assoupis dans le vice et les sens,
N'as-tu pas éveillés par tes appels pressants (1) !!

La grâce, dont nous parlons ici, n'est pas encore, comme plus haut, la *grâce efficace* ou *sanctifiante* des Théologiens ; ce n'est pas la grâce du Christ vivant dans notre âme, et la faisant vivre de sa propre vie par la destruction de tout mal. C'est cette couche ineffaçable de bien et de vertu que la grâce divine étant descendue une fois ou l'autre dans nos âmes, y a laissée après elle. Malheur à celui qui l'y étouffe complètement, par son indifférence ou par ses crimes. Malheur à celui dont le cœur devient un tombeau glacial, où le sens religieux et chrétien est enseveli, au point qu'aucune puissance, pas même celle de Dieu, ne saurait plus l'y faire tressaillir. C'est alors *le sens réprouvé* décrit par saint Paul dans son Epître aux Romains, sens qui ne se tourne plus vers Disu, et que Dieu a rejeté. C'est la suprême apostasie d'où l'on ne revient pas.

(1) *L'échelle mystique.* Inédit.

Ces sortes d'apostats ne connaîtront pas, il est vrai, nos écrits. Aussi bien ce n'est pas tant pour eux que nous nous tourmentons en traçant ces lignes. Notre pensée se porte sur cette jeunesse qui entre dans le monde antichrétien, antireligieux, jeunesse que nous exhortons cependant à y demeurer fermement chrétienne. Dût-elle de ce contact recevoir des éclaboussures lamentables, dût sa vertu y perdre quelque chose de son teint pur et virginal, et sa moralité ne pas y conserver toute son innocence primitive, nous voudrions au moins que le sens chrétien ne fût pas émoussé et affaibli en elle. Avec lui, quelle que soit la profondeur du mal, l'espérance est toujours permise. Voilà pour ce qui concerne l'importante question du salut final des âmes et de leurs immortelles destinées.

Mais, en attendant, la vie, même pour le jeune chrétien, peut avoir des passes très difficiles à traverser au point de vue temporel d'abord. Il sera obligé de s'y livrer à la *lutte pour la vie*, expression tout à fait moderne, dont la signification est souple et peut se délayer à l'infini, mais qui peut bien vouloir dire surtout que chacun aujourd'hui doit se donner la peine de prendre position dans le monde par son travail personnel, comme nous le remarquions au chapitre précédent. Pour en arriver là, souvent que de déboires? Et puis, ne voit-on pas des êtres qui, malgré leur talent et leur savoir-faire incontesté, n'ont jamais de chance et n'arrivent à rien? Il n'y a peut-être pas de situation plus critique, plus alarmante que celle-là. Avoir tout pour réussir : intelligence, prévoyance, industrie, bon vouloir et honnêteté parfaite. A côté, des êtres sans qualités, des aveugles et des arriérés sous tous les rapports. Ceux-ci font leur chemin, montent aux honneurs, amassent la fortune ; des plus bas fonds de la société s'élèvent au pinacle. Tout leur sourit ; tout les pousse à la gloire et à la richesse. Ils sont considérés ; ils ont l'estime générale, à raison même de leurs succès. Pourtant, on le sait, ils sont sans aucune vertu ; mais l'or supplée à tout... Ceux-là, au contraire, avec leur honorabilité universellement reconnue, avec leur assiduité au travail, n'aboutissent qu'à manger un pain parcimonieux, détrempé dans les pleurs du désespoir.

Depuis le temps qu'ils triment, qu'ils suent, qu'ils fatiguent jour et nuit, leurs affaires n'ont pas avancé d'une ligne. Cette terrible vérité, vieille comme le monde, et qu'il nous faut toujours avoir devant les yeux, à savoir que *le méchant prospère et le juste vit dans l'affliction,* cette vérité est capable à elle seule de couper bras et jambes aux plus hardis, aux plus courageux, aux plus entreprenants. Ne se heurtent-ils pas à la fatalité la plus opiniâtre?

Nous ne faisons ici que toucher à une des mille épreuves qui vont assaillir le jeune chrétien dans le monde, s'il veut y demeurer fidèle à ses principes religieux. Ce sera sans contredit une des plus cruelles. Mais s'il sait en triompher, il triomphera facilement aussi de toutes les autres. Et il sera infailliblement vainqueur, lorsque par son sentiment intime de chrétien éclairé, il s'élevera vers Dieu, en adorant avec humilité sa Providence, qui dirige les hommes et les évènements pénibles ou agréables par lesquels leur existence est constamment mouvementée ici-bas...

Voulez-vous ne pas être découragé dans la contrariété et dans l'affliction, quelle qu'en soit la nature? Voulez-vous aussi ne pas être victime de la présomption, si le succès semble quelquefois vous poursuivre de ses faveurs? Dites-vous bien que Dieu lui-même vous mesure et vous départit l'un et l'autre. Dites-vous que tour à tour sa main adorable vous distribue la joie et la peine; si la peine pèse plus dans la balance, c'est encore une grâce pour vous. Car cela vous rapproche d'autant plus de votre divin modèle, qui est Jésus-Christ, et dont le cœur a été plus souvent abreuvé de souffrance que de joie, et que l'injustice des hommes a sans relâche tourmenté depuis son premier soupir dans une humble et pauvre crèche, jusqu'à son dernier supplice sur la croix.

Voilà, en réalité, la source unique du sens chrétien : voir, penser, sentir comme Jésus-Christ; apprécier la vie présente et tout ce qui s'y rapporte comme il l'a apprécié lui-même, vivre dans le monde comme il y a vécu, c'est-à-dire en exilé. Ce mot contient tout, lorsqu'on est sûr que la patrie absente, si on le veut, ne le sera pas toujours. Oui, tout est là pour le chrétien : savoir se dire que ses

impressions de tristesse et de plaisir sur la terre, doivent être les impressions d'un exilé. Alors ni la peine n'est trop accablante, ni la joie trop vive. Au sein de la joie, on se répète à soi-même, pour ne pas s'en laisser enivrer : Qu'est-elle en comparaison de la joie et du bonheur infinis qui m'attendent auprès de Dieu!! Et quand la douleur et l'épreuve, sous n'importe quel aspect, vous angoissent l'âme : patience, se dit-on. Car cela aura sa fin. Tout passe. La patrie éternelle remplacera un jour l'exil du temps.

Considérée de la sorte, comme la vie présente devient moins lourde pour les éprouvés, et aussi moins captivante pour les heureux du siècle!! Il appartient au sens chrétien plus qu'à la raison d'établir ainsi l'équilibre dans les impressions toujours si mobiles du cœur humain, principalement au moment où ce cœur encore ignorant de ses vraies forces va se jeter en plein au milieu des tourmentes et des périls du monde.

CHAPITRE XIII

Pratique religieuse.

Étant admis que l'adolescent qui entre dans la vie libre est parfaitement armé du *sens chrétien* pour y soutenir avantageusement la lutte, dans ce chapitre nous allons le voir aux prises avec un ennemi cruel, qui n'est autre que l'*honnête homme irréligieux ou non pratiquant.* Quelle anomalie, dirons-nous! Quelle inconséquence vraiment monstrueuse!! Être honnête et juste envers ses semblables ; mériter et posséder même l'estime de tous, est-ce bien possible sans le concours actif de la religion? Pour répondre à ce point d'interrogation, qui en laisse soupçonner tant d'autres, il nous faudrait peut-être des volumes. Mais c'est l'inquiétude pleinement justifiée du jeune chrétien à un tel spectacle, qui doit spécialement nous préoccuper ici. Déjà ce spectacle n'avait-il pas, sous le toit paternel, jeté quelque trouble dans son esprit, avec une teinte d'amertume et de profonde affliction? Car, comme le remarque un écrivain distingué : « Une des choses les plus pénibles, qui puissent assombrir la vie d'un enfant, c'est le spectacle quotidien des discordes d'un père et d'une mère, qui tous deux lui semblent dignes de son affection, et que des divergences d'idées ou de goûts, pour lui incompréhensibles, mettent devant lui et souvent à cause de lui, aux prises l'un avec l'autre. L'enfant s'en attriste, et pour peu qu'il ait le cœur bien placé, il s'interdit de chercher lequel a raison ; il se défend de faire un choix entre eux ; il refuse de prendre parti pour l'un contre l'autre. En entourant sa mère de ses caresses, l'adolescent ne se permet pas de condamner son père. Il cherche à se persuader qu'entre eux il n'y a que des malentendus passagers, qu'ils sont trop bons et trop nobles tous deux pour ne pas se comprendre et s'accorder un jour, et cette entente il travaille timidement à la provoquer ; il s'ingénie en secret

à la rendre plus aisée, il se promet, en grandissant, d'en être le témoin et l'auteur (1). »

Ces discordes, ces divisions (l'auteur que je viens de citer, le montre ensuite plus explicitement), ces malentendus entre le père et la mère, proviennent presque toujours de leur désaccord bien tranché sur les questions de la foi. La mère pratique, tandis que le père reste obstinément éloigné de tout acte religieux. Le jeune chrétien peut-il oublier le refus formel qu'il lui fit, la veille de sa première communion, de l'accompagner à la table eucharistique, lui qui jamais ne lui avait rien demandé avec tant de pleurs et de persistance? Ce fut le premier peut-être, mais certainement le plus humiliant échec de sa vie. Sa mère lui avait si bien dicté les paroles les plus propres à toucher le cœur paternel!! Dans l'âme du jeune homme une semblable défaite n'a pu manquer de produire de très fâcheux résultats.

Mais s'il en gémit tout d'abord avec sa mère, s'il a pleuré sur cet aveuglement, s'il a prié avec un redoublement de ferveur pour obtenir de Dieu que le cœur de son père se laissât, enfin, fléchir, il est son fils pourtant, il est son image ; et comme l'expansion de sa vie. Et tout en approuvant sa mère, il arrivera, c'est à craindre, à ne pas toujours trouver à blâmer dans la conduite de celui qu'il nomme amoureusement son père, à qui il doit l'existence, et aussi les brillantes qualités dont il se sent peut-être doué. Peu-à-peu faisant passer la raison au-dessus du sentiment, il aimera bien sa mère, ne serait-ce qu'à cause es vertus dont il la sait ornée, mais la haute intelligence de son père le flattera encore plus, et il se croira obligé de penser en tout comme lui.

N'est-ce pas là, en très grande partie, l'origine de cette indifférence religieuse que nous voyons se propager de plus en plus parmi les jeunes gens de notre époque? Les jeunes filles, plus dominées par le sentiment comme leurs mères, continuent, en général, à vivre sous la paisible influence de la religion. Le jeune homme, lui, vit plus

(1) Anatole Leroy-Beaulieu, *Les Catholiques libéraux*. Ch. I.

souvent, désormais dans la société de son père, qui l'habitue à son travail manuel, industriel, ou intellectuel, mais qui ne voulant pas le contrarier au sujet de la religion, affecte de ne pas lui en parler du tout. D'autre part, c'est bien l'honnêteté en personne que ce père laborieux. Dans ses discours et dans tous ses actes reluisent les sentiments de la plus belle philanthropie : et si ce n'était la religion, dont il ne s'occupe pas, c'est l'homme le plus régulier, le plus exemplaire aux yeux de son fils, qui se demande déjà dans le secret de son cœur, pourquoi il ne suivrait pas lui-même de tels exemples.

Cette perplexité de conscience, qui est dûe à l'opposition de conduite entre le père et la mère, est d'un effet déplorable pour l'enfant, nous ne saurions trop le remarquer. Sans doute, nous le supposons, il n'a pas encore affligé sa mère sur ce point; car il a *le cœur trop bien placé*, pour vouloir lui mettre sous les yeux le spectacle de son impiété à côté de celle du chef de la famille. Mais une fois qu'il en sera éloigné, une fois qu'il n'aura plus à craindre les larmes maternelles, auxquelles il ne sait pas encore résister, *la raison paternelle*, comme nous le disions, ne prendra-t-elle pas le dessus, dans sa manière de voir, par la réalisation du proverbe, en ce cas lamentable : *Tel père, tel fils ?*

Non pas que l'enfant se fasse peut-être toutes ces réflexions. Mais, à son insu, sans que sa pensée et sa volonté y soient encore pour rien, il peut se former en lui une secrète tendance à l'émancipation de toute tutelle gênante, et même, sans qu'il se l'avoue, la tutelle de sa mère peut lui être à charge maintenant, par le seul fait qu'elle n'est pas complètement d'accord avec celle de son père. Il désire à coup sûr déjà ne plus être le témoin attristé de cet état de choses, qu'il peut croire assez vraisemblablement sans remède. Il a jusqu'ici tout excusé. Il n'a pris aucune part dans le litige déclaré ou tacite entre deux êtres qu'il estime également, qu'il aime du même amour. Son père si intelligent peut-il raisonnablement se tromper ? Et sa mère, elle si bonne, se tromperait-elle à son tour? Oui, son cœur est fortement angoissé. Il voudrait bien pouvoir

dire à tous deux qu'ils ont raison. Et l'un à tort; c'est évident pour lui. Il ne l'avoue pas; il le pense avec une amère douleur.

Et il va quitter maintenant le toit paternel. Il va entrer dans *la lutte pour la vie,* emportant cette conviction, malgré tout, que la partie la plus faible de l'humanité, à ce foyer dont il s'éloigne, est dans le vrai, l'autre dans l'erreur; que la femme, en général, est plus proche de Dieu que l'homme, que sa mère est dans la voie du salut, son père dans celle de la perdition. Quels déchirements pour son âme encore si foncièrement chrétienne!!...

Mais si la confiance instinctive dans les jugements de son père, si le besoin inné de s'en rapporter sans discussion aucune à sa manière de voir en tout et pour tout, a été capable jusqu'ici d'entretenir le jeune chrétien dans cette ferme conviction que l'auteur de ses jours ne pouvait pas se tromper même dans les questions religieuses, il se trouvera désormais en contact avec des hommes qui ne lui en imposeront pas autant. Vis-à-vis deux, au moins, il devra se croire dans l'obligation de lutter ouvertement pour conserver l'intégrité de sa foi combattue, et sans scrupule, sans ce quelque chose de mystérieusement respectueux, qui l'avait auparavant captivé dans l'admiration, il se jettera résolument, s'il le faut, dans la lutte, il se servira avec ardeur des armes que la religion lui met sous la main.

Nous parlons toujours, cela s'entend, du jeune chrétien, en le considérant tel qu'il doit être, s'il a suivi les conseils de ses maîtres religieux; en mettant de côté les tristesses précoces dont il a pu déjà être abreuvé à la vue des contradictions qu'il a malheureusement constatées jusqu'au sein du foyer domestique, en lui dévoilant les oppositions qui seront faites à sa piété dans le monde, nous voulons aussi lui dire comment il pourra leur résister avec avantage.

D'abord, il lui faut nettement distinguer entre la théorie et la pratique, ou entre le principe et sa conséquence. Il semble bien que l'un ne pourrait pas aller sans l'autre, et nous disons, nous, pour plus de précision, que l'un ne *devrait* jamais aller sans l'autre, et que l'homme n'est complet, au moral, que lorsque ses actes sont conformes à

ses idées, pourvu que ses idées elles-mêmes soient le fruit d'une saine raison. Quand l'idée, la pensée n'est pas suivie, dès que cela se doit et se peut, de l'acte qui la sanctionne, c'est la lettre morte, dont parle l'Evangile, une lettre qui n'a aucun sens, qui n'exprime rien. Savez-vous alors ce ce signifie l'honnêteté des gens du monde, cette honnêteté qu'ils prônent d'autant plus qu'elle sort pour ainsi dire des entrailles de leur nature, sans l'intermédiaire d'un secours extérieur et divin? Elle signifie, en général, que la complexion en est la principale source, et qu'elle ne mérite pas le nom de vertu, parce qu'elle n'a eu besoin d'aucun effort pour se produire.

Nous convenons d'autre part que la volonté de l'homme, même réduite à ses seules forces est très puissante, et qu'elle peut réaliser le bien naturel à sa portée sur une vaste échelle, au point de nous halluciner et de nous faire croire parfois que ses œuvres sont aussi essentiellement bonnes que celles de la piété chrétienne. Mais dit M. Auguste Nicolas, « il y a « entre la *moralité humaine* qui fait ce qu'on appelle dans « le monde les *honnêtes gens* et la *grâce de* Jésus-Christ, « qui fait ce qu'on appelle dans la religion, *les Saints*, une « différence totale, qui n'est pas seulement dans le degré, « mais dans le principe de ses deux états. C'est un tout « autre ordre de phénomènes. *La moralité humaine* « n'est qu'une abstention du mal; et encore cette absten- « tion est presque toujours le résultat de l'organisation et « du tempérament : on est honnête et vertueux parce « qu'on est fait de telle sorte qu'on aurait presque du désa- « grément et de la gêne à ne pas l'être. C'est un bon ins- « tinct qui est en nous, et sur la pente duquel coulent nos « actions. Souvent c'est encore moins que cela, et la vanité, « l'intérêt, la crainte de déroger à ses antécédents et d'être « d'autant plus écrasé sous le poids du blâme qu'on a plus « mérité l'éloge, sont comme des étais qui soutiennent « notre honnêteté, et l'empêchent de crouler sur elle- « même. Telle n'est pas la *sainteté*; elle ne se borne pas « à l'abstention du mal, elle tend vivement au bien, et à « un bien incessant et indéfini; elle ne se nourrit pas du « sentiment de sa tranquillité et de son repos; mais elle

« ne vit que de gêne et de sacrifice ; elle n'est pas le résul-
« tat du naturel et du tempérament : mais elle le déracine
« et le combat; elle peut éclater chez tous indistincte-
« ment, quelles que soient leurs dispositions naturelles,
« quels qu'aient été leurs antécédents ; elle surabonde
« même le plus souvent là où ont abondé les déréglé-
« ments, et elle opère chez tous les individus, à tout âge,
« dans toutes les circonstances, *ce phénomène* si étrange,
« qu'on appelle *la conversion*, qu'il ne faut pas confondre
« avec *l'arrangement* d'une conduite déréglée, mais qui
« est le renversement subit de tout l'homme intérieur, en
« lui conservant toute son activité, et la faisant tourner
« du mal au bien, en dehors de tout intérêt comme de tout
« secours humain. » (1)

Le Psalmiste a exprimé tout cela en une seule phrase : *Recede a malo et fac bonum.* Eloignez-vous du mal et faites le bien. Nous le reconnaissons, dans le monde, il ne manque pas de gens qu'on dirait complètement étrangers à l'idée du mal, chez qui le vice, sous quelle forme qu'il se présente ne prend jamais racine. Ames bien nées, dont les pensées ne sont jamais troublées par les brouillards de de la passion, et les sentiments jamais traversés, par les flèches acérées de la haine. Spectacle ravissant au premier chef. C'est un lac aux eaux limpides, qu'aucun ouragan jamais ne trouble. Leur soir est aussi calme que leur matin, et la même brise douce et fraîche les caresse et les berce en tout temps. Ce serait à faire envie; et nous comprenons que pour un débutant dans la vie sociale, il y ait de quoi tomber en une sorte d'extase, à la vue du fleuve de *ces vertus mondaines*, coulant si paisiblement ses ondes. Il compare, il confronte certains groupes d'hommes non pratiquants et pourtant exemplaires avec un autre groupe d'hommes religieux et croyants. La vertu de ceux-ci brille moins à ses yeux que celle des premiers. Nous ne craignons pas d'affirmer que c'est là pour la foi une épreuve cruelle et qu'un grand nombre de jeunes gens n'y résistent pas, sans doute parce qu'ils n'y sont pas suffisamment préparés.

(1) Auguste Nicolas. *Etudes Philosophiques sur le Christianisme*,

Dans une question de cette importance, où le sort éternel de l'âme se trouve engagé, il faut préciser les termes et se dire qu'en fait de vertu méritoire devant Dieu, l'absence du mal ne laisse pas toujours supposer la présence du bien; il faut se dire encore qu'il y a pour nous un mal négatif et un mal positif; et que dans plusieurs circonstances le mal est simultanément l'un et l'autre. Ainsi, il existe un précepte qui ordonne au chrétien de faire ses Pâques tous les ans sous peine de péché mortel. Il n'y a pas à tergiverser. Le précepte est là. Qu'il vienne de l'Eglise ou directement de Dieu, c'est tout comme, et nul n'est dispensé de l'accomplir. Le chrétien peut se montrer d'une exactitude irréprochable sur tous les points : celui-là ou tout autre d'une gravité semblable étant enfreint, rien plus ne peut servir devant Dieu. La prière est sans effet efficace. La charité est toujours utile au prochain, mais elle ne profite pas à celui qui la fait. C'est la mort même dans l'âme ou une totale paralysie. Ce sont vraiment les sépulcres blanchis dont parle le saint Evangile.

Précisément l'espèce de péché que je viens de signaler ne produit pas ordinairement dans l'âme ce sentiment d'horreur que tout péché en général devrait réveiller en nous. Car tout péché en matière grave est essentiellement le même par rapport à Dieu. Tout péché grave, quelle qu'en soit la nature, rend l'homme déïcide *intentionnellement* et c'est proprement ici qu'on peut appliquer l'adage de l'école : *Intentio reputatur ad actum.* L'intention moralement équivaut à l'acte. Le péché mortel ne tue pas Dieu, qui est inattaquable en lui-même; mais celui qui commet un tel péché, a toujours l'intention et la volonté, d'une manière implicite, de s'en débarrasser par l'anéantissement, et de fait, la grâce sanctifiante, qui est la vie de Dieu, communiquée à l'âme juste, y est totalement éteinte.

Oui , il y a des actes mauvais, plus criminels les uns que les autres, et qui attirent sur le coupable une plus prompte, une plus universelle réprobation. L'assassin, qui plonge son poignard dans un cœur innocent nous devient plus odieux que celui qui par une parole indiscrète et remplie de malice enlève au prochain sa bonne renommée.

Cependant dans le second cas, ne pourrait-il pas y avoir, devant Dieu, plus de culpabilité morale ? Des deux côtés, on tue réellement; mais la mort qui ôte la vie nous frappe davantage que celle qui ôte la réputation. Seulement notre sensibilité qui se porte plus sur un point n'empêche pas le crime d'exister sur un autre. Nous voulons dire que pour une conscience droite et éclairée le mal est toujours mal, et que sous quelque couleur qu'elle se présente l'offense de Dieu ou le péché ne doit pas cesser d'exciter notre haine.

Ce point est essentiel pour acquérir la fermeté de conduite. Et s'il est nécessaire d'avoir en général des principes bien établis, c'est surtout quand il s'agit de défendre la religion ou un article fondamental de son enseignement. Or, ici, cette défense se fait en résistant au courant du mauvais exemple.

Peut-être on trouvera que je reviens beaucoup trop à la même idée. Mais si c'est la bonne, pourquoi l'abandonner avant d'en avoir fait toute l'application ?... Le jeune chrétien pourrait encore être arrêté par cette considération que les personnes avec lesquelles ou à côté desquelles il vit et qui ne pratiquent pas lui en imposent quand même par leur caractère, leur rang dans la société et leur honorabilité bien connue. Ne serait-ce pas se singulariser que de marcher dans une voie que personne ne suit autour de soi ? Voilà un des écueils les plus à redouter pour la jeunesse catholique, et il faut bien l'avouer, malheureusement il y en a peu qui se sentent de force à le tourner avec une énergie, une résolution à toute épreuve. Cependant le devoir est là, devoir positif, devoir inconditionnel, ou qui n'est pas soumis à l'appréciation plus ou moins intéressée des uns et des autres. Qu'on l'agrée ou non il s'impose, et son observance ne doit même pas être discutée.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de vouloir jeter le blâme sur le prochain. Sans doute la conduite des bons condamne par le fait celle des méchants. Mais est-ce la faute des bons ? C'est comme si on disait que Notre Seigneur Jésus-Christ a eu tort de venir sur la terre parce que plusieurs ont abusé et abusent toujours du bienfait de sa Rédemption ? Son sang divin a été répandu pour tous les hommes.

Les uns ne veulent pas s'en abreuver. Faudra-il nous en abstenir, nous qui en connaissons le prix immense, à la pensée que tout le monde n'en est pas altéré comme nous? Il vous plait à vous de vous plonger dans la mort : pour ne pas vous contrarier, devrai-je m'y plonger aussi ? C'est là le langage à tenir devant l'indifférence commune, ou le sentiment qui devrait animer tout jeune cœur, en face même de l'improbation de tout un peuple si elle venait à se produire contre lui. Si du reste, doit-il se dire, je me perds avec tout le monde, qui me rachètera ? Et serais-je seul dans la voie du salut, pourquoi m'en écarter ? On dit qu'elle est étroite, en comparaison de la voie qui mène à la perdition ; mais au moins elle est sûre.

« Une âme, une seule âme, à ton ciel destinée,
A ta grâce fidèle et par toi couronnée,
Ah ! cette âme, Seigneur, a bien valu ton sang,
Et tu l'as bien sauvée, un jour, en expirant !!...
Et ce salut acquis par ton dur sacrifice
Serait-il seul, mon Dieu pour te rendre justice,
Et seul à publier ton éternel amour,
Et seul même à te faire une joyeuse cour,
Ah ! c'en serait assez pour applaudir sans cesse
Ton amour en tous points si rempli de sagesse !!
Et si l'enfér s'emplit de tant d'êtres perdus,
Le ciel recevra bien tout un monde d'élus !!
Que sont les grincements, qui montent de l'abime
Pour une âme sauvée et restée à la cime,
En présence de Dieu qui l'appelle à l'honneur
De partager sans fin sa gloire et son bonheur !! (1)

En somme le raisonnement qui précède aboutit à ceci : Je me trouve placé entre le ciel et l'enfer. Ne pas pratiquer ma religion et marcher dès lors contre ma conscience, c'est aller droit à l'enfer, qui peut d'un instant à l'autre s'entrouvrir sous mes pas... Avec cette conviction bien arrêtée dans l'esprit, ne serait-on pas capable de résister à toutes les suggestions que ferait le monde en sens contraire ?...

Mais l'opposition aux pratiques religieuses que le jeune chrétien rencontrera dans le monde pourrait aussi quelque-

(1) *La vie morale*, Inédit.

fois être calme et pacifique, en se renfermant dans une sorte de philosophie très-séduisante. *Dieu est esprit*, dit-on avec l'Evangile, *et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité* : Et Jésus-Christ a de plus déclaré ailleurs que l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu*. Il est donc évident, d'après cela, que l'essence de la vertu est d'être spirituelle, d'avoir son siège dans l'âme et dans le sentiment ; que dès lors elle est d'autant plus parfaite qu'elle reste plus étrangère au corps, et que le corps entre moins dans sa formation. Mais voici par où pèche la logique de ces spiritualistes forcenés. Oui, dirons-nous avec eux, la vertu existe essentiellement dans l'âme ; et c'est pourquoi l'homme vit, quant à son âme, principalement *de toute parole qui procède de la bouche de Dieu*, à savoir de sa grâce. Mais il y a ces autres mots qui précèdent immédiatement dans le texte sacré : *L'homme ne vit pas seulement de pain*. Et c'est du pain matériel qu'il parle, comme il est facile de s'en convaincre par la simple lecture du contexte. Or, si ce pain matériel ne suffit pas à notre double vie, Jésus-Christ ne nie pas non plus qu'il ne soit également nécessaire. Il n'en dispense pas. Il en maintient formellement l'usage. Et tout cela dans la pensée du Sauveur se rapporte à la vie morale, à la pratique même de la vertu. Il est bon d'ajouter que cette morale, c'est l'homme tout entier qui la forme, son corps et son âme simultanément, et de là découle la nécessité absolue d'un d'un culte extérieur. Développons ici avec quelques détails cette thése importante.

« L'homme par la vertu, se surnaturalise
En étouffant des sens l'ardente convoitise.
Par l'acte répété d'un fier renoncement.
Les vices amortis sur lesquels il piétine
Lui découvrent la voie à l'union divine
Et du céleste hymen se fait le sacrement !...

« Mais langage inconnu ! Doctrine surannée,
Des modernes penseurs, hélas ! abandonnée !!
Ils ne comprennent rien aux sublimes accords
Par Dieu même établis dans l'humaine nature,

Ni la riche harmonie et l'union si pure
Que sa main a scellée entre l'âme et le corps !

Ils ne comprennent pas que la seule pensée
N'est pas apte à produire une vertu sensée,
Et que c'est déraison de vouloir désunir
Deux termes assemblés pour ne former qu'un être;
Que l'un explique l'autre, et qu'on ne peut connaitre
Le chef-d'œuvre de Dieu sans bien le définir.

Et dans ce composé, parfait, indivisible,
Dans ce tout que condense une force invisible,
L'âme, cet élément, noble, supérieur,
En son essence n'a pas plus grande importance
Que le corps destiné de par la Providence
A partager sa joie ainsi que sa douleur !

L'acte humain émanant de ce double principe
De l'esprit et du corps à la fois participe;
Et la philosophie, à l'œil impartial,
Dans son froid jugement respectant les deux termes,
Définit et soutient en sentences très-fermes
Que par leur union l'un à l'autre est égal !!

Si je veux, c'est mon corps qui veut avec mon âme.
Si j'aime c'est bien lui qui comme elle s'enflamme !
Si je souffre, tous deux sentent les traits amers
De la douleur qui frappe en cinglant ma nature;
Car encor, c'est bien moi, qui souffre la torture
Dans mon âme affligée ainsi que dans mes chairs !!

Et tandis que le corps dans le plaisir s'agite,
L'âme, seule, à l'écart, comme un saint qui médite,
Peut-elle à ses pensers se livrer sans écueil,
Sans que sa foi se trouble et son amour faiblisse,
Sans jamais éprouver les contre-coups du vice,
En tenant vers les cieux toujours fixé son œil ?...

Non, non... Voici la loi que rien ne peut détruire :
Sans cesse de son corps l'âme subit l'empire.
L'idée et le désir, et l'amour le plus fort,
Tous ces secrets divers que nul regard découvre,
Tout ce monde caché que le mystère couvre,
N'est mis en mouvement que par les sens d'abord !...

Le miroir le plus pur se ternit par l'haleine...
De l'âme unie au corps peut se rouiller la chaine...

Et minée au contact d'un frottement cruel,
L'âme alors est réduite à ce dur esclavage
Qui constamment l'emploie au plus ignoble usage,
Se creuser les enfers en se fermant le ciel !!

Ah ! ne dites donc pas que l'âme reste libre
Si vous rompez entre elle et le corps l'équilibre;
Si d'un esclave né vous faites un tyran ;
Si vous ne savez pas au vol de la pensée
Associer le corps ! ! Leur force ramassée
De tout l'homme peut faire un être vraiment grand !!..

Sans doute je l'entends ce moderne sophisme
Qui croit vaincre et flétrir mon pur catholicisme.
Je l'entends répéter sur un ton de mépris
Qu'aux sommets du savoir et sans la foi chrétienne,
Qui veut sur les savants régner en souveraine
S'élèvent aujourd'hui les plus brillants esprits !!

Qu'importe que le ciel ruisselle de lumière,
Si les fruits du verger pourrissent sur la terre !!
Qu'importe la science avec sa royauté,
Avec son œil ouvert pour sonder les abimes,
Si de corruption tous les cœurs sont victimes,
Et dans l'ordre moral l'homme entier est gâté!!

Qu'importe, si l'esprit avec son regard d'aigle,
En montant au zénith s'aveugle et se dérègle,
Au lieu de vérité ne perçoit que l'erreur ;
Sâlit par son idée et corrompt l'azur même,
Et loin de bénir Dieu sans honte le blasphème,
Par choix de l'infamie en place de l'honneur .. (1)

Nous ne nions certes pas la supériorité des aspirations de l'âme sur celles du corps. Mais nous voudrions que l'on se rappelât bien que dans la situation présente de notre nature, l'âme ne peut jamais se dégager pleinement de la matière où elle est enserrée, et qu'il faut même qu'entre les deux il s'établisse une telle communauté d'impressions et de vues qu'elles n'aient en réalité qu'une seule vie, un seul sentiment, un seul cœur. Là est la règle de la sainteté pour l'homme : donner aux deux parties constitutives de son être ce qui leur revient en propre, pour obtenir entre elles l'équilibre le plus parfait.

(1) *Le niveau moral dans les temps modernes.* Inédit.

Depuis le péché d'Adam le culte que l'humanité doit rendre à Dieu est un culte surtout d'expiation et non de pur amour. Entre la terre et le ciel, il y a toujours maintenant l'image des victimes immolées par l'homme, et l'acre parfum de ses sacrifices pour se mêler à sa prière quand elle monte vers le trône éternel. D'une façon ou de l'autre, c'est le sens qui doit constamment brûler sur l'autel où prie l'humanité, parce que c'est le sens qui a commencé la dégradation, c'est lui qui a tout vicié dans le principe ; c'est lui qui a obscurci l'intelligence, affaibli la volonté et corrompu le cœur.

Ah! je sais bien que le sacrifice intérieur, celui de la pensée et des affections, maintes fois coûte beaucoup plus que le renoncement à tout plaisir terrestre. Je sais bien encore que les plus grandes douleurs physiques ne sont qu'une ombre devant les plus fortes douleurs de l'âme. Mais pourquoi l'âme humaine, qui est un esprit, souffre-t-elle ici-bas ? Quelle est la vraie cause de ses tristesses, de ses angoisses, si ce n'est la prison de boue où elle est enfermée, et qui est son propre corps? Ecoutons, avant de tirer notre dernière conclusion, quelques-unes des plaintes de cette âme qui se trouve dépaysée en nous, le plus souvent par notre faute.

« Etant par ma nature affiliée à l'ange,
Je me heurte sans cesse à la boue, à la fange.
Que j'étais belle, au jour, où du fonds du néant,
Dieu me vint retirer comme un astre brillant.
Je ne fis que passer par sa main créatrice
Avant de commencer dans un corps mon office...
Mais en ce court instant que rien put mesurer,
Par un simple regard comme il sut m'éclairer !!
Car il m'a bien formée à sa très pure image,
Et de sa propre vie il m'a fait le partage...
Il vit de sa pensée et se meut dans l'amour,
Deux termes confondus en un seul tour à tour...
Il jeta comme un germe en moi cette doctrine,
A l'heure où je reçus ma mission divine ;
Mais les ombres du corps où j'ai dû m'enfermer
M'empêchèrent longtemps de pouvoir m'affirmer !
. . . . . .
Moi, principe de vie, en mon corps invisible,
Remuant tout en lui, mais restant intangible.

Toute entière à la tête, et toute entière aux mains,
Et toute entière au cœur et toute entière aux reins,
Et toute dans le tout comme en chaque partie,
Et sans me diviser en tous points répartie,
Ne suis-je pas à plaindre ? Esprit tombé des cieux,
Très souvent je m'emploie à des rôles honteux !!
Il me fait prendre part à des actes coupables,
Nouer avec le mal des nœuds inavouables !!...
Il me fait affermir le bras de l'assassin,
Qui plonge sans trembler le poignard dans le sein
Du voyageur paisible engagé sur la route,
Dont le cœur innocent ne s'ouvre pas au doute...
Il me fait soutenir l'orgueil du révolté,
Lui soufflant le mépris de toute autorité,
Et rendant odieuse une loi légitime,
Qui parce qu'elle est loi ne doit être qu'un crime,
Il me fait dénier à Dieu tout droit sur nous;
C'est moi qui lui défends de se mettre à genoux.
. . . . . .
Je suis l'arbre, la sève, et la source aux eaux vives,
Et la fécondité se trouve sur mes rives...
Sans moi rien ne mûrit dans le verger humain.
Hors de moi tout effort serait stérile et vain...
J'y suis tout ! J'y fais tout ; mais à peine on me nomme,
Si l'on veut exalter la dignité de l'homme...
Mon exil, ô mon Dieu, doit-il durer longtemps ?...
Et quand donc finira ma course dans le temps?
Et si l'homme pénètre aux mystères du monde,
Il le doit aux rayons dont moi-même l'inonde !!
Car je suis un soleil toujours levé sur lui,
Et je suis le premier qui dans son ciel a lui !!
Qu'il nombre avec orgueil toutes ses connaissances !
Qu'il parle de son œil plongé dans les essences !
Qu'il conte ses succès obtenus dans les arts,
Et ses inventions captant tous les regards,
Et la vie arrachée aux matières inertes
Par tous les procédés dûs à ses découvertes,
Je réponds, j'étais là vous tenant le flambeau
Et formant votre cœur aux grands désirs du beau !
Moi partout, moi toujours, invisible et fidèle
J'allume et j'entretiens l'infatigable zèle.
Et c'est encore moi qui vous pousse à chercher
En Dieu tous les secrets qu'il vous voudrait cacher (1) !!...

Mais, dirait-on, le rétablissement de cet équilibre si es-

(1) *La prison du corps.* Inédit.

sentiel dans les conditions présentes de notre nature, ce règne de l'âme sur le corps, je le fonde, dans mon particulier, en suivant toutes les lois de la sagesse et d'une parfaite réorganisation. Ai-je besoin de publier sur les toits les vertus de ma vie privée ? Et ne vaut-il pas mieux ressembler à l'humble publicain qui se frappe la poitrine et n'ose pas lever son regard vers Dieu, qu'à ce pharisien orgueilleux et suffisant qui prend à témoins le ciel et la terre des bonnes œuvres dont il se targue?... Parfait; seulement remarquez que le modeste publicain priait sans doute au bas du temple, *mais dans le temple*, en plein exercice du culte extérieur et public.

Voilà ce qui est indispensable. Et pratiqueriez-vous avec perfection, dans votre particulier, toutes les vertus qui font les saints, seriez-vous détaché du monde comme un anachorète, auriez-vous votre pensée constamment fixée sur Dieu, comme celle d'un chérubin, et comme un séraphin, seriez-vous embrasé de son plus pur amour, si le public n'en connait jamais rien et ne vous voit pas produire les mêmes actes religieux que lui, il aurait en somme le droit de vous prendre pour un mécréant, et de fait vous le seriez. C'est toujours en revenir à la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Celui qui manque à un seul des points de la loi manque à tous les autres*. La vie de ces chrétiens honnêtes, mais non pratiquants, serait comme un vase rempli d'une liqueur précieuse. Il est fermé, scellé de toute part. Seulement sur un coin se voit une fissure, et par cette fissure la liqueur s'échappe lentement, c'est vrai, mais toujours. Et quand la mort arrive, le vase est brillant encore, peut-être il parait tout neuf, mais il est vide de sa liqueur. L'honnêteté la plus parfaite, quand elle ne peut pas être sanctionnée par le public, est encore un ballon gonflé qui fait vent. L'essentiel manque ici au vase et au ballon, c'est d'être bien clos. Et la pratique religieuse, même à l'extérieur, est le seul et le vrai ciment qui tienne, pour consolider l'édifice des vertus dans une âme.

CHAPITRE XIV

La lutte interne.

Reprenons, avec une légère variété d'aspect, les idées de notre dernier chapitre.

Pour conserver au milieu du monde les vertus dont il a dû puiser le principe et le goût au sein de sa famille, il faut au jeune homme le sens chrétien ; pour conserver le sens chrétien, il lui faut les pratiques religieuses, et enfin pour se conserver lui-même chrétien pratiquant, il lui faut la lutte, et une lutte de tous les jours, bien que, hâtons-nous de le reconnaître, elle ne soit pas dépourvue de douceurs, car ici le fruit de la paix se savoure en combattant.

La lutte, d'ailleurs, est une des conditions de la vie humaine, plus encore au moral qu'au physique ; et il ne serait pas prudent d'attendre tout à fait le moment de la mêlée pour aviser aux moyens de se défendre. Il est bon de prévoir ces moyens longtemps à l'avance et de les tenir à sa portée. L'illusion sur ce point n'est pas possible. Celui qui n'a pas à combattre est généralement à plaindre ; plus à plaindre cependant celui qui se dirait avec insouciance : « Quand je serai attaqué, je me défendrai. A quoi bon me tourmenter avant l'heure ? » C'est absolument comme si le soldat ne voulait se plier à l'exercice militaire que sur le champ de bataille. N'aurait-il pas la certitude d'être vaincu, et d'avoir préparé lui-même sa défaite ?

Nous voudrions préciser un peu plus pour le jeune chrétien ce que doit être la lutte intérieure, en le montrant aux prises avec lui-même. S'il sort victorieux de cette lutte, il triomphera aussi de celles qu'il devra soutenir contre le monde, car ces dernières ne sont guère que la reproduction des combats qui se livrent au dedans de nous.

Mais voici un point particulier de notre être qui pourrait bien ressembler à une forteresse imprenable. Et puisque les plus terribles ennemis de l'homme, selon l'Evangile,

sont ceux *de sa maison*, ou ceux qu'il porte en soi, il en est un parmi eux de plus inabordable, croirait-on, que les autres, ou plus habile à échapper à nos coups, c'est la pensée, c'est l'idée. Qui peut arriver à dompter, à maitriser son idée, à la diriger comme il veut, touche déjà à la perfection. Rien n'est plus volage, plus changeant, plus subtil que la pensée humaine.

« Ni le vol de l'oiseau, ni le nuage humide.
Ni l'éclair flamboyant ni le rayon rapide,
Ne peuvent égaler la pensée en son cours,
Aussi prompte aux départs qu'elle l'est aux retours !
Et tantôt sur les monts, tantôt sur les abîmes,
D'un coup d'œil embrassant les vertus et les crimes,
Et selon ses désirs se portant en tout lieu,
De son aile embrasée elle atteint jusqu'à Dieu.
Dans l'essence infinie elle sait que nul être
Retenu par le temps ne voit et ne pénètre,
Et qu'en lui-même Dieu toujours restant caché,
Et de le découvrir l'œil de l'homme empêché
Dans l'ombre doit en suivre en tâtonnant la trace,
Certain qu'il ne pourra le contempler en face,
Que quand la mort aura déchiré le bandeau
Qui l'enferme en la vie ainsi qu'en un tombeau !!
N'importe ; dans sa nuit profonde et ténébreuse,
De rencontrer le jour constamment anxieuse,
Elle habitue au noir ses yeux toujours ouverts ;
Grâce à quelques filets de clarté découverts,
Elle suit le chemin qu'elle palpe et devine
Espérant de pouvoir du haut de la colline
Sans obstacle fixer sur son trône éternel
Dans toute sa splendeur l'être substantiel (1).....

Et quand notre pensée se fixe de la sorte sur Dieu, ne pouvons-nous pas dire qu'elle est en toute sûreté ? Dieu n'est-il pas vérité et lumière ? N'est-il pas aussi dès lors le premier objectif de notre intelligence? Et serait-il possible à notre pensée de s'égarer en s'absorbant en lui ? Mais faut-il l'avouer? Dieu est l'être le plus intelligible par lui-même, et c'est l'être pourtant que l'homme arrive à connaître le moins bien. Non qu'il ne lui soit pas très facile d'en acquérir la notion. Il en porte l'idée au fond de

(1) *Phare et Boussole*, *Inédit*.

son esprit et la création le lui révèle de toute part. Mais pris dans son essence l'être de Dieu est le plus impénétrable à l'œil humain. Nous le savons, la nature de Dieu, sa vie, *sa quiddité*, comme parle l'École, est indéfinissable pour nous. Or, c'est précisément à cause de cela qu'une fois que notre pensée a pris sa direction habituelle vers lui, qu'elle s'y est attachée fortement, elle ne sait plus s'en retirer, tant à cause de l'attrait irrésistible qu'elle y trouve, que parce qu'elle y est retenue par sa propre curiosité que décuple le mystère. Là se trouve l'obstacle et souvent le précipice. Il est bon que la raison humaine sache se dire assez tôt qu'elle ne peut pas toute seule aller plus loin, et que si elle voulait avancer quand même elle se briserait contre l'écueil. Mais avec l'aide de la foi, la raison glisse contre l'écueil sans s'y rompre ; elle le franchit sans sentir l'apreté de ses arêtes ; et conduite par cette sœur céleste que Dieu lui envoie, elle nage paisiblement sur l'océan du vrai. Elle ne voit pas tout ce qu'elle voudrait voir ; mais la foi tempère l'ardeur de ses désirs, en la tenant dans une communication directe *avec la substance des choses à espérer*. Oui, il faut savoir s'interdire à temps la lutte de la pensée contre les ombres qui viennent s'opposer à ses élans. Se butter en aveugle est une preuve d'orgueil, et souvent aussi une preuve de défaillance dans les idées. Dans ces cas, la lutte doit se réduire à une prière remplie de confiance en Dieu. C'est la prudence, mère de la sûreté, pour nos esprits comme pour nos cœurs ; cesser d'agir soi-même pour se plier à l'action divine ; et ne jamais perdre de vue cette étoile mystérieuse qui brille au firmament de nos esprits.

« Que fait le nautonnier sur la mer en courroux ?
S'il est chrétien fervent il tombe à deux genoux ;
Implore avec ardeur sa *Dame de la Garde*,
Qu'il bénit et qu'il prie et constamment regarde.
Car l'*Étoile des mers* qui brille dans les cieux,
Protègera toujours le marin anxieux !
Mais sa boussole aussi le guide et l'oriente...
Et pour l'esprit humain que le doute tourmente
Il est une boussole à l'indice certain
Que Dieu porte fixée en le creux de sa main ;

La montrant avec joie à quiconque se fie
Au mouvement donné par l'auteur de sa vie!!
La foi, c'est la boussole et le phare allumé
Couvrant de ses lueurs le rivage embaumé
De cette éternité qu'il faut rêver sans cesse,
Emplissant tour-à-tour d'angoisse et d'allégresse!!
La foi, c'est le rocher à la pointe du mont
Auquel devra toujours se heurter la raison
Soit pour y recevoir une force nouvelle,
Ou bien en s'y brisant une brèche mortelle!!... (1).

Ce qu'il y a d'essentiel pour nous, c'est de ne jamais laisser entamer notre foi ; et quelle que soit la violence de notre imagination, l'extravagance même de nos idées, ne pas leur permettre de prendre pied hors des limites que la foi leur trace. Nous n'en disconvenons pas, la tâche est difficile. Maîtriser ses sens, maîtriser son cœur, oh! sans doute il faut du temps, une volonté persévérante, une opiniâtreté que rien ne rebute. Mais on y arrive, on peut y arriver. Témoin ce saint, devenu un modèle de douceur, et qui, pour y réussir, lutta tellement contre la partie irascible de son être, qu'après sa mort on trouva son cœur littéralement pétrifié. Et puis, pour arrêter notre cœur dans ses égarements, nous pouvons nous servir d'un raisonnement qui n'aurait pas aussi bien cours pour la rectification de nos idées. Souvent il peut se faire que nous placions mal nos affections, que les êtres choisis par nous ne soient pas réellement dignes de nos préférences. De là la déception, déception très amère et qui nous brise l'âme. Mais cette indignité dont nous nous plaignons, et qui change nos sentiments, perce au grand jour tôt ou tard, et si l'on a de la peine à devoir reconnaître qu'on s'est trompé, cette erreur finit par devenir peu sensible, à cause même de l'indignité apparente ou plausible de l'objet par lequel on avait été capté.

Il semble, au surplus, que les erreurs qui viennent du cœur inspirent davantage la pitié. On plaint un cœur honnête qui a été trompé, déçu. On le plaint, parce que, pour le gouverner, les règles ne sont pas aussi claires,

(1) *Phare et boussole*, Inédit.

aussi positives. Où est véritablement le code du cœur? A quel moment bien précis pourrez-vous lui-dire : arrête-toi? Les impressions du cœur suivent le tempérament ; et ce qui pour moi est un danger, peut très bien ne pas l'être pour vous. Mais, au contraire, le champ de l'esprit, malgré son immensité, a pourtant ses limites, ses bornes bien dessinées, ses lignes de démarcation qu'il serait très imprudent de vouloir franchir. En un mot, quelle que soit l'ardeur de votre imagination, vous pourrez toujours, au moins à la longue, en imposer à votre pensée, et l'obliger à regarder froidement son sujet. Pourrez-vous jamais dire à votre cœur ; ne sens pas si fort? Pour avoir le droit de le lui dire; il vous faudrait justement ne pas sentir, où sentir à dose mesurée davance. Dans un nombre infini de questions, il arrive un moment où l'esprit humain ne comprend pas. Plus heureux que le cœur, il trouve alors une *puissance*, nous l'avons plus d'une fois remarqué, qui suspend ses élans, et se nomme la foi chrétienne, mais qui peut parfaitement donner sa raison d'être et expliquer son rôle. Il y a l'art de croire. Y a-t-il aussi l'art de sentir? Je répète qu'il n'en existe pas avec des formules convenues et indéfectibles. La foi, qui émane directement de Dieu, est indépendante de notre nature pour sa formation au dedans de nous. Le sentiment, lui, est dans la nature des individus, et il peut être influencé par ses fluctuations si diverses. Voilà pourquoi le sentiment, comme sentiment, n'a pas une loi fixe, tandis que la foi a la sienne.

Inutile d'entrer ici dans plus de détails. Mais pour couper court à une foule d'objections qui pourraient se présenter à notre esprit, soit que nous les fissions nous-mêmes, soit que d'autres nous les missent sous les yeux, attachons-nous au principe d'autorité. C'est ce qui manque le plus aux chrétiens de notre époque. Ils veulent croire, mais croire par raison, ou en raisonnant leur foi. Hâtons-nous de le dire cependant, tout n'est pas à condamner dans une telle prétention. Que l'on veuille raisonner sur le mystère même qui est l'objet immédiat de la foi, c'est de la dernière imprudence, c'est par le fait la destruction de la foi proprement dite. Dès l'instant qu'une question est

soumise à la libre discussion de l'homme, dès l'instant qu'il peut la débattre, il peut la *combattre* aussi, et la résoudre dans son sens particulier, sens accommodatif, qu'il fera généralement tourner à sa manière de voir et à son avantage. Il faut que l'objet de la foi soit placé au-dessus et en dehors de la compréhension naturelle de l'homme, pour qu'elle n'ait pas à se former dans notre esprit par les procédés habituels de la science.

Et néanmoins, à un autre point de vue, la foi est une vraie science, qui se raisonne, qui s'acquiert par l'application de notre pensée, qui a ses règles, ses arguments et ses données positives. Sous ce rapport elle ouvre le plus vaste champ à l'intelligence humaine. C'est dans ce champ qu'ont semé et abondamment moissonné les Pères de l'Église, tous les apologistes, les philosophes chrétiens, les historiens catholiques, qui ont partout montré la divine Providence gouvernant avec une sagesse infinie les événements et les peuples pour le parfait accomplissement de ses décrets éternels. Dans son côté humain, la foi devient ainsi la science universelle, embrassant et fécondant par son inspiration toutes les sciences physiques ou morales, et se trouvant toujours sur la voie de notre intelligence, soit comme un obstacle qui l'empêche de passer outre, soit comme un flambeau qui lui permet d'avancer sans encombre.

Voici d'autre part comment Bourdaloue juge, *dans ses Pensées*, un croyant qui prétend se passer de la raison : « Un homme du monde qui fait profession de Christia-« nisme et à qui l'on demande compte de sa foi, dit : Je « ne raisonne point, mais je veux croire. Ce langage bien « entendu peut être bon. Mais dans un sens assez ordi-« naire, il marque peu de foi, et même une secrète dis-« position à l'incrédulité. Si ce prétendu chrétien savait « bien démêler là dessus les secrets sentiments de son « cœur, il reconnaîtrait que souvent cela signifie : Je ne « raisonne point, parce que si je raisonnais, ma raison « ne trouverait rien qui la déterminât à croire ; je ne rai-« sonne point, parce que si je raisonnais, ma raison « même m'opposerait des difficultés qui me détourneraient

« absolument de croire. » Ce n'est pas la raison proprement dite qui vous détournerait jamais de croire. Au contraire, et nous l'avons suffisamment prouvé, la raison bien formée, bien éclairée, bien droite peut vous mener à la foi et nous la rendre facile.

On a dit encore : « Par l'obéissance aveugle à la foi, il ne reste plus rien de personnel dans les idées de l'homme. » Cette objection ainsi conçue est faite par la demi science. Le vrai savant, le savant complet, avoue, au contraire, que, unies aux lumières de la foi, celles de l'esprit sont plus solides et même plus étendues. Afin de pouvoir les fournir, au besoin, il faut chercher les preuves et les clartés de cette proposition dans une étude constante de la religion, étude, qui, comme nous venons de le remarquer, n'est nullement opposée aux connaissances purement humaines.

Nous disions que la foi se rencontre toujours sur la voie de notre intelligence comme un obstacle qui lui défend de poursuivre lorsqu'il ne faut pas qu'elle aille plus loin. C'est un rocher qui arrête les élans trop précipités de notre esprit sur l'océan périlleux de la pensée livrée à elle-même.

« Mon Dieu, dans ce rocher qui me montre son front,
Contre lequel l'impie a bavé tout affront,
Qu'il a couvert de boue et tapissé d'outrage,
J'adore de tes mains le plus parfait ouvrage!!
Car ce roc c'est l'Église, épouse de ton Fils,
Que n'ébranlerons pas les plus hautains défis!!
A la plus grande tour de ce bel édifice,
Tandis que sous la voûte a lieu le sacrifice,
Que le sang de l'Agneau, répandu sur l'autel
Monte en chaude fumée et s'en retourne au ciel;
Que la prière chante ou pleure dans l'enceinte,
Des cœurs disant la joie ou la pénible plainte,
Un drapeau flotte au vent portant sur fond d'azur.
Pour devise tracée en lettres d'un or pur,
La foi !!... Car sans la foi l'encens faiblement brûle,
Le culte sans la foi lui-même est ridicule;
Sans la foi tout est mort dans l'âme et dans le cœur.
C'est la foi qui mesure et la gloire et l'honneur
Que l'homme rend à Dieu pour son service libre!
Elle qui peut donner un son à chaque fibre,

Une âme à mon soupir et son timbre à ma voix,
Pour publier très haut que j'aime et que je crois !! » (1)

Dans ce qui précède, nous avons voulu délimiter le champ de la lutte pour la pensée humaine. Remarquons que les esprits qui n'ont jamais eu à lutter sont bien à plaindre. L'absence de toute lutte n'est-elle pas la preuve en même temps que de tels esprits offrent peu de ressources, et qu'ils s'endorment dans l'indifférence ? Ils ne comprennent pas; ils se voient ou ils croient se voir dans l'impossibilité de pousser plus loin leurs investigations; ils finissent par en prendre leur parti ; et pour s'épargner la peine d'approfondir, ils reviendraient plutôt en arrière, se contentant des connaissances qu'ils ont acquises sans effort. Ce n'est certes pas là le caractère d'un chrétien généreux et vaillant. Celui-ci doit se dire : Je ne comprends pas; je me trouve même dans l'incompréhensible absolu; mais je veux savoir pourquoi mon intelligence est ainsi bornée; pourquoi quand mon désir du vrai est insatiable, elle ne peut pas toujours le percevoir dans sa plénitude... Et comme il y a de la sincérité dans ses aspirations, il mérite que Dieu lui dévoile la rationabilité du mystère. Il marche alors au milieu des ombres sans doute; mais il en saisit toute l'opportunité pour notre nature, et sachant que le vrai réside derrière ces ombres, il continue sa marche avec tranquillité.

Ce qui ne veut pas dire qu'après s'être fortement établi dans la foi, l'esprit humain ne doive jamais plus avoir aucune perplexité, aucune inquiétude, aucun doute. Que de fois Dieu permet que les âmes les mieux constituées, les plus avantageusement trempées pour les œuvres de piété, soient aussi les plus tourmentées par l'indécision, par ces murmures internes sous forme de questions irritantes, qui ont l'audace de venir troubler leur quiétude ? Là, c'est aussi une lutte, qui n'assombrit pas entièrement le ciel de la foi, qui ne touche en rien à son intégrité, qui n'ébranle pas les fondements de l'édifice; mais qui y jette comme un nuage

(1) *Phare et Boussole*. Inédit.

de pleurs, de désolations, de craintes accablantes pour un cœur aux croyances les plus robustes. Longue serait l'apologie de ses martyrs secrets de la foi. Leur sang ne rougit pas sous la main des tyrans les marches de l'échafaud. Mais les anges qui recueillent avec amour les preuves de ce témoignage interne, en tressent par avance une couronne qui montrera éternellement aux élus la couleur spéciale de leur fidélité, et ce sera bien quand même une couleur indiquant des martyrs.

Mais notre monde intérieur a une autre partie non moins difficile à gouverner. Là, a lieu la lutte de *la chair contre l'esprit*, si bien dénoncée par saint Paul. Nous parlions de la nécessité de pacifier les hautes facultés de l'âme en les pliant au joug de la foi. Quel joug imposer aux facultés inférieures, à la sensualité, aux impressions si mobiles du cœur, à l'amour de la jouissance et des plaisirs, à tout ce peuple d'instincts et de besoins divers, qui se repait de préférence dans les ébullitions du corps ? Car il ne faut pas s'y méprendre, la vertu doit autant s'exercer sur ce terrain que dans les sphères de la pensée et du sentiment pur. Ce n'est même que lorsque l'homme animal est dominé, dompté, soumis aux lois de la raison, que l'autre, le spirituel, se remplit des vertus qui lui sont propres.

Le grand tort que l'on a habituellement dans la recherche du bien moral, c'est de vouloir commencer par la fin. En elle-même la vertu nous plaît. Elle a des charmes puissants et irrésistibles pour notre cœur. S'il n'est pas entièrement dévoyé, vicié, corrompu il se laisse prendre aux seuls attraits de sa beauté intrinsèque. La vertu ! Ce mot raisonne si bien à nos oreilles ! Sa simple vue chez les autres est de nature à produire chez nous des effets magiques. Elle est sereine, elle est douce, elle est charitable, elle est empressée pour le soulagement de la souffrance et de l'infortune ; elle coule de toute la personne qui la pratique comme un baume calmant coule du vase qui la contient. Combien d'âmes, au seul aspect de cette vertu, se sont écriées : nous serons vertueuses aussi. C'est si beau que la vertu !! Et combien de jeunes gens, en voyant reluire sur la physionomie de l'un des leurs, les traits d'un

Louis de Gonzague, n'ont-ils pas pris la détermination d'être comme lui purs et modestes!! Mais ces bonnes dispositions furent de très courte durée. C'est que la vertu n'est pas un élan du cœur, un désir, un simple cri de l'âme. La vertu est un édifice qui a ses bases et son sommet. Et ce n'est jamais par le faîte qu'on commence, si l'on veut bâtir solidement. Comme notre corps enferme et retient notre âme, et qu'elle se sert de lui pour toutes ses opérations même les plus spirituelles, dans la vie du temps, c'est sur lui premièrement qu'elle veut établir les fondations du temple mystique dont ses vertus seront la parure.

Voilà bien le plus beau côté du corps humain. La matière dont Dieu l'a formé n'est pas plus précieuse que les autres matières de la création. Dans son origine, comme dans sa destinée, il est cendre et poussière. Mais le souffle qui l'anime ne ressemble pas aux souffles vivifiants attachés à d'autres corps pour les faire se mouvoir. Ce n'est pas un souffle inhérent et identifié, comme est la sève des plantes, qui meurt en même temps qu'elles. Ce souffle, qui est notre âme, en tant que substance, est indépendant de la substance de nos corps. Mais c'est son union avec eux qui leur donne leur valeur spécifique, valeur par ce seul fait incomparablement supérieure à celle des corps les plus précieux de l'univers. En un mot, le corps humain est l'instrument d'une âme immortelle et son centre d'opération, si bien, nous nous complaisons à le rappeler, qu'elle ne peut émettre aucun acte de vertu, sans que d'une manière immédiate ou éloignée le corps ne lui apporte son concours. On a dit, sans doute, que ce n'est pas la qualité de l'instrument qui fait le bon ou le mauvais ouvrier. Il est toujours vrai qu'elle peut y contribuer pour beaucoup, et qu'un peintre, par exemple, peut très bien se croire redevable de l'achevé des lignes d'un portrait à la finesse de ses pinceaux, non moins qu'à l'adresse de sa main qui les a dirigés.

Le premier soin de l'âme humaine, qui est l'image de Dieu, en vertu de la création, doit être de lui ressembler aussi par sa sainteté personnelle. C'est un besoin inné de son être. D'elle-même, elle tend à l'union avec Dieu, et elle

ne peut point se passer de lui. Mais si le corps est son marchepied nécessaire pour s'élever jusqu'à Dieu, si ce n'est qu'avec le corps pour le moment qu'elle doit se présenter à lui, et si encore la pureté doit répandre son parfum dans tous les rapports qu'elle entretient avec son époux céleste, il faut que ce parfum tant aimé de l'époux divin, parte également du corps qui lui est toujours uni, comme un frère. De là, pour tout chrétien avide de servir Dieu, l'obligation de songer, peut-être avant toute chose, à se perfectionner, qu'on me permette ce mot, dans les bas fonds de l'être humain, et de rétablir l'ordre entre sa partie supérieure et sa partie inférieure, ou mieux entre l'esprit et le corps.

Tenons-nous en bien à cette définition de saint Paul : *Vos corps sont les temples de l'Esprit-Saint.* Ils sont naturellement aussi les temples de l'âme ; et l'âme vivant de la grâce de Dieu, est remplie alors de son esprit ; donc nos corps sont le temple des deux. Mais tout ce qui, dans un temple, ne se rapporte pas directement ou indirectement à la divinité est une profanation. La présence seule de certains êtres ou objets déshonore le temple et devient une offense, une injure pour le dieu qui l'habite. Par là est désigné le grand respect que méritent nos corps : respect pour toutes les parties de ces temples vivants consacrés au culte divin ; silence et modestie pour ne pas troubler les communications de l'âme avec la divinité. Oui, n'est-ce pas également ce qui doit régner dans le corps humain ?,..

C'est donc là notre condition : il ne faudrait jamais l'oublier. Pour pratiquer la loi morale, ou pour être vertueux au point de vue chrétien, il importe de ne pas en sortir. La tâche n'est pas facile, à la vérité. Nous sommes entraînés au dehors par notre imagination, par les sens, par l'appas des biens terrestres. Et quand on est jeune, quand on n'a pas encore toute l'expérience de la vie, on est prompt à oublier ses devoirs envers l'âme, pour suivre les excitations extérieures, d'autant plus que leur appel est tout intime, entendu au dedans de soi.

Notre imagination, en effet, est une faculté de notre

âme elle-même. Elle prend part à sa vie intellectuelle, et, dans bien des circonstances, elle lui en fournit les principaux éléments. Notre âme peut-elle jamais penser sans employer cette forme du discours qu'on appelle le syllogisme? Et peut-elle encore arriver à l'établir sans avoir usé préalablement d'une sorte de comparaison entre les deux termes de la proposition énoncée? Or, c'est bien le rôle spécial de l'imagination de constater la ressemblance ou le désaccord qui peut exister entre ces deux termes. Aussi l'âme est naturellement portée à se fier beaucoup à son imagination, qui devient la plupart du temps son jugement et comme le flambeau qui illumine l'éclosion de toutes ses pensées.

Ceci est un tort et une faiblesse souvent très dangereuse. L'âme, pour ses jugements, surtout pour ceux qui touchent à la morale, ne devrait jamais se conduire d'après les seules inspirations de cette faculté secondaire. Elle a trop de rapports directs avec les sens. Elle peut être trop aisément influencée par eux, et dès lors verser sur la vérité dont l'âme doit se nourrir des ombres capables d'en amoindrir et d'en fausser la perception.

Du reste, qui dit un homme d'imagination, veut dire assez communément un rêveur ; et la vertu ne se produit pas dans le rêve. Elle ne germe, et ne croît, et ne fleurit, et n'arrive à une pleine maturité, que dans une âme éveillée, ayant parfaite connaissance d'elle-même et de ce qu'elle fait. L'imagination bien réglée peut sans doute se rendre très-utile pour la pratique des vertus; mais on aurait grand tort de lui donner son âme et sa vertu à gouverner. Car de son fond elle est volage, impressionnable, légère ; elle *est la folle du logis*, et quoique faculté spirituelle dans son essence et par sa racine qui la tient liée à notre esprit, elle penche plûtot vers le corps, et c'est par son commerce avec lui qu'elle crée ce monde illimité de fantômes où l'âme proprement dite semble se noyer et totalement se perdre.

Nous ne voudrions certainement rien déprécier dans l'homme. Car étant le chef-d'œuvre de la création, tout ce que Dieu a mis en lui mérite notre admiration et nos louan-

ges : et si son âme a des beautés ineffables, son corps a pareillement sa dignité native et de destination qu'il serait toujours imprudent de méconnaitre. Seulement, comme nous l'avons remarqué déjà, cette dignité spéciale du corps humain est basée sur le rôle qu'il a à remplir, rôle de coopérateur et de participant à la vie de l'âme. Peut-être trouvera-t-on encore ici que nous revenons trop à la même idée : mais nous y revenons parce qu'elle est fondamentale et qu'elle se tient toujours à la base de nos vertus. Qu'on le veuille ou non, ce principe, quant à la pratique au moins, est absolument vrai : *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu.* Rien dans l'intellect, qui n'ait d'abord été perçu par les sens.

Sans vouloir toucher à la question des idées innées, question qui à tant dérouté les philosophes, nous sommes obligé d'avouer que les sens entrent pour une part, quelque minime qu'elle soit, dans toutes les opérations de notre vie intellectuelle et morale ; et que l'âme, pour ses affections les plus spirituelles et les plus dégagées, si ce n'est dans l'extase, mais alors elle ne vit pas de sa vie personnelle, a constamment besoin de la vie de son corps. Nous n'avons pas à le prouver davantage. C'est un fait évident pour tout esprit qui veut se rendre compte de l'état présent de notre nature. Mais ces deux êtres, notre âme et notre corps, n'allant pas l'un sans l'autre, il en résulte que la vertu est le produit de leur soumission simultanée et volontaire à la loi divine.

Dès lors on comprend qu'il soit de toute nécessité de conformer les aspirations du corps aux aspirations de l'âme, et de donner à celle-ci la prééminence qui lui revient par nature dans la réalisation du bien moral. Mais c'est là que s'élèvent de très grandes difficultés. Le corps, depuis le péché originel particulièrement, a des instincts qui le retiennent par une loi de pesanteur dans la matière d'où il a été tiré. et qui le poussent à chercher en elle seule les satisfactions qui lui sont propres. Si nous avions le malheur d'oublier que nous vivons après la déchéance, et que régénérés par le baptême, nous portons encore en nous cependant un foyer de corruption qui ne s'éteindra

qu'à la mort, il pourrait nous sembler permis et légitime d'écouter les cris de notre nature, en nous pliant à volonté à ses exigences tyranniques. Mais, à cause même de notre état actuel, de telles exigences provenant d'une cause gâtée, d'un courant détourné et mauvais, nous doivent toujours être suspectes. Par suite, la prudence nous prescrit de nous méfier de toute impression qui nous arrive directement du corps. C'est le frère de l'âme par son union avec elle, et par sa destination finale à la même immortalité ; mais d'un autre côté, c'est son ennemi le plus cruel par la diversité des tendances. L'âme tend à monter, attirant le corps à elle : le corps, par son propre poids, descend, descend toujours, à mesure qu'il relâche les liens qui l'unissent à l'âme.

Est-il nécessaire d'entrer dans les détails d'un antagonisme qui commençant avec la vie se termine à la mort? Cet antagonisme bien déclaré, on le sent dans toute sa véhémence principalement à l'âge où les forces physiques parvenues à leur apogée, rappellent à l'individu qu'il est véritablement homme, et que la virilité en lui réclame désormais tous ses droits. C'est alors, s'il est bien pénétré de l'incomparable supériorité de son âme qu'il importe au jeune chrétien de mettre un frein aux débordements et à l'intempérance du corps. Sa vitalité se précipite au dehors comme un torrent. Qu'il endigue ce torrent dans sa source elle-même. La chose est plus facile qu'on ne pense, facile dès qu'il s'agit seulement encore d'empêcher le cours de s'établir, tandis que plus tard il est très-souvent impossible de l'arrêter quand on veut.

Facile, avons-nous dit... Il ne faudrait cependant pas prendre nos paroles pour ce que nous n'avons pas l'intention de leur faire exprimer. Assurément la volonté humaine par elle-même est déjà très puissante pour repousser le mal. Par la lumière inhérente à ma raison je vois toutes les hontes que le vice accumule dans l'homme comme conséquence naturelle de sa domination sur lui. Je vois sa fortune en danger, son honneur perdu sans retour aux yeux de ses semblables. Je le vois dépérir dans sa santé ; et quand la vie de la jeunesse devrait illuminer son front,

et se répandre dans tout son être en chaudes effluves, je le vois portant déjà toutes les marques de la décrépitude et de la vieillesse. Plus de clarté précise dans son intelligence; plus d'énergie dans sa volonté, plus de limpidité dans son regard, plus rien qu'un hébétement général. Ce n'est plus un homme, c'est une brute, sans raison et sans liberté pour le bien. Voilà l'œuvre ordinaire du vice. Oui, ce tableau, qui n'est pas chargé, ce tableau malheureusement trop vrai, serait incontestablement de nature à arrêter sur la pente des corruptions un esprit droit et réfléchi. Mais la passion violente, qui tant de fois vous enlève du premier coup vous laisserait-elle même le temps de la réflexion ? Il n'y a qu'un moyen, et déclarons-le comme on déclarerait un dogme, il n'y a qu'un moyen pour se prémunir contre les attaques si souvent imprévues de la passion, c'est l'habitude de la prière, ainsi que nous l'avons reconnu déjà dans le cours de ce travail.

La prière ; c'est la respiration de l'âme du fond de son cachot, qui est le corps; c'est encore son raffraichissement, c'est sa force, parce que la mettant en communication directe avec la divinité, elle lui en obtient les armes indispensables pour qu'elle puisse bravement soutenir les combats de la vie du temps.. Le raisonnement, la méditation assidue sur l'excellence de la foi, sur la beauté et sur la supériorité essentielle de l'âme, sur les charmes de la vertu et sur les horreurs du vice, tout cela est sage, tout cela peut bien nous déterminer à la lutte, nous inspirer la résolution de tout oser pour en sortir vainqueurs. Mais ne nous y trompons pas, sans la prière nous serons toujours vaincus. C'est une règle dans le gouvernement des âmes qui ne souffre aucune exception. Demandez à tant de jeunes gens, parfaits chrétiens, comment ils s'y sont pris pour garder intacte la pureté de leurs cœurs au milieu des corruptions et des dangers du monde? Ils vous répondront invariablement : nous avons prié. Nous avons suivi à la lettre le conseil donné à ses disciples par le Maître divin : *Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation.* Sans la prière on tombe infailliblement. Avec la prière on se tient debout dans la grâce de Dieu.

Oh ! calamité des temps présents !! Pourquoi, dans notre monde actuel, pourquoi le jeune chrétien, mais arrivé déjà à l'âge pleinement viril, éprouve-t-il le besoin de se cacher, de prendre des détours, s'il veut se placer en face de lui-même et traiter directement avec Dieu des intérêts de son âme !!... Combien qui auraient persévéré dans la foi pratique s'ils avaient cru pouvoir librement prier !! Certes une telle liberté est la plus précieuse de toutes, et notre premier devoir est de la conquérir si par cas nous ne l'avions pas entière. Nous dirons donc ici aux jeunes chrétiens obligés de vivre dans le monde : gardez-y, à quelque prix que ce soit, la liberté de la prière !! Qu'on puisse l'entendre tomber de votre bouche comme un murmure traduisant au su de tous ce que vous êtes dans le fond. Ce sera un grand bien pour vous et pour votre persévérance si l'on vous croit vertueux, si l'on comprend que vous ne rougissez pas de l'être !!

CHAPITRE XV

La probité

Maintenant abandonnons un peu les régions internes de l'âme, et voyons le jeune homme en communication encore plus directe avec la société. C'est bien pour l'y préparer de notre mieux que nous lui avons indiqué la manière de former dans son cœur le sens chrétien, de se former lui-même aux pratiques religieuses, et d'embrasser la lutte interne qui lui sera d'ailleurs toujours indispensable.

Le voilà donc au milieu du monde. Il y fait ses premières entrées. Il y va vivre de sa vie tourmentée en y prenant sa place. Il s'y établit au grand jour. N'est-ce pas la destinée de la génération présente et sans doute aussi des générations à venir que chaque individu se fasse, par son application au travail, sa position sociale respective? Ils sont rares aujourd'hui ceux qui la trouvent toute faite dès le berceau, et, disons-le, à tout bien prendre, cette dernière condition n'est probablement pas la seule enviable dans un siècle où les fortunes n'ont de valeur bien appréciée qu'autant qu'elles ont été le produit direct de l'activité humaine.

Mais aussitôt qu'il fait sa trouée dans ce tourbillon d'activité, le jeune chrétien se sent tout ahuri. Le spectacle qu'il a soudain devant les yeux, l'étonne. Il n'entend rien à un tel surmenage des forces, à cette agitation fébrile de toutes les classes de la société. Comme le poète il peut se dire dans un accès d'écœurement :

« Jamais l'humanité se montra plus active...
Elle marche, elle court, s'agite en tous les sens...
Bien loin de l'arrêter, l'obstacle la ravive,
Et de se reposer elle n'a plus le temps...

« Marcher, aller toujours, fournir longue carrière,
Malgré la courte vie et ses soucis nombreux !!...

D'une fiévreuse ardeur frapper, fouiller la terre,
Demander à ses flancs le secret d'être heureux ! !...

« Tel le rêve, le but, et le puissant mobile
De tout ce qui se pense, et se dit et se fait.....
Désormais chacun fuit l'existence tranquille
Qui, sobre en ses désirs, à l'écart se complait...

« Les bruyants tourbillons et les cris de la place,
Où se tient le marché de tout effort humain ;
Où l'homme constamment se trouve face à face
Avec l'homme affairé qui lui heurte la main ;

« Un négoce à grand train appelant la richesse,
Les faciles plaisirs, le luxe pour blason,
C'est là de notre temps la suprême sagesse,
De la vie ici-bas la première raison ! !...

« Surtout vite arriver, quelle que soit la voie...
L'aptitude elle-même au fond importe peu.
Le succès anoblit tout moyen qu'on emploie...
La morale consiste à bien dresser son jeu...

« Le cœur n'a point de prise en une telle vie,
Et l'âme est étrangère à ses charnels désirs.....
L'égoïsme entretient sa dévorante envie,
Et la cupidité ses voraces soupirs.....

« D'une amitié sincère elle ignore les charmes...
Elle ne parle plus charité, dévouement ;
Sympathie et secours, affectueuses larmes ;
Le mot qui les traduit avec cynisme ment...

« L'union, a-t-on dit, fait et double la force
Des êtres poursuivant un seul et même but...,
Mais l'homme de l'autre homme à s'éloigner s'efforce,
Ou bien pour s'en défaire il se tient à l'affut !.....

« C'est une lutte à mort dès lors que l'un domine...
Et de l'égalité chacun voulant le droit
A se l'approprier toujours se détermine
Et trouve le chemin pour plus d'un trop étroit... (1)

Cet état des esprits à notre époque, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour le constater, et le jeune homme lui-même, pour si peu qu'il veuille être attentif, l'aura bientôt vu. Il

(1) *La société de demain*, Inédit.

aura bientôt compris que la conscience n'y joue aucun rôle sérieux, et que de larges brèches y sont faites journellement à la justice et à la probité. En quoi, en effet, notre société moderne pratique-t-elle la justice dont Bossuet trace la définition dans les termes suivants ?... « Quand « je nomme la justice, dit-il, je nomme en même temps « le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire « de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable « tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la « sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans « les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans « les affaires, l'ordre dans la police; la terre est en repos, « et le ciel même, pour ainsi dire, nous bénit plus agréa- « blement et nous envoie de plus douces influences. La « justice est la vertu principale, et le commun ornement « des personnes publiques et particulières ; elle com- « mande dans les uns, elle obéit dans les autres, elle ren- « ferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière « invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est « pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de sou- « tenir les trônes et d'affermir les empires, puisque en « effet elle affermit non seulement celui des princes sur « les sujets, mais encore celui de la raison sur les pas- « sions, et celui de Dieu sur la raison même (1). »

Nous sommes loin de réaliser un si beau programme. Cette justice qui s'étend à tout le monde, qui se produit dans toutes les circonstances de la vie, qui s'applique à toutes les branches de la société, hélas ! n'est guère plus qu'un rêve ! ! C'est bien un des côtés les plus lamentables, un des signes les plus sombres de la décadence religieuse parmi nous. Nous ne parlons pas de la justice légale ou civile, de cette justice qui veille au maintien et à l'accomplissement des lois, ou qui en punit les infractions visibles et matérielles. D'autres pourront dire ce que la justice officielle est devenue dans ce dernier quart de siècle, où tant de choses ont été troublées en même temps. Nous voulons parler, nous, de la justice comme vertu morale,

(1) *Sermon sur la Justice.*

et pour mettre plus de précision dans notre discours, nous classerons la société en plusieurs catégories.

Étudions d'abord ce que nous nommerons la catégorie des protecteurs et des protégés. Au moment où le jeune homme veut s'établir dans le monde, y prendre un état, une carrière, on ne cesse de lui repéter de toute part : « Vous ne parviendrez à rien si vous n'avez pas des protections. Le talent n'est pas tout. Il importe même peu. Quant à la vertu, le plus souvent elle n'est pas mise en ligne de compte. Arrivez à l'heure. Frappez à l'instant psychologique à la porte de celui qui peut vous hisser. Sachez saisir à point les fluctuations de son humeur. Convenez, plaisez, donnez dans l'œil du maître. Et tout sera dit pour vous. Votre fortune sera faite. Vous serez placé du coup dans le courant qui vous mènera au succès. »

Cette manière de parvenir est peut-être la grande plaie de notre époque. Mais, en réalité, n'a-t-elle pas été la plaie de tous les temps, moins profonde, si vous voulez, ou mois saignante qu'aujourd'hui ? Il est certain qu'elle se voit, qu'elle transpire partout, et les mécontents (ils sont si nombreux!) en déplorent la hideur révoltante jusque dans les choses les plus sacrées, les plus saintes!! Ce n'est pas au mérite, ce n'est pas à la valeur personnelle, ce n'est pas à la dignité qu'on s'attache ordinairement. De tous côtés on entend dire : qu'a donc fait un tel pour s'attirer ainsi les faveurs du pouvoir ?... Pourquoi tel autre est-il laissé au dernier rang, tandis que pour monter il réunit ce qu'il faut beaucoup mieux que le premier ?... Et sur tous les degrés de l'échelle, on entend, si l'on écoute bien, un murmure perpétuel de plainte ou de récrimination. Où en est la faute ? Il est fort à craindre qu'elle ne soit un peu partout; chez le supérieur comme chez l'inférieur, chez celui qui domine comme chez celui qui par condition doit se soumettre. A un degré quelconque, il manque à tous la justice, ou ce sentiment de probité, d'équité impartiale qui venant d'en haut fait distribuer à chacun ce qui lui est dû, et qui venant d'en bas ne pousse à vouloir que ce qn'on mérite réellement.

Au point de vue où nous nous sommes placés ici, le

plus bel éloge que l'on puisse faire de quelqu'un, c'est de dire qu'*il est le le fils de ses œuvres*. Par ce témoignage, on comprend à la fois son amour du travail, son habileté ou son intelligence, et j'ajouterai sa modestie, au moins pour la forme. Car nous reconnaissons que pour parvenir à n'importe quoi, une certaine ambition inspirée non par l'orgueil, mais par le juste sentiment de sa propre dignité, est toujours indispensable. L'absence complète de l'ambition ainsi entendue peut conduire à la paresse, à l'indifférence, à l'apathie. De plus, quelque soit le genre de travail qu'on entreprenne, il lui faut assigner un but précis et bien déterminé, en dehors même de celui qui est fait à tout homme, de *manger son pain à la sueur de son front*, et d'employer utilement son temps conformément aux lois qui régissent l'humanité déchue.

Être le fils de ses œuvres, voilà donc la fin que doit se proposer tout jeune homme, aujourd'hui peut-être plus que dans le passé, comme nous l'avons observé dès le commencement de ce chapitre. Mais s'il a eu la conscience bien éclairée aux lueurs du Christianisme, il se confiera avant tout à son savoir faire et à la force de son bras. Les flatteries qui ne sont que des mensonges dorés, les moyens détournés pour s'établir à un poste brillant, et en déposséder le titulaire peut-être par une basse délation, tout cela lui restera complètement inconnu.

Il ira droit son chemin, à la place que lui aura assignée la Providence; il avancera sans brusquer les gens qui le précèdent en voulant mettre trop tôt ses pieds dans leurs traces, et sans coudoyer avec fracas ceux qui marchent à ses côtés. Après avoir choisi une carrière en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir mûrement consulté ses goûts, ses tendances naturelles, ses aptitudes, ou même ses convenances sociales, il faut que cette carrière devienne l'idole et comme la patrie de ses sentiments, il faut qu'elle soit aimée de préférence à toutes les autres et qu'on se rappelle, s'il y a lieu, qu'il n'existe pas de *sot métier*, et que dans tous, par sa sagesse et son application, on peut trouver un honneur relatif et satisfaisant, pourvu qu'il soit moral dans sa forme et dans son but.

D'où vient que dans notre société nul ne tient plus en place, que chacun y trouve la sienne incommode et plus enviable toujours celle d'autrui? D'où vient, en un mot, qu'on vit dans le provisoire, ayant sans cesse l'air d'attendre quelque chose qui manque au parfait repos? Cela vient de ce qu'on ne sait pas se contenter de son sort. Le laboureur rougit de sa charrue, le tailleur de son aiguille, et ainsi dans toutes les conditions. Pourtant tous les instruments, de quelque nature qu'ils soient, sont destinés à produire des chefs-d'œuvre, selon l'habilité de la main qui s'en sert. Oui, c'est bien l'amour de son état qui fait généralement défaut. Cela prouve encore qu'on n'a pas la justice immanente comme vertu au fond du cœur. Elle nous montre, cette justice, que Dieu fait toujours bien ce qu'il fait; et encore que parmi les hommes tous ne pouvant pas occuper le premier rang, remplir les mêmes fonctions, avoir la même fortune, ce que prouve manifestement l'histoire du monde entier, il faut s'étudier à bien se trouver à sa place respective, et à en retirer tout le profit possible au spirituel comme au temporel. Cette prudence, on le voit, est à la fois une vertu divine et humaine. C'est ce que nous pourrions dénommer aussi la probité de la pensée et du sentiment. Voilà pour le fond. Allons un peu plus aux détails

L'homme aurait beau vouloir s'isoler, il n'arrivera à rien dans la vie sans se mettre plus ou moins en communication avec les autres hommes. Le commerce avec ses semblables lui est absolument nécessaire, et quand il en est privé il le recherche instinctivement. Il en porte le désir dans sa nature, et son cœur l'y pousserait malgré lui. Nous faisons ici abstraction, cela se comprend, de ces vocations surnaturelles à la solitude, que l'on voit assez fréquemment dans le christianisme. Mais alors, c'est le règne en plein de la grâce céleste, et nous nous en tenons, nous, aux conditions présentes de notre nature, et nous disons que son intérêt matériel incline constamment l'homme vers la société, et que les besoins quotidiens de sa vie lui font de ces rapports avec elle une loi de premier ordre. Le voudrait-il avec obstination il ne pourrait pas suffire à son existence sans un secours étranger. A lui tout

seul, il réussirait bien difficilement à manger même une bouchée de pain.

On peut dire que c'est là un fait visible et permanent. La vie humaine se passe dans un commerce perpétuel; elle se nourrit des transactions de ce commerce. Mais c'est dans la manière d'opérer ces transactions ou ces échanges que réside la délicatesse de conscience avec la probité comme fondement, ou avec l'injustice, qui en définitive se traduit par le vol plus ou moins coloré. C'est même peut-être là qu'il se pratique plus de brèches à l'intigrité de la vertu, brèches qui peuvent sans doute rester voilées aux yeux du public, mais qui sont aussi probablement plus compromettantes pour la solidité de l'édifice spirituel.

Avant d'entrer dans cette carrière, louable en elle-même d'autant plus, qu'elle est en principe de toute nécessité pour la marche régulière du monde, le jeune chrétien doit donc sonder à fond les dispositions de son âme. Car pour l'exercice honnête du commerce, l'Eglise a établi des lois qui obligent sérieusement, lois qu'il faut connaître pour les observer, sous peine d'un péché souvent très-grave en soi, et qui tant de fois malheureusement passe aujourd'hui inaperçu. Ce serait une erreur, un tort, par exemple, de conclure que l'habitude de tenir ouverts des magasins de vente les dimanches et jours de fête s'étant généralisée, on peut suivre cette habitude en toute sûreté de conscience. Le mal moral ne prescrit jamais, et jamais, quelle que soit la durée de son existence, il ne peut devenir un bien. La loi du repos du dimanche non plus n'a jamais été rapportée. C'est une loi divine que les hommes et l'Eglise elle-même ne changent pas. Oh! assurément, l'observation de cette loi, dans plusieurs circonstances est très-onéreuse. Mais n'est-ce pas le propre de toutes les lois de peser sur nous, en restreignant notre liberté? Si pourtant celle dont nous parlons était en vigueur pour tout le monde, si tous les négociants s'engageaient, d'un commun accord, à ne pas vendre les jours fériés, bientôt les populations ne songeraient plus à acheter ces jours-là, et c'en serait fini d'une coutume condamnable et toujours condamnée par l'Eglise. Mais!!.. Oui l'objection est aisée à comprendre et nous

la saisissons très-bien. Cependant l'objection ne détruit pas la loi, qui se tient immuable sur son piédestal, depuis que Dieu s'est donné la peine de l'inscrire dans le code de morale qui régit l'humanité toute entière. Dès lors son infraction est toujours une faute contre laquelle l'Eglise, au nom de la conscience chrétienne, mise en oubli, ne cessera jamais de protester.

Ce point est essentiel. Il est fondamental; et la probité du jeune chrétien doit le lui faire accepter dans toute son étendue comme dans toute sa rigueur. Ah! si la génération présente de cette classe de travailleurs voulait se montrer ferme, quelle heureuse réforme se produirait dans une corporation qui embrasse tout, parce que c'est à elle, dans un sens ou dans l'autre, qu'on a recours de tous les côtés!! Elle embrasse tout... Et nous gémissons sur la destinée morale de cette jeunesse si nombreuse des deux sexes, qui s'y jette tête baissée, en y apportant une religion très-sommaire, prête à sombrer au moindre choc des idées modernes, qui n'ont certes pas la délicatesse pour inspiration. En y entrant, en foulant aux pieds, du premier coup, la loi du dimanche, pour y être surmenée le jour et la nuit moyennant les gros salaires, combien d'autres lois ne méprise-t-elle pas peu-à-peu, quand surtout elle a une part quelconque dans les bénéfices du maître?...

Quelle large et profonde plaie s'étale en ce moment sous nos yeux!! Et quel ravage, secret sans doute la plupart du temps, mais quel ravage réel ne fait-elle pas dans la conscience publique? On parlait autrefois avec épouvante des voleurs de grands chemins, la nuit, aux heures sombres, aux carrefours obscurs. On se lamentait de l'impuissance des lois à empêcher les crimes et à arrêter les criminels. Ces craintes parmi nous n'ont plus leur raison d'être; la civilisation nous en a à peu près débarrassés. Mais entrez dans ces fourmilières de l'activité humaine, dans ces magasins de l'industrie nationale. Tout y brille. Des mains de fées vous y offrent des tissus merveilleux à vous faire tourner la tête, des marchandises de tout genre à vous éblouir. C'est riche. Et puis quel ordre partout!! Achetez, payez avec toute confiance; mais vous êtes volé. C'est du

clinquant qu'on vous a servi, lorsque vous avez cru acheter de l'or pur. En employant ces termes nous ne faisons qu'une comparaison pour dire combien le négociant moderne, s'il n'est pas foncièrement chrétien, arrive vite à une conscience large et par trop élastique. Tant pis pour l'acquéreur qui ne s'y entend pas. Pourquoi achète-t-il ? Quant à lui il vend le plus qu'il peut. Qualité, quantité, poids de la marchandise demandée par le client : tout cela est le moindre de ses soucis. C'est au client à ouvrir les yeux pour ne pas se laisser tromper.

Je ne généralise pas, qu'on me comprenne bien ; mais qu'on y réfléchisse aussi, on verra que c'est la tendance du commerce pris dans son ensemble : réaliser de gros bénéfices sans s'inquiéter des moyens employés. Et cela parce que la religion, la vertu de justice, la probité, qui cherche les droits de tous, en est absente. Non, ce tableau n'est pas surfait. Il y a bien par ci par là des lignes qui reposent agréablement le regard ; il y a d'heureuses exceptions. Mais nous ne faussons pas du tout l'esprit et les idées du jeune chrétien en le lui représentant comme nous venons de le faire. Nous ne craignons pas de lui dire, avant qu'il s'y engage, que le commerce pratiqué de la sorte, jetterait son âme, dans une voie de perdition d'où il pourrait ensuite difficilement sortir. Car cet amour effréné du gain finit par tellement matérialiser les âmes qu'elles ne savent plus se retourner sur elles-mêmes pour éprouver un autre sentiment plus digne de leur propre nature.

Ce que nous disons du commerce considéré dans son ensemble, nous pourrions le dire avec autant de raison des transactions qui ont lieu entre particuliers et de voisin à voisin. La conscience chrétienne presqu partout y fa défaut. On y fraude sans scrupule, et on se voit fraudé sans étonnement et sans indignation, sans même réclamer très-haut, parce qu'on est dans la disposition tacite d'en faire autant, si l'occasion se présente. C'est là, qu'on nous permette cette définition qui rend toute notre pensée sur ce sujet, la permanence du vol intentionnel. Voilà, pour le remarquer en passant, où conduit la morale civique, cette morale qui, fondée exclusivement sur les lumières de

l'esprit et sur les forces de la volonté, prêche que l'homme, pour être honnête, n'a aucun besoin de l'intervention divine. L'intérêt personnel ou l'égoïsme seul la guide, et en forme l'unique loi; et de là viennent ces atteintes incessantes portées sans remords à la probité et à la justice, qu'on nomme et qu'on invoque à tout propos, mais qu'en réalité on ne pratique jamais.

Comme il importe donc au jeune chrétien de secouer bravement la poussière de ces habitudes mondaines, et d'oser affirmer par sa conduite sa délicatesse de sentiments dans tous les rapports commerciaux qu'il pourra avoir, en grand ou en petit, avec ses semblables! Il serait à souhaiter, par les temps troublés que nous traversons, de pouvoir recueillir beaucoup de faits comme celui-ci que nous garantissons pour l'avoir bien connu. Un jeune négociant, bon chrétien, s'aperçoit, le soir, en faisant sa caisse, qu'il a touché par mégarde un franc de trop sur une marchandise vendue. Il ne dort pas de la nuit; mais, dès la pointe du jour, il s'en va remettre ce franc à la personne qu'il avait involontairement lésée. Si une telle délicatesse parvenait à se généraliser, quelle heureuse transformation ne verrait-on pas s'accomplir bientôt dans le monde commercial!!...

Aujourd'hui, chacun le sait, on parle beaucoup des ouvriers, on s'occupe de leur sort. A partir de l'illustre Pontife qui gouverne présentement l'Eglise du Christ avec une si haute intelligence, jusqu'aux plus humbles des catholiques, qui savent tenir une plume, il n'est personne qui, suivant l'exemple de leur chef vénéré, ne se soit intéressé, sous une forme ou sous l'autre, à ce qu'on a nommé la *question ouvrière*. Elle est à l'ordre du jour. Elle sort aussi des entrailles de cette *démocratie*, qui, en politique comme en économie sociale, est devenue une puissante école. *Tout pour le peuple et par le peuple*. Ce qui pourrait vouloir dire encore : *tout pour l'ouvrier et par l'ouvrier*. Car, l'ouvrier c'est toujours un enfant du peuple. Et ce peuple, tout ouvrier, tout travailleur qu'il soit par condition, n'est plus lep euple obscur des siècles de servage. Il a sa place dans la société.

« Sa place est au soleil, au grand jour de la vie.
A gravir les hauteurs, Dieu même le convie.
Le Christ prenant le peuple en sa puissante main
Sembla lui dire : Attends, tu règneras demain!
Et lui, s'abandonnant aux promesses divines,
Avec les yeux tournés vers les saintes collines,
Je monterai, dit-il, où m'appelle sa voix,
Puisque pour l'adorer, du peuple il a fait choix.
En ce jour commença l'ère démocratique
Qui de caducité frappa le monde antique...
Et si longtemps encor le peuple méprisé
Sous la loi des tyrans vécut martyrisé,
La vérité du Christ confiée à son âme
Y retint allumée une immortelle flamme.
Or, éclairé par elle et par elle nourri
Pour la dernière lutte il se sent aguerri !!
Place au peuple ! vous dis-je ! Il doit avoir son heure.
Le sort de la patrie en son pouvoir demeure...
Si la raison des faits l'emportera toujours
Sur les subtilités et les plus beaux discours,
Le fait est là patent, et notre œil qui l'admire
Nous force à l'accepter ;... au moins à lui sourire...
C'est le peuple qui monte et l'autre qui descend...
La noblesse n'est plus dans la race et le sang.
Elle est dans la pensée et c'est l'intelligence
Qui remplace le titre offert par la naissance...
Jusques au sol français qui veut appartenir
Au peuple, en le sacrant maître de l'avenir...
Ce sol avec fierté chaque jour se morcelle
Pour donner de lui-même au peuple une parcelle.
Dans le vol de l'idée où l'esprit se complaît
Le peuple voit ses fils atteindre le sommet...
Et c'est la liberté qui changera les rôles,
Liberté que le Christ fonda par ses paroles...
Oui, le peuple pourra reconquérir ses droits
En s'attachant au Christ par des liens étroits...
Il est bon souverain lorsqu'il a Dieu pour guide,
Mais sans Dieu le pouvoir dans sa main est perfide
Place au peuple chrétien, place à sa royauté,
Dès que par ses vertus il l'aura mérité (1)...
. . . . . .

Mais, je le disais, le peuple, en général, c'est le travailleur, c'est l'ouvrier. A cette condition, sa place au soleil est déjà assez noble, et il aurait tort de vouloir ceindre la

(1) *Place au peuple.* Inédit.

couronne de la royauté que nous lui décernons dans le seul but de se livrer au repos, ou mieux à la fainéantise. Le travail n'a jamais déshonoré personne ; et la corporation des travailleurs, qui est bien la plus nombreuse dans le monde, mérite d'y être traitée par tous avec justice. Que le jeune homme, au moment de se mêler à la vie publique, soit destiné à gouverner une portion de la classe ouvrière, ou que lui-même il en fasse partie, la justice, la probité comme vertu habituelle de son âme, lui est particulièrement nécessaire.

Nous pourrions toucher ici à une question brûlante et une des plus dissolvantes des principes sur lesquels repose l'ordre social. Nous voulons parler du droit de grève. Est-ce bien un droit parfaitement légal d'abord? L'ouvrier, je dis l'ouvrier légion, l'ouvrier formé en association pour l'exploitation d'une usine, d'une industrie, d'un chantier, où sa force n'est réellement productive qu'à la condition d'être unie à d'autres forces, cet ouvrier peut-il un beau matin se lever en masse, et refuser de se présenter au lieu du travail ? Nous entendons qu'il y a convention entre le patron et lui, convention préalable et bien arrêtée pour les heures et pour le salaire. Or, un pacte ne peut se rompre que par le consentement des deux contractants. Que l'ouvrier mécontent du salaire, qui ne suffit peut-être pas aux besoins multiples de son existence ou qui même ne serait pas en rapport avec son travail de chaque jour, mécontent encore du surmenage qui s'exercerait à son sujet, que cet ouvrier, individu ou société, fasse des réclamations, c'est de toute justice. Et si ces réclamations ne sont pas écoutées, qu'il cherche autre part un travail plus rémunérateur, c'est justice encore. Mais cesser le travail de son propre mouvement, est un manque de parole qui peut tourner au détriment du patron et qui devient aussi une faute morale.

Nous n'avons point à insister sur cette grave et délicate question. Les grèves si tristement multipliées de nos jours, émanent le plus communément du principe révolutionnaire et la politique troublée en est l'inspiration la plus fréquente. Nous disons, nous, au jeune chrétien : Partez avec une

conscience droite et ferme. Si vous êtes patron ou chef de quelque entreprise, ou que de quelque façon vous ayez des ouvriers sous vos ordres, rappelez-vous que la justice doit partir de haut, c'est-à-dire que toute supériorité, quelles que soient ses attributions et son étendue, doit reluire par son impartialité même. Elle doit se faire remarquer avant tout par la bonté. Cette bonté envers les inférieurs est un fruit direct du Christianisme. C'est le Christianisme qui a placé tous les hommes, quant à leur nature, sur le pied d'une égalité parfaite ; et comme la fortune et le rang social qu'ils occupent continuent cependant à les rendre inégaux dans le monde, la bonté des grands qui les fait descendre volontairement de leur domination, couvre le côté gênant de cette dissemblance, comble cette lacune en ôtant tout ce qu'elle peut avoir de plus odieux pour les déshérités.

Croit-on que pour l'ouvrier, pour le travailleur sous la maîtrise ou sous la direction d'un autre, la vie n'a pas quelquefois ses heures très pénibles? Lui est-il défendu de comprendre que de son côté est l'intelligence, l'adresse, la force, qu'il est peut-être tout, en un mot, pour le travail, et que, malgré cela, il reste, lui, le mercenaire, tandis que l'autre, le chef, peut jouir avec orgueil, d'une belle exécution à laquelle, en somme, il n'a pas su participer? Et si au lieu des égards qu'il mérite sous le souffle divin du Christianisme, il est tyrannisé, traité en esclave et avec rudesse pour lui faire produire même plus qu'il ne doit ou qu'il ne peut, comment s'étonner lorsque parfois la révolte lui serre le cœur, du cœur passe à la bouche, et de la bouche aux mains ? Il se sent homme enfin. Son instinct de liberté est pour le moins autant développé que le vôtre. Il peut avoir des sentiments de noblesse, de dignité, de délicatesse aussi fortement enracinés que ceux qui vous animent vous-mêmes. Sous ses mains calleuses, sous son front rembruni par la chaude sueur du travail, sous tous ses traits labourés et flétris par la peine, circule une humeur d'indépendance qui peut déborder à un moment donné en haineuses menaces. Croyez-vous qu'il n'est pas assez humiliant d'avoir à se soumettre au bon plaisir d'un

autre, sinon à ses caprices, parce qu'on a besoin de recevoir de lui son morceau de pain que peut-être on ne trouverait pas ailleurs? Ah! si le chef, si le maître était bien pénétré de ce que coûte presque toujours le service qui lui est rendu, comme il serait modéré dans la manière dont il l'exige de son semblable!!

Mais l'ouvrier doit sa peine et son temps pour le prix convenu. Les procédés du maître, quels qu'ils soient en réalité, ne l'en dispensent jamais tant qu'il est à ses ordres. Pour sa part, l'ouvrier a droit à la juste rémunération de son travail qui est son vrai gagne pain. Qu'on ne pense pas qu'en affirmant les droits de l'ouvrier, je veuille amoindrir ceux du maître. Seulement celui qui possède déjà un droit par privilège de sa naissance ou de son rang dans la société reconnaît plus difficilement les droits qui sont acquis en vertu du travail. Et cependant la propriété basée sur le salaire est peut-être plus sacrée encore, plus indiscutable que celle du sol. De génération en génération, la même terre a passé aux mains de vos ancêtres, et c'est à ce titre que la possédant à votre tour, vous en êtes le seigneur. Personne n'aura l'idée de venir vous contester un droit séculaire, inscrit tant de fois sur vos parchemins de famille. Mais pour recueillir votre héritage paternel, à peine si vous avez eu à ouvrir la main. Vous vous y êtes laissé vivre : voilà tout. Pas un muscle de votre corps n'a eu à se mouvoir. Rien à dire, rien à faire. Vous êtes riche par la loi du sort, par un bienfait de la Providenee. Votre avoir, quelque légitime qu'il soit, est un fait qui s'est accompli sans vous. Ce qui n'empêche pas qu'il ne doive être respecté par tous, et ce serait un crime que puniraient les lois de tenter même de vous en dessaisir.

Mais l'ouvrier, pour acquérir le droit et la propriété de son salaire, a donné la force de son bras et le sang de sa vie. Ce salaire si péniblement gagné a souvent pour destination de soutenir toute une existence et plusieurs existences humaines. Par son fond, par son origine, c'est une propriété non seulement aussi légitime que celle du sol ou des titres patrimoniaux, mais par sa destination surtout elle revêt un caractère que nous disons sacré et inaliéna-

ble. En priver quelqu'un, quand il lui est dû, c'est comme lui arracher le pain de la bouche et la substance de sa vie. C'est un assassinat opéré avec préméditation et lenteur.

Peut-être me trouvera-t-on sévère dans ces paroles. Puis-je l'être trop quand il s'agit de sauver la vie du pauvre, du prolétaire, du travailleur, qui d'une manière ou de l'autre peine nuit et jour pour entretenir celle du riche ? Que ferait le riche saus le pauvre, sans l'ouvrier, sans le concours de sa force ? Avec toute son opulence, il ne réussirait pas à manger commodément une bouchée de pain, et de toutes les grèves, pour le dire en passant, celle des boulangers, si elle se généralisait, serait la plus inhumaine et la plus désastreuse. Vous ne travaillez pas de vos mains. Le peuple travaille pour vous. Sa sueur engraisse votre vie, Au moins payez-lui la dépense qu'il fait de la sienne, puisqu'elle vous est indispensable pour l'entretien de la vôtre.

Les considérations qui précèdent nous semblent suffire pour faire comprendre combien la probité est essentielle au bon ordre et aux rapports d'une religieuse fraternité qui doivent lier entre eux les membres de l'humanité entière. Cette probité devrait régner à tous les points, à tous les degrés du corps social, à la tête comme à la base, et nous terminons ce chapitre par une remarque digne de l'attention de tous, c'est que la probité, respectueuse des droits de chacun, ne peut s'établir et durer dans le monde que par la religion, une religion qui gouverne les chefs et les inférieurs tout à la fois, les patrons et les ouvriers, celui qui commande et celui qui obéit.

CHAPITRE XVI

Amour du luxe et du bien être.

Toute qualité dans l'homme porte avec elle ou à côté d'elle son défaut, qui quelquefois en fait briller l'excellence, mais qui n'en est pas moins un défaut déplorable par lui-même. Il en est ainsi de la civilisation. Certes, quelle différence entre un peuple civilisé et celui qui ne l'est pas!! Or, le christianisme a civilisé le monde. C'est un fait indéniable, et comme il l'a arraché aux superstitions et aux fausses religions qui perdaient les âmes, il l'a également sauvé de la barbarie. Il a été une école progressive de politesse et de bons rapports entre les individus surtout en les unissant par les liens de la charité fraternelle. Il y a eu dès lors estime réciproque; on s'est honoré mutuellement, et pour dire le vrai mot, on s'est bien traité. Voilà ce que nous appellerions les résultats externes de la foi chrétienne; et il serait facile de démontrer que d'elle seule est venue la rénovation marquante des sociétés dans le monde.

Mais d'autre part les sociétés antiques non encore policées, et non imbues des raffinements de notre civilisation, en ignoraient aussi la plupart du temps les vices qui la déparent et qui en amoindrissent considérablement les bienfaits. La civilisation, bonne en elle-même, a eu ses excès et ses mauvais côtés. Elle a particulièrement produit le luxe et l'amour du bien être, tellement attachés à ses flancs désormais, que nous savons à peine y découvrir autre chose, et qu'un philosophe chrétien pourrait avec quelque justesse se demander s'il n'aurait pas autant valu que le monde fut resté dans son obscurantisme.

Nous ne voudrions pas cependant, en nous appesantissant là dessus, avoir l'air tant soit peu, ce qui serait déjà une infanie et un crime, d'exprimer le plus léger regret de la régénération de l'humanité par le Fils de Dieu. Assuré-

ment, le bien, qui en est résulté, est inappréciable, et nous ne pourrions pousser trop loin notre gratitude pour l'heureux rachat dont nous avons été l'objet. Mais l'humanité abuse des meilleures choses et elle a fini sur divers points par empoisonner jusqu'aux fruits les plus substantiels de la Rédemption.

Oui, le Fils de Dieu, par sa merveilleuse Incarnation dans le sein d'une Vierge, a prodigieusement relevé la dignité de l'homme. Il a doublé et centuplé la perspicacité native de son intelligence. La nature elle même, la création visible, au sein de laquelle l'homme avait vécu jusqu'alors, lui est apparue sous un jour beaucoup plus attrayant, en raison de sa participation inconsciente sans doute, mais réelle, à la régénération universelle opérée par le Christ. Sur cette nature matérielle, l'homme a appris à porter une main intelligente, en la faisant vibrer à l'unisson de ses sentiments et de ses aspirations d'un ordre supérieur, et voulant reprendre les traditions depuis longtemps oblitérées de son domaine sur le monde, il s'est dit, dans une interprétation exagérée et pleinement égoïste de ses droits nouveaux : « La matière, dont j'avais perdu l'empire, me revient par une disposition gracieuse de la Providence. Je sens maintenant ma souveraineté sur elle. Je suis vraiment roi de l'univers. J'avais sottement laissé tomber mon sceptre et ma couronne. Je les ramasse. Les êtres qui m'entourent sont mes sujets destinés à mon service. Je m'en servirai. » Et l'homme, je dis ici l'homme chrétien lui-même s'en est servi au point d'en faire les plus coupables abus. L'humanité, toute régénérée dans le Christ qu'elle a été, n'a pas assez compris que si la manducation défendue d'un fruit matériel, l'avait perdue une première fois, l'usage immodéré qu'elle ferait des biens, des produits, des richesses de la terre pourrait la perdre encore. La pensée dominante du Christ restaurateur de l'homme et de la nature, au lieu d'être simplement suivie, a été dépassée ou plutôt contrefaite. Le but de la Rédemption avait été de nous arracher pour toujours à l'empire de la matière, en introduisant nos sentiments dans une sphère plus élevée, et nous, pour la plupart du moins, nous avons

cru faire preuve d'un esprit raffiné en nous y plongeant davantage.

Mais hâtons-nous de sortir de ces généralités pour voir avec plus de précision que le monde est rempli de chrétiens entièrement détournés de leurs voies et vivant dans un sens tout opposé aux leçons de l'Evangile. Pour cela appuyons-nous sur les graves paroles de Bossuet, commentant ce texte de la Genèse : *Le Seigneur fit à Adam et à sa femme des habits de peaux, et les en revêtit.*

« L'homme, dit-il, ne devient pas seulement mortel, « mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de « l'air, d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la « source des habits que le luxe rend si superbes ; la honte « de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus « sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, et y mêle la « mollesse et l'orgueil. O homme ! reviens à ton origine. « Pourquoi t'enorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne « d'abord que des peaux pour te vêtir ; plus pauvre que les « animaux dont les fourrures leur sont naturelles in- « firme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'em- « prunt ; ta disette est infinie ; tu empruntes de tous côtés « pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le prin- « cipe du luxe ; après tout il est fondé sur le besoin ; on « tâche en vain de déguiser cette faiblesse en accumulant « le superflu sur le nécessaire. L'homme en a usé de même « dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier « et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore « par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri « contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air ; « les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture « contre le froid ; ces lits, qu'on rend si superbes, ne sont « après tout qu'une retraite pour soutenir la faiblesse, et « soulager le travail par le sommeil ; il y faut tous les « jours aller mourir, et passer dans ce néant une si grande « partie de notre vie. » (1)

Que de manquements aujourd'hui à ces règles qui n'ont pourtant rien d'exagéré dans leur principe. Certainement

(1) *Elévations sur les Mystères.*

on ne peut pas obliger un homme du monde à se revêtir d'un sac grossier à l'exemple de quelques anachorètes ; et puisque le corps humain n'a pas des fourrures naturelles, comme les autres animaux de la création, il faut bien qu'il s'en fasse d'artificielles, même de convenables, et j'ajouterai conformes à la mode ou aux coutumes du jour, selon le pays qu'il habite, les milieux qu'il fréquente, et le rang qu'il y occupe. Mais en gardant les convenances, pour ne pas donner dans le ridicule, on doit aussi se faire un devoir d'éviter toute recherche excessive.

Et pourquoi, dira-t-on ? Pourquoi, s'écrira en particulier un jeune homme de famille ! Car nous ne devons pas oublier que notre discours s'adresse de préférence aux jeunes hommes. Je suis riche. J'ai à disposer d'une grande fortune, qui après avoir largement suffi à tous mes besoins, me laisse encore les mains pleines d'or. Quelle loi, quel précepte de Dieu ou des hommes pourrait m'empêcher d'employer ce superflu à ma fantaisie ? Il n'appartient pas à d'autres qu'à moi. J'en suis bien le propriétaire légal et absolu. La preuve, c'est que s'il m'était volé, la justice poursuivrait le voleur ; comme premier châtiment le jetterait en prison, et me ferait, autant que possible, restituer mon bien. Mon bien personnel, je puis le dépenser, le donner, ou même le perdre comme je veux, sans que nul ait le droit de me demander compte de l'usage qu'il me plait d'en faire..... A cela, nous répondrons : les hommes sans doute ne vous inquièteront pas. Mais Dieu ! mais votre conscience chrétienne ! ! Ah ! voici une question d'économie sociale, qu'il incombe probablement aux seuls riches de résoudre d'une manière satisfaisante pour tout le monde. Le pauvre, celui qui n'ayant rien, ne peut pas même par le travail gagner son pain de chaque jour, a, de droit divin, sa part de votre superflu. Ce superflu, cette surabondance, à laquelle d'ailleurs vous n'avez pas besoin de toucher pour vous-même, cesse de vous appartenir. Il appartient, en réalité aux pauvres, et les en priver serait, à tout bien prendre, une sorte de vol maintes fois plus coupable devant Dieu que celui qui consiste à dérober le bien d'autrui. Car refuser l'aumône que

vous devez faire et qui est attendue de vous c'est plus ou moins attenter à la vie de celui qui est dans le besoin et qui vous la demande.

Tel est le principe. Qu'on en fasse l'application dans sa pensée et dans un sérieux examen de sa conscience ? où va le superflu du riche aujourd'hui ? Où s'écoule-t-il ? Ah ! je sais. Vous m'arrêtez déjà en disant : Le pauvre est-il donc si abandonné ? Que d'œuvres humanitaires ne s'occupent-elles pas exclusivement de lui ? N'est-il pas nourri, vêtu, logé par le riche ? Nous n'en disconvenons pas, répondrons-nous. Si les pauvres, si les souffreteux sont en grand nombre dans notre société, la charité se multiplie pour subvenir à tous les besoins. Pourtant que de misères encore à soulager et qui pourraient être secourues ! Mais en répandant des secours parfois très abondaats autour de soi, se prive-t-on réellement de quelque chose ? Et s'il fallait par cas retrancher de son budget annuel, l'article des plaisirs ne resterait-il pas intact tandis qu'on retrancherait plutôt celui de la charité ou de la bienfaisance ? On dirait, en élargissant un adage bien connu, *Noblesse oblige*, qu'il faut garder son rang et faire honneur au nom qu'on porte.

Mais doit-on le garder, son rang, aux dépends d'autrui ?..... Il y a là une plaie sociale, dont peut-être on n'étudie pas assez la profondeur et l'étendue dans les temps modernes. Peut-être même se trouverait-il des consciences pourtant chrétiennes, ou se disant telles, entièrement blasées et endormies sur ce point. On mange sans remords un pain qu'on n'a pas gagné, un pain qui quelquefois laisse affamé son vrai propriétaire ou celui qui le premier aurait droit de s'en nourrir.

Mais sortons du vague en nous expliquant avec un peu plus de clarté. Que de fortunes qui ne sont qu'apparentes ! Que de pauvretés aussi se cachent sous des dehors trompeurs ! ! Si notre siècle est le siècle des parvenus, et si la richesse même publique a presque partout changé de mains, par contre et conséquemment, pour plusieurs n'est-il pas le siècle des décadences ? Seulement on ne veut pas consentir à tomber, dans la crainte d'être tout à fait entraîné par

le torrent des misères qui est en bas. Mû par un sentiment qu'on dit être celui de sa dignité, on s'accroche à tout pour rester quand même sur les hauteurs. Et de là des brèches faciles à une conscience qui se base plutôt sur l'ambition que sur les règles du droit et de la justice. Oui, pour ne pas se heurter à ce qu'on croit le déshonneur et la déconsidération, on marche avec un air d'assurance sur un sol non usurpé sans doute, mais qui grince sous les pas qui le foulent, parce que ce ne sont déjà plus les pas connus et aimés du maître légitime. Le maître n'y est plus chez lui. Il vit dans son bien ou dans ce qui fut son bien au détriment des créanciers. Il pourrait être légalement chassé; mais il trouve moyen de rester, en redoublant d'audace et d'effronterie... Il nous paraît inutile d'insister. C'est un jalon que nous avons voulu fixer devant la pensée qui se sentirait la disposition de méditer un sujet d'une si haute morale.

Nous disons que l'amour du bien-être et du luxe conduit à de telles injustices. Accoutumé à ne penser qu'à soi, à satisfaire tous ses goûts, à profiter largement et sans calcul des biens qu'il s'est trouvé sous la main en entrant dans la vie, si la fortune cesse enfin de le favoriser et se tourne contre lui, le riche ne sait pas en supporter les rigueurs, et plutôt que de se priver, il détiendra sciemment un avoir qui ne lui appartient déjà plus.

Ah ! pour les riches réduits subitement à la gêne, et cela arrive assez communément dans nos temps troublés, l'épreuve est rude, nous le reconnaissons sans aucune peine. Mais rares sont ceux qui la supportent avec la résignation du saint homme Job, et qui s'écrient à son exemple : *Le Seigneur m'avait donné l'aisance, la surabondance même; il me l'a ôtée. Que son saint nom soit béni !!* Cet acte de parfaite soumission est comme la respiration naturelle et non étudiée d'un cœur qui a appris de bonne heure à user sagement de la richesse. Mais les âmes qui voient les choses avec cet œil prudent forment, il faut l'avouer, une exception peu appréciable dans notre société matérialiste. Et l'essentiel serait, pour ne pas s'écarter des voies de la justice, tant dans la pros-

périté qu'au moment des épreuves, de ne pas s'attacher éperdûment aux biens qui passent. La raison du reste ne le conseille pas moins que la foi. Y placer sa fin, sa destinée, y concentrer sa vie, c'est s'exposer aux plus amères déceptions.

Nous pensons que pour plusieurs de ceux qui ont en main le gros de la fortune publique, une réforme radicale s'impose au point de vue de la conscience chrétienne, et disons-le, au point de vue encore des intérêts sociaux. Ils ont l'usufruit de cette fortune, et ils doivent l'administrer au nom de Dieu, qui en est le premier et en réalité l'unique propriétaire foncier. Ah! si l'on partait résolument de ce principe, que d'abus seraient bannis, que d'écarts évités!!

Sans doute un tel examen produirait dans l'esprit de plusieurs des lumières importunes, peut-être même écrasantes par leur éclat; et nous n'osons pas espérer que la masse des riches, quelle que soit la provenance de leurs biens, voulût longtemps en poursuivre tous les détails. Mais au moins qu'on médite attentivement les paroles suivantes de La Bruyère : « N'envions point à une sorte de « gens leurs grandes richesses; ils les ont à titre onéreux, « et qui ne nous accommoderait point. Ils ont mis leur « repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour « les avoir; cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à « un tel marché (1). »

Oui, cela est trop cher. Pour arriver à leur possession, il faudrait s'imposer souvent des sacrifices, trop blessants, d'une trop lourde charge pour la conscience, et nous voudrions surtout qu'en entrant dans le monde pour en partager la vie, le jeune chrétien se dit résolument à lui-même : Si je ne dois avoir la fortune qu'au risque de mon honneur et de ma vertu, je renonce à la rechercher... Dieu merci malgré le désarroi presque général en fait de morale, ces bonnes dispositions sont encore nombreuses surtout dès le commencement de ce que nous appelons la vie au grand jour. Le jeune chrétien, même celui qui veut

(1) Les Caractères, *Des biens de fortune.*

parvenir à quelque chose dans le monde, n'a pas l'idée sans doute de tous ces moyens détournés qui blessent si fort la conscience, et finissent à la longue par en étouffer la voix salutaire. Il n'en est pas moins vrai que l'air ambiant dans lequel il se meut, lui inspire le goût du bien-être, de ce qui flatte les yeux, de ce qui repose agréablement les sens. La simplicité dans le maintien, qui autrefois était un charme particulier, maintenant n'est plus de mode. Il faut briller, il faut paraître, il faut être distingué. On traiterait d'excentrique, et l'on mépriserait le jeune homme qui voudrait rester naturel. Le besoin universel est de se contrefaire, besoin ridicule, s'il en fut jamais un, mais il fait loi, il s'impose à tel point que seuls les originaux, d'autres diraient les fous, auraient le droit de s'y soustraire. C'est que, comme nous le remarquions plus haut, il faut être de son temps et de son monde. Mais cette nécessité une fois admise, et comment en somme ne pas l'admettre ? devient impitoyable.

Il faut être de son temps. Or, de notre temps, au moins pour l'extérieur, il est reçu que l'on ne doit pas pouvoir, dans la tenue, distinguer le maître de son serviteur. La tendance même de notre malheureuse société est que le roturier, et peut-être plus encore la roturière, qu'on veuille me passer le mot, parviennent à briller par leurs atours, autant si non davantage que les gens des classes élevées, et la mode toujours si tyrannique, s'emparant du principe d'égalité parmi les hommes, est en train, pour sa grande part, à effacer complètement toutes les distances. La société, si elle peut réaliser ce rêve, s'en trouvera-t-elle-mieux ? Il est fort à craindre que non ; mais le fait est là, et rien n'est absolu comme un fait.

Tous les hommes sont égaux par nature ; donc il convient qu'ils soient égaux dans les formes et dans les jouissances de la vie. Ce raisonnement n'est pas d'une logique parfaite et bien serrée, comme on peut s'en apercevoir de prime abord. Mais il est tenu par la grande majorité des esprits ; et cette sorte d'universalité leur suffit pour le rendre légitime, d'autant plus qu'il flatte les passions. Cette idée est bien certainement celle qui s'exploite le

plus de nos jours. On veut, à quelque prix que ce soit, enlever toutes les bornes. Et quand le plébéien, le travailleur, l'artiste, le commerçant, se remue et se sent vivre dans des habits qui ont la même coupe, la même finesse que ceux du gentilhomme, il regarde celui-ci en face, et de la similitude du vêtement, il conclut à la similitude du génie; et emboitant ainsi le pas du riche, il en prend les allures pour essayer de marcher dans les mêmes chemins dorés!!...

Que l'intelligence du plébéien puisse s'élever à la hauteur de celle du riche; il serait superflu de l'examiner ici. L'expérience a dès longtemps résolu la question en démontrant que l'esprit peut germer dans toutes les têtes, au bas non moins qu'au sommet de l'échelle sociale. Mais le développement ou l'éducation de l'intelligence exige des efforts qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Le loisir manque à plusieurs, et de plus le pauvre ou l'ouvrier ne peut pas payer les frais qu'exige l'acquisition de la science. C'est pourquoi les savants se recrutent beaucoup plus dans les classes supérieures et fortunées. Or, ce que nous disons de la science, nous pouvons avec autant de raison le dire du luxe. Il ne peut pas davantage se généraliser. Le luxe, en un mot, est coûteux, et toutes les bourses ne sont pas capables d'en contenir le prix. Alors, qu'arrive-t-il ? Ne pouvant se le donner comme le riche, qui n'a qu'à vouloir, le prolétaire emploie les moyens détournés pour l'obtenir.

Entrons hardiment dans le vif de cette plaie hideuse. Il est bon de la sonder à fond pour s'exciter à en fuir toute la puanteur. Non, non, *tout ce qui brille n'est pas or*, dans notre société moderne. On s'y couvre de clinquant, mais d'un clinquant qui n'est pas même honnête toujours. Ah! que de positions sociales enviées, viciées pourtant dans leur origine!! Que d'arbres aujourd'hui en fleurs, même chargés de fruits, et dont la sève est corrompue dans sa source! C'est qu'ici, non plus, et nous ne cessons de le répéter, la conscience ne veille pas. Elle est toute endormie. Elle est étrangère aux principes fondamentaux et constitutifs de la vraie morale. Les inspira-

tions de la conduite ne viennent plus de l'intérieur, mais seulement du dehors. Aussi que se passe-t-il dans un monde qui base ses mœurs rien que sur l'intérêt particulier, sur son besoin de plaisir et de bien être? Voyez, par exemple, cette jeune fille du peuple, à laquelle l'école moderne a donné un vernis d'instruction avec des goûts qui ne sont pas de sa condition et de sa classe. Voyez-la donc.

« Elle entend le froufrou de la robe de soie
Traînant à côté d'elle et balayant la voie...
Ah ! c'est une princesse.... Et pourtant ma fraicheur,
Mon âge, ma beauté, m'élève à sa hauteur ! !
Qu'est-elle plus que moi ?.. Même ceux de sa race
De mes charmes épris me le disent en face !...
Que n'ai-je ses atours, ses habits précieux ! !
Je me ferais plus qu'elle une cour d'envieux ! !..
Par ce désir piquée elle se livre au rêve,
Et subit les attraits de *l'or qui la relève...*
Donnez-moi de votre or, vous aurez ma vertu.
Par ce pacte je gagne et je n'ai rien perdu...
Ma vertu n'est qu'un mot, une vapeur légère...
Je ne la perdrais pas même en touchant l'ornière...
Mais vertueuse ou non c'est de l'or qu'il me faut...
L'or est une poussière annulant tout défaut....
Et ne les voit-on pas les filles de notre âge
Couvertes de haillons sur le plus bas étage,
Du jour au lendemain montant au premier rang,
Eclipser par l'éclat les reines de pur sang ! !..
Et l'homme va jeter aux pieds de cette idole
Les adorations de son esprit frivole...
Il fait brûler l'encens de son cœur détourné
Par devant cet autel de vices tout orné...
L'encens il le fournit et l'autel il le pare
De ce qu'il peut trouver de plus beau, de plus rare ! !
Et tandis qu'au palais s'installe le besoin,
La mansarde bientôt ne manque d'aucun soin ;
Et bientôt l'ouvrière au luxe accoutumée
Goûtera le repos d'une chambre embaumée,
Et mansarde et travail désormais délaissés,
Tous ses membres seront par le luxe bercés !...
Couvrez, couvrez de fleurs la belle créature !...
Dépensez sans calcul pour sa riche parure ! !...
Hommes du jour, portez, portez-lui vos trésors.
Vous aurez un plaisir qui vaut tous les décors....
En attendant souffrez, épouse, avec silence !
Descendriez-vous d'un trône, éprouvez l'indigence...

La mendiante enfin a capté votre roi :
Elle vous prend son cœur, elle vous prend sa foi.... » (1)

Ce n'est là qu'une indication, un coin du tableau de nos mœurs publiques. Mais comme il est humiliant pour notre société si fière, si remplie de sa prétendue valeur! Comme cette société vaut peu surtout par son exposition, par son affichage de la coquette! Vous l'habillez, et, pour dire le mot, vous l'entretenez. Elle vous ruine,vous et les vôtres. Que de fortunes ne dissipe-t-elle pas par ses frivolités!! Que de vies même dont l'expansion est arrêtée par le venin de ses carresses! Que de santés détruites! Que de bourses vidées, que de misères hideuses dont elle est la principale cause. C'est un vampire qui suce les forces les plus vitales et les mieux nourries de l'espèce humaine. La coquette épuise tout. Elle coupe la jeunesse dans sa racine, et fait de ses arbres les plus solidement plantés de vrais sauvageons ne portant jamais aucun fruit. Jeunes chrétiens, nous vous dirons : Fuyez la coquette, qu'elle vienne de bas ou de haut, comme on fuit le serpent, comme on fuit le précipice entr'ouvert, comme on fuit la mort; car elle est tout cela pour vos âmes, tout cela pour votre honneur, tout cela pour votre fortune elle-même! Que de pauvres êtres par elles depouillés s'en vont mourir sur la paille, au moral comme au physique!!..

On s'étonne de voir des intelligences précoces et exceptionnellement douées, après avoir fourni une course prodigieusement rapide, dès leur début, s'arrêter tout à coup. Elles n'ont plus leur perspicacité première. Elles avaient une flamme, un éclair qui tenait du génie. Et les voilà frisant l'idiotisme, l'hébêtement. Vous gémissez sur leur dégradation. Mais en cherchez-vous bien la cause? Ah! réfléchissez donc! La coquette a certainement passé par là! C'est son œuvre que ce dépérissement du corps et de l'âme, souvent à l'âge où les forces humaines doivent être à leur apogée, son œuvre que ce troupeau de vieillards de vingt ans, qui déshonorent la religion et la société des gens honnêtes!!

(1) *La coquette, Inédit.*

Les questions sociales occupent aujourd'hui avec beaucoup de raison tous les penseurs chrétiens. Il s'agit surtout de donner une nouvelle et plus solide direction aux ouvriers, dont le sort intéresse à si juste titre. Mais que dans les villes particulièrement, on leur enlève la coquette; qu'on trouve, si cela se peut bien, et cela se peut uniquement sans doute par la religion, qu'on leur fasse prendre ce moyen de les en débarrasser, et la réforme sociale qui se poursuit avec un zèle si digne de tous les éloges, ne tardera pas à s'accomplir. La coquette tarit la sève de toute vie morale, tant dans les classes inférieures que dans les plus élevées.

Mais nous le disons : la coquette est la plus monstrueuse production de l'amour du luxe et du bien-être, de ce mal intérieur dont souffre en particulier souvent la fille du peuple, en voyant régner au-dessus d'elle des beautés qui, à son avis du moins, n'égalent pas la sienne.

L'amour du luxe a un autre caractère qui n' offense pas aussi ouvertement, c'est vrai, la morale publique, mais qui n'en est pas moins désastreuse dans son genre. Oui, la coquette, comme nous l'avons définie, est une plaie puante dans la société, une plaie qui inspire le dégoût aux cœurs droits et vertueux. Nous ne saurions trop, encore une fois l'anathématiser, et en éloigner la jeunesse. Cependant voici quelque chose de nouveau, de triste, si non de plus déplorable.

Vous voyez passer, dans les lieux de promenade les plus fréquentés, une jeune mère avec ses petits enfants. Comme tout cela vous semble propre et vêtu à la dernière mode! Rien n'y manque, ni les étoffes précieuses, ni les broderies, ni les pierreries qui en font ressortir la richesse, ni la manière pleine de grâce de les porter. Et la mère, on le sent, éprouve, à l'approbation générale qui accompagne tous ses pas, une satisfaction que nous ne pouvons trouver que très légitime; car elle se regarde dans ses enfants; et quelle chose lui serait jamais plus agréable que de les savoir admirés de tous? Examinez toutefois de plus près ce tableau ravissant. Approchez-vous en davantage. Vous ne tarderez pas à y découvrir comme une tâche, un quel-

que chose qui en affaiblit l'éclat, un certain manque de vie qui vous fait mal au cœur. Tout y brille au dehors! Mais au dedans!!....

Intrigué, comme vous pouvez justement l'être alors, on le serait à moins, entrez sous le toit qui abrite cette famille, en apparence si fortunée, si heureuse. Encore là tout brille, tout est coquet, tout y trahit une main de femme accoutumée aux meubles luxueux. Et vous seriez tenté, malgré la couleur pâle de la mère et des enfants, de conclure que l'aisance règne en plein dans cet asile si bien organisé. Ah! détrompez-vous. Vous ne voyez pas la table mise. Vous ne voyez pas que le pain y est rare et rompu avec parcimonie ; et que cette grande toilette, ce luxe des habits et du mobilier s'entretient aux dépends de l'alimentation nécessaire, et qu'on y souffre de la faim pour être vêtu plus richement!!...

Il y a là quelque chose de criminel et de lèse-humanité. Pour contenter sa vanité, pour faire bonne figure dans le monde, on condamne des vies humaines à l'étiolement et à une extinction prématurée. On se suicide soi-même lentement pour satisfaire une gloriole. Est-ce donc comprendre comme il faut les devoirs sacrés de la paternité? Est-ce les remplir avec conscience? La société, la patrie ont droit de s'en plaindre comme s'en plaignent si justement l'Eglise et la religion. Pour servir Dieu et la patrie, on a besoin de force ; et vous élevez une génération anémique, incapable de soutenir aucun combat, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel.

On entend dire souvent : les tempéraments ont changé ; les santés ne sont pas aussi robustes qu'autrefois. C'est un fait d'expérience ; chacun l'a sous les yeux, et peut le constater autour de soi et en lui-même. Mais réfléchissons. Comment s'est-il produit? Quelle en est la cause? Elle ne varie pas. C'est le luxe et la mollesse dans le luxe, mais mollesse aussi parce que, pour contenter leurs penchants effrénés du luxe, les besoigneux ou les travailleurs par condition, vont bien des fois jusqu'à se priver du nécessaire. Cette plaie est certainement plus étendue qu'on ne pense ; et si les villes en souffrent, on peut affirmer que les

campagnes n'en sont pas moins atteintes. Nous ne pouvons pas tout relever ici. Mais que de tableaux vraiment typiques et pris sur les faits, nous aurions sur ce point à fournir au lecteur ! !

Par les considérations qui précèdent, nous avons cherché à inculquer dans l'esprit de la jeunesse la nécessité d'éviter l'excès en toute chose, nous oserions dire dans le bien ou ce qui semble bien autant que dans le mal. La vertu se tient dans les milieux, selon le proverbe. La vertu s'étudie à ne pas heurter les convenances, et les convenances se mesurent à la position que chacun occupe dans la société. Or, ne peut-on pas affirmer que le luxe a la même règle ? Il ne s'adapte pas à tout le monde. Seulement ceux qui, par naissance ou par succès dans leur travail ou dans leurs entreprises, en possèdent les moyens, doivent-ils pour cela en user sans limite ? Nous nous sommes suffisamment prononcé plus haut sur cette question. Mais, sans y revenir directement, nous voudrions terminer le présent chapitre en fustigeant comme de droit ce que nous appelons la *bande des viveurs*.

Le bien-être, ou si vous voulez, cette situation de fortune qui dissipe toute crainte pour le lendemain engendre de lui-même l'oisiveté. L'amour du travail, en tant que vertu, s'acquiert par l'exercice comme les autres vertus morales. Mais si le travail n'est pas nécessaire pour vivre, il n'est pas aimé, et rares sont les natures qui s'y adonnent par entraînement. Du reste, après le péché, il est devenu une loi pour le genre humain, et toute loi, dès lors qu'elle est loi, nous répugne. Mais, à son tour, l'oisiveté nous est une charge, elle nous pèse, parce que nous sommes des êtres essentiellement voués à l'activité. Pourquoi ne pas rappeler ici, avec quelque précision, cette condition inéluctable de notre nature, bien que nous en ayons explicitement parlé dans un chapitre spécial. Nous aurons plus le droit de tomber ensuite sur *les viveurs :*

« Orné d'intelligence et de réflexion
L'être humain rehaussé par sa propre action,
A la perfection doit marcher de lui-même,
Comme parfait est Dieu dans son être suprême,

Dieu, cet acte éternel, éternel mouvement.
L'immutabilité lui sert de fondement...
Par lui tout se remue et se meut dans l'espace...
Il n'est d'activité qui la sienne surpasse...
Ennemi du repos il le maudit partout...
Pour la paresse Dieu n'éprouve que dégoût ! !
Péché contre nature, irrémissible offense.
Plus qu'un autre péché méritant sa vengeance !
Car la mort vaut bien mieux qu'une vie en sommeil,
Qui repousse et qui fuit le radieux soleil,
Et vaut plus mille fois la matière insensible,
Qu'un esprit qui se rend par son choix impassible,
Et soleil destiné par nature à briller
Clôt son œil et ne veut jamais se dessiller ! !
L'âme, image de Dieu, de son fond très active
Ne doit point s'enfermer dans sa forme passive,
Car ce qu'elle en reçoit n'est qu'un premier appoint,
Un terrain qui sans elle est et reste vacant !...
C'est sa propriété que devient l'âme humaine ;
De soi, de sa pensée, elle est la souveraine...
Elle peut librement ne pas se souvenir
Que tel que son présent sera son avenir.
Mais quelque soit le cercle où tourne son idée,
Bien même qu'au repos elle soit décidée,
L'action fait sa vie et son but naturel,
Et l'immobilité son sort le plus cruel ! !... » (1)

L'inaction, l'oisiveté est donc un état contre nature; et quand l'homme ne s'occupe pas au bien, il s'occupe forcément au mal. Il est bon ou mauvais. C'est sa loi. Et ceux qu'on nomme les oisifs du monde sont pourtant les plus agités, les plus entreprenants. Voyez donc le viveur. Il va de fête en fête, de ripaille en ripaille, de débauche en débauche. Il n'a pas un moment de tranquillité. Il ne s'appartient pas. C'est la vie aux grandes guides, la course aux plaisirs de toute sorte. Le corps s'y use, l'esprit s'y abêtit, le cœur, ce centre de la vie, y perd toute sensibilité honnête et durable. C'est la matière seule qui frétille en se remplissant des effluves morbides de la sensualité. Mais l'homme raison et intelligence a complètement disparu, pour faire place à la bête, ou si l'intelligence joue encore un rôle, c'est celui de raffiner sur les instincts grossiers pour mieux savourer le plaisir.

(1) *Repos et activité*, Inédit.

Oui, tel est le viveur, et le tableau que nous en donnons n'est certes pas surfait. Et dire que cette tourbe de jouisseurs à outrance, qui se rencontre dans toutes les classes, mais particulièrement dans les classes aisées, est peut-être aujourd'hui la plus nombreuse ! ! O pauvre monde ! pauvre société ! ! Le jeune chrétien ne doit-il pas trembler au moment d'y paraître, et d'y prendre place sur un degré quelconque de cette échelle si mal assujettie ? La vertu qui lui convient alors le mieux, c'est la tempérance, la sobriété ; non pas seulement cette sobriété qui consiste à éviter les excès dans le manger et le boire ; ce point est capital pour la conservation de la conscience et de la pureté. Mais encore il ne doit rien admettre dans sa conduite qui puisse l'abaisser à ses yeux et aux yeux des autres ; et la vertu de sobriété qui s'étend à toutes les parties de l'âme et du corps est d'autant plus solide qu'elle part dans le chrétien du sentiment de sa propre dignité...

CHAPITRE XVII

Plaisirs et délassements permis

Nous sommes nés pour le travail, et au double point de vue moral et physique, l'occupation nous est indispensable. Cette thèse, je n'entends pas la démontrer, l'ayant traitée précédemment, et le jeune homme, à l'âge où je le considère dans ce chapitre, est déjà entraîné par le courant d'activité universelle, qui s'est emparé de la génération présente, et qui en exclut impitoyablement les paresseux ou les parasites.

Oui, certes, nous appartenons à une race de vaillants, qui, à quelques exceptions près, s'agitent, se démènent, s'épuisent avec intrépidité pour se faire une position honorable dans le monde et pouvoir y finir leurs jours à l'abri du besoin. Loin de condamner ce but déterminé, la religion l'approuve hautement, et va même jusqu'à bénir les louables entreprises dont il est l'inspiration. Mais il entre aussi dans la pensée de la religion que l'arc ne doit pas être trop tendu, et que, pour éviter qu'il casse, il faut le relâcher de temps en temps. Cette maxime, vieille comme le monde, est applicable aux travaux de l'esprit non moins qu'à ceux du corps. Nous voulons dire qu'il faut à l'homme des heures de délassement et de repos. Une des conditions de sa nature, c'est que la fatigue peut l'user et le réduire à une impuissance absolue. La loi du repos pour nous est le corollaire ou la conséquence de la loi du travail. Dans l'ensemble de notre vie terrestre, l'un ne va pas longtemps sans l'autre. C'est un point de prudence pour nous de savoir nous règler sur cette double exigence que nous portons au fond de notre être.

Mais à tout bien considérer, le repos n'est qu'une exception dans la loi commune, générale et permanente du travail. C'est en quelque sorte une suspension d'armes dans le combat que nous livrons à notre nature paresseuse, un

répit, un moment de souffle et de respiration, pour pouvoir travailler ensuite avec un redoublement d'ardeur. En principe, dès lors, le repos comme le sommeil est destiné à renouveler nos forces et non à les affaiblir, à nous alléger le poids du travail et non à l'aggraver, à nous rendre plus agiles et non plus pesants, à dilater nos corps et nos esprits, non à les alourdir. Le repos doit être cette huile qui rendait plus souples, en décuplant leur énergie, les membres des anciens athlètes !

Ces réflexions donnent assez à comprendre quelle doit être la nature de nos délassements en tant que nous sommes chrétiens. Encore une fois, il nous est permis d'en prendre; c'est même une nécessité que nous en prenions; et non seulement la religion ne nous en fait pas un crime; elle nous en fait un devoir. C'est si vrai que dans les communautés de moines ou de religieuses les plus austères, l'exercice de la récréation ou du délassement de l'esprit et du corps est un de ceux auxquels la règle dispense le moins d'assister, parce qu'aussi c'est là que les défauts de caractère comme les vertus se montrent davantage aux yeux de tous.

Il en est ainsi du chrétien dans le monde. La manière dont il s'amuse, dont il se recrée, pour un observateur sérieux, donne le degré de la foi qui anime ses sentiments. Le monde est ordinairement trop prompt à se persuader que les pratiques religieuses plongent l'âme dans la tristesse, la ferment par le fait à tout plaisir, à toute impression de joie et que rien du dehors ne peut plus la toucher. Quelle erreur ! Et comme elle fausse les jugements ! Sans doute cette âme a sa pensée de préférence tournée vers le ciel. Son regard intérieur, par un sentiment d'amour, ne s'arrête qu'aux choses de Dieu et de la piété. Mais Dieu est aussi dans la nature, Dieu est dans la création entière. Aux yeux de la foi il s'y reflète comme dans un miroir. Dès lors l'âme peut le voir partout répondre à son sourire par un sourire de complaisance ; par la grâce qui le lui rend si présent en elle-même, elle peut le communiquer en quelque sorte à tous les êtres qui l'entourent, et continuer à s'entretenir avec lui en les contemplant. Ah ! c'est

du mysticisme, cela, direz-vous !... Oui, du mysticisme, mais un mysticisme rationnel et mis à la portée de chacun. Essayez, et vous verrez que ce n'est pas un sommet que vous ne puissiez atteindre avec du bon vouloir Essayez, et vous expérimenterez encore que la joie qui en découle, est plus naturelle parce qu'elle est plus pure, et que les cœurs purs sont plus propres à goûter le vrai plaisir. Je dis le vrai plaisir, celui qui sort du cœur et non des sens, celui qui ayant sa source dans l'âme juste, l'a aussi en Dieu.

Pour les amis du monde, le plaisir, au contraire, est la plupart du temps accompagné de fatigue, parce qu'il est toujours une dissipation de forces. Voyez-les ces ouvriers ou ces paysans, qui toute la semaine ont arrosé de leur sueur leurs outils ou leurs terres. Le dimanche arrive ; jour du saint repos, institué par Dieu dans un but tout paternel. Ils le prennent, oui, ce repos, au moins pour le plus grand nombre, c'est-à-dire qu'ils abandonnent tout à fait l'atelier et les champs. Mais se reposent-ils en réalité ; se délassent-ils pour avoir plus de force le lendemain quand l'heure du travail aura de nouveau sonné ? Nous ne parlons pas ici de la faute morale, bien capable pourtant de désoler une âme chrétienne, qui connaît à fond l'étendue de ses devoirs envers Dieu. Nous nous plaçons surtout au point de vue de ce qu'on se doit à soi-même, et nous disons que l'homme n'a pas le droit de se priver d'un repos nécessaire, ou de le gâter et de le corrompre en y mêlant une agitation qui le détourne de sa fin primitive.

Ah ! que le mal est donc grand ici !! Grand sous le rapport des âmes. Qui pourrait bien le nier ? Mais encore grand pour la vie matérielle, pour la santé publique, pour la prospérité des familles et des individus ! N'est-ce pas un fléau permanent que ce mépris ou cette contrefaçon du repos dominical ? Lorsqu'il a établi un jour de repos par semaine, Dieu n'a pas assurément voulu nuire aux intérêts temporels de l'homme. Il a voulu plutôt les sauvegarder en les alliant à ses intérêts spirituels. Aussi il n'a pas été encore démontré par un seul fait que la fidélité au précepte divin ait jamais appauvri personne.

Nous faisons allusion dans ce qui précède, aux dissipations et non aux simples délassements du dimanche, et nous leur attribuons un double caractère de gravité. Car elles atteignent simultanément Dieu et l'homme ; elles souillent deux fois la conscience.

Examinons maintenant avec quelques détails ce qui nous étant permis comme délassement honnête peut devenir pour nous un divertissement coupable. Nous ne devons d'ailleurs jamais perdre de vue que les actes que nous émettons tirent principalement leur moralité de l'intention qui nous les fait émettre, et que bien des fois indifférents par eux-mêmes, ils sont bons ou mauvais selon les dispositions présentes de nos cœurs.

Parlons du jeu d'abord, quoiqu'il soit très difficile de toujours le prendre pour un délassement, un passe-temps innocent à tous les degrés, d'autant plus qu'on s'y passionne promptement, et que là où l'on agit avec passion, la vertu par le fait est au moins en péril, sinon déjà compromise. Peut-être sous l'influence de cette pensée que le jeu est un péril pour la conscience, le jeune chrétien ne ferait pas mal d'approfondir les réflexions suivantes d'un critique sérieux, quoique un peu rigoriste à notre avis.

« Le jeu !... Le jeu qui n'a été inventé que pour les im-
« béciles et les escrocs. Le jeu qui seul pouvait mettre de
« niveau les salons et les tripots ! Le jeu qui est la honte
« de la civilisation, la plaie la plus dégoûtante dans nos
« mœurs, la ruine des familles, la démoralisation de la
« jeunesse, l'immoralité du bon ton.

« Le jeu !... Ah ! ah ! vous voilà sur vos deux pieds,
« maître sot. Vous allez avoir autant d'aplomb et plus
« d'aplomb que l'homme de mérite. Pour peu que vous
« ayez vingt-cinq ou trente napoléons en or dans votre
« poche, vous voilà l'égal des gens d'esprit de par le *roi*
« *de carreau et la dame de cœur*. Le jeu est le plus
« grand niveleur que je connaisse, et je défie, même par
« le temps qui court, les plus célèbres utopistes spéciaux,
« quels que soient le dévergondage de leur imagination et
« la fausseté de leur jugement, je les défie, dis-je, d'avoir
« jamais rêvé une égalité aussi complète que celle qui

« règne autour d'une table de jeu. Les bandes de filous, « de voleurs, de brigands, reconnaissent encore des chefs, « une certaine organisation hiérarchique ; le joueur seul « ne reconnaît aucun supérieur ; il n'est pour lui aucune « suprématie de talents, de rang et de fortune. C'est « l'idéal du démocrate parvenu aux dernières limites de « l'exagération. Les cartes à la main, et son enjeu sur « table, le dernier des goujats est l'égal d'un prince qui « joue avec lui, le dernier des rimailleurs est l'égal de « Lamartine, et le dernier des sots l'égal d'un homme de « génie. » (1).

Ce tableau est rigide et dur ; il n'en est pas moins véridique si on en fait l'application spécialement à ces coupe-gorge, désignés sous le nom répugnant de tripots, et dans lesquels un jeune homme qui se respecte ne doit jamais mettre les pieds, absolument comme dans les maisons mal famées. Aussi bien d'un côté que de l'autre vous arrivent de loin des vapeurs nauséabondes qui vous soulèvent le cœur, car, partout, règne le vice et un vice révoltant, quelque nom qu'on lui donne.

La passion du jeu ne ménage pas plus que les autres passions, et ses victimes peuvent devenir aussi dégoûtantes. C'est un penchant, un mal dont on ne guérit jamais pleinement. Le jeu aurait-il causé une ruine totale qu'on jouerait encore, au risque de se faire voleur, peut-être même assassin pour former ses enjeux. En y bien réfléchissant chacun de nous ne pourrait-il pas se composer une liste suffisamment remplie et de crimes commis, et de fortunes perdues et de santés ruinées sans retour par cette cruelle passion ?

Pour le dire en passant, ce défaut, cet amour effréné du jeu, on le puise aujourd'hui jusque dans la famille, sous les yeux des parents, qui ne le répriment pas à sa naissance. On voit des enfants de huit à dix ans, plus jeunes encore, assis dans la poussière, aux coins des rues, sur les places publiques, jouer aux cartes avec un acharnement qui n'a de limites que leur insatiable cupidité. Oui,

(1) La Politesse française d'origine Gauloise : *Du Jeu*, par Boizard.

souvent ils ont appris cela au foyer domestique, et pour satisfaire ce goût inspiré par le père, sinon même par la mère, ils ne trouvent rien de mieux que de prendre dans leur bourse à la dérobée. En les initiant à la science du jeu on les initie à la science du vol. Qu'on nous réponde avec franchise. N'est-ce pas là une plaie sociale malheureusement trop répandue, dont les parents sont sans contredit la première cause ?

Dans le jeu pratiqué avec passion on perd forcément de sa dignité. Car un joueur de profession n'est pas absolument libre de jouer avec qui il veut. Il doit accepter la partie avec quiconque se présente à lui l'enjeu en main. Mais alors il vous arrivera bien des fois de vous dégrader, comme disait l'auteur que nous citions plus haut. Vous, grand seigneur de race illustre, de sang noble, d'une famille où l'honneur a passé de génération en génération à travers les siècles comme le plus brillant de vos apanages, vous consentez à marcher de pair peut-être avec le dernier des voyous en vous asseyant en face de lui à une table de jeu. Rien n'engendre la familiarité à l'égal du jeu ; et de la familiarité au mépris, même à l'injure ouverte, il n'y a ordinairement qu'une démarcation imperceptible. *Compères et compagnons*, tels deviennent entre eux, au moins à la longue, tous les joueurs.

Il y a donc ici une question de dignité. Il y a encore une question de morale. On joue pour gagner. Ne verrait-on aucune sorte d'enjeu sur table qu'on serait toujours fâché de perdre. L'amour-propre exerce là un rôle prépondérant.

Là il est honteux d'être vaincu autant que sur un champ de bataille. Le jeu en somme est-il autre chose qu'un combat? En jouant, c'est aller au devant de la confusion, dont l'idée seule nous répugne, à moins que la vertu d'humilité ait déjà poussé en nous de profondes racines. Or, la conscience nous oblige à éviter les défauts qui correspondent au manque d'humilité ou à l'orgueil; à la colère dès lors, à l'impatience, et j'ajouterai, surtout à l'envie. Il n'est pas possible que la chance des autres, si elle persíste, nous trouve indifférents, et ne réveille pas en nous un sentiment d'aigreur, de regret, de peine parfois, très assom-

brissante. Les tables de jeu, en réalité, engendrent toujours plus de tristesse que de joie, et lorsque les bourses s'y vident, ce qui a lieu pour le plus grand nombre, les cœurs s'y emplissent de torpeur, si ce n'est de malédiction et de blasphème. « Le jeu, dit finalement notre auteur, « est la honte des salons, l'immoralité du bon ton, et le « triomphe des imbéciles. C'est la porte par laquelle toutes « les ignobles passions se glissent dans la société. »

Mais voulons-nous dire que tout jeu est défendu et que la morale chrétienne en condamne absolument tout usage. Ce n'est pas la conséquence qui peut se tirer de nos paroles et de notre manière d'établir la question dès le commencement de ce chapitre. Oui, le jeu est permis, en général et par lui-même, mais défendu dans ses excès, permis par exemple, quand on en use comme d'un délassement, défendu si le gain en est le seul ou le principal mobile, permis s'il nous sert d'une honnête récréation d'esprit et de corps; mais défendu comme une faute pouvant être très grave, si le temps que nous y consacrons devrait s'employer à l'accomplissement de devoirs sérieux imposés par notre état respectif.

Terminons ces remarques déjà longues sur les dangers du jeu par les sévères objurgations que le grand évêque de Meaux adressait aux joueurs de son siècle : « Songez-« vous à corriger votre vie, à restituer le bien mal acquis, « à réparer les injures que vous avez faites ?... Songez « seulement à celles du jeu, si fréquentes, si peu méditées, « si peu réparées. Je tremble pour vous quand je considère « les avantages frauduleux que vous prenez et que vous « donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos mal-« heureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. « Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu, « mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont « pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires, « sans que j'y puisse remarquer d'autres différences, si « non qu'on y pense moins et que les fraudes et voleries « sont plus ordinaires et plus manifestes. Pensez-y donc, « chrétiens, si ce n'est qu'avec vos richesses, vous vouliez « encore jouer votre âme, ou plutôt non tant la jouer que

« la perdre très assurément d'une manière plus hardie « que vous ne faites de vos biens. » (1)

On voit par là que la conscience peut souvent n'être pas tranquille dans le jeu, et que pour sa sûreté il serait toujours plus prudent de s'en abstenir. Au moins faut-il éviter de s'y adonner avec passion ; car en tout la passion est mauvaise conseillère, et ne sait pas garder les justes milieux. Nos actes les plus communs accomplis avec passion, peuvent devenir criminels en nous rendant mauvais d'indifférents que nous sommes.

Cette règle, il est facile de le voir, pourrait s'appliquer non seulement au jeu, mais à tout l'ensemble de la vie humaine. Le jeu par lui-même est indifférent, et un rien suffit de la part de notre intention pour le rendre répréhensible au suprême degré. Et pour passer maintenant à un autre sujet, il en est absolument de même de l'amitié... Ainsi, le premier rêve d'un jeune homme, qui a quelque sentiment au fond du cœur, est de rencontrer un ami, sur lequel il puisse compter. Il comprend par instinct qu'il ne doit pas affronter seul le monde, la société, cet océan gonflé d'orages et où les écueils sont si nombreux. Je ne parle pas uniquement au point de vue de la morale ; mais des rapports qu'il lui faudra entretenir avec un monde plein de mystères pour un cœur encore inexpérimenté. Avant de vous essayer à cette vie inconnue, avant d'y marcher à grands pas, regardez-bien, jeune homme, autour de vous. Cherchez l'ange conducteur, cherchez un ami sûr... Ah ! je m'arrête. Les amis ne vous manqueront certes pas, si vous voulez. Vous en trouverez au bout de toutes les avenues. Ils vous cherchent les premiers. Ils vous tendent les bras. Ils sont là une multitude pour vous accaparer. Ils vous disputent entre eux comme une proie. C'est pour eux si enviable de pouvoir agir sur des cœurs nouveaux.

Nous pourrions dire de l'amitié que comme sentiment elle ne se commande pas. Car par le sentiment de l'amitié, nous entendons une inclination spontanée, irréfléchie, et

(1) *Sermon sur la Passion de J. C.*

dès lors involontaire et irresponsable tout d'abord, poussant un être vers un autre être. Doit-on se laisser aller en aveugle à ce sentiment impératif? Non. Que de fois il renferme avec lui son mal et ses dangers? Il ne manque pas d'occasions, d'ailleurs, où il porte tout à fait à faux en s'arrêtant sur des êtres qui ne peuvent le comprendre et qui sont indignes de son attention. Quelle que soit donc la force de l'attrait qui vous captive, pensez-y bien avant de vous abandonner. L'inclination même réciproque, si par cas elle se produit, n'est pas la seule convenance qui doive fixer votre choix, pas plus que la conformité du caractère et du tempérament. Comme chrétien, vous devez rechercher préférablement à toute autre la conformité des croyances religieuses et de la conduite.

Peut-être m'objecterait-on que l'Evangile nous prescrit d'aimer tout le monde, et que le cœur du jeune chrétien doit s'ouvrir à toutes les saines affections, sans acception des personnes. On ajouterait au surplus que, d'après le commandement formel, qui nous est fait, d'aimer nos ennemis, c'est un devoir pour nous de poursuivre en quelque sorte de notre affection ou de notre attachement jusqu'à ceux qui ne partagent pas notre foi, en un mot jusqu'aux ennemis de l'Eglise et de la religion. Mais ceci c'est la charité et non l'amitié. Aimer charitablement quelqu'un ce n'est pas s'en faire un ami. Il peut y avoir de l'héroïsme là-dedans; car c'est aller à l'encontre de ses sentiments naturels; c'est les combattre, les refouler, les détruire, pour faire place à un sentiment qui est le produit direct de la grâce divine. C'est la vertu et l'œuvre de l'apostolat catholique toujours prêt à donner sa vie, s'il le fallait, pour sauver les âmes des ennemis du Christ. Mais ce que l'on appelle un ami, choisissez-vous le entre mille, vous dit l'Ecriture sainte, voulant signifier qu'un véritable ami est chose si rare qu'il ne faut jamais le prendre à la légère, soit qu'il s'offre de lui-même ou que notre cœur se porte vers lui par ce mouvement prime-sautier qui a été signalé plus haut.

Pour ne pas trop se hâter dans une affaire si importante, il serait bon d'avoir habituellement présentes à la pensée

ces sentences que nous avons dans notre jeunesse recueillies de la bouche même d'un saint ermite. Il disait :

« L'amitié des mortels et fragile et trompeuse
Bien plus que de douceur m'abreuva de chagrin,
Sous sa forme étudiée et de sa voix mielleuse
Répandant sur ma vie un dangereux venin ! !

« Entre mille cherché l'ami se met en fuite
Dès que votre cœur s'ouvre et lui dit son secret.
Si devant le mystère il tressaille et palpite,
Lorsqu'il a votre aveu vous perdez tout attrait ! !..

« Et l'amitié pourtant entre bien dans nos rêves !
Et l'homme qui vit seul sans un cœur pour soutien,
Comme un oiseau perdu sur les arides grèves,
Frappe l'air de ses cris, mais il le frappe en vain !

« Ah ! qu'il est douloureux de mouiller de ses larmes
Le sable du désert qui les boit sans retour !
Et ne jamais gouter les délicieux charmes
D'un amour qui recueille avec soin votre amour !

« Mais aujourd'hui l'amour, cette céleste flamme,
Que le Seigneur lui-même allume à son foyer,
Pour descendre vers nous et s'unir à notre ame
De tout penser humain doit le purifier ! !

« Là, l'obstacle, l'arrêt, le travail et la lutte !
Là le divin succombe où triomphe le sens ! !
Et contre ce rocher quand l'amour pur se butte,
Il recule et s'éteint dans de tristes accents ! !

« Hélas ! mon cœur qui veut un amour sans mélange,
Dans ce grand univers ne voit que vanité !
Il faut, pour en jouir, s'associer à l'ange,
Et pour lui ressembler avoir sa pureté ! !

« Mon Dieu, tu me donnas, en m'appelant à vivre,
Des désirs infinis qui torturent mon cœur !
L'immensité m'enserre, et d'elle je m'enivre,
Mais son ivresse même augmente ma douleur ! !

« Et rien, rien ne répond à ma cruelle angoisse !
Et même l'amitié, les liens sociaux
Sont une ombre importune, une ombre qui me glace,
Par ses illusions qui centuplent mes maux ! ! (1)

(1) *L'amitié*, Inédit.

Ce tableau n'est certainement pas gai ; il représente une âme déçue, cela se voit, mais au fond, il n'en est pas moins fidèle ; et si peu qu'on ait l'expérience du monde, on conclura, en l'observant, que rien n'y est plus fragile que l'amitié. Raison suffisante dès lors pour que le jeune chrétien se tienne sur ses gardes, et qu'avant de les suivre il pèse avec la plus grande attention la légitimité de ses propres sentiments. Qu'il soit convaincu que cent fois pour une il sera trompé, et que les affections, qu'il aura rêvées et voulues avec plus de force, se dissiperont comme une vapeur, en lui apportant le vide et la sécheresse, au lieu de ces joies pures et fécondes qu'avait si ardemment ambitionnées son cœur.

Il peut se faire aussi que les affections recherchées ou acceptées trop vite, finissent par avoir des exigences qui froissent les naturels penchants et la conscience elle-même. Il peut se faire que ces amitiés veuillent vous introduire dans une voie qui n'est pas de votre goût, et que vous deviez les y suivre au risque de passer pour traitre à vos engagements primitifs. Ah! que l'imprudence de s'être livré sans considération fait donc chaque jour de victimes!! Que d'innocences perdues! Que de chutes à jamais irréparables parce qu'on n'a pas su résister à une inclination encore mal définie! Oui, il y a de la bizarrerie parfois dans les impulsions spontanées du cœur humain. Il s'attache éperdûment à des êtres qu'il ne connaît pas, qu'il ne prend pas le temps d'étudier, et même lorsqu'il en aperçoit les défauts et les indignités, que tout le monde a vus, excepté lui, il s'y attache encore plus fortement. Il sait qu'il se trompe ; il sait qu'il fait mal. Tout en lui se révolte contre ce sentiment qu'il éprouve pour des individus qui ne le méritent pas. Rien n'y fait ; il est captivé, il est pris et charmé. Or, ce cœur-là est à plaindre. Ne devrait-il pas aussi se blâmer lui-même? S'il arrive un moment où l'on n'est plus libre, humainement parlant, de reculer, n'aurait-on pas pu, dès le principe, éviter de tomber dans cet esclavage honteux? Car n'est-ce pas humiliant pour l'homme d'en venir à ne pouvoir plus se reprendre quand il veut? Parmi les libertés qui nous sont chères, celle du cœur doit

toujours nous être la plus précieuse; et c'est aussi celle-là que le jeune chrétien est obligé de ne pas laisser entamer par aucune affection tyrannique. Qui ne prévoit par là tout le mal que peut faire à une âme ce délassement des affections si elles ne sont pas pures et selon Dieu?...

Aussi une loi que doit rigoureusement s'imposer le jeune chrétien dans le monde c'est de ne jamais s'y faire des *camarades de plaisirs*. Ce mot par lui-même sonne très mal. Pourrait-on le remplacer par celui de camarades de récréations? Mais encore ce n'est pas clair, ce n'est pas précis. Il serait peut-être beaucoup mieux de n'avoir que des amis de cœur et de sentiment. Alors ce que nous appelons les délassements extérieurs prendraient moins cette teinte de dissipation désordonnée, qui par son exubérance gâte tout vrai plaisir, celui qui a sa source dans l'âme elle-même.

C'est un programme que nous avons tracé avec ses grandes lignes. Il sera facile à chacun, ce nous semble, de prendre les moyens de le remplir, en évitant les excès qui le dépareraient. Mais, nous ne cessons pas de le répéter, ce chapitre des plaisirs mondains, ou auxquels il faut inévitablement se heurter quand on vit dans le monde, plaisirs que nous voudrions réduire à de simples délassements pour le jeune chrétien, mérite de sa part l'attention la plus sérieuse.

Les plaisirs, les jeux, les amitiés, voilà donc autant d'écueils que présente le monde. Mais il peut se faire qu'on porte dans sa propre nature assez de ressources innées, assez de volonté et d'énergie pour les éviter tous. Il peut se faire que sans un grand effort un jeune homme sache bien s'en priver, et qu'il leur préfère les douceurs, les charmes de la solitude et de la vie tranquille. Alors à quoi occupera-t-il ses loisirs? Car, il lui en faut, il lui faut des heures de repos, d'après le principe déjà rappelé, que l'arc trop tendu casse, et que le délassement est une nécessité pour refaire ses forces et retremper son courage. Mais le temps du repos lui-même ne doit pas être empoisonné par l'oisivité et la mollesse, ou pour mieux dire le repos doit être actif. C'est toujours, si l'on veut, un travail, mais un

travail qu'on se choisit à son gré, et qui dès lors loin d'être pénible devient agréable. Il saute aux yeux de chacun que ces heures-là sont assez ordinairement consacrées à la lecture. Lire, c'est peut-être le grand mal du jour, une passion dominante, comme nous l'avons remarqué dans un chapitre spécial. C'est aussi, dans un sens opposé, le remède à beaucoup de maux, Il faut combattre, en la règlant bien entendu, la passion de la lecture comme toutes les autres passions.

Mais tout n'est pas à lire pour un chrétien. De même que tous les plaisirs qui ont pour mobile de reposer le corps, ne sont pas permis par la conscience et par la loi divine, il y a aussi une nourriture intellectuelle qui est nuisible à l'esprit. Par la restriction que je fais, on va croire sans doute que j'anathématise indistinctement tout ce qui porte le nom de roman et de feuilleton. Non, et voici pourquoi. Il faut nous méfier du langage qu'un publiciste moderne (1) met dans la bouche d'une lectrice hypothétique : « Presque pas un « seul roman, lui fait-il dire, de ceux qu'il faut avoir lus « dans son année, si l'on se pique de littérature, qui ne « choque la modestie d'une honnête femme, par le choix « du sujet, par la brutalité des peintures, ou tout au moins, « par l'emploi de vilains mots et des couleurs crues, par « une vive complaisance au péché. »... La lectrice en question est navrée de cette mode tyrannique qui l'oblige à lire des choses corrompues. « Pourtant, dit-elle, on ne « pourrait se dispenser de lire ces dangereux livres, ou « bien il faut renoncer à causer, en visite, à table, par- « tout... Le problème qui vous tourmente, se résume « donc à ce dilemme : fréquenter des œuvres littéraires « choquantes, ou perdre son renom de causeuse intelli- « gente et bien informée. »

Voilà bien des gémissements qui portent à faux ce me semble. L'on ne pourra donc plus parler sans tomber dans la pornographie, sans prononcer de ces mots qui blessent la pudeur et l'innocence ! ! C'est dire par là que dans notre société la pudeur n'existe plus même chez la femme, dont

(1) Marcel Prévost, dans *Le Temps*.

elle rehausse pourtant si bien les charmes et la beauté. Ce jugement, quoique malheureusement trop vrai sous plusieurs points, est pourtant sévère et injuste en soi ; car malgré la corruption si répandue, il y a des exceptions très nombreuses pour ne pas désespérer encore de la vertu des femmes en général et pour qu'il se trouve une bonne place, en leur compagnie, aux entretiens honnêtes. Non, assurément, il n'est pas nécessaire, de *fréquenter des œuvres littéraires choquantes*, pour conserver son renom de causeur intelligent et agréable, si on l'a. Croit-on réellement qu'il faille aujourd'hui se tenir sur un fumier au milieu des odeurs infectes et des miasmes nauséabonds pour intéresser un public par ses discours ? Oui, nous le savons, le gros public ou le public grossier se complaît dans les tableaux suintant le vice. Mais si la vertu manque, si elle est de plus en plus rare dans notre monde actuel, faut-il compter pour rien la civilisation et la politesse dans le commerce de la vie? Non, pour paraître dans notre société, serait-elle encore plus mauvaise, il n'est pas encore indispensable, Dieu merci, de connaître à fond le vocabulaire des conversations malhonnêtes ; moins on le connaîtra, plus au contraire, on finira par y être bien vu.

Quant à la science qui s'acquiert dans les romans à la mode, elle est une de celles qu'il est toujours préférable d'ignorer. Ce n'est pas d'ailleurs une science de l'esprit, posant ses fondements dans l'intellect par des principes invariables. C'est une science qui s'établit plutôt dans la mémoire, dans l'imagination, dans les sens ou dans la partie plus animale que spirituelle de l'homme. Là grouillent ces passions de la chair, et tous ces penchants de perversité, qui se réveillent sous l'image et nous poussent à rêver de l'inconnu. Toute science qui nous jette dans le rêve ou la fantasmagorie, n'en est pas une. Tout livre aussi qui l'entretient est un poison donnant une fièvre mortelle. De nos mains, quand il y tombe, il devrait, avant que nous l'ayons ouvert, être jeté au feu. Nous disons donc au jeune chrétien : Ne lisez jamais que ce que vous pourrez retenir comme un élément nouveau de votre science acquise, et répéter au grand jour sans rougir. Si c'est vraiment un

fruit de science que vous montriez alors, vous serez écouté avec plaisir même par ceux qui ne partagent pas vos idées religieuses ou philosophiques. Il y a au surplus tant d'autres sujets de conversation : l'histoire, les arts, la littérature. Dans vos moments de loisir, formez-vous là dessus.

Mais peut-être l'on trouverait encore que ce ne sont pas là de vraies récréations pour l'esprit, et qu'il est difficile de ne pas se fatiguer dans ces lectures sérieuses : de là à conclure que de son côté pourtant le roman est fait pour soulager, il n'y a qu'un pas. Eh ! bien, nous nous rendons volontiers à ce raisonnement, mais non pas pour dire avec l'auteur que nous citions plus haut : « S'il faut éviter toute « scène pouvant, dans une âme hypothétiquement faible, « susciter la mauvaise pensée, il n'y a plus de roman pos- « sible. »

Nous répondrons à cette énormité par quelques-unes des paroles d'un autre écrivain qui l'a réfutée dans un numéro du journal *Le Monde* du mois de juin 1894 : « Lorsque « M. Prévost s'écrie qu'il n'y a *plus de roman possible*, « il veut dire tout simplement qu'en dehors de l'adultère « et de l'amour coupable sous toutes ses formes, il ne voit « pas du tout comment un écrivain pourrait écrire un « roman. Cette source tarie, il n'aperçoit plus le moindre « filet d'eau. Les écrivains en vogue se sont tellement « complus dans ce bourbier qu'il semble aux littérateurs « que rien n'existe en dehors du scandale. Ils ressemblent « exactement à des musiciens qui ne sauraient qu'un air, « et qui, recevant défense de le jouer, ne pourraient con- « cevoir qu'on pût élaborer un programme de concert sans « ce morceau favori.

« Le roman est un genre immense. Outre le roman de « voyages et d'aventures, qui a produit des chefs-d'œuvre, « outre le roman badin, qui amuse les enfants petits et « grands, outre le roman historique, où Walter-Scott n'est « pas le seul à avoir produit des chefs-d'œuvre, il faut être « aveugle pour ne pas voir que le roman d'amour lui- « même, si profané de notre temps, peut être en même « temps d'un intérêt palpitant et d'une correction absolue. « Des milliers d'ouvrages, de l'autre côté de la Manche,

« nous en offrent l'exemple. Chez nous une brillante « pléïade d'auteurs nous donnent des modèles de genre. « Les personnes, *qui se piquent de littérature* pourraient « fort bien mettre ces livres-là, au lieu de certains autres, « sur les tables de leur salon. Mais non ; elles en rougi- « raient. Il est convenu que ces romans-là sont bêtes, que « *c'est fade comme une tasse de thé*. Bien entendu, on « prononce cet arrêt sans prendre la peine de les lire, « sans chercher si leur valeur littéraire n'est pas au moins « égale à celle de tant d'œuvres mondaines, qui, objets « aujourd'hui de la pâmoison universelle du beau monde, « retournent demain dans l'obscurité dont elles n'auraient « jamais dû sortir. »

Nous avons cité dans presque toute sa longueur cette page de critique, parce que nous l'avons trouvée très judicieuse, et que nous la croyons propre à éloigner les jeunes chrétiens des œuvres de la littérature mondaine, littérature vaporeuse, indécise, étayée sur des principes tout à fait branlants. La preuve, c'est que de tels écrits ne se retiennent pas, qu'on n'a ni la pensée, ni le goût ou le courage de les relire. L'impression qu'ils produisent n'est pas durable, ou plutôt comme c'est à peu près la même qu'on trouve partout, on quitte un volume pour en prendre une autre qui la donne avec une couleur nouvelle, et quelquefois plus alléchante. Là aussi pour le grand nombre est tout le mérite.

Règle générale un bon livre est toujours relu par les gens sensés. On y revient avec plaisir. Tout en étant, eux aussi, quelquefois de la même nature, les émotions qu'on y éprouve varient dans l'âme. Et disons-le, les vrais savants ont leurs livres de choix, mais ils en ont relativement peu, au moins *à méditer*. Comme la manière de s'instruire présentement diffère de celle qui se pratiquait jadis!! On a voulu vulgariser la science. On l'a prodigieusement délayée pour la mettre à la portée de tous; mais on l'à réduite à l'état de vapeur onduleuse, qui ne se repose pas et laisse la pensée dans le vague. C'est là ce qu'on appelle avec une certaine solennité la littérature courante et à la mode. On l'offre à la jeunesse, prise dans les rangs

du peuple ou plus haut, comme un passe-temps et un complément libre de son éducation intellectuelle. C'est affreux seulement d'y penser ; car on sent du coup tous les abîmes ouverts sous les pas de cette jeunesse : perte de la foi religieuse, perte de l'honnêteté, perte de l'innocence, perte même du bons sens. Cette littérature ne raisonne pas. C'est un fleuve qui coule sur un lit pavé de vices, et s'emplissant de toutes les passions. C'est assez dire, je crois, qu'on ne peut pas se délasser impunément sur ses bords, quelque fleuris qu'ils paraissent ; et que le jeune homme, en particulier, pour rester chrétien, doit s'habituer à respirer une doctrine plus saine par des lectures d'un autre genre.

Mais on est arrivé, nous le disions, à christianiser le roman, si bien que dans ce sens, sa lecture peut être honnête, innocente, inoffensive. Nous pouvons même ajouter que le roman moralisé ainsi devient une source d'instruction très saine. C'est l'un de ces mille moyens dont dispose l'Eglise, selon les temps et les circonstances, pour attaquer et vaincre l'ennemi sur son propre terrain. Sous son inspiration il s'est formé une pléiade déjà nombreuse de romanciers chrétiens, qui prouvent chaque jour par leurs productions irréprochables, que la littérature religieuse peut faire plus que de marcher de pair avec la littérature matérialiste et sensationnelle.

En sera-t-il un jour de même du théâtre? Pourrons-nous le christianiser lui aussi? Toujours est-il que la grande majorité des chrétiens bien pensants si non dévots le fréquentent sans scrupule, ce qui est très propre à encourager le jeune homme à le prendre pour un passe-temps légitime et parfaitement permis. Nous n'essaierons pas, en nous servant ici des arguments des auteurs anciens et de ceux en particulier de Bossuet, de détailler les dangers que peut offrir le théâtre à la jeunesse surtout. Dans cette question une conscience bien éclairée doit être le premier guide, et s'il vous est positivement démontré que le *côté représentatif* du théâtre ou de la scène qui doit y être jouée met en péril le salut de votre âme, nous vous disons ouvertement, nous disons à tous, n'y allez pas.

Mais, comme cela arrive très souvent, si vous y êtes entrainé uniquement par le charme de la belle musique, de la belle déclamation, allez-y, si vous le pouvez : ce délassement vous sera agréable; il vous sera même utile;... toujours néanmoins après avoir, pour plus de sûreté de conscience, consulté votre directeur spirituel. Quand on y assiste avec de telles dispositions, on y acquiert des connaissances que les livres n'auraient jamais aussi bien données.

Le théâtre est un besoin de notre société actuelle. Le bénissons-nous pour cela ? Y pousserons nous la jeunesse ? Non. Mieux vaudrait en somme pour elle s'en abstenir toujours. Mais c'est un courant presque irrésistible et la génération présente peut, avec les précautions indiquées, s'y engager prudemment, sans rien perdre, si elle le veut, de la foi et de sa piété chrétienne.

Il en est ainsi de tous plaisirs honnêtes. Elle peut se les donner avec modération et une saine joie, tout en conservant l'intégrité de son innocence, et en marchant toujours sous l'œil de Dieu ! !

CHAPITRE XVIII

La charité et ses œuvres.

Jusqu'ici, tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre, nous avons montré au jeune chrétien les obstacles les plus communs que sa vertu rencontrera dans le monde, et nous lui avons indiqué en même temps les moyens les plus sûrs d'en triompher.

Maintenant supposons qu'après avoir terrassé tous les ennemis qui se sont présentés en foule pour lui obstruer le passage, il peut jouir en paix du bienfait d'une piété sereine sous le regard de Dieu, quel spectacle ravissant nous est offert ! ! Un homme, aux approches de la vingtième année, qui a affronté le monde ; qui l'a regardé bien en face ; qui a repoussé son infernale malice ; qui a marché au milieu de lui la tête haute, le défiant de l'atteindre ; qui a bavé son mépris sur toutes ses maximes ; qui est sorti plus pur de toute la corruption que son coude a heurtée et que ses pieds ont foulée sans y contracter la plus légère souillure, oui, quel spectacle digne de faire tressaillir de joie les anges eux-mêmes ! ! Ah ! remercions Dieu ; car, malgré la si grande dépravation de notre siècle, ce spectacle, nous pouvons le contempler encore. Certaines tendances de la société moderne ne nous seraient-elles pas un indice que nous le contemplerons mieux dans un avenir peut-être assez prochain ?

Quoi qu'il en soit de cet espoir qui par avance réconforte nos cœurs, nous voulons recommander instamment à la jeunesse chrétienne de ne pas s'absorber dans la joie qui inonderait son âme. La paix, après avoir longtemps combattu, est une très bonne chose. Il faut pourtant, même dans l'ordre moral, redouter l'enivrement des délices de Capoue, et c'est toujours un danger de s'endormir dans son égoïsme.

Reconnaissons-le encore ici, nous traversons une époque où le besoin de jouissance absorbe presque en son entier la vitalité du cœur humain. L'égoïsme est la plaie la plus profonde et la plus invétérée produite par ce cruel et insatiable besoin. A l'école du matérialisme enseigné de tant de manières par la philosophie du jour, l'homme n'apprend en résumé que la science du bien-être et l'amour de soi. Son horizon, c'est lui ; son centre de gravitation, c'est lui encore ; et tout ce qui ne lui apporte pas un surcroit de plaisir et de satisfaction ne mérite pas son estime ni les honneurs de sa pensée. Observez-le dans ses tendances ; étudiez ses actes et ses paroles, vous n'y trouverez que cela : désirs effrénés de se satisfaire en tout et indifférence absolue pour le bonheur des autres. Les autres ne comptent pas pour l'égoïste. Ils ne comptent que s'il a le pouvoir de les faire servir à ses fins.

Sans doute l'égoïsme ne se montre pas invariablement avec cette sorte de cupidité insatiable. Il est poli dans ses manières au point de tromper l'œil et de paraître souvent généreux. Mais au fond il enserre tout. Un penseur le découvrirait sans peine jusque dans les œuvres de bienfaisance, et disons-le, jusque dans les pratiques de la piété chrétienne, comme nous aurons lieu de mieux l'observer plus loin. C'est un chancre qui dévorerait une à une les fibres de toute vie morale dans nos cœurs, si nous ne nous empressions d'en affaiblir l'action d'autant plus corrosive et pernicieuse qu'elle est plus occulte.

Cependant, pour combattre l'égoïsme, nous ne le représenterons pas ici sous ses couleurs les plus odieuses. Nous offrirons de préférence l'image de la charité qui en est le contrepoison. Car la beauté de cette douce vertu peut inspirer suffisamment elle seule le dégoût du vice contraire ; et nous sommes ouvertement de ceux qui avec le divin Maître, cherchent à attirer les âmes au bien plutôt par les tendres liens de l'amour que par les chaînes gênantes d'une crainte excessive.

Certes la vie du Rédempteur divin est pleine d'indicibles choses, et qui voudrait la méditer dans ses détails les plus minutieux y trouverait abondamment de quoi

nourrir sa pensée, je ne dirai point durant son existence la plupart du temps courte ici-bas ; mais durant des siècles et des siècles s'ils lui étaient accordés. Ne fera-t-elle pas d'ailleurs cette vie humano-divine, le sujet non interrompu de la contemplation des saints dans l'éternité bienheureuse ? Or, parmi tant de merveilleuses inventions de son cœur, pour ramener le genre humain dans la voix du salut, quelle est, non la plus étonnante, mais celle que Jésus-Christ a voulue et poursuivie avec plus de ténacité? Beaucoup nommeraient l'Eucharistie, cet abîme insondable pour notre foi où l'amour divin poussé à ses dernières limites semble s'être surmonté lui-même et avoir donné le plus grand, le suprême effort de sa puissance. Mais l'Eucharístie, comme la mort de Jésus-Christ, comme sa douloureuse passion, comme les travaux de sa vie toute entière, n'est pour ainsi dire qu'un reflet, une manifestation, une preuve du sentiment intime et de la préoccupation qui le dominaient sans cesse, du mobile qui le faisait agir, du but vers lequel tendaient tous ses vœux. En un mot, qu'a voulu surtout le Rédempteur ? Etablir la charité dans le monde. Pas un de ces actes, pas un de ces enseignements qui n'ait proclamé ce terme spécial de sa mission.

La charité, c'est donc la vertu chrétienne par excellence, la vertu personnelle et distinctive du Christ. C'est son drapeau, flottant même au-dessus de la croix, pour guider la marche nouvelle de l'humanité. Et si le baptême nous enrôle sous ses étendards, seule la charité nous y fait des soldats militants. *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. Voici mon précepte : Aimez-vous comme je vous ai aimés.* C'est son précepte, le signe de sa nouvelle alliance avec l'humanité et son testament avant de quitter la vie. Cette pensée domine en particulier tout le dernier discours de la Cène, et il s'éloigne alors des siens pour aller boire l'amer calice de sa passion, en les laissant sous le charme de sa pressante exhortation à la charité.

Ainsi, « La charité fraternelle nous devient recomman-
« dable par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la

« recommande ; par le temps qu'il choisit pour nous la re-
« commander ; par le modèle qu'il nous donne de la cha-
« rité fraternelle en sa personne ; par le *caractère de*
« *chrétien* qu'il attache à cette divine vertu. Soyons chré-
« tiens ; c'est-à-dire, aimons nos frères, et comment ?
« Comme Jésus-Christ nous a aimés. » (1).

Comme je vous ai aimés. Dans ces paroles du divin Maître se trouvent la *manière et l'étendue* de la charité. La manière c'est d'aimer son prochain non pour soi, non par un sentiment profond et quelquefois irrésistible de sympathie à son égard. La charité étant une vertu divine, ne s'attache pas au tempérament des individus, à leur caractère et à leurs traits extérieurs. Ce n'est pas une affaire d'entraînement. De ces inclinations qu'on éprouve sans les avoir prévues, de ces penchants qu'on peut suivre avec bonheur, mais qui vous poursuivent et vous poussent vers quelqu'un, avant que vous ayez eu le temps et le pouvoir de penser s'il est digne de vous, de cette sympathie envahissante, en un mot, naît l'amitié, et assez souvent, hélas ! un autre sentiment très noble en lui-même, mais dont l'aveugle cœur humain est fréquemment exposé à faire un abus déplorable et criminel.... Ayant sa source en Dieu, c'est l'image de Dieu que la charité voit toujours dans le prochain, qu'elle vénère et veut aimer ; elle la voit cette image du Créateur désormais associée à l'image du Christ qui a purifié la première. Ce n'est plus alors la nature qui remue le cœur sous les pressions d'un amour sensible. C'est l'œil de la foi qui, étendant sa lumière sur l'origine et sur la déstinée des enfants de Dieu, fait pénétrer notre âme jusqu'à leurs âmes, simples, spirituelles, immortelles, pour que nous les aimions de l'amour même des âmes, de cet amour qui n'a rien de commun avec les caprices et les mutabilités décourageantes de la matière.

De plus, la charité chrétienne s'adressant à l'âme tout d'abord, n'est pas, comme les vertus purement sociales, sujette à se tromper dans son exercice. Aussi se dépense-t-elle et fait-elle le bien sans arrière-pensée, sans autre but

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile.*

préconçu que celui du bien même; et le bien temporel qu'elle est appelée à répandre, n'est qu'un accessoire pour l'aider à atteindre la fin supérieure qu'elle se propose. Fondée de la sorte sur l'amour des âmes, la charité est une des preuves les plus convaincantes de la divinité du Christianisme. L'existence effective de cet amour, qui est proprement dit le zèle des apôtres, n'est pas à démontrer. Mais quelle que soit l'étendue de son rayonnement, la charité ne sera revêtue d'un caractère divin que si elle a le salut des âmes pour principal mobile.

En la présentant à la jeunesse sous ce jour, qui est réellement le seul vrai, on éviterait ces sourdes antipathies qui font la désolation trop commune des familles les plus honnêtes. D'où vient parfois cette haine toujours croissante, cette colère qui bout dans le cœur et qui n'attend qu'une occasion pour éclater? On a vu de malheureuses mères pleurer nuit et jour sur les dispositions hostiles qui divisaient entre eux leurs propres enfants.... Que de semblables aversions existent sous le même toit ou qu'elles se produisent au dehors, il n'y a toujours qu'une réponse à faire, c'est que les individus alors ne se sont pas regardés avec les yeux de l'âme. On ne connaît rien de cette beauté intérieure, de cette dignité incomparable, qui est la même pour tous les hommes et qui les met tous sur le pied d'une parfaite égalité quelle que puisse être la distinction des classes et celle des particuliers.

« L'homme se croit de tout le centre et le milieu!!
L'homme est petit, mais l'âme est grande comme Dieu!
Comme cet horizon qui toujours recommence!...
L'homme c'est une vague au sein du gouffre amer;
Mais qu'importe? Le ciel peut resplendir immense
Dans une goutte d'eau comme dans une mer! » (1)

Les âmes ont toutes la même capacité, capacité immense pour contenir l'immensité de la vie de Dien dans ses manifestations les plus multiples. Quel mystère! Mais aussi quelle grandeur!!

(1) *Jules Lacroix.*

Voilà donc pour nous l'égalité, source de toutes les autres. Voilà la fraternité universelle dans le Christ : l'âme en est le plus ferme fondement. Et de là encore cette charité aux yeux de laquelle il n'y a point d'acception des personnes; car elle est le reflet immédiat de l'amour de Dieu qui fait lever indistinctement son soleil sur les bons et sur les méchants.

Partons de là pour considérer maintenant la charité chrétienne dans son activité extérieure. Aussi bien nous connaissons suffisamment son origine et son caractère divin. C'est une vertu vraiment théologale, ou émanant de Dieu, même pour son exercice parmi les hommes. Tout notre raisonnement va donc s'établir sur ce principe, c'est que le chrétien, par charité, doit travailler à se rendre utile à ses semblables! Car la charité ne consiste pas uniquement à ne faire aucun tort au prochain, à n'avoir pour lui aucun sentiment de haine, à l'aimer, au nom de Jésus-Christ, comme un frère destiné au même héritage du ciel. Tout cela est beau certainement. L'âme s'y délecte, s'y complait, peut s'y enivrer d'une douceur qui dépasse toutes les suavités d'une vie purement terrestre. Mais comprise ainsi, et elle doit l'être, la charité n'a rien d'humain. C'est un souffle d'en haut qui transforme l'âme : et le *commandement nouveau* renferme en effet des nouveautés que l'homme n'aurait jamais connues sans la Rédemption, qui lui en a fait un précepte particulier. Tous les autres commandements existaient déjà. Celui-ci nous l'avons observé et nous le redisons, celui-ci c'est sa création, son œuvre propre, c'est ce qui caractérise le plus manifestement son évangile, ce qui surtout l'a rendu nouveau pour le monde.

Mais c'est plus qu'une œuvre de sentiment intime, c'est une œuvre humanitaire par excellence que Jésus-Christ a fondée.. Il a voulu que par l'exercice de la charité le cœur de l'homme s'en aille chercher son objet hors de soi. C'est beau évidemment, je le répète, d'aimer son prochain comme soi-même, de ne lui vouloir pas plus de mal qu'on ne s'en veut, de se réjouir de ce qui lui arrive de bien, et l'aurait-on pour ennemi, le pardonner, l'aimer encore. Ce qui est plus beau néanmoins, et ce qui imprime à la charité

son vrai cachet surnaturel, c'est de se répandre en bienfaits sur les hommes, amis et ennemis, ou plutôt de mettre de côté leurs dispositions favorables ou hostiles pour s'employer à les rendre heureux, à allèger leurs maux, leurs souffrances, leurs épreuves, qu'elle qu'en soit l'espèce.

De tout temps l'Eglise s'est attachée à l'accomplissement du *commandement nouveau;* de tout temps elle a compris cette *urgence,* cette poussée de la charité du Christ, dont parle saint Paul, et qui a son origine dans l'exemple qu'il a donné lui-même. *Charitas Christi urget nos.* Mais à aucune autre époque cette poussée divine a aussi bien pénétré dans les rangs chrétiens.

C'est un besoin plus que jamais aujourd'hui imprescriptible pour tout chrétien tant soit peu militant de se dépenser au bien-être de la société selon les moyens dont il dispose. La misère qui l'entoure, doit exciter sa compassion, au point de l'obliger à vouloir la détruire, s'il le peut. On objectera que ce ne sera jamais possible; qu'il y aura toujours des pauvres, des malheureux, des trainants la souffrance, et que la parole de Jésus-Christ qui l'a déclaré en termes si formels ne passera pas plus que toutes celles qui sont tombées de sa bouche sacrée. Mais nous répondrons avec un publiciste (1) qui fait autorité présentement : « On ne me fera jamais voir dans cette parole ce « que le Maître n'y a point mis; ni on ne me fera jamais « croire que Celui qui a dit à l'homme : *Tu mangeras « ton pain à la sueur de ton front,* puisse accepter qu'il « y ait des gens pour lesquels cette promesse est un « mensonge. On ne me fera jamais croire que s'il est dans « l'ordre providentiel qu'il y ait toujours des pauvres, « il soit aussi d'ordre providentiel qu'il y ait toujours des « loqueteux, des sans-logis, des crève-la-misère et des « meurt-de-faim, non pas à l'état d'exception, ce qui peut « se comprendre, mais par grandes masses. On ne me « fera jamais croire que l'éternelle justice accepte sans « protestation qu'une multitude si grande d'hommes, de « femmes et d'enfants soient privés de ce minimum de

(1) L'*abbé Naudet.*

« biens matériels, dont parle le Pape, après saint Thomas, « et qui est absolument requis pour l'exercice de la vertu. »

Qu'il doive toujours y avoir des pauvres dans le monde, c'est sûr. Mais cela fait précisément que la nécessité de les secourir est permanente. Seulement l'aumône ou l'action de donner aux indigents, n'entre pas dans la catégorie des œuvres sociales proprement dites. Dans ces œuvres-là, pour le remarquer en passant, il faut payer encore plus de sa personne que de sa bourse.

Le socialisme, voilà l'ennemi de l'heure présente. Ce cri, tout chrétien éclairé, s'il écoute avec attention, en percevra de partout les échos alarmants. Le socialisme, c'est un volcan en ébullition, qui gronde à la cime, qui gronde à la base, et dont la lave ardente menace de tapisser la plaine fertile. Il se précipite et déborde de tous les côtés à la fois. Et ce qui le rend plus redoutable pour l'avenir, pour demain peut-être, c'est qu'on cherche trop peu à endiguer son torrent destructeur. Il y a même parmi les chrétiens les apathiques, les indifférents, ah! disons le mot prononcé déjà, les égoïstes, qui craignant de troubler leur repos ne consentent pas à se baisser pour écarter du chemin la pierre à laquelle pourrait se heurter un voyageur aveugle. C'est triste de voir tant d'activité chez les démolisseurs de l'ordre public, et tant d'insouciance de la part des gens honnêtes. La maison brûlerait, qu'ils resteraient encore les bras croisés sur le seuil, en se persuadant que le mal n'est pas aussi grand qu'on dit. Tant qu'on ne touche pas à leur peau, à leur liberté de jouisseurs paisibles, tant qu'on les laisse vivre à leur aise, et qu'on n'attaque pas de front, pour les saper de fond en comble, leurs idées religieuses, tant que la persécution respectera leur personnalité, ils ne se croiront pas atteints et regarderont grossir la tempête avec indifférence.

N'est-ce pas ce qu'a voulu dire le cardinal Pie, en écrivant ces lignes si visiblement empreintes de découragement sur l'état actuel de la société? « La défaillance est « partout : défaillance chez les princes, défaillance chez les « peuples, défaillance chez les individus, trop souvent, « hélas ! défaillance même chez les chrétiens ! Les méchants

« sont nombreux, plus nombreux qu'à d'autres époques,
« c'est possible. Cependant ce qui est certain, c'est que les
« méchants sont le très petit nombre, en comparaison des
« faibles, et ce qui est effrayant c'est que la faiblesse est
« dans les intelligences, plus encore que dans les volontés
« et les caractères; ou plutôt les volontés sont sans force,
« les caractères sans décision, parce que les intelligences
« sont sans lumières, sans convictions. Par un juste juge-
« ment de Dieu, l'affaiblissement de la foi a entraîné
« l'affaiblissement de la raison et du sens naturel. Notre
« temps a la prétention d'être celui des esprits forts :
« l'histoire l'appellera le temps des esprits faibles... »

Cette faiblesse des intelligences prend surtout sa source dans l'abandon général des principes. Les raisonnements sont une eau qui coule sans qu'on puisse savoir d'où elle sort; raisonnements en l'air ne s'appuyant sur aucune base déterminée. Examinez un peu ce qu'on nomme si complaisamment la science moderne, et après l'avoir bien regardée, soufflez dessus. Vous n'apercevez plus que des vapeurs incolores dont l'esprit ne peut se nourrir. Comment après cela la charité pourrait-elle y prendre racine et le cœur lui-même s'embraser? Le cœur ne s'embrase qu'au contact de la lumière, l'amour ne brûle qu'en face de la beauté qui le charme. Et nous savons que l'idée de Dieu bien réfléchie est la seule beauté capable d'entraîner irrésistiblement le cœur humain, qui ne trouve jamais dans les créatures un repos complet. Ceci est élémentaire, et c'est pourtant la clef de voûte qui tient tout l'édifice de la morale publique et privée. Cette clef détachée comme elle l'est généralement partout aujourd'hui, on ne voit que des ruines sans espoir de rebâtir avant de l'avoir remise en place. C'est ce que, en d'autres termes, remarque l'auteur (1) d'un récent volume, intitulé les *Œuvres Sociales*, « Notre civilisation raffinée s'écarte
« trop des principes chrétiens, aussi les miséreux prennent
« la route du socialisme qui excite leurs appétits. Ils aper-
« çoivent dans le lointain, à travers les brouillards d'une

(1) *Ferdinand Moine*, 1894.

« révolution sociale, un bien-être enviable, une jouissance « terrestre, une richesse qui les rendront les égaux ou les « maîtres de ceux qui paraissent les mépriser aujour- « d'hui. Si le devoir d'aimer Dieu était accompli, Dieu « serait le frein. Le frein ne serait pas même utile. Les « lois seraient la citadelle inexpugnable de la dignité « humaine, de la liberté du droit. Si chacun aimait ses « frères, comme il doit, la paix sociale ne serait jamais « troublée. Alors les nations tranquilles à l'intérieur « seraient assez puissantes pour n'avoir pas à redouter les « ennemis du dehors. »

Ce qui, au point de vue de la morale, distingue le vrai christianisme des autres formes religieuses c'est particulièrement la charité fraternelle, non cette charité de simple sentiment, qui à la rigueur peut bien se trouver dans la seule nature, la philanthropie en elle-même n'étant pas autre chose que ce sentiment, mais une charité qui passe dans les œuvres. En somme et toujours qu'a voulu le Rédempteur, autant par sa doctrine que par ses exemples? Encore une fois, déraciner l'égoïsme, renverser le culte idolâtrique du moi, et le remplacer au cœur humain par l'abnégation volontaire. On ne comprend jamais bien le Christianisme, si l'on ne saisit pas à fond le sens de ce mot, ou qu'on ne veuille pas en admettre pour soi l'immense portée. C'est comme qui dirait, en employant le langage même de l'Evangile : dépouillez-vous du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau. Mais, c'est la perfection à son sommet, m'objecterez-vous !... Non, c'est la perfection, c'est la vertu seulement à son départ. Et sans ce dépouillement dès le début, la charité extérieure, la charité agissante ne pourra pas exister et se maintenir. La recherche de son intérêt personnel gâte toujours la charité dans son expansion au dehors. Quand l'être, que vous secourez, serait-il encore plus besoigneux, s'aperçoit que vous le faites non pour lui, mais plutôt pour vous, votre secours lui devient plus importun qu'agréable, et le recevant par nécessité, il ne vous en garde aucune gratitude. Les bienfaiteurs égoïstes de l'humanité appartiennent à la catégorie des Pharisiens orgueilleux dont Jésus-Christ

disait que la vanité qu'ils mettaient à faire l'aumône leur fermait l'espoir à toute récompense dans l'avenir. *Receperunt mercedem suam.*

Il ne s'agit donc pas uniquement d'assister les malheureux et d'empêcher les pauvres de mourir de faim. C'est quelque chose, cela, c'est beaucoup au point de vue humanitaire. Sous ce rapport, nous aurions mauvaise grâce de ne pas reconnaître que les efforts sont grands et que la société présente se montre en général très-généreuse. Elle s'étudie à éteindre la misère sans y parvenir, c'est vrai, mais elle s'y emploie activement. Seulement le résultat ne répond pas à l'entreprise, parce qu'on y poursuit un but secondaire. Contrairement au principe d'abnégation posé plus haut, l'assistance publique comme l'assistance particulière s'inspire des idées politiques ou même philosophiques de ceux qui tiennent les rènes de son administration. Cette administration soutient le pauvre, le nécessiteux, pourvu qu'il pense comme elle et qu'elle soit assurée de son vote dans l'occasion. C'est un marché, une transaction. Je vous donne, donnez-moi à votre tour. *Do ut des.* Je vous donne une valeur physique, matérielle, nutritive, si vous aimez mieux, contre une valeur morale, mon ambition. Qu'on veuille bien y réfléchir, quand la charité n'est pas chrétienne, c'est presque toujours ainsi qu'elle se fait.

Et il se voit, en réalité, autour de nous, un extraordinaire déploiement de ce que nous appellerons la contre partie de la charité chrétienne. « Depuis quelques années « la Révolution satanique a revêtu une nouvelle forme. « Le danger frappe à notre porte. Il s'appelle le socialisme. « Créé et mis au monde par les loges maçonniques et les « sociétés secrètes sous des apparences parfois mielleuses, « avec des promesses fantastiques, il a réussi à capter la « confiance de quelques ouvriers qu'il pousse à la révolte, « à la ruine et au désespoir. Sans conteste, le socialisme, « voilà l'ennemi...

« Le socialisme, très puissamment organisé par quel- « ques meneurs, trouve en France de nombreux éléments « qui l'alimentent, ce sont : des conditions économiques

« exceptionnelles, la vivacité des appétits, la prédominance « du grand commerce, ou de la grande industrie capitaliste « sur la petite propriété individuelle, l'apreté des luttes « politiques, l'insuffisance des salaires, le travail forcé des « femmes et des enfants, la quantité incroyable de ceux « qui figurent sur les listes de l'assistance publique, les « associations impies... » (1)

Il y a là un vaste champ d'opération. Aussi le socialisme ne chôme pas. Désireux de faire face à tous les besoins ou mieux à toutes les aspirations du peuple, pour l'enrôler plus sûrement dans ses doctrines, il crée chaque jour des œuvres nouvelles. Son activité n'est-elle donc pas une leçon pour nous ? Et afin de combattre efficacement le socialisme impie ne saurons-nous pas nous servir de ses propres armes en fondant le socialisme chrétien ? Question toute palpitante d'actualité. Si le christianisme ne veut périr, il faut qu'il entre résolument dans la voie qui lui est ouverte par ses ennemis. Reculer, ce serait sa mort, s'il pouvait mourir ; ce serait l'anéantissement complet de son action dans le monde.

Ce péril, on l'a senti, remarquions-nous, et, de toute part, les chrétiens se sont réunis en corps pour le conjurer. C'est un socialisme chrétien qui s'est fondé pour s'opposer à l'autre, et, ne pas en faire partie, c'est se tenir hors du mouvement religieux de son époque, c'est plus ou moins manquer à son devoir.

Mais encore, il se trouvera des gens qui s'appuyant sur l'Evangile, vous répèteront que *votre main gauche ne doit pas savoir ce que fait votre main droite*, qu'il ne faut donner aucun éclat à la bienfaisance et à l'aumône ; que la publicité gâte les meilleures œuvres ; que le bien redoute le grand jour ; qu'il a besoin de se couvrir du manteau de l'humilité pour conserver toute la fraîcheur de sa pureté d'intention. Et voilà que par suite de ce raisonnement spécieux, on gardera d'une manière absolue le secret de ses bonnes œuvres ; on sera charitable non seulement jusqu'à se priver du superflu, mais parfois aussi du

(1) Ferol. Moine, *Les OEuvres sociales.*

nécessaire pour soulager le prochain plus besoigneux et loin de crier ses bienfaits sur les toits, on les cachera même à son ombre s'il est possible. Certes, oui, c'est là le rôle de la charité, qui, au dire de saint Paul, ne s'enfle pas, qui ne cherche pas son propre intérêt, qui s'oublie, qui n'attend pas de récompense pour ses générosités.

Nous serons étonnés un jour, au moins devant Dieu, des prodiges de cette charité qui s'efface. Mais, sans vouloir porter atteinte à son humilité, nous lui dirons pourtant que l'heure est venue où son action ne doit plus demeurer latente, et que la société attend d'elle des sacrifices que chacun puisse voir. Le mal se fait au grand jour, il ne se cache pas; il affecte de se montrer. Il se fait par cotisations, par associations, par organisations admirablement disciplinées. On dit l'armée du mal, ayant ses légions nombreuses et compactes, où le proverbe l'*union fait la force* est mis en pratique de la plus belle façon. Si, de notre côté, nous sommes tant de fois vaincus, si nous sommes impuissants à empêcher la dévastation autour de nous, c'est par ce que nous ne savons pas nous unir pour la résistance. Nous luttons avec énergie pour notre compte personnel. Nous ne cédons peut-être pas un pouce du terrain sur lequel nous avons posé le pied et où nous avons établi par choix notre cercle d'opération grand ou petit. Mais nous y sommes seuls et livrés à nous-mêmes. Et si l'ennemi ne nous démonte pas, notre lutte après tout n'a aucune utilité pour l'armée du bien considérée dans son ensemble.

Voilà comment le chrétien doit raisonner, à notre époque plus que jamais. « J'ai toujours cru, a dit M. de Mun, dans son célèbre discours de Saint-Etienne, que les catholiques ne pouvaient se désintéresser de la question sociale, sous peine de manquer à leurs obligations vis-à-vis du peuple : aujourd'hui, depuis l'encyclique sur la *condition des ouvriers*, je crois qu'ils n'en ont pas le droit, et que leur programme social est là, tout écrit, magistralement tracé, comme leur programme politique l'a été par l'encyclique du 16 février. »

Mais la nécessité de cette nouvelle orientation pour les chrétiens, nous n'avons pas à la démontrer davantage.

Cependant il nous faut entrer plus à fond dans le but spécial de ce que nous avons nommé le socialisme chrétien. Sans doute, il regarde en face lui aussi, il attaque la misère pour la détruire. Il secourt le pauvre pour lui rendre tolérable sa pauvreté, et l'empêcher de mourir de faim. C'est ce que fait également, à la vérité, l'autre socialisme, le socialisme politique, si vous voulez; car, à ses adhérents, il procure le pain nécessaire à la vie. Il semblerait donc que de ce côté, il n'y ait aucune différence entre les deux. Leur différence : mais c'est celle de la nuit au jour. Le socialisme chrétien, sans négliger la misère ou l'indigence matérielle, vise surtout la misère morale. Ou, pour mieux dire, des souffrances du corps, pauvretés ou maladies qu'il soulage, il se fait un marche-pied pour atteindre les âmes plus malades encore. Le socialisme chrétien met complètement à part toute question politique. Il puise directement au cœur sacré de Jésus-Christ qui n'a jamais fait de politique dans le sens moderne de ce mot. Il ne dit pas à l'affamé : Si vous pensez comme moi, mangez à votre aise à ma table, si non mourez de faim ! Il lui dit : qui que vous soyez, vous qui êtes dans le besoin, soyez rassasié. Chauffez vos membres raidis par le froid au feu que j'allume expressément pour vous. Revêtez-vous des bons habits que je vous prépare... Et la charité faite ainsi laisse à ceux qui la reçoivent la libre direction de leurs pensées et de leurs sentiments, ne leur impose préalablement aucune condition et attend que le cœur de ceux qui sont assistés par elle s'ouvre de lui-même à la reconnaissance.

Ainsi, vu la marche du socialisme civil, ou anti-religieux, la charité chrétienne ne doit plus être pratiquée dans l'ombre ; elle doit se faire voir et connaître, et par suite se former en légions compactes et organisées. D'abord, l'union fait la force autant dans le bien si non plus que dans le mal. Puis, comme il faut des moyens matériels, l'assemblage des petites ressources se multipliant les unes par les autres, on arrive facilement à obtenir un fonds considérable de réserve ou d'action, si bien qu'aucune nécessité ne vous peut prendre au dépourvu. C'est de la sorte, et il nous suffira de le rappeler, que se sont établies toutes les

œuvres sociales chrétiennes qui fonctionnent déjà si admirablement parmi nous.

Maintenant nous pouvons dire au jeune homme vivant au milieu du monde : Entrez dans le mouvement socialiste chrétien; entrez-y pour y trouver un centre d'activité nécessaire à votre âge, même en dehors où en plus de la carrière que vous poursuivez, comme moyen de persévérance ou de préservation, mais nécessaire encore pour satisfaire, si vous êtes pieux, le besoin qui vous presse à déverser de préférence sur le prochain malheureux la grande charité dont votre cœur déborde. Seulement pour ne pas vous exposer à faire fausse route jusque dans le bien, n'embrassez jamais une œuvre sociale chrétienne, quelque solidement constituée qu'elle soit, si elle n'est pas bénie, patronnée et recommandée par l'Eglise.

Au moment de terminer ce chapitre, revenons sur un point que nous avons déjà effleuré. La charité faisant le bien pour l'amour du bien met de côté toute question de parti. Elle n'interroge pas le pauvre ou le souffreteux pour connaître la couleur de ses opinions. Elle le voit couvert de loques, ses membres à demi-nus tremblent sous les rigueurs du froid. Dans son corps la peau se colle aux os par suite de la faim. C'en est assez ; sa misère est patente. La charité s'exécute sans discussion. Elle a vu un frère de Jésus-Christ dans le pauvre. Elle le soulage, elle le vêtit, elle le nourrit avec l'empressement et la dévotion qu'elle déploierait pour la personne sacrée du Verbe éternel caché sous d'aussi répugnants dehors. Que lui font les partis avec leurs nuances variées ? La charité est comme les âmes, qui ne sont ni blanches, ni tricolores. Elle aspire à les atteindre par ses bienfaits, sans s'inquiéter des tendances politiques des individus. La charité ne tient ni comptoirs ni bureaux d'inscriptions. La comptabilité a toujours quelque chose de glacial, tant pour celui qui inscrit le nom des besoigneux que pour celui qui reçoit un secours compassé.

De même qu'on a laïcisé l'école, on a laïcisé la bienfaisance. L'un devait amener l'autre. Pourquoi aurait-on confié encore à la religion le soin d'arriver au cœur de

l'homme par la charité tandis qu'on voulait lui fermer la porte de son esprit? Mais pourra-t-on jamais dire de cette bienfaisance uniquement philantropique et dès lors toujours restreinte dans ses élans ce que le poète a chanté sur la charité qu'inspire la foi ?...

Charité, mine intarissable,
De grains d'or tes flancs sont couverts,
Plus nombreux que les grains de sable
Semés sans nombre au bord des mers ! !
Charité, ton parfum s'attache
A la main qui sait nous l'offrir ! !
Vainement cette main se cache,
Le parfum la fait découvrir ! !

A l'époque d'égoïsme où nous vivons, la science pratique de la charité est le perfectionnement, la perfection même d'une éducation chrétienne, et le jeune homme, puisque c'est vers lui que nous portons toujours notre pensée en écrivant ces pages, doit apprendre de bonne heure à en remplir le ministère sacré.

Mais le poète a pu ajouter, non sans raison, en continuant son gracieux monologue avec la charité :

Mais pour sillonner tes carrières
Il faut surtout des ouvrières,
Et la femme de ses doigts blancs,
Quand un seul penser la domine
En travaillant à cette mine
Fait ruisseler l'or de ses flancs....

Il y a néanmoins quelque chose de plus touchant encore même pour le pauvre ou le malade qui devient l'objet des sollicitudes de la charité, c'est de sentir la main d'*un jeune homme* se mettre en contact avec sa misère et ses plaies pour y répandre le baume du bon samaritain. Et il semblerait que c'est à dessein que dans cette parabole qui est l'apologie la plus complète de la charité, l'aimable Sauveur n'a fait intervenir que des hommes. Oui, sans doute, la charité est bien l'apanage spécial de la femme chrétienne. Nul besoin de la lui recommander. Elle germe par instinct dans son cœur où le sentiment joue le principal

rôle. Et qu'une jeune fille bien élevée soit charitable, c'est si naturel qu'on le remarque à peine. Mais qu'un jeune homme connaisse lui aussi l'étroit escalier des mansardes pour y aller remuer de ses propres mains les grabats de l'infirmité humaine, cela ne tient-il pas du prodige ? Et pourtant ce prodige, malgré tous les efforts qui se font journellement pour dessécher les cœurs, ce prodige de charité est permanent dans l'Eglise du Christ, et il sera, pour une très grande part, le salut même de la religion parmi nous.

Pour nous encourager à la charité active, lisons enfin ces lignes d'Ozanam qui résument plusieurs de nos pensées sur la question : « Ceux qui savent le chemin de la maison « du pauvre, savent qu'en recevant d'eux le pain comme « il reçut de Dieu la lumière, l'indigent les honore ; ils « savent que l'on peut payer l'entrée des théâtres et des « fêtes publiques; mais que rien ne payera jamais deux « larmes de joie dans les yeux d'une pauvre mère, ni le « serrement de main d'un honnête homme qu'on met en « mesure d'attendre le retour du travail. »

CHAPITRE XIX.

Scandales dans l'Église.

Voilà une question qui est de nature à déconcerter bien des esprits. Le monde s'en sert fréquemment pour détourner les âmes des pratiques religieuses, et c'est aussi une pierre d'achoppement contre laquelle viennent bien des fois se heurter et se rompre les meilleures résolutions de la jeunesse chrétienne. Alors on est encore plein de ferveur. On n'a vu que le bon côté des choses. La foi est si pure et si naïve dans l'âme qu'on ne se figure pas qu'elle puisse rencontrer des contracticteurs nulle part. Heureux temps que celui-là. Le doute n'a pas surgi. La raison et la foi se soutiennent si bien l'une l'autre, que leur lumière est comme un doux fleuve traînant à travers l'intelligence ses paillettes dorées qui répandent dans ce royaume intérieur les clartés les plus paisibles. Aussi, l'avons-nous peut-être observé déjà, rien ne nous paraît plus à plaindre qu'une âme de jeune homme qui s'en va avec son innocence affronter les si multiples agitations de la vie dans le monde. Oh ! combien cette innocence candide y trouvera d'écueils ! Dans combien de circonstances sa foi y courra le risque d'être troublée, ébranlée même et de se perdre sans retour ?

C'est un fait. Moins un homme observe sa religion, plus il se montre sévère envers ceux qui font profession de la pratiquer. Il ne veut pas en entendre parler pour lui-même. Il a pour système l'indifférence si non l'impiété. La vertu, la morale, la grâce qui les entretient dans le cœur, à ses yeux ce sont de simples mots qui ne renferment aucun sens. Mais cette grâce dont il se moque, dont personnellement il ne veut faire aucun usage, il reconnaît pourtant qu'elle devrait rendre saints tous ceux qui la reçoivent ; et comme il remarque qu'il y a encore des imparfaits parmi

les chrétiens pratiquants, il en conclut implicitement que la grâce de son côté est un mot creux, qui ne signifie rien, puisqu'elle ne produit pas partout et toujours la sainteté. Il va plus loin : selon lui la grâce une fois entrée dans l'âme, ne devrait pas en sortir. Dès lors, dans sa pensée, il y a toujours ou inefficacité de la grâce, ou hypocrisie de la part des chrétiens qui ne persévèrent pas après l'avoir reçue.

Voyez-vous un tel, dira l'impie à un jeune homme chrétien, un tel, comme vous, au sortir de sa famille, ou de ses études, était pur, était pieux, allait régulièrement à l'église, fréquentait les sacrements. Il avait encore la naïveté de croire. Il croyait même à la vertu des autres. Mais ses yeux se sont ouverts. Il a constaté des défaillances jusque dans le sanctuaire. Il y a vu *un vil métal mêlé à de l'or pur;* et il s'est écrié dans sa juste surprise : La vérité a donc des ombres! La religion n'est donc pas sainte comme on me la faisait. L'arbre est donc gâté dans sa racine. A quoi bon rester sous son ombrage qui ne peut que produire la mort, pour qui se fierait à sa fraîcheur empoisonnée?..

Ce langage de perversion n'est pas aussi rare dans le monde qu'on pourrait bien le supposer et s'il n'est pas toujours tenu à la jeunesse avec les termes de cette crudité révoltante, l'ensemble des discours qu'elle est obligée d'y entendre n'ont-ils pas presque toujours le même but? Il est donc indispensable qu'elle soit abondamment prémunie contre cette manière de juger la religion, contre cette infernale tendance des gens qui ne croient à rien à jeter dans toutes leurs paroles un mauvais vernis sur notre foi, en dénaturant les motifs qui lui servent de base.

Tout n'est pas saint, dites-vous, dans l'Église du Christ. D'abord, en elle-même, dans sa constitution fondamentale, pouvez-vous réellement nier qu'elle soit sainte? Elle est bâtie sur Jésus-Christ, qui en est la pierre angulaire, et qui, étant Dieu, est la sainteté par essence. De ce côté à pas de doute possible pour nous : ou il nous faudrait renoncer à Jésus-Christ lui-même, et ne pas reconnaître sa mission divine dans le monde, ce qui serait déjà une

marque que notre bon sens a énormément baissé, ou il faut bien nous laisser gagner par l'évidence. Car un fait historique et universel comme celui-là n'a plus besoin d'être prouvé, Les aveugles seuls ne peuvent le voir.

Il serait utile de nous rappeler ici que Jésus-Christ, qui est le saint des saints et la sainteté absolue, après s'être incarné une première fois dans le sein immaculé de la Vierge Marie, s'est de nouveau tellement incarné dans son Église, il l'a si bien faite son épouse, que rien ne pourra l'en séparer jamais. Elle a tout l'amour de son époux divin, tout son esprit, tout son souffle, tout son sentiment, toute sa vie. Ainsi le Rédempteur, se faisant un, se confondant, avec son Église, se personnifiant en elle, a-t-il pu affirmer à ses disciples et à tous les fièles. *Me voici avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* « Avec vous enseignant, ajoute Bossuet par forme de commentaire, avec vous apprenant à mes fidèles à garder tout ce que je vous ai commandé, avec vous, par conséquent, exerçant dans mon Église un ministère intérieur; c'est avec vous, c'est avec ceux qui vous succèderont ; c'est avec la société assemblée sous leur conduite, que je serai dès maintenant jusqu'à ce que le monde finisse, tous les jours, sans interruption; car il n'y aura pas un seul moment où je vous délaisse ; et quoique absent de corps, je serai toujours présent par mon esprit. » (1)

Qu'on regarde donc l'Église avec attention et sous tous ses aspects. On verra qu'elle est un corps mystique et comme une prolongation vivante à travers les siècles de la personne de Jésus-Christ, de sa divinité, de sa sainteté, de sa perfection infinie et immuable. Si dans l'histoire de l'Église, il a été découvert des ombres, jamais ces ombres, quelqu'épaisses qu'elles aient paru, n'ont obscurci ni son origine, ni l'essence de sa constitution, laquelle a été et restera toujours l'œuvre directe du Dieu-Sauveur, qui la garde dans sa main et la soutient par sa toute puissance. Là où est la sainte Église est aussi le Christ, et le Christ

(1) *Conf. avec le ministre Claude, n° 1.*

n'est vraiment pour nous présentement que dans l'Église, qui perpétue sa vie parmi les hommes.

Mais j'ai parlé d'ombres qui auraient pu quelquefois obscurcir les lignes de ce superbe monument. Je le crois certes bien. Si l'Eglise repose sur Jésus-Christ comme sur sa pierre fondamentale, *Petra autem erat Christus*, cette pierre elle-même toute divine qu'elle est, a voulu en avoir une autre pour support, pour appui, pour accotement dans le monde. Afin d'être plus clair, je dirai que la divinité a voulu agir au dehors en s'appuyant sur des êtres humains qu'elle s'est choisis pour instruments. Ainsi Pierre est le fondement humain d'une œuvre divine manifestée au dehors. Et l'Eglise, comme Jésus-Christ son époux, se présente au monde avec le double caractère de la divinité et de l'humanité, de l'éternité et du temps. Sainteté absolue par conséquent du côté d'en haut où tout est parfait ; faiblesse et défection toujours possible du côté d'en bas où l'imperfection se trouve partout. Ceci pour l'Eglise seulement et non pour le Christ. Car son humanité se rattache directement au divin, n'ayant eu pour sa formation aucun intermédiaire créé, tandis que l'Eglise a eu le sien dans la personne de Pierre.

Ce principe une fois bien établi et reconnu, il ne nous en coûte nullement de reconnaître aussi la possibilité des scandales dans l'Eglise et non seulement leur possibilité, mais leur nécessité même selon la parole de Jésus-Christ. *Necesse est enim ut veniant scandala.* Cette sorte de nécessité est inhérente à la condition présente du genre humain. Elle est une conséquence du péché originel, que le baptême efface et détruit en tant que faute devant Dieu, mais dont il laisse subsister les tendances à la révolte, et au mal, cela, sans nul doute, pour que l'homme puisse toujours librement se sauver ou se perdre. Il y a là aussi la question du mérite moral et individuel, qui se dresse dans toute sa majesté, en ouvrant sous nos yeux un champ immense de gloire et de grandeur à conquérir. Mais cette idée d'un ordre supérieur, nous la reprendrons peut-être dans le cours de ce chapitre.

Oui, et pourquoi nous refuserions-nous à en faire l'aveu

complet? Oui, il y a eu, il y a et il y aura probablement toujours des scandales dans la sainte Eglise du Christ. Faut-il s'en étonner? et surtout faut-il en conclure que l'Eglise n'est pas sainte et que dès lors elle n'est pas d'institution divine? Après les explications données plus haut, il nous semble qu'une telle accusation n'a plus sa raison d'être et qu'il serait superflu de nous y attarder davantage. Cependant, on est généralement si prompt à tirer de fâcheuses conséquences d'un fait scandaleux, spécialement lorsqu'on le suppose et qu'on le dit produit par un ministre de nos saints autels, que nous ne pouvons nous dispenser de prémunir ici les esprits faibles en leur mettant sous les yeux quelques simples, mais solides réflexions qui nous paraissent propres au moins à atténuer la sévérité souvent excessive de leur jugement si non à le réformer tout à fait.

De temps en temps, il se fait donc dans les populations une rumeur sourde d'abord, mais qui bientôt devient bruyante à l'excès sur la conduite peu édifiante ou réputée telle d'un de ces hommes qui, par la sublimité de leur vocation divine, ne doivent plus appartenir au monde, et rien respirer de ses mœurs, revêtus qu'ils sont des livrées de la mort, selon cette description technique du poète :

« La gloire il l'a foulée aux pieds dès le principe !
A l'état méprisé du Christ il participe
Aussitôt que son corps humblement revêtu
Des marques de la croix indique la vertu...
Car en lui tout est deuil et lugubre et funèbre;
Et c'est toujours la mort qu'en sa vie il célèbre.
Au milieu de ce monde il est un étranger !
Il entend ses plaisirs mais sans les partager ! !
La famille et sa vie et son bonheur intime,
Et son désir de croître, espoir si légitime,
Le prêtre, de cela n'a même plus le sens
Et pour bien l'exprimer ignore les accents ! !
Il est un homme à part, vivant sur cette terre,
Qui des cieux seulement respire l'atmosphère !
Il est l'homme de Dieu. Dieu c'est sa parenté,
Et son vrai patrimoine et son hérédité (1)... »

Certes, une chute partant de si haut, est plus retentis-

(1) *Un métier comme un autre, inédit.*

sante que toute autre, et l'on comprend très bien que son bruit s'étende plus au loin ; qu'il étonne d'abord, qu'il indigne peu à peu, que du cœur l'anathème et le mépris montent aux lèvres, et qu'au lieu de déplorer en silence, on finisse par récriminer ouvertement. La prière et les gémissements sont pourtant le plus sage parti qu'auraient à prendre les âmes vraiment chrétiennes dans des circonstances si douloureuses pour leur mère la sainte Eglise. Mais par le temps où nous vivons, est-il, pour les gourmets de paroles acérées, un plat plus recherché que la critique qui s'attaque au prêtre ? Tout le monde se fait un plaisir et une sorte de devoir d'y toucher, d'y mordre à belles dents. De là vient que la robe sacrée des ministres de Dieu est si souvent déchirée et salie par la société moderne.

Mais enfin, ils en donnent le motif, direz-vous sûrement. Pourquoi déshonorent-ils les premiers une robe qui n'est sainte réellement que parce qu'elle est destinée à recouvrir les épaules d'un saint ? Pouvons-nous nous empêcher d'en voir les taches quand elles offusquent tous les regards ? Non, vous ne le pouvez pas toujours ; et là n'est pas aussi votre tort. Mais ce qui ne vous est pas permis, tout en les voyant, c'est d'étendre ces taches, c'est de les délayer au point de les faire rejaillir sur tout le corps sacerdotal, c'est de généraliser une faute particulière, comme si, par exemple, on voulait rendre toute une nation responsable d'un crime qu'aurait commis un seul de ses citoyens. Un tel raisonnement est injuste au suprême degré. Il pèche contre toutes les lois de la logique. L'adage, *ab uno disce omnes*, ou de la conduite de l'un conclure à la conduite de tous, est une monstruosité, une indignité révoltante, et disons-le, on en fait beaucoup plus l'application au clergé qu'à tout autre corps social, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit faux et souverainement injuste.

Un semblable raisonnement ne peut pas être vrai. Car s'il était vrai, il nous faudrait admettre que si, par exemple, il y a un criminel en France, toute la France est remplie de criminels ; que si, dans une commune, il se trouve un voleur, tous les habitants de cette commune sont des

voleurs, que si un notaire lève le pied en emportant la caisse, tous les notaires lui ressemblent ; que si un négociant fait une faillite frauduleuse, tous les autres sont disposés à en faire autant. Nous pourrions poursuivre ; mais à quoi bon ? Parler de cette manière, c'est non seulement de l'injustice, c'est de la folie. Quoi! Parce que, sur un magnifique pommier chargé des plus beaux fruits, vous verrez à l'un de ces fruits une légère tache, indice de sa prochaine corruption, renonceriez-vous de fait à la cueillette de toutes les pommes, ou même arracheriez-vous l'arbre sans pitié, le jugeant pourri jusque dans ses racines? Mais vous sentez bien que cette tache d'un fruit a pu lui venir d'une cause extérieure, et que le pauvre arbre n'y est absolument pour rien. La piqûre d'un insecte qui a voltigé tout autour. Un brouillard plus accentué sur sa peau, au moment où le fruit allait mûrir ! ! Si, dans l'ordre minéral, végétal ou animal, il fallait détruire toutes les espèces qui renferment quelques individus ou sujets partiels défectueux, c'en serait bientôt fini de la création toute entière ! Dans toutes les classes d'êtres génériques, il y a des sauvageons, il y a des monstres, dont la présence ne détruit en aucune manière la beauté des autres êtres considérés dans leur ensemble.

Voilà comment nous devons envisager la pénible question, question si délicate, que nous effleurons dans ce chapitre, si nous tenons sincèrement à rester de bons chrétiens, toujours fermes dans nos croyances. Dieu permet qu'elle se produise quelquefois au sein de son Église comme une épreuve, voulant aussi nous rappeler à tous que la faiblesse est un triste apanage de la nature humaine ; que quelque haut placé qu'on puisse être dans la hiérarchie de ses serviteurs, on peut tomber très bas, et que la vigilance continue est nécessaire dans toutes les conditions.

Mais à un autre point de vue qu'à celui de la critique, on pourrait vouloir se demander comment un mauvais prêtre, car nous admettons que malheureusement il s'en trouve, serait encore le ministre de Dieu. Nous répondrons simplement à une pareille inquiétude par ces paroles judicieuses de Mgr de Ségur : « Cessez-vous d'être chrétien,

« parce que vous faites un péché même grave? Un juge « cesse-t-il d'être juge, de porter des sentences obligatoires « parce qu'il devient prévaricateur? Un père d'être père « parce qu'il manque à ses devoirs? Un capitaine perd-il « le droit de commander parce qu'il commet une faute « contre la discipline? Il en est ainsi du prêtre. S'il en « était autrement, nous ne saurions jamais si nous rece- « vons réellement de ses mains les choses saintes; car « Dieu seul connaît et sonde les consciences. »

Après cette remarque qui m'a parue nécessaire pour calmer certains troubles possibles, je dirai à mes lecteurs : Souvenez-vous que si dans les belles nuits d'été, vous apercevez de temps en temps quelque étoile filante, le firmament en demeure après aussi pur, avec ses millions de rubis scintillants qui tapissent son immense voûte. De même en est-il de l'Église du Christ. Elle peut parmi ses enfants de prédilection, formant son sacerdoce sacré, rencontrer quelques Judas dont la prévarication lui déchire le sein. Mais à travers ses blessures, elle n'apparaît pas moins belle, moins immaculée, moins sainte, tandis qu'elle parcourt la mer agitée du monde, semblable à un vaisseau majestueux, qui dans une bourrasque aurait perdu un coin de sa voile maîtresse, et qui voguerait quand même imperturbablement vers le port avec toute la solidité qu'il avait au départ. Et les chrétiens, les vrais, dont les âmes forment la cargaison spirituelle de ce navire, n'ont pas à craindre non plus. Les infidélités que nous pouvons quelquefois déplorer dans l'équipage, n'entament pas leur vaisseau mystique. Ils sont en toute sûreté contre la tempête, et les provisions pour la traversée ne leur manqueront pas. C'est en somme ce qui doit les préoccuper le plus, en attendant de toucher aux rivages fleuris et embaumés de l'éternité bien heureuse.

Distinguons maintenant entre un scandale réel ou positif, et un scandale qui n'est qu'apparent. A première vue le scandale positif est le plus condamnable devant Dieu ; car l'édification du prochain est un devoir qui incombe à tout le monde ; *Mandavit unicuique Deus de proximo suo*. C'est la loi universelle dont nul peut se dispenser. Dès

lors que deux créatures raisonnables vivent à côté l'une de l'autre, elles se doivent mutuellement le bon exemple ; elles se doivent au moins de ne rien faire pour être l'une à l'autre une pierre d'achoppement. Il faut que nous répandions tous autour de nous-mêmes la bonne odeur de Jésus-Christ. Il faut que notre conduite en tout irréprochable devienne un parfum délicieux que puissent respirer à la fois Dieu, les anges et les hommes, *Christi bonus odor sumus Deo, et angelis et hominibus*. Mais c'est un apôtre qui disait cela, qui l'affirmait même comme étant produit dans sa personne. *Sumus*. Ce parfum, non seulement, nous apôtres, nous voulons l'être, nous le sommes de fait. Est-ce que tous les chrétiens, sans exception, sont obligés de le répandre ainsi ? Oui, certes, vous répondrait saint Paul lui-même, et chacun selon la grâce qu'il a reçue de la libéralité du Rédempteur. Tous encore nous avons le devoir de ne pas scandaliser nos frères, et comme en pratique un acte à la fois moral et indifférent n'est pas possible, par le fait si nous ne scandalisons pas, nous édifions d'une certaine manière. Si la critique se disait jamais vaincue ou arrêtée parce qu'elle n'aurait plus rien à relever sur la conduite d'un homme, cet homme serait un agent supérieur de vertu aux yeux du public, dont il mériterait tous les éloges. Car la première condition pour être exemplaire c'est de s'éloigner du mal et de toute apparence de mal.

Voici peut-être un des plus grands écueils. Les apparences trompent. On dit cela ordinairement pour désigner qu'un dehors parfaitement composé et réglé n'assure pas qu'une égale perfection règne dans l'intérieur où seul l'œil de Dieu pénètre. Il y a l'hypocrisie, cette gangrène qui tue les âmes, tandis que souvent on les croit consommées en dévotion.

Pourrait-on nier que cela ne soit trop vrai bien des fois? L'extérieur témoigne de vertus qui n'existent pas au fond, et si dans ce fond on pouvait lire à découvert, ce serait un scandale au rebours. Mais en tel cas c'est Dieu qui ne trouve pas son compte ; ce sont Dieu et l'âme en même temps qu'on frustre dans les pratiques religieuses. Ce

scandale au dedans est une offense contre Dieu, mais non contre le prochain qui ne s'en aperçoit pas. Ah! l'Église, a bien sujet de gémir sur ces sépulcres blanchis, qui tiennent à elle par la foi, par leur nom et leur caractère indélébile de chrétiens, par l'écorce même de leur vie, sans se remplir de sa sève ou de sa grâce!! chrétiens peut-être édifiants, peut-être bénis par les multitudes, portant des fruits dorés au dehors, mais au dedans, rien, encore rien!!.. Comme ces arbustes des bords de la Mer Morte!! Vous en approchez; vous ouvrez la main pour cueillir le fruit qui vous attire par ses brillantes couleurs. Vous pressez un peu; et ce n'est que de la poussière fumante dans le creux de votre main!!

Eh bien, s'il ne faut pas se hâter de délivrer un diplôme de vertu et de sainteté sur de simples apparences, il ne faut pas non plus se hâter de crier au scandale parce que les formes extérieures ne correspondent pas en tout à l'idéal préconçu. Et pour ne pas nous écarter de l'idéal du prêtre de qui on exige tant de sainteté, tant de perfection, il est à déplorer de voir combien on est prompt à le juger mal sur les données seules de son tempérament par exemple. On a vu de ces pauvres prêtres critiqués et traînés dans la boue uniquement parce que leur regard, leur démarche, leur tenue, leur parole ne réflétaient pas toujours un rayon céleste et divin. Mais est-il absolument nécessaire à l'existence de la vertu dans notre âme qu'elle transpire par tous les pores de notre corps?

Non, le corps n'est pas toujours pour la vertu un instrument gracieux, et il y a des saints maintenant dans le ciel si mal servis par leurs organes extérieurs qu'ils avaient moins que la vénération des peuples durant leur existence terrestre. Il ne manque pas de prêtres qui sont mis au ban de l'opinion pour cette unique raison. N'étant pas *sympathiques*, ils sont bientôt *mauvais*, et une critique infernale ne cesse dès lors de s'abattre sur toutes leurs intentions les plus secrètes. L'expérience le prouverait; sur vingt prêtres traités ouvertement de scandaleux, dix-neuf n'ont passé pour tels que parce que *leurs manières* n'ont pas *plu*. Pour eux il n'y a de pitié ni de condescendance.

Il faut que leur vie apparente soit toujours et invariablement à l'unisson de leur vertu intime et cachée. Celle-ci ne passe pour réelle qu'à la condition qu'aucune ombre même indépendante de la volonté ne ternira le dehors.

Sait-on, en somme, pourquoi dans les temps actuels les prêtres sont généralement jugés avec tant de défaveur? N'en cherchez bien la cause que dans la corruption qui règne à peu près dans tous les milieux où ils sont obligés de paraître. Nos chrétiens d'Orient, parmi lesquels j'ai vécu une vingtaine d'années si paisibles, ignorent complètement cette malheureuse question du *prêtre scandaleux*. Leurs idées ne sont jamais troublées par un tel nuage. Le soupçon même sur la conduite des ministres de Dieu ne leur vient pas à l'esprit et elle n'entre pas dans leurs conversations. Grands et petits n'éprouvent pas, à l'exemple de nos libres penseurs, le besoin insatiable *de manger du prêtre*, et cela parce qu'ils sont simples, purs, fortement attachés à leurs pratiques religieuses, et que partout et constamment le prêtre pour eux est un père, *l'abouna*, notre père, comme ils le nomment toujours. Est-ce que des enfants bien nés se permettraient le plus léger doute sur les sentiments moraux de l'homme à qui ils doivent la vie, à qui ils doivent tout? Le prêtre est cet homme-là; il est père au sein de sa famille de chrétiens; ou s'il ne l'est plus, comme malheureuement, chez nous aujourd'hui, parce qu'on lui en dénie le titre et les droits, il devrait l'être toujours.

J'ai dit, *comme chez nous*, en France. La révolution a radicalement changé et faussé les rapports naturels du prêtre avec le peuple chrétien. « *Relèguer le prêtre dans* « *la sacristie*. C'est vers la fin du siècle dernier que com- « mença à se propager cette thèse qui a fait tant de mal à « l'Eglise. Les encyclopédistes préconisaient à l'envi le bon « curé qui se renferme dans ses fonctions pastorales et « qui s'interdit d'exercer une influence quelconque sur le « monde profane. Empoisonnés par cette doctrine nos « pères voulurent empêcher le prêtre de sortir de son « église pour évangéliser les gens du dehors... Rappelez- « vous les persécutions dont les libéraux harcelèrent les « missionnaires sous la Restauration. Ces sévices scan-

« dalisèrent peu de personnes. » Interrompons un instant cette citation pour la reprendre tout à l'heure. *Ces sévices scandalisèrent peu de personnes*. N'est-ce pas ce que nous avons vu, ce que nous voyons encore sous nos yeux depuis notre dernier changement de régime gouvernemental? Qui se *scandalise* parmi les chrétiens de nos jours, qui pleure, qui gémit, qui s'inquiète des persécutions qui journellement sont faites à la religion et à ses ministres? A peu près personne. Ceux qui se disaient conservateurs en politique, et qui devant l'opinion étaient les défenseurs nés des principes religieux n'ont-ils pas crié sur tous les tons aux prêtres de rester dans leurs églises, dans leurs sacristies, dans leurs fonctions purement sacerdotales? Et en leur criant cela dans les assemblées électorales, n'était-ce pas dire en même temps aux populations : laissez les prêtres tranquilles. Leur vie ne doit avoir rien de commun avec la vôtre!! Aussi, qu'est-il résulté de cette campagne anti-religieuse, nous écrivons ce mot et nous le maintenons, campagne entreprise par des hommes qui se présentaient au peuple comme de vrais croyants, au moment de lui demander son vote? La réponse, chacun l'a à la bouche et peut la donner.

Mais continue le publiciste, dont nous étions à même de rapporter les paroles. (1) « A l'heure actuelle nous assistons « à l'échec de cette politique. Malgré Voltaire, malgré « Diderot, malgré Nou, le prêtre tend de plus en plus à « sortir de la sacristie et à pénétrer au forum. C'est une « révolution capitale, et qui montre qu'au bout du compte « l'Eglise finit toujours par battre ses adversaires. Au lieu « de claquemurer pour ainsi dire le prêtre dans le temple, « la révolution l'a obligé à franchir le seuil du sanctuaire « et à dresser sa chaire dans la rue. »

Ces mêmes idées ont été amplement confirmées par le Pape Léon XIII, qui s'adressant à un évêque Français lui disait : « Quand les peuples se retirent des pasteurs, il faut « que les pasteurs courent après les peuples. L'exemple

(1) Extrait de la Correspondance parisienne du *Bordeaux. Journal* 7 octobre 1894.

« de ce procédé part de haut. La sainte théologie enseigne « que la grâce n'attend pas la conscience, elle va au devant. « St Paul n'a pas attendu que les Athéniens vinsent s'ins- « crire chez lui, dans sa demeure ; il est allé les rechercher « dans l'Aréopage. Le prêtre n'est pas un buste ; il doit « marcher, il doit aller à la recherche des hommes qui « s'éloignent de Dieu. Naguère je m'entretenais avec un « pélerin hongrois, qui me parlait du cérémonial usité « dans le sacre des rois de Hongrie. Il me disait qu'après « le sacre, le prince monte à cheval, gravit la colline qui « domine la capitale, brandit l'épée du roi St-Etienne, et « la présente à tous les points de l'horizon. Le clergé doit « faire comme les rois de Hongrie, non pas monter à « cheval, mais aller à la rencontre des hommes, brandir « non pas l'épée, mais la croix. Il faut qu'il parvienne à « toucher tous les fronts avec cette croix. » (1)

Nous avons voulu constater cet heureux retour afin de prouver encore mieux une chose, c'est que le prêtre n'étant plus mêlé en rien à la vie du peuple, le peuple peu à peu l'a traité en ennemi. Il l'a cru indifférent à son bien-être et aux intérêts qui le touchent de plus près. Guidé en politique par les soi-disant conservateurs qui lui conseillaient de le laisser dans son église, il en a conclu que le prêtre n'était plus à la hauteur des idées du jour, et que son influence deviendrait plutôt nuisible. Comme en même temps les doctrines nouvelles ont sapé dans son cœur tout sentiment religieux, le peuple s'est instinctivement méfié de la sincérite du prêtre, et cette méfiance a été aussi la source des plus mauvaises suppositions. Il a supposé surtout et vite il a été convaincu que n'étant pas vertueux lui-même, il n'y a pas de raison pour que le prêtre le soit et il en est venu à attribuer toutes ses passions et tous ses désordres aux ministres du Seigneur. Qu'ils osent donc sortir maintenant de leurs retraites !! Partout où ils seront vus hors de leur presbytère et de leur église un souffle de calomnie les accompagnera.

(1) Semaine religieuse d'Autun, octobre 1894.

« Le prêtre est un martyr que le peuple flagelle,
C'est la cible où ses coups sont visés chaque jour !!
Le peuple n'est content que lorsqu'il le morcelle,
Et déchire sa robe et son nom tour à tour !!

« Sa vertu !! L'on ne veut en rien la reconnaître !
Car privés de vertu, les hommes de ce temps,
Dans les autres jamais consentent à l'admettre,
Se croyant poursuivis par ses traits menaçants !!...

Oui, le prêtre est pour eux sans cesse une menace,
Un reproche vivant, un permanent rappel !
Pour étouffer sa voix ils jettent sur sa face,
Le voile de leur vie en l'impreignant de fiel !!

« Moi, je ne suis pas pur !! Il ne l'est pas lui-même !
Moi, je n'ai pas la foi !.. Lui, non plus ne l'a pas !!
Moi, je me fais un jeu du serment, du blasphème !
Plus que moi traine-t-il la vertu sous ses pas ?...

« Il est de chair et d'os. Le vice est son partage...
La passion l'étreint aussi fort que nous tous !!
Du nôtre différent n'est pas son héritage,
Quoique bien plus souvent il se tienne à genoux !

« Et c'est là son métier !! Mais le genou se plie
Sans que de la vertu l'on sente le besoin !
Cette courbe donnée à l'animale vie
De l'homme ne réclame aucun spécial soin !!

« Voilà, mon Dieu, voilà ce qu'on fait de ton prêtre !
De ton souffle céleste on le croit démuni.
Si le monde le voit dans son milieu paraître,
Il le couvre aussitôt d'un dédain infini !!

« On le tient à l'écart ! On fuit jusqu'à son ombre !!
On le juge frappé d'un mal contagieux !
On le voit de côté, d'un regard toujours sombre
Tellement son contact au monde est odieux !! » (1)

D'autre part cependant, que les prêtres subissent le mouvement qui les pousse quand même, et dont nous parlions plus haut, que triomphant des préjugés et des idées préconçus qu'on a sur leur compte, ils aillent davantage au

(1) *Le curé de campagne dans les temps modernes*, inédit.

peuple. Bientôt les écailles tomberont des yeux de celui-ci, qui au lieu de dire alors que tous les prêtres sont mauvais, dira, au contraire, peut-être qu'il sont tous bons. A quoi tiennent, en effet, les opinions du peuple ? Ne changent-elles pas comme le vent ?

Ces remarques ne détruisent pas absolument la proposition qu'il peut y avoir et qu'il y a sans doute de mauvais prêtres. Mais de combien n'est-elle pas réduite si on y réfléchit sérieusement ? En tout cas, et nous nous adressons ici aux jeunes chrétiens, ils ne doivent pas conclure que tout est perdu dans la religion parce qu'il s'y rencontre des défaillances partielles, toujours moins nombreuses d'ailleurs et moins profondes que ne les fait tous l'impitoyable renommée.

Pour terminer ce chapitre, que nous avons entrepris avec une certaine répugnance, nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques passages choisis du magnifique sermon de Bossuet sur l'Eglise.

« L'Eglise n'est faite que pour les saints : il est vrai, les enfants de Dieu y sont appelés de toutes parts ; tous ceux qui sont du nombre y sont entrés ; mais plusieurs y sont entrés par dessus le nombre : *multiplicati sunt super numerum*, L'ivraie est crue avec le bon grain ; et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les faibles ; voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Est-ce là l'Eglise ? Sont-ce là les successeurs des Apôtres ? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi...

Mais ne croyez pas que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ, puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille, ni lui ôter sa moisson, il peut bien la mêler, remarquez ceci, il peut bien semer par dessus ; mais il ne peut pas en arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui profanent les sacrements ; mais il y en a toujours que les sacrements sanctifient ; il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement; mais il y a des champs fertiles

où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien; il y a des saints; le bras de Jésus-Christ n'est pas affaibli; l'Eglise n'est pas devenue stérile ; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile ; la parole de son Eglise n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Eglise ; je me joindrai à vous dans cette plainte ; je confesserai dira saint Bernard qu'*une maladie puante infecte quasi tout son corps*. Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt, Jésus-Christ en enrichit qui le déshonorent, Jésus-Christ en élève qui servent à l'Antéchrist. L'iniquité est entrée comme un torrent ; on ne peut plus noter les impies ; on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher, tant ils sont forts, tant ils sont puissants, tant le nombre en est infini. Mais au milieu de tous ces désordres, sachez que Dieu connaît ceux qui sont à lui. »

Nous nous arrêterons sur cette dernière pensée : *Dieu connaît ceux qui sont à lui*, et le nombre en est grand. Attachons-nous à ce nombre. Regardons les élus, regardons le bien qui s'opère ; fixons-le dans son étendue, dans sa splendeur, dans son intensité. Accoutumons-y nos yeux. Le bien est si beau, si attrayant; il captive si fort par lui-même ; sa vertu est si aimable, si douce au cœur, que sa jouissance fait aisément oublier le mal, et que les scandales, quand on a sa conscience solidement établie en Dieu, ne l'atteignent jamais pour l'ébranler. On les voit, on les entend, on s'en attriste; mais l'on passe sans se troubler, pressé que l'on est de fournir sa carrière morale, par l'acquisition des mérites qui ouvrent le ciel.

Nous ne nous sommes pas proposé d'autre but, en traitant ici la question des scandales dans l'église du Christ : nous en faire, dès que nous nous en apercevons, un stimulant nouveau pour exciter notre vigilance et notre ferveur. A tout bien prendre c'est là l'unique leçon que le chrétien fidèle devrait en recueillir.

« Que les scandales s'élèvent, ajoute Bossuet dans le même sermon, que l'impiété règne jusque dans l'Eglise, qu'elle paraisse, si vous voulez, jusque sur l'autel : c'est

là le triomphe de la charité d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales... Gémissons en devant Dieu, mais voilà tout... pour ne pas ajouter les scandales aux scandales en les développant. Le silence avec la prière finirait par les éteindre tous... »

Le *scandale du prêtre*... Mais reconnaissons-le donc : ce n'est pas en général le prêtre qui le fait. Cherchez, pesez bien toute chose, allez à l'origine. Vous verrez presque toujours que ce genre de scandale s'est produit et ensuite s'est répandu par de mesquines passions s'agitant autour de la personne du prêtre, et qu'en réalité sa conduite en est tout à fait innocente. J'ajouterai, sans crainte d'être démenti, que la dévotion mal entendue est la principale cause de ce fléau qui afflige de temps en temps la sainte Eglise et le peuple chrétien. Rendez la dévotion discrète et charitable : le *scandale prêtre* disparaîtra. Réformez la piété dans le monde en l'établissant sur des bases solides : des faits scandaleux par eux-mêmes pourront se produire encore; mais la piété des fidèles les couvrant du manteau de son immense charité, en arrêtera complètement ou en amoindrira toujours la publicité contagieuse. Il y aurait là une thèse féconde en tristes réflexions. Car vraiment le prêtre est trahi, je veux dire diffamé la plupart du temps par ceux qui se *disent siens*, ou qui font profession de pratiquer la même foi religieuse que lui. C'est peut-être là une de ses épreuves les plus cuisantes. Que l'impie le bafoue, le méprise, salisse son nom. L'impie est dans son rôle ! Mais des chrétiens ! des croyants qui usent de son ministère sacré !!!... Ne doit-il pas alors se rappeler qu'il est sur la terre le représentant même de Jésus-Christ qui se *montra aux siens*, *et que les siens ne connurent pas !!*

CHAPITRE XX

Au service de la patrie

Si peu que vous vous mêliez à la société, et que vous prêtiez l'oreille aux grandes voix qui vous en arrivent, la note patriotique qui s'en dégage, vous frappera aussitôt agréablement. De tous les côtés, chez nous en particulier peut-être, l'amour de la patrie transpire et fait tressaillir les cœurs. Que l'on parle de ses malheurs récents, de sa mâle fierté à vouloir tenir tête aux prétendus envahisseurs de l'avenir, de sa fortune publique qu'aucune folie, ni aucun désastre ne semble devoir épuiser, de sa politique, qui, malgré les dures leçons reçues et, malgré ses fautes très graves, continue à la laisser au premier rang des nations ; que l'on parle encore de son esprit ouvert et pétillant, de sa littérature si brillante, même de son sens religieux que ne parviennent à étouffer ni les sophismes les plus subtils, ni les attaques directes de l'impiété, c'est toujours un mouvement d'admiration qui se traduit en nous. Nous aimons notre pays, parce que nous le trouvons le plus beau et le plus aimable du monde, comme un enfant aime sa mère plus qu'aucune autre femme.

« Car à tout cœur bien né *la patrie étant chère*,
Tout homme doit l'aimer comme il aime sa mère;
Même sous les haillons n'en avoir point horreur ;
Même sous les verroux lui prodiguer l'honneur ! !
Et la maternité, d'un titre ineffaçable
L'orne et la divinise en la rendant aimable ;
Et la femme a porté dans son sein maternel
Un fruit qu'elle aimera serait-il criminel...
Prodige de l'amour unissant les extrêmes,
Et qu'il tient enlacés dans d'étreintes suprêmes ! !
Cet œuvre merveilleux, sublime, permanent,
Je l'adore, Seigneur, de toi seul émanant ! !
C'est toi qui mis au cœur du fils cette étincelle
Qui lui fait voir partout la beauté maternelle,

Toi-même lui soufflas ce noble et fier instinct
Qui revêt ses deux bras d'un pouvoir surhumain
Pour défendre sa mère et chérir sans relâche
Celle à qui Dieu donna la si pénible tâche
De protéger ses jours reposant au berceau,
Et l'aider à grandir comme un tendre arbrisseau...
De même tu lui dis, quand souffre la patrie
Qu'il doit verser pour elle et son sang et sa vie ;
Qu'en son âme dressé par les soins de l'amour
Ce double autel a droit à ses vœux chaque jour (1). »

L'amour de la patrie est donc de la même nature que l'amour filial, et si l'enfant qui n'aimerait pas sa mère serait justement considéré comme un monstre dans la création, l'anti-patriote ne devrait pas être moins odieux au genre humain. Il se mettrait par là ouvertement en révolte contre un des sentiments les plus fortement enracinés au cœur de tout homme qui jouit de sa pleine raison.

Cette thèse nous l'avons déjà développée dans un chapitre spécial, mais nous croyons devoir la reprendre en nous plaçant à un point de vue plus pratique.

Disons avant tout que les preuves du patriotisme peuvent se donner de différentes manières. Il a sa place marquée et distincte dans toutes les conditions de la vie, et le laboureur lui-même qui creuse le *sol sacré* de son pays peut remplir cette tâche grossière en soi avec un amour tout patriotique. Oui, ce sol dans chacune de ses parcelles est bien le sol de la mère patrie, dont il est glorieux pour le cultivateur d'entretenir la fécondité par son pénible travail, par sa sueur de tous les jours.

Il faut reconnaître cependant qu'il existe certaines classes d'hommes, où le manque de patriotisme serait plus remarqué, et où il deviendrait comme une faute éclatante attirant d'instinct sur les individus une répulsion universelle. Ainsi, qu'un militaire de profession ne soit pas bon patriote. Il y aurait là comme un contre-sens, une anomalie. Ce serait une énormité. Le militaire n'est-il pas le défenseur né de la patrie ? C'est sur lui qu'elle compte pour garder ses frontières et son indépendance comme nation. Et tout

(1) *Soupirs patriotiques*, Inédit.

citoyen animé de l'amour de son pays, au moment de la vingtième année, quand les forces physiques atteignent à leur complet développement, que le sang coule dans ses veines avec toute la richesse que lui a conservée une saine morale, avant de passer outre dans le vaste champ de la vie, éprouve le besoin de suspendre son essor pour se mettre quelque temps sous les armes, au service actif de ce pays tant aimé. Une des plus grandes humiliations de tout jeune citoyen arrivé à cet âge ne serait-ce pas de devoir s'avouer publiquement à lui-même que la nature l'a rendu incapable de fournir un tel témoignage de son patriotisme?

Vous n'entendrez jamais un jeune chrétien, mais un chrétien dans toute la force du mot, un chrétien non de bouche, mais par les actes continus de sa vie, vous ne l'entendrez jamais se plaindre de la loi qui l'oblige à passer quelques trois ans sous les drapeaux. Ce n'est pas lui qui cherchera à en être dispensé. A ses yeux, toute dispense obtenue par protection aurait un caractère dégradant. Il s'honore d'être soldat en activité au service de son pays. Sans doute peut-être bien souvent l'utilité de ce service lui échappe au moins dans ses détails. Mais il considère l'ensemble et le but primordial; et quelle que soit l'obscurité de la place qu'il occupe dans ce grand corps, il se dit avec une douce satisfaction : Je défends la patrie; je suis là comme un rempart pour arrêter l'invasion de l'ennemi, comme un sentinelle inébranlable pour lui attirer de force, s'il le faut, le respect de tous. L'âme de la patrie est passée dans l'âme du vrai soldat, et on sait qu'il se ferait tuer plutôt que de *céder d'une semelle,* ou de livrer à l'ennemi *un pouce du terrain national.* On objectera qu'un langage si fier ne doit appartenir qu'au corps général de l'armée. C'est une grosse erreur. En principe chaque individu doit sentir ici peut-être plus qu'ailleurs ce que sent l'espèce dans son ensemble. Et quoiqu'il sache qu'à lui tout seul, il ne puisse réellement rien, le soldat doit toujours se dire cependant avec un verbe bien personnel : *je défends*, *je protège la patrie*.

Voilà pour les dispositions internes. Remarquons que chez le militaire fervent chrétien ces dispositions sont plus

fermes que chez celui qui ne l'est pas ? Cette étude toute psychologue au fond, pourrait bien apporter quelque jouissance à notre esprit, mais elle ne ferait guère avancer notre thèse qui est de prouver que le vrai chrétien est toujours bon soldat et bon patriote, sans vouloir contester l'autre patriotisme d'où qu'il vienne. N'y a-t-il pas une certaine école qui soutient ouvertement que tout chrétien, par cela seul qu'il est chrétien convaincu et pratiquant, est ennemi de son pays?... Et n'est-ce pas dans le but de former de nouvelles générations de patriotes, qu'on cherche tant à déchristianiser la France ? Mais nous l'avons dit ailleurs, et nous voulons le répéter ici : c'est changer, c'est détruire le caractère spécial du patriotisme français.

Patriotes ! ! Rien plus ! ! Pas d'autres épithètes
Qui doive trouver place et germer dans nos têtes ! !
Tel est l'enseignement qu'on donne à des français,
Enseignement despote et fait pour des niais ! !
Oh ! je sens dans mon cœur une brûlante fibre
Me dénonçant l'abus qu'on fait d'un peuple libre ! !
Car c'est pour le tromper qu'on se donne les airs
De ces subtils discours qui ne sont jamais clairs...
Patriotes tout court ! ! Mais c'est une ironie !
De ce coup vous tuez l'âme de la patrie !
La patrie est un corps debout s'il est vivant,
Mais sans vie aussitôt que le couche le vent ! !...
Soufflez sur la statue : elle tombe en poussière
Et du nom de patrie à tort se montre fière...
En vain vous assignez à l'homme un sol distinct
Si vous lui défendez d'y suivre son instinct...
L'instinct, l'esprit, l'idée au sol qui les enferme
Reconnaîtront toujours un attrait tendre et ferme...
Et le divin s'attache aux formes du pays
Grandissant ses beautés pour chacun de ses fils !
Cet amour du pays, de ses monts, de ses plaines,
De son ciel, de ses bois aux suaves haleines,
Ses mœurs et son langage, et jusqu'à son honneur
Sont une vie à part où se complait le cœur ! !
Le poisson hors de l'eau meurt vite sur la plage,
Et l'exilé languit sur l'étranger rivage...
La patrie est un mot fascinant les esprits,
Un mot plein de parfums et d'énivrants souris ! !...
Ce sens particulier nait avec l'existence...
Qui veut l'anéantir fait preuve de démence...
Ce serait attaquer l'œuvre même de Dieu,
Et dire à la raison un éternel adieu ! !

Mais si de la patrie il a fait une idole,
Et s'il veut que chacun à son autel immole,
En lui brûlant l'encens d'un culte filial ;
Si par Dieu l'incivisme est compté pour un mal
Auprès de sa justice accusant le coupable,
Et du plus noir forfait le rendant responsable,
Arrête, ma pensée ! !... ou plutôt dis sans peur
Qu'il est un incivisme encor plus imposteur...
La patrie a son âme et son unique idée
Par laquelle elle fut dans tous les temps guidée...
Cette idée inspira son histoire et son but,
Phare qu'elle fixa dès son premier début.
Astre dont la clarté dessina son aurore,
Brillant en son midi qu'elle illumine encore ! !
Ah ! qui ne reconnaît dans cet astre divin
La cause des grandeurs dont mon pays est plein ! !
Eteignez-lui son astre ou sa foi séculaire,
De la gloire des Francs il reste une chimère ! !
Chrétien en même temps que citoyen français !
Ce patriote seul se réclame des faits ;
Des faits dont s'est formée une imposante histoire
Que tout français se plaît à lire en sa mémoire...
Le fait s'attache au front d'un peuple sans retour ;
Et lui dicte à jamais ou la haine ou l'amour...
Or, le fait répondant à cette idée unique
Sur laquelle la France enta sa politique,
Dans les siècles passés s'est appelé sa foi,
Cette foi devenue et son code et sa loi. .
Qui dit français doit dire un enfant de l'Eglise,
A ses lois avant tout ayant l'âme soumise ! !...
Patriotes, dit-on, sans autre qualité...
Un appel fait ainsi n'est qu'une insanité ! » (1)

Depuis que la France est France, son drapeau promené tant de fois sur la terre et sur les mers, a toujours voulu dire : Patrie et religion : gloire de la patrie française par la civilisation du monde en y répandant le christianisme. Telle est bien la double mission de la fille aînée de l'Eglise et lorsqu'elle s'en est éloignée, son patriotisme a pâli en perdant les clartés de son étoile. C'est là aussi ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'histoire française. Voudrait-on nous soutenir que le patriotisme du soldat français, quand ce soldat se conduit en chrétien,

(1) *Patriotes sans épithètes.* Inédit.

est pour le moins douteux ? Mais pense-t-on que la foi religieuse n'apporte pas un appoint considérable à la foi purement humaine de celui qui se présente sur un champ de bataille ? On dit que le soldat, pour bien se battre, doit être fanatisé, doit être grisé et ne plus s'appartenir. Croit-on que l'ivresse qui part du sentiment chrétien à la pensée que la patrie chrétienne est en danger ne vaut pas mieux que celle qui procède seulement de l'odeur de la poudre ?...

Il serait facile, je crois, en étudiant de près la tenue de nos soldats sur les champs de bataille de remarquer que parmi les plus intrépides se trouvèrent toujours les plus chrétiens, et que les défaillances, quand elles se produisirent ne furent jamais du côté de ces derniers. Nous ne voudrions certes pas, par une comparaison de détails, avoir même l'air de déprécier le courage du soldat français dans aucune classe d'individus. Religieux ou non, ils font tous leur devoir, en donnant, quand il le faut, jusqu'à leur vie sans regret et sans fléchir pour la défense et pour la gloire de la patrie. Mais qu'on cesse d'insinuer que le soldat chrétien, parce qu'il est chrétien, reculerait plutôt ; qu'on y pense bien, au contraire, et l'on se convaincra vite que les plus lâches capitulards, que dénonce l'histoire, avaient d'autre part déjà honteusement capitulé devant leur conscience en ne suivant plus l'étendard de la foi.

Et n'est-ce pas la foi chrétienne qui de tout temps a engendré les plus beaux courages ? ..

« Parmi les nations modernes, s'écrie Châteaubriand, était-ce un incrédule que ce fier Sicambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondements de l'empire français ? Etait-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles ? Duguesclin dont le cercueil prenait des villes ; Bayard, chevalier sans peur et sans reproche ; le vieux connétable de Montmorency, qui disait son chapelet au milieu des camps, étaient-ils des hommes sans foi ? O temps pur, merveilleux encore où un Bossuet ramenait un Turenne au sein de l'Eglise ! !

« Il n'est point de caractère plus admirable que celui du héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme un père ; il protège le laboureur et les moissons ; il écarte les injustices ; c'est une espèce d'ange de la guerre que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent les portes au seul bruit de sa justice ; les remparts tombent devant ses vertus ; il est l'amour du soldat et l'idole des nations ; il unit au courage du guerrier la charité évangélique ; sa conversation touche et instruit : ses paroles ont une grâce de simplicité parfaite. On est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls. Ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé les orages. »

Aujourd'hui il est nécessaire d'affirmer ces choses, pourtant bien connues, afin de s'opposer à un fort courant d'idées injustes, qui tendraient de plus en plus à faire croire que pour se soustraire aux rigueurs du service militaire le jeune homme s'empressé d'endosser l'habit clérical. Fi donc ! Voudrait-on dire par là que pour le porter cet habit au milieu d'une société qui le méprise et le honnit, parce qu'elle n'en comprend pas les graves symboles, voudrait-on dire qu'il ne faut pas autant de courage que pour porter la capote et le sac ?... Mais l'expérience est déjà faite ; Des lois nouvelles, au caractère odieux et persécuteur ont obligé des séminaristes et jusqu'à des prêtres arrachés au ministère paroissial à se présenter à la caserne et sur les champs de manœuvres, comme dans l'occasion ces mêmes lois les obligeraient à prendre les armes devant l'ennemi.

Qu'en est-il résulté en somme pour le moment ? Qu'a répondu la vie des camps et celle des casernes ? Le voici : à la grande surprise sans doute des législateurs nouveaux, prêtres et séminaristes ont été partout des soldats modèles. Soldats irréprochables du Christ dont l'étendard s'unifie si bien à l'étendard de la nation française, pouvaient-ils sous l'uniforme militaire ne pas sentir le même feu sacré ?

Disons ici, avec Donoso Cortès. « Le prêtre ni le soldat ne vit pour soi, ni l'un ni l'autre ne vit pour sa famille ; pour l'un et pour l'autre la gloire est dans l'abnégation, dans le sacrifice. La charge du soldat est de veiller à l'in-

dépendance de la société civile. La charge du prêtre est de veiller à l'indépendance de la société religieuse. Si vous considérez tout ce qu'a de laborieux et de pénible la vie sacerdotale, le sacerdoce vous paraîtra, et il l'est en effet, une véritable milice. Si vous considérez la sainteté du ministère du soldat, la milice vous paraitra un véritable sacerdoce. Que deviendraient l'Europe, le monde, la civilisation, s'il n'y avait ni prêtres ni soldats ?... »

Nous reviendrons plus loin au rôle social du prêtre. Jusqu'ici nous avons parlé du service à rendre à sa patrie, en la considérant plutôt comme un territoire délimité, qui dans son ensemble doit être sacré pour tout citoyen. De là le militarisme ou l'armée permanente pour tenir l'étranger en respect et arrêter ses invasions possibles du sol de la patrie. L'armée est comme la cuirasse de la nation. Elle entoure son corps, l'enferme, le fortifie, le rend invulnérable contre les atteintes du dehors. Certes cette mission de défense nationale est par elle-même bien glorieuse et l'on comprend que l'armée possède dans son ensemble tant d'hommes supérieurs, tant d'hommes d'élite.

Mais à un autre point de vue, la nation composée d'individus, qui ont tous une âme, a aussi son âme propre prise en général, son intelligence, son esprit, son génie à part. Et si l'on sert sa nation en se tenant toujours prêt à la défendre contre les incursions de l'ennemi, on ne la sert pas moins en se consacrant à son éducation intellectuelle. De la direction donnée à l'instruction d'un pays, dépend son avenir politique et son avenir moral. Les gouvernements l'ont toujours bien compris. Car, comme nous l'avons remarqué dans un chapitre précédent, moins ils sont chrétiens, plus ils tiennent à avoir le monopole de l'instruction à donner à leurs peuples, en restreignant le plus qu'ils peuvent l'enseignement libre parmi eux. Mais sous quelque aspect que nous le prenions, il est certain qu'un des plus grands services de la patrie, un des plus utiles par lui-même, c'est son corps enseignant. Il imprime aux idées leur marche habituelle, leur couleur caractéristique, leur tendance progressive au désordre ou à la paix. A partir de l'instituteur, de nos humbles hameaux jusqu'au professeur

émérite des hautes études, ce sont les *maîtres* qui donnent la note dominante dans toutes les assemblées humaines, qui la donnent aux enfants assis sur les bancs des écoles primaires, et aux jeunes gens qui vont être la classe dirigeante du lendemain.

Pour tout homme que guide une conscience foncièrement chrétienne, c'est là, avouons-le, une lourde tâche, un bien redoutable ministère. Dans toutes les branches du savoir humain, les commencements ou les principes élémentaires, ont une importance capitale. C'est aux fondements mêmes, c'est à la racine que la vitalité de l'arbre de la science se fortifie par le soin des premiers maîtres. D'après ce qu'ils mettront à cette racine, d'après l'inclinaison qu'ils feront prendre aux pensées de l'enfant, en l'introduisant dans le domaine des connaissances qui sont à sa portée, ils pourront accomplir une bonne ou une mauvaise action, mais toujours une action qui dans l'un et l'autre cas aura des conséquences décisives pour l'ensemble de la vie. C'est une responsabilité effrayante d'avoir à conduire un esprit dans ses premières réflexions. Il y a là à exercer toute une puissance de création, de formation nouvelle. C'est une sorte de paternité, mais de beaucoup supérieure à la paternité de nature, ainsi que le dit un poète, que nous citons fréquemment, sans le nommer, pour nous conformer à ses désirs.

« Oui, tel père, tel fils ! Je dis pour le moral
Comme pour le physique... Et le bien et le mal
Du père passe au fils !! Secrets de la nature !!
Car l'âme d'une autre âme est aussi la figure !!
Mais l'histoire le prouve : à former son enfant
Le père dans cet art est inepte souvent...
Il faut qu'une autre main gouverne cet arbuste.
Sa propre main serait trop faible ou trop robuste...
Entre les deux qu'il vienne en maître dominer
Un digne instituteur, capable seul d'orner
L'esprit de cet enfant d'une saine doctrine.
Qui ne voudrait bénir sa mission divine?...
N'est-il pas père aussi ?... Cette paternité
Ne l'unit-elle pas à la divinité?...,
Si Dieu, de la science est l'éternel principe,
A sa fécondité le maître participe !

Vous qui ne connaissez de l'homme que le corps,
Mais qui de sa machine entendez les ressorts.
Et vous extasiez devant tant de merveilles,
Sans daigner à son âme appliquer vos oreilles,
Vous ne saisissez pas, grave vocation,
Ce lourd épellement, cette aride leçon ! (1)

C'est là, en effet, tout ce que voit le vulgaire, tout ce que voit une grande partie de la société dans ce qu'on appelle le métier d'éducateur de l'enfance. Et le vulgaire, lui, ne comprend pas non plus que même au point de vue où il se place, ce métier-lá est très dur et surtout très ingrat. La culture, en général, est pénible, mais le défrichement d'une terre inculte l'est bien davantage. C'est par le défrichement, au sens intellectuel, que doit commencer le maître d'école. Et l'œuvre la plupart du temps présente des difficultés qui ne se soupçonnent pas, si soi-même l'on en a jamais fait l'expérience. Voilà, et ces quelques mots sont suffisants, pour ce qui regarde le côté tangible d'une vocation si sublime en réalité.

Cette vocation, nous l'avons classée parmi les grands services nationaux, et nous pourrions ajouter qu'elle en est le premier de tous, en ce sens que les autres ne peuvent manquer de se ressentir peu ou beaucoup de son fonctionnement régulier. C'est bien ce qu'a voulu sans doute, exprimer, en août 1893, le prince de Bismarck, lorsque s'adressant à un congrès d'instituteurs allemands, il leur dit ces paroles qui sont un coup de fouet sanglant donné à la France : « Celui qui tient l'école, tient l'avenir. Quant à « l'influence de l'école sur le caractère national, un exemple « le démontre : c'est celui de la France. Durant mes « séjours multiples en France, en temps de guerre ou de « paix, j'ai eu l'occasion d'étudier l'organisation scolaire « de la France, et d'examiner les cahiers des enfants. On a « pris une voie que je ne conseillerai pas d'imiter. L'ins- « truction en France a développé tous les défauts du « caractère national : la vanité, le chauvinisme, le dédain « pour les autres nations, l'ignorance de l'histoire et de la « géographie des autres peuples. Depuis Napoléon 1er jus-

(1) *Le Maître d'école*, Inédit.

« qu'aujourd'hui, l'enseignement de l'histoire en France « est une falsification de l'histoire. »

Nous ne prétendons certes pas nous associer à tous les reproches contenus dans ce jugement, où transpire, à chaque mot, l'aigreur que nourrit contre nous celui qui l'a prononcé. Mais il est bon d'être instruit quelquefois même par ses ennemis, et sans vouloir approfondir tout ce que peut renfermer d'injuste cette virulente accusation de notre enseignement public, reconnaissons au moins qu'il y a du vrai dans ce trait, que l'enseignement chez nous *a falsifié l'histoire*, surtout notre histoire nationale. Oui, il est souverainement à regretter qu'on n'ait pas conservé sur divers points à l'histoire de notre pays son caractère propre. Quel compte est-il tenu par exemple, dans l'instruction donnée à l'enfance et à la jeunesse, de nos origines chrétiennes? Pourquoi, quand on remonte au berceau de la France comme nation, pourquoi ne pas reconnaître ouvertement que l'Eglise elle-même a béni ce berceau, et qu'elle en a réchauffé le nouveau-né dans son sein, qu'il a grandi sous son égide maternelle, et qu'il est arrivé à sa pleine maturité de peuple glorieux toujours soutenu et vivifié par les bénédictions de celle qui l'a fait ce qu'il est, c'est-à-dire la France par *l'action de ses évêques*? Mettre systématiquement de côté cette genèse providentielle de la France, c'est en fausser l'histoire dans sa source; par suite c'est la fausser dans les esprits en supprimant la cause première de ses gloires dans le passé.

Dans de telles conditions l'enseignement court le risque de ne pas être utile au pays, puisqu'il en morcelle l'unité intellectuelle en la travestissant. Il le montre sous un jour incomplet, et le patriotisme qu'il inspire aux citoyens, péchant par la base, n'a plus son vrai sens national. Ce n'est plus, pour ce qui nous regarde, un patriotisme français; c'est, si l'on veut, un patriotisme universel, s'appuyant plutôt sur l'intérêt des individus attachés au sol de la France que sur l'amour de la France elle-même. Le patriotisme n'est pas un système se formant dans l'esprit par les sagacités d'une savante démonstration; c'est un sentiment naturel développé dans l'âme par la pratique de

l'amour de la patrie, telle qu'elle est, telle que Dieu l'a faite.

Ces considérations pourraient facilement s'étendre à toutes les branches de l'enseignement public. Le génie national devrait être l'inspiration constante de cet enseignement, et c'est alors qu'il deviendrait réellement un service honorable, un corps digne de tous les respects et des reconnaissances de la patrie!

Voilà pour ce que je nommerai la lettre de l'enseignement. Mais il faut donner une vie à cette lettre, sans quoi elle tuerait au lieu de faire vivre l'esprit. Il faut qu'en même temps le côté pratique de l'âme soit éclairé par le maître et fortifié par lui pour le développement de la morale. Hélas! de nos jours cette partie si essentielle, la plus essentielle de l'enseignement, est négligée par système. Dès lors nous pourrions dire, en style vulgaire, que c'est un enseignement qui fait des boîteux, parce qu'il ne donne qu'une jambe pour marcher. Aussi quels hommes engendre-t-il? Pour nous en faire une idée plaçons ici quelques gémissements empruntés au poète que nous avons cité un peu plus haut.

« L'enfant sera plus tard ce que le fait son maître,
Et selon qu'il l'incline il voudra toujours être....
Le maître tient le cœur du disciple en ses mains,
Et peut le façonner, au gré de ses desseins.
Il peut à volonté vers le bien le conduire,
Et même au mal, hélas! sans peine le réduire!!
O ciel! de quel pouvoir le maître a le dépôt!!
Qui pour bien l'exercer serait sans nul défaut?..
Même la sainteté lui serait nécessaire
Pour répandre aux esprits la divine lumière!!
Il prend l'intelligence à son premier éveil,
Et la place sur l'heure en face du soleil!
Soleil de vérité sans ombre et sans nuage,
Tel que peut bien le voir sans effort le jeune âge.
L'enfant croit sans calcul, avec empressement
Ne supposant jamais que son maître lui ment.
A l'enfance mentir!! Tromper son innocence!
Lui présenter l'erreur comme étant la science!!
Fausser son jugement, ses inclinations!
Faire de ses instincts autant de passions!
O crime! quel forfait peut être comparable
A celui dont le maître ainsi se rend coupable!!

Pères, sociétés, tremblez pour l'avenir!
Un monstre en votre sein vous condamne à périr!
Bientôt plus de vertu n'habitera le monde
Puisque le maître enseigne une morale immonde !!
Et ne savons-nous pas que cela s'est bien vu ;
Recommander le vice et jamais la vertu ;
Et loin *de rester neutre* insuffler à l'enfance
Un esprit révolté contre toute croyance !!
Et moi, dans ma douleur, je te prie, ô mon Dieu,
De porter de ta foi la lumière en tout lieu !
Et d'un maître chrétien daigner faire la grâce
A tout docile enfant qui sait garder la trace
De la leçon reçue et du conseil donné !!
Nous croirons qu'il n'est pas alors abandonné
Le peuple que ta main a marqué pour la gloire !!
Partout ne vis-tu pas, Seigneur, dans son histoire ?
Et puis bénis ce maître et ses humbles travaux !
Il porte en ses leçons tout remède à nos maux !! (1)

Mais un pays ne vit pas seulement de force physique et de force intellectuelle. L'armée, pour le défendre, pour le protéger au dehors, et le corps enseignant pour lui apporter au dedans les lumières indispensables au bon fonctionnement de sa vie, ne lui suffisent pas; ou plutôt il ne lui suffit pas de savoir décréter des lois pour le maintien de l'ordre, pour les justes transactions du commerce, et tant d'autres choses que réclame l'existence normale d'un peuple. Il faut surtout que ces diverses lois soient exécutées ; et pour cela que la vie morale s'établisse dans la nation; et non seulement cette vie morale qui découle sur les individus de l'observation même des lois, mais une vie morale qui ait son principe au-dessus et en dehors de l'homme, et qui soit la production ou comme la sanction d'un culte réel rendu à la divinité. Tous les peuples de la terre, au moins tous les peuples civilisés que nous connaissons, ont un culte et des ministres de ce culte, quel que soit le nom qu'ils leur donnent. Ces ministres forment aussi un corps à part dans la nation, et partout l'on entend qu'ils doivent donner la note des mœurs publiques, en déterminer et en faire appliquer les règles.

(1) *Le maître d'école.*

Le sacerdoce chrétien est évidemment supérieur à tous les autres, parce que ses communications avec la divinité sont plus directes, et que son premier prêtre Jésus-Christ est lui-même Dieu. Il y a du divin réel dans le prêtre de la nouvelle loi. On peut dire dès lors qu'il est placé entre le ciel et la terre comme médiateur, étant la continuation, la prolongation vivante du Sauveur des hommes. Aussi, à cause de son caractère surhumain, le sacerdoce chrétien mérite-t-il le respect de tous, et un gouvernement sage et éclairé le considèrera toujours comme le premier fondement de sa stabilité. L'histoire dit assez haut que chaque fois qu'une nation a touché à son sacerdoce pour en amoindrir l'influence ou pour le persécuter en vue de sa destruction, cette nation s'est forcément diminuée elle-même, si elle n'est pas allée tout à fait à sa perte. Il ne s'agit pas dans ma pensée, qu'on le comprenne bien, d'une influence sur les idées, sur la politique, sur les questions gouvermentales en général. Là-dessus, le prêtre, en tant que citoyen, peut tenir à sa manière de voir, et, comme prêtre encore, il n'est inféodé à aucun parti, d'autant que tous les partis bien organisés peuvent servir l'Eglise, et la cause des âmes dont il doit être dans le monde le premier défenseur.

C'est à la conscience publique que le prêtre parle. Il a pour mission spéciale de la tenir en éveil, de l'éclairer, de la redresser si elle se détourne du droit chemin. Aucun autre pouvoir, le pouvoir souverain lui-même dans un état, n'a le droit de vouloir entrer dans ce tribunal et d'en forcer les portes. Je sais également qu'on peut s'opposer à l'ouvrir ; qu'on peut résister aux coups divers qui lui sont frappés. Je sais qu'on se prévaut de la liberté pour ne pas suivre les excitations de la conscience mise en émoi par les avertissements de l'Eglise et de ses prêtres. Mais leur voix, serait-elle repoussée, est toujours entendue, et l'impie pas moins que le fidèle peut en connaître le son. Le droit de parler appartient, dans le monde, surtout aux ministres de Dieu, parlant au nom de Dieu. *Verbum Dei non est alligatum.* On n'enchaîne pas la parole de Dieu, s'écrie saint Paul.

Il est à remarquer que les gouvernements athées ont toujours tendu à réduire au silence le sacerdoce. Mais le plus souvent ce silence forcé a obtenu les effets de l'éloquence la plus libre. Témoins ces martyrs à qui l'on avait la cruauté de couper la langue, et dont la vue seule convertissait les foules. Il en est ainsi du prêtre. Qu'il soit empêché d'annoncer l'Evangile aux peuples. Cet empêchement même sera pour eux une prédication parfois plus efficace. Car chacun le sait ; on peut bien détourner une source jaillissante de son cours naturel, mais son onde, pour couler, se trouvera toujours une autre issue.

Nous entendons ici la parole évangélique et non la parole profane, la parole humaine dont le prêtre s'oublierait à abuser. Dans ces cas déplorables, comme tout autre citoyen, il pourrait être répréhensible devant les lois. Mais vouloir lui fermer la bouche lorsqu'il parle au nom du Christ et de son Eglise, c'est s'opposer à sa mission de droit divin. Il remplit, lui, un ministère de moralisation des peuples, nous l'avons remarqué. Pourrait-il le remplir fidèlement sans la liberté de la parole ? Mais ce n'est pas le rôle unique du sacerdoce chrétien. Pour implanter la morale ou la vertu dans les âmes, il ne se contente pas d'éclairer la raison, de la persuader, de comparer le bien et le mal dans leurs résultats présents et futurs, d'élever la pensée au-dessus du temps, en la rapprochant des rivages de l'éternité ; il ne se contente pas d'étaler aux yeux de l'âme les précieux avantages de la paix intérieure par le renoncement aux passions, à la volupté et à tous les désordres qui peuvent s'en suivre pour la société et pour soi-même. En un mot, la prédication et les conseils ne sont pas la fonction exclusive du prêtre. Il doit chercher en définitive à appliquer la vertu de son ministère à la substance des âmes. Il est le dispensateur de la grâce divine par les sacrements ; et il mporte d'observer que cette grâce sanctifiante ne passe habituellement que par les mains du prêtre pour arriver jusqu'à nous.

Sans doute ici nous entrons en plein dans le mysticisme et le surnaturel. Mais nos rapports, les rapports de la société entière avec la divinité peuvent-ils se réaliser

autrement? Est-ce assez pour l'homme, dont l'âme est immortelle, de s'appuyer sur les forces de sa nature pour parvenir à la sustenter de la vie même qui lui est propre? Et puis, disons-le, ses efforts naturels pour le bien seront toujours louables; mais ils ne lui suffiront pas, et il restera au-dessous de sa tâche tant qu'il sera seul à vouloir la remplir. Pour bien faire finalement, pour mériter à sa vie la récompense qui lui est destinée dans la pensée de Dieu, il faut que son action personnelle soit unie à l'action de Dieu, il faut qu'il se travaille lui-même, en recevant de sa main la force qui lui est indispensable pour son travail. Oui, c'est du surnaturel, mais c'est aussi du naturel, eu égard à notre race déchue, qui, pour se relever et reconquérir les droits de son état primitif, a toujours besoin de l'intervention divine. Et ce que nous disons de l'individu, nous le disons de l'espèce, nous le disons de la société. Ce que nous disons aussi de la vertu individuelle, nous le disons des mœurs publiques qui ne peuvent se maintenir à leur niveau normal que si la religion les forme et en vivifie la pratique parmi les citoyens.

Ce langage n'est pas connu, objectera-t-on; il n'est pas connu, surtout il n'est pas écouté. C'est là le malheur, mais la vérité n'en reste pas moins intacte; et on ne la détruira pas, parce qu'on voudra lui échapper en la niant. Nous n'en disconvenons pas, ce que nous avons observé d'ailleurs dans un chapitre précédent, il y a de par le monde des peuples infidèles plus vertueux, plus moraux qu'un très grand nombre de nos peuples chrétiens, des peuples qui n'ont pas les sacrements et la grâce du Christ à leur service, et qui ont plus que nous la pureté des mœurs. Dans les pays orientaux, je le disais, il m'a été donné maintes fois de rencontrer, à ma honte, de ces hommes privés de notre foi religieuse, et qui cependant là-dessus nous dépassent de cent coudées. Que prouve un tel argument? Le voici. Ces hommes n'ont pas reçu la grâce du Christ, mais ils n'en ont pas abusé non plus. Et confessons sans détour, que d'après le principe; *Corruptio optimi pessima*, à dose égale, la corrup-

tion, la malice morale d'un chrétien est toujours plus odieuse que celle d'un incrédule, à cause de la grâce divine et du don de la foi, qui ont été reçus par le premier et non par le second.

Cette vérité de fait mériterait de très sérieuses réflexions. Pour les esprits vulgaires il y a là une anomalie, qui, au lieu de les attacher à la religion les en éloigne la plupart du temps. Ils se disent : voilà une nation catholique par excellence, gorgée des dons du ciel, baptisée de bonne heure dans le Christ-Sauveur, portant dans toutes les pages de son histoire les preuves les plus éclatantes des faveurs divines. Regardez pourtant et comparez. Vous trouverez plus de moralité, plus de vertu civique, plus de droiture, même plus de respect pour la divinité et pour les choses du culte chez les protestants, les schismatiques, les mahométans que chez les catholiques pris dans leur ensemble. A ce fait brutal et écrasant pour nous, je réponds par un autre fait et je demande. Y a-t-il dans le monde un sacerdoce plus persécuté, plus contrarié, plus entravé par *ses propres fidèles* que le sacerdoce catholique ? C'est un phénomène désolant, mais indiscutable. L'histoire est là, vivante sous les yeux de chacun. Or, ce phénomène ne varie pas dans sa cause. Quand il est mauvais, le catholique est plus mauvais que tout autre, parce qu'en vertu de son caractère et des grâces qui lui sont inhérentes il devrait être meilleur.

Que les chefs du gouvernement quelle qu'en soit la forme, pèsent cette logique, qui pourrait être plus serrée, si besoin en était, et ils comprendront que la morale publique dépend avant tout de la liberté laissée au ministère sacerdotal dans une nation, et que lorsque cette nation est catholique, comme la France, l'amour de l'ordre, de la paix à l'intérieur et au dehors, impose aux autorités de tout grade et de tout rang le devoir de protéger l'action du prêtre sur la société en général. Ils comprendront que ce serait finalement d'une politique imprudente et dangereuse de mettre obstacle à son ministère des âmes, lequel peut avoir sur le pays une influence si heureuse et si féconde !!

Mais hélas, ô mon Dieu ! !...
Le ciel semble d'airain et l'horizon est sombre,
Et dans ce noir tableau ton prêtre n'est qu'une ombre.
On veut lui contester son droit de citoyen !
On le dit adversaire à tout progrès humain ! !
Lui, qui dans son foyer va puiser la lumière.
Ne saurait-il verser que la nuit sur la terre ?
Et lui qui dans ton cœur puise la charité
Soufflerait la discorde à la société ?...
L'on pèse, l'on critique et sans pitié l'on blâme
Le mot, l'accent, le signe où ton nom se proclame,
Comme si sous ce nom se cachait le venin,
Comme si tout en toi n'était pur et divin ! !...

. . . . . .

Seigneur, quand dans mes mains sur l'autel tu renais,
Quand dans le pain sacré j'adore et reconnais
Celui qui d'un seul mot a créé tous les mondes,
Et maître souverain de la terre et des ondes,
S'abaisse en sa grandeur à n'être qu'*apparent*
Par une humilité voisine du néant;
Quand je te porte, ô toi, par qui tout être existe,
Qui conserves la vie à tout ce qui subsiste,
Je tremble, et ma raison pour ne pas succomber,
Par la foi qu'elle implore, évite de tomber ! !...
Oui, je crois, oui, j'adore, oui, j'aime en cette hostie,
Le Dieu qui par ma voix chaque jour y prend vie...
Mais, mon Dieu, cette vie appliquée à mon cœur
Trouve-t-elle au dehors un monde adorateur ?
Contenue en moi-même, étrangère à tout autre,
Je ne puis la répandre en m'en faisant l'apôtre !...
Ton prêtre ô mon Jésus, est le moins écouté,
Dans ce siècle acharné contre ta vérité...
Et je reste, ô Seigneur, accablé sous ta grâce
Impuissant à toucher des cœurs morts sous la glace ! !
Ah ! souffle-moi l'amour qui germe sous ta croix ! !
Le silence forcé peut avoir ses exploits. (1)

Terminons ce chapitre en affirmant de nouveau que la trempe morale d'une nation peut se calculer toujours sur les degrés de liberté qu'elle laisse à la parole et au ministère de ses prêtres, et que les autres grands services de l'Etat se ressentent inévitablement de cette liberté, pour être eux-mêmes plus fidèles si elle n'est pas entravée, ou pour faiblir si elle manque.

(1) *Le Prêtre et l'Eglise.* Inédit.

CHAPITRE XXI

Le nerf de la vie chrétienne

(Conclusion)

A mesure que nous avançons vers la fin du programme que nous nous sommes tracé en entreprenant d'écrire ce volume, nous sentons nos idées s'élargir et il nous vient la crainte de devoir nous arrêter avec le regret non seulement de n'avoir pas tout dit, mais sans doute d'avoir passé sous silence plusieurs côtés essentiels de la question qui a été notre principal objectif. Aussi, allons-nous, dans ce dernier chapitre, combler de notre mieux les lacunes qui nous auraient échappé, en nous appliquant à l'étude d'un sujet qui embrasse tous les autres, parce qu'il en est comme la force concentrée.

Nous voulons parler ici de la pureté, mais de la pureté de l'âme et du corps, ou pour le déclarer sans détour, de la vertu de chasteté... Traiter *ex professo* de l'aimable vertu, et en traiter dans un livre destiné à passer sous les yeux du public, n'est-ce pas une témérité, une folie? N'est-ce pas encore un manque de jugement de notre part? Ce mot ou le mot contraire qu'il nous faudra forcément prononcer n'est-il pas un de ceux que saint Paul défendait de faire entendre dans une assemblée de fidèles? Eh bien, nous le prononcerons cependant, mais avec toute la délicatesse désirable, et nous affirmerons hautement que la pureté, pour le jeune homme et même pour tous est l'âme des vertus, et comme la clef de voûte et la pierre fondamentale de tout l'édifice spirituel.

Saint Augustin a dit : aimez et faites ensuite ce que vous voudrez : *Ama et fac quod vis.* Il parlait, bien entendu de l'amour de Dieu. Nous dirons également au jeune homme et à tous les chrétiens en général : Soyez chastes, et la

pratique d'aucune vertu ne vous coûtera. La pureté les engendrera toutes, en vous les rendant faciles. Raisonnons un peu là-dessus.

La chasteté, en tant que vertu active, est la répression volontaire des révoltes de la chair, c'est son châtiment, sa réduction violente et impérieuse sous le joug de la raison; c'est la domination de l'homme spirituel sur l'homme animal, ou de l'âme sur le corps. Prenez donc une à une toutes les autres vertus de la vie chrétienne dans leur exercice spécial, que se proposent-elles, sinon aussi d'élever l'âme en la dégageant des étreintes humiliantes du corps ? Le corps, c'est l'ennemi permanent, c'est l'obstacle à renverser pour applanir la voie aux communications intimes avec l'incréé, avec le divin. Et comme après tout, nous ne pratiquons aucune vertu que durant l'union présente et réelle de notre âme avec notre corps, ou si l'on aime mieux durant notre vie terrestre, il faut dire que la chasteté se trouve virtuellement dans toutes nos bonnes actions et dans tous les sentiments honnêtes de nos cœurs.

Voulons-nous en nous exprimant ainsi la placer à la tête de toutes les vertus morales, et jeter une sorte de dépréciation sur les autres ?... Notre but n'est pas assurément et ne peut pas être de nous perdre ici dans de froides distinctions qui n'auraient d'ailleurs aucune utilité. Nous prenons la nature humaine sur le fait de la lutte à laquelle l'a condamnée le péché originel, et après un examen sérieux des conditions de cette lutte, nous sommes obligés de convenir que la chasteté y prime tout dans la pratique au moins. Qu'on veuille bien faire attention que nous nous enfermons pour le moment dans le cercle des vertus morales, et que nous ne parlons pas encore des vertus intellectuelles. Il est incontestable qu'aucune vertu du cœur et de la volonté ne peut se produire, dans l'ordre surnaturel au moins, si elle n'est pas accompagnée de la pureté qui lui sert comme de forme, de vêtement et de point d'appui.

Il ne faut pas oublier non plus que notre étude s'adresse de préférence à la jeunesse. Quelle est donc la vertu dont l'acquisition ou la conservation lui coûte à peu près toujours plus d'efforts? Oui, nous parlons bien de la nature

humaine en général, mais telle qu'elle est surtout à quinze, à dix-huit, à vingt ans, tandis que le sang y bout dans la plénitude de son effervescence.

Afin de saisir tout le prix de cette vertu, faisons-nous une idée bien juste de la violence du vice qu'elle doit combattre, vaincre et réduire à l'impuissance, avant de pouvoir s'établir en souveraine dans le cœur. La luxure, cet ennemi, que la plus délicate des vertus vise directement, est un torrent de volupté, dont la source est en nous-mêmes, dans notre propre chair, et qui menace à chaque instant de rompre les digues, pour répandre ses eaux immondes dans le champ de notre âme. Car ne perdons jamais de vue que, par suite du péché originel, bien que le baptême l'ait effacé en tant que faute, notre chair est demeurée toujours pétrie de boue et de corruption. Et au milieu de cette boue, résidu du péché, il y a un volcan, qui jette feu et flamme, qui brûle, carbonise nos os, et sans les consumer, en forme une lave incandescente, dont le cours ne peut être arrêté qu'avec beaucoup de peine.

La chasteté est postée là en sentinelle avancée, avec la mission de refouler les effluves malsaines de la chair, et les rejeter aussitôt dans le cratère des voluptés. Chose digne de remarque, à mesure qu'ils sont replongés dans leur fournaise, ces jets de flammes, ces désirs ardents, ces convoitises insatiables, ces cupidités s'ébrèchent et s'émoussent dans un affaiblissement complet, jusqu'à ce que le cratère les vomisse de nouveau. Mais il faut le dire, si la chasteté ne veillait pas sans relâche, le volcan ne reposerait pas non plus. Il n'est jamais entièrement éteint. Et quiconque a suivi avec quelque attention la marche ascendante d'une âme dans la sainteté, l'a vue toujours en éveil pour réprimer les saillies de la concupiscence, et trembler au moindre frémissement de la chair dans la crainte que le feu se rallumât sous les cendres encore chaudes. Dieu permet qu'à tous les âges de la vie humaine, ce tison d'enfer puisse jeter des étincelles, pour nous rappeler que l'aimable vertu ne doit pas cesser d'être active au-dedans de nous, et que si elle parvient à n'avoir plus à se défendre contre les attaques de la passion grossière, les sentiments mêmes du

cœur qui est si intimement lié à la chair, ont besoin à toute heure d'une plus grande épuration.

Mais revenons à son combat direct contre les saillies brûlantes de la luxure. Il n'y a pas de vertu morale, dont les actes répétés qui la forment à l'état d'habitude dans l'âme, doivent être plus vifs, plus intenses, plus pénétrants. Car la luxure, de son côté, et par un acte professionnel et immédiat, qu'on me permette cette définition, qui me paraît assez intelligible, dans le cas présent, la luxure donc, poussée à son extrémité, est tellement envahissante, tellement absorbante et absolue, qu'elle empiète jusque sur la raison en l'étouffant quelquefois. Par sa nature, elle pousse au délire et à la folie, si bien que sous son influence l'homme ne s'appartient plus, et tant que la crise dure, son intelligence ne fonctionne pas. Que cette crise à son tour passe à l'état de coutume comme il n'est pas rare de le voir, c'en est fait de l'homme raisonnable; c'est l'hébètement même de l'esprit humain. Inutile d'insister.

Comprenons-nous maintenant le beau rôle de la vertu contraire? Sa mission pourrait-elle être plus sublime? Le plaisir des sens vous apporte la folie, d'une manière transitoire sans doute, le plus souvent; mais que la luxure s'implante en vous à cours continu, vous finissez, au moins à la longue, par n'avoir plus l'usage complet de votre raison. Vous n'êtes plus un homme sensé. L'instinct bestial vous règle ou plutôt vous tient dans un dérèglement perpétuel. Alors, au milieu des obscurités de l'intelligence s'établit l'éclipse fréquemment totale de la foi, à ce point que nous pourrions établir en principe que quand un homme, ayant cru, cesse de croire, c'est parce qu'il a fait des brèches considérables à sa vertu.

Vous n'avez plus la foi, jeune homme ; vous le dites peut-être. Vous n'avez plus cette foi simple et vive de l'époque de votre première communion, quand votre esprit était plein de la pensée de Dieu, et que vous en sentiez la grâce toute vivante dans votre cœur. Mais ce changement, comment donc s'est-il opéré, je vous le demande, si vous le savez bien? Est-ce le doute qui est entré d'abord dans votre intelligence et a couvert de son brouillard votre âme

toute entière? Vous oseriez nous l'affirmer que nous aurions peine à vous croire. Les ombres répandues dans votre esprit, y ont été produites à la suite d'une fissure sacrilègement pratiquée dans les bas fonds de votre être, et de cette fissure sont sortis et se sont élevés des miasmes malsains qui en ont empesté les régions supérieures. Voilà le fait, un fait indéniable pour la généralité des hommes qui n'ont pas persévéré. Je sais qu'il y a l'aveuglement de l'esprit en punition de l'orgueil. Mais ce cas est beaucoup plus rare, et c'est principalement le vice impur qui éteint la foi religieuse dans les âmes.

La vertu de pureté, au contraire, l'y conserve dans toute sa fraîcheur, dans toute sa force, et aussi dans toute sa naïveté. Il n'y a pas comme les cœurs purs pour se sentir à l'aise avec Dieu. Voyez saint Jean le bien aimé. Il est sans aucune gêne avec le maître divin. Il est chaste, il est vierge, et il s'en va tout naturellement, sans invitation spéciale, reposer sa tête virginale sur la poitrine de Jésus à la dernière Cène. C'est sa place marquée, c'est la première place qui lui revient de droit, et nul des apôtres ne songe à la lui contester. Et là, parce qu'il est pur il puise abondamment la lumière et l'amour à leur propre foyer. L'Ecriture elle-même le déclare en termes formels : *Fluenta... de ipso sacro Dominici pectoris fonte potavit.*

Toutes nos lumières scientifiques ne descendent pas des hauteurs de notre intelligence. Il y a une science qui nous vient d'en bas, et ce n'est pas la moins précieuse, ni la moins solide. Il y a la science qui monte du cœur. Elle n'a pas ses premiers principes, elle n'a pas ses axiomes déterminés, elle n'a pas ses théorèmes arrêtés par une froide philosophie. Elle ne procède pas par arguments syllogistiques. C'est une science qui ne prend pas le temps de se démontrer, c'est une science *sentie* et *prouvée* du premier coup. C'est une science telle que nous l'aurons au ciel par la vision béatifique de Dieu, qui est la vérité substantielle, et le centre de toutes les autres vérités, par conséquent de toutes les sciences : *Deus scientiarum Dominus.*

Remarquez donc la sentence de Jésus-Christ : *Bien heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*. La vue de Dieu c'est la félicité éternelle. C'est pour l'homme le but à viser, le but final à atteindre. Sans cette vision pas de félicité éternelle possible. La pureté, non pas de l'intelligence par la hardiesse et par la droiture de ses conceptions, la pureté, non pas de la volonté par l'héroïsme de ses désirs et de ses sacrifices, mais simplement la pureté du cœur. Voilà l'œil ; voilà la vraie force visuelle pour contempler Dieu face à face. Or, autour de l'œil mystique du cœur, qui est d'abord un organe corporel, que faut-il pour le rendre assez limpide et capable de voir Dieu, pur esprit, en se spiritualisant lui-même ? Il lui faut la chasteté, par l'éloignement ou l'apaisement de toutes les fibres sensuelles et voluptueuses.

« Maintenant, s'écrie Bossuet, quelle est notre connais-
« sance?... connaissance obscure et enveloppée, qui nous
« fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière, à
« travers mille nuages épais, connaissance par conséquent
« qui n'a pas été destinée pour nous satisfaire, mais pour
« nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour
« l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur :
« *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*...
« *Videbunt* ; ils verront un jour ; et alors ce sera le temps
« de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de tra-
« vailler pour le cœur en le purifiant par le saint amour.
« Et ce doit être tout l'objet de notre science. » (1)

Mais il va sans dire que la chasteté qui purifie le cœur, en éteignant les feux de la concupiscence, n'est pourtant pas un obstacle aux élans de l'esprit dans le domaine des sciences mises naturellement à la portée de l'homme. Plus l'esprit humain est dégagé des affections de la matière, plus son vol devient facile à travers les régions de la pensée. Cela se comprend. Mettez en parallèle deux intelligences d'une égale valeur intrinsèque, aussi capables l'une que l'autre de percevoir le vrai. Elles partent en même temps pour le saisir. Mais quoiqu'elles aient la même

(1) Panég. de *St François de Sales*.

vivacité, la même lueur et la même promptitude, elles n'y arrivent pas ensemble. L'une s'en nourrit déjà, elle s'en délcte, parce qu'il est tombé dans sa possession sans aucune entrave, tandis que l'autre, restée en arrière, tiraillée qu'elle est par l'embarras des sens, ne s'y plonge enfin qu'avec une certaine lenteur. C'est que l'une a la pureté en partage pour la rendre agile, et que l'autre traîne après elle les résidus humides et alanguissants des souillures du corps. Oui, pour ces deux intelligences, la vérité une fois acquise, est toujours la vérité. Mais quelle différence cependant dans la rapidité de leurs bonds pour l'atteindre!! L'âme qui est pure, chaste, libre en un mot, laisse à des distances infinies dans l'ordre intellectuel celle qu'humectent encore les miasmes de la nature corrompue.

On a dit de St Thomas d'Aquin qu'il avait la plus forte intelligence de son siècle, et l'on pourrait se demander si dans les siècles suivants jusqu'à nos jours il s'en est trouvé une autre qui soit montée au niveau de la sienne. Toujours est-il que ce qu'il y a eu à partir de ce moment et ce qu'il y a encore de plus brillants esprits se sont formés et se forment sur lui. Il est l'*Ange de l'Ecole*. Il est le *Docteur Angélique*. Mais pourquoi cela! Est-ce seulement à cause de sa science tellement élevée au-dessus de nos communes conceptions qu'il a semblé recevoir constamment une inspiration d'en haut, et être associé par avance à la vision des anges qui se mirent dans l'essence même de Dieu! Il y a peut-être plus. Grâce à sa pureté sans tache, à sa chasteté, passée par la fournaise des tribulations, mais affermie et miraculeusement confirmée dans son inviolabilité, au point de n'avoir plus rien senti ensuite du côté de la concupiscence, ne pourrions-nous pas dire qu'il participait déjà de la nature des esprits célestes ou selon son langage habituel, *des substances séparées?* Son âme, par un privilège spécial, vivait comme affranchie du corps et de ses rébellions, ne voyant et ne sentant que Dieu à la manière des élus dans l'éternelle patrie. Aussi, un jour qu'il s'absorbait dans la contemplation aux pieds de son crucifix, le maître divin lui fit entendre cette parole : *Thomas, tu as certes bien écrit de moi. Quelle récom-*

pense veux-tu pour tes travaux? Le saint, comme tout étonné, nous dirions presque tout indigné de cette question de Dieu, lui répondit aussitôt : *mais quelle peut donc être ma récompense, si non vous-même?* Je n'ai pensé qu'à vous, je n'ai voulu que vous, depuis que vous avez allégé mon âme des pesanteurs du corps. Puis-je vouloir autre chose que vous maintenant, ayant renoncé à tout le reste?

Arriver à la perfection de la chasteté par le silence et le repos des sens, c'est aussi la perfection et la consommation du sacrifice pour l'homme. Alors des débris de sa substance terrestre, il se fait un piédestal pour monter jusqu'à Dieu, le voir et se complaire uniquement en lui.

Un fait bien remarquable pour quiconque voudrait se donner la peine de se mettre tant soit peu au courant des diverses phases de la piété chrétienne dans le monde. Vous y voyez des personnes, n'ayant jamais fait aucune étude sérieuse, ne sachant quelquefois ni lire ni écrire, et vous parler des choses de la religion et de Dieu, avec une facilité, une justesse dans les termes et dans la doctrine, une éloquence même qu'atteignent à peine les orateurs de profession. Souvent, pour notre part, nous avons été ravi devant un tel phénomène; car c'est un phénomène prodigieux de l'ordre moral; et quand nous avons voulu en découvrir la cause, nous avons invariablement constaté que ces âmes naturellement si éloquentes, étaient les plus chastes de toutes. Une foule d'exemples viendraient à l'appui de cette thèse. Mais il faut savoir se borner. Nous pourrions reconnaître encore cependant qu'il n'y a rien qui dilate du côté de Dieu comme la pureté; rien qui favorise plus entre Dieu et l'âme l'intimité et une sorte de familiarité mettant le cœur à l'aise et l'engageant à parler de son abondance; rien dès lors qui nous attendrisse à l'égal de la chasteté régnant en nous-mêmes.

En m'exprimant comme je viens de le faire au sujet du beau rôle que remplit la chasteté pour l'acquisition et la conservation des autres vertus, je me suis constamment tenu à l'ordre surnaturel, et j'ai voulu dire que sans la pureté de l'âme et même du corps aucune vertu n'avait

de mérite devant Dieu, de manière à être digne de ses récompenses éternelles. Mais je n'ai pas nié la possibilité de la science et d'une science très étendue pour les hommes, et il y en a tant aujourd'hui, qui ne professent pas le culte de cette reine aux parfums si suaves. Je n'ai pas nié non plus que les vertus purement humanitaires ne puissent pas être parfois l'apanage des voluptueux. Je vais plus loin, la chasteté, qui est le plus gracieux ornement de la vie morale, n'est pourtant pas le privilège exclusif du Christianisme. Parmi les Payens de Rome n'y a-t-il pas eu les vestales? Et dans les temps modernes, les musulmans, pour ne dire que ce que j'ai vu, n'ont-ils pas leurs couvents de Derwichs ou de moines voués à une chasteté perpétuelle?... En faisant ici l'éloge de la vertu des anges et en la plaçant à un poste d'honneur et de combat, je me suis adressé surtout aux âmes chrétiennes, dont les aspirations tendent plus haut que la vie présente, et celles-là comprendront mes paroles.... Poursuivons.

Tout cœur qui n'est pas chaste, est généralement dur, parce qu'il est égoïste, et que la charité chrétienne ne le pénètre pas. La préoccupation de la jouissance et du plaisir l'absorbe tout entier. Il n'a pas le temps de penser aux autres, il en a encore moins le goût. Consultez l'histoire, l'ancienne et la moderne : elle vous répondra que toutes les œuvres humanitaires et charitables ont eu pour base la chasteté, et, que sans elle, n'importe quelle entreprise dans ce sens a fatalement échoué et échouera toujours. Dites donc au voluptueux : « Il y a là haut au sixième étage de cette maison, une famille grouillant dans la misère, dans la fièvre dévorante de la faim et qui n'a pas un morceau de pain à mettre sous la dent. Allez; portez le pain à ces affamés mourant d'inanition. Pansez leurs plaies morales en pansant leurs plaies physiques. Faites-vous leur serviteur en balayant la mansarde, en secouant leurs couches malpropres et humides!! » Peuh! horreur! Le voluptueux, à ce tableau, aura la chair de poule! Lui, toucher à ces immondices! Traiter en frères ces êtres dégoûtants! Ses membres à lui sont trop délicats et trop raffinés pour se heurter seulement à des rugosités si répu-

gnantes!! Oh! les pauvres, les souffreteux de toute sorte le savent bien : il n'y a que la modestie, que l'innocence qui ne rougit jamais de les approcher et de leur porter secours!! Demandez-le à ces blessés des champs de bataille! Qui les a recherchés avec plus d'entrain au milieu des morts et des mourants? Qui s'est mis à genoux sur la terre ensanglantée pour mieux s'incliner vers eux et leur insuffler une vie nouvelle en ramenant celle qui s'échappait? Qui? Toujours des vierges sous la cornette blanche avec leurs sourires maternels....

Je dis *maternels!* Il faut avoir des sentiments de mère pour bien compatir à la douleur. Il faut s'être approprié quelque chose des impressions de la Vierge Mère voyant expirer son Fils sur la croix pour s'identifier pleinement à la souffrance du prochain, se mettre à sa place et souffrir vraiment de sa peine. Écoutez donc cette vierge de vingt ans au chevet de ses malades. Quelquefois ce sont des hommes d'un âge avancé ; et pourtant elle leur parle avec la tendresse d'une mère : Mon fils, mon cher enfant, prenez cette potion calmante!... Non, il n'y a que la chasteté, que la virginité pour engendrer ces maternités-là. Et ces maternités n'ont pas de sexe. L'homme chrétien peut aussi bien en ressentir les mouvements que la femme chrétienne. La chasteté, d'où qu'elle vienne, a l'ambition de se créer une famille, de former souche, si l'on aime mieux, en amenant au bercail du Christ un troupeau choisi d'âmes immortelles. L'apostolat n'est-il pas, à son tour, une maternité des plus actives, et peut-on réellement être apôtre sans la vertu de chasteté? Encore un axiome indéniable : Les plus purs sont les plus zélés et vice versa.

Où allez-vous, saintes phalanges de jeunes prêtres, et de vierges non moins jeunes? Où allez-vous donc? Je consulte les départs de chacun de nos grands ports; j'en vois toujours un nombre relativement considérable s'éloigner du sol natal en confiant leur existence aux caprices des mers. S'ils ont la chance de toucher à d'autres rivages, dispersés bientôt sur tous les points du globe, que font-ils? La réponse est facile : *Ils jettent leurs filets*, se souvenant de cette parole du maître divin à ses apôtres : *Je vous*

ferai pêcheurs d'hommes ou pêcheurs d'âmes. Ils pêchent les âmes égarées dans les eaux bourbeuses du Paganisme et de l'infidélité. C'est là connaître à fond le prix d'une âme régénérée par le sang de Jésus-Christ ; c'est lire à livre ouvert dans le grand mystère de la Rédemption et en désirer le parfait accomplissement. C'est l'héroïsme dans la charité allant toujours aux plus nécessiteux, aux plus abandonnés, sans tenir compte des obstacles et des impossibilités mêmes. C'est le feu sacré de l'amour divin tendant à tout embraser et à jeter sa flamme dans des lieux inconnus et entièrement nouveaux. Chercher ce qui est perdu ; le chercher avec la lampe de la foi, entretenue par l'huile de la chasteté : c'est l'onction de l'apôtre, c'est la force, l'expansion de son zèle. Un apôtre sans chasteté cesserait de l'être. C'est le reflet de leur chasteté généralement peint sur le visage et sur toute la personne de nos missionnaires qui les *pose* aux yeux des peuples orientaux, qui les divinise et les fait passer pour des êtres surnaturels. C'est aussi, après la grâce de Dieu, leur première cause de succès. Otez-leur cette chasteté qui les rehausse tant, ils ne seront plus pour l'arabe, pour l'indien, pour le chinois, que des négociants ordinaires courant à leur façon après la fortune. Mais ils sont chastes. Ils font de la chasteté la forme et comme l'âme de leur âme, l'âme de leur vie. Voilà leur vrai palladium, voilà leur drapeau et leur insigne imposant aux indigènes un respect universel et une sorte de crainte superstitieuse.

Dans ces pays lointains où la sève du Christianisme n'a pas encore pénétré entièrement, l'on ne se fait pas l'idée que la chasteté puisse être une vertu. Aussi qu'est-ce que la femme en général parmi les infidèles ? Un poète va nous le dire. La femme ! !...

« Chose du maître
Meuble brillant,
Tu ne dois être
Qu'un stimulant,
Qu'un corps mobile
Pour ses plaisirs,
Toujours facile
Dans ses loisirs ! !

Quand l'esclavage
T'a fait flétrir,
Bien avant l'âge
T'a fait vieillir,
Une pâtée
Vil aliment,
T'est apportée
Par ton tyran !

« Plante brisée
Sans nul appas,
Rose effeuillée
Sous tous les pas ;
C'est le martyre,
C'est la douleur,
C'est le délire
Brûlant ton cœur ! !

« Lorsque tu tombes
Et que la mort
Parmi les tombes
Fixe ton tort,
Dessus ta pierre
Le maître écrit,
Fleur éphémère
En ce lieu gît !!

Et d'après un proverbe arabe :

« La femme est un berceau pour l'enfant qui repose,
« Berceau pour le jeune homme aux heures de l'amour ;
« Berceau pour le vieillard quand la paupière close
« Il touche au dernier jour ! ! »

« Un berceau fragile
De joncs composé
Que le temps agile
A bien vite usé ;
En amas de cendre
Par la mort réduit,
Ne pouvant attendre
Qu'éternelle nuit ! » (1)

Quel contraste frappant ! ! A côté de ces femmes avilies, parce qu'elles ne furent jamais que des instruments de

(1) *La femme musulmane*, inédit.

volupté, paraît la vierge chrétienne, la vierge missionnaire et apôtre. Ici la surprise est encore plus grande. Et nous, qui avons vécu dans de tels milieux, nous savons que la vue seule de nos religieuses dans leur extérieur si modeste y opère plus de conversions que la prédication de l'Evangile lui-même. C'est l'œuvre de la chasteté, vertu contre nature quand on n'a pas la foi, mais dont l'exemple peut si bien faire naître chez les autres la croyance à l'ordre surnaturel. Oui encore, c'est la parole de Dieu, c'est sa prédication qui convertit les âmes, mais à la condition surtout qu'elle s'annoncera portée sur les blanches ailes de la chasteté. Alors elle est éloquente, persuasive, et elle renverse promptement tous les remparts de l'erreur, dès qu'elle peut être entendue !

Nous nous arrêterons sur ce principe, en le laissant à la méditation du lecteur. Aucune des grandes œuvres de la charité chrétienne ne peut bien être accomplie que par des âmes foncièrement chastes, pures, dépouillées des attaches du corps et de la sensualité.

Mais encore, le jeune homme établi dans le monde doit se dire qu'il ne pourra pas probablement y vivre toujours seul, et que selon les dispositions mêmes du Dieu créateur il lui faudra une compagne, un de ces êtres qui entrera de moitié dans son existence, qui en sera le baume réparateur à l'heure des ennuis, et l'aide constante de son travail de chaque jour, une épouse, en un mot, qu'il aimera et dont il devra être aimé sans partage.

Reprenons les choses d'assez haut. La luxure détruit l'amour jusque dans sa racine ; et le voluptueux, en tant que tel, n'aimera jamais bien. L'amour est fait pour les cœurs purs. Eux seuls peuvent en sentir la vraie flamme. Ils n'aiment certes pas ces coureurs d'aventures tombant la nuit sur la première proie venue. Ce sont des amateurs d'orgies. Le noble sentiment de l'amour, sentiment d'autant plus fort et plus sincère qu'il est plus pudique, demeure pour eux lettre morte. Et quand un de ces hommes, s'adressant à une honnête jeune fille lui jette ce mot fatidique : *Je t'aime*, elle peut se retourner avec indignation et lui crier bien haut : vous mentez, vous êtes un

imposteur ! ! Il n'y a entre les créatures humaines d'amour absolument vrai que celui qui sortant d'un cœur chaste va se donner à un cœur chaste aussi. Dans tous les autres cas les cœurs se donnent avec quelque restriction, ou sur le passé, ou sur le présent, ou même sur l'avenir. Toujours ils se réservent sur un point, sinon sur plusieurs à la fois.

Mais alors, nous objectera-t-on sans doute, le mariage d'inclination, le seul en somme qu'il faudrait conseiller, devient tout à fait irréalisable. Car une jeune fille, par exemple, sera-t-elle jamais sûre de la pureté de l'amour qui lui est offert ? Quant à elle, elle a conservé son cœur vierge, par le désir qu'elle avait de l'apporter intact à l'homme dont elle aura à partager le sort en lui confiant le sien. Qui lui dira jamais qu'il y a réciprocité parfaite du côté du prétendant ?... Il se trouve de fait des natures tellement délicates sur cette question qu'elles préfèrent ne contracter aucun lien, si elles n'ont pas la certitude qu'il serait pur des deux parts. Le mariage est une chaîne. Si elle est rouillée d'un bout, n'est-il pas à craindre que par contagion elle soit bientôt rouillée de l'autre et qu'elle casse ? Nous ne pouvons, bien entendu, que louer ces beaux caractères de jeunes filles éminemment chrétiennes, qui choisissent le parti de rester libres en repoussant de telles unions.

Cependant nous ne devons pas dire absolument que les mariages ainsi contractés à parties tout à fait inégales ne peuvent être en rien des mariages d'inclination. L'inclination vers un individu plutôt que vers un autre est très souvent involontaire. N'arrive-t-il pas que le cœur humain s'attache même éperdument à des êtres indignes ? Ne les aime-t-il pas malgré leurs défectuosités, et encore malgré l'opinion commune qui ne cesse de lui répéter qu'il fait fausse route, qu'il se trompe, qu'il se dégrade et qu'il se prépare des déboires sans fin ? Que de fois tout en convenant de ses erreurs, on s'est dit à soi-même et aux autres. Tout cela est bien vrai. Un tel ou une telle ne mérite pas mon affection : mais c'est plus fort que moi : *Je l'aime.* Il y a tant de bizarrerie dans notre nature ! N'a-t-on pas pas vu des filles très honnêtes, pures et blanches comme

des lis, se passionner d'amour pour des scélérats de la pire espèce ? On aurait pu et dû les plaindre, mais non les condamner *a priori*, puisque cet entraînement ne dépendait pas d'elles, et que peut-être elles en gémissaient au fond sans avoir la force d'y résister.

Ce sont là des cas tout à fait exceptionnels, Dieu merci, et en général nos jeunes chrétiennes sont beaucoup mieux inspirées. Elles tiennent à la moralité de celui qui demande leur main, et on en trouve, une fois encore, qui refusent nettement, malgré la fortune, malgré toutes les convenances extérieures, malgré même leurs penchants réels pour les individus proposés, qui refusent, dis-je, parce que la conduite laisse à désirer.

Malheureusement, il faut l'avouer aussi, cette délicatesse n'est pas universelle, et les parents nous paraissent ici bien coupables, les mères peut-être encore plus que les pères. Car ce sont elles qui entendent gouverner leurs filles et les *marier* à leur convenance. Ce sont elles qui veulent leur donner une éducation, une *direction spéciale* pour empêcher avant tout que leurs filles deviennent trop scrupuleuses sur l'importante question de l'hymen. Leurs filles ! elles les veulent pures, fraîches comme les roses du matin, comme des fleurs immaculées. Elles les veulent sans reproche, faisant l'admiration de tous au physique et au moral. Elles sont chrétiennes après tout, ces mères, elles sont pieuses dans le fond, et pas plus pour leurs filles que pour elles-mêmes, elles ne tolèreraient aucun compromis anticipé de la conscience et du cœur. Et ces mères ont certainement le souci de former dans leurs filles des épouses modèles pour un avenir prochain. Mais ont-elles la même préoccupation, quand il s'agit de choisir ou d'accepter l'époux qui se présente ? Dans ce cas, elles se font minutieusement détailler la fortune du prétendant, ses rentes, sa position sociale et lucrative, son industrie, l'étendue de ses terres, ses héritages futurs. Quant à ses avantages physiques, elles les voient et ils seront toujours suffisants pourvu que le reste soit à l'unisson. Une fois pleinement rassurées là-dessus, elles se tournent vers leur fille, et sans autre préambule elles lui déclarent : ce jeune

homme me va. C'est bien l'époux qu'il te faut sous tous les rapports. Je l'ai donc arrêté. L'affaire est conclue... Et la jeune fille habituée à penser toujours comme sa mère, se donne sans plus de façon.

Voilà les mariages à la mode du jour dans le monde bourgeois et autre part. Voilà comment, sans avoir peut-être l'air de s'en douter, des mères même chrétiennes disposent de l'avenir de leurs filles et les vendent au plus offrant. La fortune ! les positions brillantes, les noms illustres avec la richesse pour les faire valoir. Toute autre chose ne compte pas ! ! Soyez vicieux tout à votre aise, jeune libertin ! Profitez de vos vingt ans pour vous livrer à tous les plaisirs. Corrompez par la débauche le sang si pur de votre race en vous vautrant dans la boue des voluptés. Ne craignez rien. Quand l'heure aura sonné de mettre un terme à vos divertissements et de vous arrêter sous le toit de vos pères, afin de former une famille à votre tour, vous trouverez toujours une mère assez complaisante pour jeter dans votre couche la virginité de sa fille ! ! C'est affreux ! Et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que, par une aberration incompréhensible de leur jugement, des filles vertueuses au fond se plient sans peine, sans répugnance, dirions-nous, à ce honteux trafic de leur innocence ! !

Les jeunes gens ne doivent-ils pas se prévaloir de ces dispositions faciles qu'ils sont loin de ne pas connaître ? N'y voient-ils pas par avance une sorte d'encouragement ? Et n'est-ce pas comme si on leur disait : Nous sommes inexpérimentées, nous les filles, et nous tenons à conserver notre ignorance. Mais, vous, n'ignorez rien. L'adage qu'*il faut que jeunesse s'amuse* est pour vous seuls, et plus vous vous serez *amusés*, plus dignes nous vous trouverons ! »... Oui, vraiment, il y aurait à penser que c'est là toute la théorie de l'amour pour un grand nombre de filles à marier, tant elles sont peu exigeantes sur la conduite de leurs futurs époux.

Si, au contraire, elles se montraient plus rigides, si, en fait de vertu, elles entendaient recevoir autant qu'elles donnent, ce qui ne serait que justice de leur part, s'il était

bien avéré que chastes elles-mêmes, elles ne consentiront à épouser que des hommes chastes, reconnus pour tels, quels changements ne se produiraient-ils pas dans les mœurs publiques ?

Il y a là une bonne œuvre sociale à accomplir et l'initiative de cette œuvre appartiendrait de droit et, par devoir aux mères chrétiennes, puisque leurs filles sont généralement ce qu'elles les font, et que si l'on peut dire : *Tel père*, *tel fils*, on peut dire encore mieux, ce nous semble, *telle mère*, *telle fille*. Elles leur inspirent le goût de la modestie dès le bas âge, et, comme nous le notons plus haut, elles veulent qu'elles soient des anges de pureté. Qu'elles leur enseignent donc en même temps à fuir tout rapprochement direct ou indirect, temporaire ou définitif avec les êtres qui auraient le vice contraire. Et peu à peu se formera dans leurs cœurs la répugnance, l'éloignement instinctif, un sentiment d'horreur qui les empêchera de vouloir se mêler à eux. Ces filles, pudiques avant-tout, ajouteront dans leur for intérieur que la religion n'étant pas seulement pour les femmes, l'homme a autant qu'elles l'obligation d'en pratiquer les préceptes fondamentaux, et que puisque la chasteté entre en première ligne dans ces préceptes, l'homme pas plus que la femme n'en est dispensé à aucune époque de sa vie. Avec ces raisonnements, elles en viendront à désirer voir reluire la modestie sur le front du jeune homme de même que le jeune homme aime à la contempler sur leur propre front. Et comme les cœurs chastes se sentent et se devinent entre eux, elles sauront comprendre dès la première entrevue si l'affinité est vraiment possible. Qu'on ait le courage de procéder de la sorte, et l'on pourra voir la vertu de chasteté reprendre la place qu'elle doit également occuper aux deux côtés de l'espèce humaine.

Alors un père bien pensant aura le droit de tenir à son fils le langage qu'Antoine de Courtois tenait au sien au moment de mourir : « Veux-tu être heureux époux, lui « disait-il, garde ta virginité pour celle que tu veux trouver « vierge ; ce n'est que de moi que tu peux attendre ce « grand secret de la félicité humaine... J'y attache tant

« d'importance que je me mets à genoux devant toi, je « prends tes mains, je les arrose de mes larmes, et les « yeux baissés devant les tiens, je te dis, mon cher enfant, « que depuis que tu es né, j'ai veillé nuit et jour à la con- « servation de tes mœurs... J'ai écarté de toi avec le plus « grand soin tout ce qui aurait pu te corrompre ; aujourd'hui « que la mort me presse, je remets à toi-même le dépôt « que Dieu m'a confié... Oui, garde-toi toi-même, mon « fils, ne souille point ton corps ; garde-toi pour la femme « que le ciel te destine... Si, à ma prière, tu te conserves « chaste, crois que j'aurai fait plus pour toi que si je t'avais « laissé d'immenses richesses. Ta vie sera longue ; ta cou- « che nuptiale ne cessera jamais de t'être aussi chère que « le premier jour ; tous tes jours seront des jours de satis- « faction, de paix, de bonheur domestique ; ton sang pur « coulera dans les veines de tes enfants.. Leur santé sera « le prix de ta sagesse, et leurs bénédictions seront une « nouvelle récompense pour toi. »

Nous ajouterons avec l'auteur (1), à qui nous avons emprunté cette citation : « Il y a loin de ces sages enseignements à la doctrine des jeunes étourdis qui s'*amusent* en foulant aux pieds la vertu la plus délicate et qui croient nécessaire de s'avilir avant de se marier. Quel chimiste aurait découvert qu'un fleuve pour rouler des ondes limpides doit auparavant sortir d'une source fangeuse et empoisonnée ? Ainsi, quel extravagant oserait encore prétendre que le fleuve de la vie avant de la répandre a besoin de salir sa source et de corrompre la liqueur vitale en traversant des égoûts souterrains et délétères, que la délicatesse ne nomme jamais et que le lecteur ose à peine deviner. »

Plus d'une fois, nous avons remarqué que parmi nous la famille ayant cessé d'être chrétienne, n'était plus qu'un assemblage d'individus humains reliés par le sang, mais que n'inspire en rien le souffle religieux. C'est que le mariage principe de la famille, est devenu tout simplement une affaire de commerce, un négoce plus ou moins lucratif, sans qu'il soit tenu compte de l'uniformité des sentiments

(1) Le chanoine Galais, Le *mariage devant les lois religieuses*,

chrétiens entre les époux. Par suite, il ne peut pas y avoir conformité de vues pour l'éducation des enfants. Et tandis que la mère, par exemple, leur inspire la crainte de Dieu, le père, qui croit à peine en Dieu, les en détourne par ses exemples si non par ses paroles.

Que s'est-il passé d'ailleurs? Deux fiancés se sont présentés aux pieds des saints autels pour y recevoir la bénédiction nuptiale. En général la fiancée s'est bien disposée, et le sacrement a dû produire en elle l'effet qui lui est propre. Mais l'autre? L'autre s'est relevé avec un sacrilège de plus sur la conscience. Et l'on voudrait que des unions si disparates au sens moral fussent fécondes en fruits de vertu? Mais l'arbre commun est malade et à moitié pourri. Les rejetons sont pour le moins anémiques. Car malgré les soins et les inquiétudes de la mère, malgré sa vigilance pour en faire de bons chrétiens, n'étant pas secondée par le père, elle verra fatalement ses enfants lui échapper tôt ou tard. C'est là l'histoire de tous les jours. C'est la vie courante dans notre société irréligieuse et sans foi pratique.

Et au physique, qu'est-elle? Ah! l'on ne cesse de s'écrier : Les tempéraments, les santés ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois!! Croyez-vous que les mœurs n'entrent pour rien dans cet affaiblissement général? Pour nous servir d'une image employée plus haut, un fleuve qui aurait traîné ses eaux à travers les égoûts les plus immondes pourrait-il les déverser claires et pures dans la mer bleue? Que peut donc être la vie d'un enfant, lorsque le sang productif de cette vie a été vicié dans sa source pour s'être promené au temps de la jeunesse dans toutes les orgies? Mais ces choses-là faisons-les dire encore mieux par un orateur d'une autorité supérieure à la nôtre : « Dès l'âge de dix-neuf ans la plupart de nos jeunes gens « n'ignorent rien des secrets de la débauche, s'écrie le « Père Monsabré..... Au lieu de se cacher, ils se sont fait « une gloire de leur esclavage; et n'ayant point à redouter « les mépris d'un monde libertin qui pardonne facilement « les péchés de jeunesse, ils se sont livrés aux plaisirs des « sens jusqu'à corrompre, jusqu'à épuiser en eux les

« sources de la vie. Ils ne s'inquiètent pas de l'avenir. « Quand ils auront été rassasiés des voluptés d'une vie « licencieuse, ils sont sûrs de rencontrer des parents « complaisants qui leur donneront l'absolution du passé. « Ils n'auront qu'à dire : c'est fini, je me range, et on leur « livrera une fille de vingt ans, innocente peut-être, mais « victime inconsciente des raffinements de la civilisation; « anémiée, chlorosée par une vie molle et sensuelle, « déformée, mutilée, atrophiée par des modes meurtrières : « être délicat et fragile pour lequel la maternité devient un « supplice, quand ce n'est pas une catastrophe. Et avec « de pareilles unions on s'étonnerait qu'il y ait des foyers « déserts!! Et s'ils ne sont pas frappés d'impuissance, les « malheureux, que la débauche, la mollesse, la mondanité « ont en quelque sorte, excommuniés, peuvent-ils, en « s'associant à l'action créatrice de Dieu, donner à leurs « enfants une santé qu'ils n'ont plus, et tirer de leurs « entrailles malsaines autre chose qu'une race infirme, « rachitique et défaillante ?... » (1)

Aurions-nous besoin d'autres détails ? Qui ne voit que la vertu de chasteté serait un puissant remède à toutes nos infirmités morales et même au plus grand nombre de nos infirmités physiques ?

Comme on l'a vu, nous avons pris l'enfant au berceau, et sur les genoux de sa mère, sous son œil vigilant et jaloux de lui conserver l'innocence. Nous l'avons suivi grandissant au sein de la famille, à côté principalement et toujours de sa mère, qui ne cessait, elle au moins, de l'entretenir dans la première fraîcheur apportée par le baptême. Sur les bancs de l'école qu'il a dû ordinairement fréquenter, surtout au retour de l'école laïque, où le nom de Dieu lui a été prononcé si rarement, nous avons voulu que ce nom béni résonnât à son oreille en passant par la bouche de sa mère bien aimée. Et cette innocence, cette pureté du cœur, nous avons voulu aussi qu'elle fût plus fortement cimentée à l'époque de la première communion, lorsque l'âme reçoit par le sacrement la plénitude même

(1) Conf. 1887. *Les profanations du mariage.*

de la vie de Dieu. Dans la suite, au milieu des leçons que nous lui avons données, en rapport avec son âge, avec ses études, avec les situations diverses auxquelles il a dû s'essayer dans le monde pour y prendre une place définitive, selon ses aptitudes et ses goûts, le lecteur a pu s'apercevoir que directement ou indirectement nous lui avons constamment indiqué cette même pureté du cœur et de la conscience comme base de toutes les vertus. Dans ce dernier chapitre nous nous sommes exprimé plus explicitement encore, en lui démontrant que la chasteté, prise dans son ensemble, est le nerf et l'âme de toute la vie chrétienne. Et nous l'avons ainsi conduit aux portes de cette existence à deux où l'homme et la femme, par le mariage, entrent dans une sorte de coopération active des plans mêmes du Dieu Créateur.

Les vingt ans ont sonné, et notre tâche à nous, quelque imparfaite qu'elle soit, est arrivée à sa fin! Mais comme c'est le jeune homme plus encore que la jeune fille que nous avons visé, en écrivant ce volume, nous voulons qu'il lise, avant de le fermer, ces beaux conseils d'un écrivain attaché par dévouement et par affection à l'éducation de la jeunesse : « O vous tous, jeunes hommes, qui aspirez à fonder une famille, conservez, dans toute sa resplendissante beauté, la reine des vertus... Craignez que le moindre souffle ne ternisse la blancheur de votre pureté... Non seulement sans souillure, mais encore sans tache, vous devez présenter votre cœur à la fiancée que Dieu vous a choisie..... Jeunes hommes, qui aimez la beauté, dites-vous à vous-mêmes : Pour la femme destinée à devenir mon épouse, oui, je le jure, je conserverai la robuste énergie de mon âme, la vigoureuse ardeur du sang généreux qui bouillonne limpide et pur dans mes veines!! » (1)

Et pour nous en tenir à notre proposition générale, nous disons nous qu'à cette condition la vie chrétienne conservera toute la fraîche pureté de son institution divine, que l'enfance et l'adolescence auront une parfaite floraison, et que la jeunesse s'épanouira toute chargée de beaux fruits

(1) Le *Mariage devant les lois religieuses.*

et de riches provisions pour accomplir avec avantage les graves devoirs qui incomberont à l'âge mûr. Heureux serions-nous enfin si par notre modeste travail nous obtenions que quelques âmes au moins puissent franchir *la vingtième année* avec l'innocence de leur baptême ou celle de leur première communion. Il nous semble qu'ensuite le salut éternel serait beaucoup plus assuré pour elles.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres		pages
	A mes chers paroissiens	5
I.	L'enfant au berceau et sur les genoux de sa mère	8
II.	L'éducation première au sein de la famille	20
III.	Première visite à l'église	33
IV.	Le catéchisme et l'école	45
V.	L'année de la première communion	60
VI.	Les débuts de l'enfant dans la vie sociale	75
VII.	Morale civique et morale chrétienne	88
VIII.	Foi et science	105
IX.	Patriote et chrétien	121
X.	La passion de lire	136
XI.	La loi du travail	149
XII.	Formation du sens chrétien	162
XIII	Pratique religieuse	177
XIV.	La lutte interne	192
XV.	La probité	208
XVI.	Amour du luxe et du bien-être	223
XVII.	Plaisirs et délassements permis	239
XVIII.	La charité et ses œuvres	257
XIX.	Scandales dans l'Église	274
XX.	Au service de la patrie	291
XXI.	Le nerf de la vie chrétienne. (Conclusion)	309

FIN.

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 010553161b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 21 15 3